

Marc Halévy

DE L'ETRE AU DEVENIR  
Journal philosophique et spirituel

Tome II



La fraternité libre supplantera les solidarités imposées.

Solidarité (chaleur) : mythe romantique de gauche qui masque l'infantile esprit sécuritaire et parasitaire. Plus besoin d'être fort ensemble dès lors où l'on est fort par soi-même.

Celui qui a dit que « l'homme est un animal social » est un menteur. L'homme est un animal individualiste qui s'est créé une socialité par nécessité et faiblesse. Aujourd'hui, par la culture et par la technologie, cette faiblesse n'existe plus. Il est donc temps de s'affranchir de cette socialité non désirée, de cet esclavage social, de ces lois qui se mêlent de tout ce qui ne les regarde pas, de ces institutions d'asservissement qui, au nom du collectif, oppriment l'individuel.

Platon est la plus immense calamité de l'occident. Tout le christianisme en procède. Toutes les idéologies aussi. Tous se nourrissent de « valeurs » absolues et immuables qui n'existent que dans les têtes malades de ceux qui sont incapables de vivre la vie vivante dans l'ici-et-maintenant.

Face au Judaïsme qui célèbre la libération et la vie, le christianisme célèbre la soumission et la mort. De lui procède ce que Nietzsche appelait une « morale d'esclaves » basée sur le ressentiment, la jalousie, la revanche.

Une morale collective, une morale du grand nombre, une morale de parasites, une morale du nivellement par le bas, de la médiocrité érigée en système, de l'étêtage systématique au nom des « grands idéaux » de justice, de solidarité ou d'égalité. Platon, par christianisme et rationalisme interposés, a créé l'Occident, ses idéalismes et ses valeurs. Il est temps de tuer Platon.

\*

Le 27 avril 2001

Du monisme implicite de Nietzsche.

*« A l'altitude convenable, tout se rassemble et se confond. C'est parce que toute création est "communion", que le penseur, le créateur et l'amoureux ne font qu'un. Leur unité, leur grande synthèse, se fait dans et par la puissance, qui a détruit le mot pour le porter à cette hauteur, où il n'y a plus d'identité, mais un "ego fatum". N'est-ce pas alors, malgré tout, une mêmeté cosmologique, où l'autre a disparu, ou plutôt s'est dissout comme le moi dans l'ensemble de l'être cosmique. »*

*« L'univers, œuvre d'art sans auteur, œuvre d'art qui s'engendre de soi-même. »*

Nietzsche écrit ailleurs : « le vieux dieu est mort ».

Et encore : « Je ne pourrais croire qu'à un dieu qui saurait danser. ».

Et sur la création, précisément : « *Qu'importe ce que je suis. Est-ce que j'aspire au bonheur ? J'aspire à mon œuvre !* »

« *L'homme est quelque chose qui doit être surmonté.* »

« *Celui qui doit créer détruit toujours.* »

\*

« *Q – Où est la vérité ?*  
R – *Où n'est pas la vérité ?* »

HOUEI-HAI  
*maître du Tch'an*

Face à la Vérité (*au sens philosophique classique, au sens d'un Absolu immuable à atteindre*), il faut opposer la vie véritable, l'authenticité. La Vérité n'existe pas ; elle se crée au fur et à mesure qu'on l'invente.

Face à cette Vérité illusoire, la vérité se vit.  
Elle est ce qui se vit ici-et-maintenant.  
Il faut vivre sa vérité en la créant.  
Je deviens *ma* vérité.

Apprendre à vivre sans plus penser vivre.  
Contre Hamlet : non pas : « être ou ne pas être ? » mais bien : « être *et* ne pas être : devenir pour advenir ! »  
*Être* pour exister et vivre, mais surtout *ne pas être* pour continuer à devenir.

Le 28 avril 2001

Lorsque l'on se trouve au fond d'une impasse, face à un mur infranchissable, la seule issue est de retourner en arrière jusqu'au point de bifurcation et de prendre l'autre branche de la fourche.

L'esprit humain jamais ne crée quoique ce soit *ex nihilo* : faites le test de dessiner un extra-terrestre de science-fiction qui n'ait RIEN de commun avec quoique ce soit de connu. Impossible ! Une pieuvre à tête de chauve-souris avec une queue de léopard, dix-huit gants de boxe et quatre rouleaux à tarte en guise de « mains », ça oui, aucun problème. Mais...

Donc, en cas d'impasse, une seule issue, retourner en deçà de la bifurcation et prendre l'autre branche.

Or l'Occident est dans une impasse de la pensée. Son rationalisme, son matérialisme, sa logique, son mécanisme, son obsession de la domination et de la conquête spatiale sont autant de gouffres qui obstruent définitivement son chemin. L'issue se trouve avant la bifurcation, donc avant Socrate, Platon et Aristote, donc avant les Évangiles et les textes apocalyptiques pharisiens et esséniens qui les ont façonnés avec l'aide prépondérante de l'idéalisme platonicien.

Et avant Socrate, il y avait quoi ?

Il y avait les présocratiques, pardieu, Héraclite d'Ephèse en tête, et Pythagore, et, en même temps qu'eux : la Torah hébraïque, Lao-Tseu, les Upanishads, Bouddha, Jaïna (tous des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles avant l'ère vulgaire).

Ce n'est donc pas un hasard si l'Occident – du moins les rares élites qui sont conscientes de l'impasse – se tournent depuis longtemps déjà vers ces sources alternatives et salvatrices.

Avant la logique aristotélicienne (dont les logiciens les plus contemporains ont largement démontré l'inconsistance logique), la « vérité » n'était pas LA quête.

La quête centrale était celle de la sagesse.

La méthode n'était pas la raison (la rationalité, le rationalisme), toujours effroyablement réductrice par son langage aussi pauvre que stérile, et par ses concepts autant artificiels qu'arbitraires, ni la « logique » dont le théorème de Gödel a définitivement détruit la suprématie ; la méthode était l'analogie, la métaphore, la symbolique, l'herméneutique, la glose, le mythe, le rite. Peu importe le nom qu'on veut lui donner.

Place donc au Tout, à l'Un et à l'Impermanence.

Place à l'analogie, à la métaphore et aux langages poétiques.

Il faut alors une réelle témérité intellectuelle pour reléguer la permanence, l'absolu, l'immuable, l'espace (qui est le lieu de tous nos sens) à la périphérie de la pensée, comme un seulement des nombreux lieux où s'exprime et où se réalise l'élan créateur dont la dimension centrale et axiale est le temps, la durée, l'instant, l'ici-et-maintenant.

Il faut tuer tous les archétypes afin que vivent et se déploient tous les germes.

\*

Le 30 avril 2001

« *La connaissance et le langage peuvent exister indépendamment l'un de l'autre.* »

« *La connaissance et le langage sont deux choses distinctes.* »

SORCIER DON JUAN  
in *La force du silence* de Carlos Castenada

*« Les mots ou le langage, tels qu'ils sont écrits ou parlés, ne semblent jouer aucun rôle dans mon mécanisme de pensée. »*

ALBERT EINSTEIN

*« Le Tao qui peut être exprimé par la parole n'est pas le Tao éternel. »*

LAO-TSEU

*« Et Moshé parlera aux Elohim : “voici, moi-même je vais vers les fils d'Israël et je leur dis un Elohim de vos pères m'a envoyé vers vous et ils me diront : quoi est son nom ? quoi leur dire ?” Et Elohim dira à Moshé : “Je serai ce que Je serai”, et Il dira : Tu diras ceci aux fils d'Israël : “Je serai” m'a envoyé vers vous. »*

Exode :3;13-14

L'essentiel et l'authentique sont derrière les mots.

Comment dépasser les mots ? Les mots sont les voies de la communication horizontale avec les autres hommes. Mais l'essentiel et l'authentique est dans la communion verticale avec l'Un qui est au-dessus de mes cimes et sous mes racines. Communion jubilatoire au-delà de tous les mots, de tous les noms, de tous les concepts, de tous les langages.

Dépasser les mots est la voie. Dépasser tous les langages des hommes. Même ceux de l'art. Même ceux des sciences. Même ceux des symboles et des rites. Même ceux de la poésie. L'au-delà des mots est dans le vivre ici-et-maintenant. Dans le vivre l'Un ici-et-maintenant. Dans les tripes. Dans les tripes de la tête. Dans l'âme. Dans ce nœud qui s'ouvre au fond du ventre de la pensée qui ne pense plus, qui ne conceptualise plus.

Devenir éponge, absorber, absorber l'Un tout entier en toute chose. Extirper tous les bouchons qui bouchent les pores et les portes : ceux du corps, du cœur, de l'esprit et de l'âme, ceux du désir aussi.

Quel véhicule vertical complémentaire des langages horizontaux ? Yogas, koans, zazen, méditation, contemplation, prière du cœur, danse derviche, drogues, dévécout et kawanah. Bien des chemins ont été tracés, mais où ont-ils réellement mené ?

Chacun a ses saints et chacun a ses charlatans et tous ont leurs faux prophètes, leurs faux messies. Aucun n'est pur. Aucun n'est universel. Ton chemin est celui que tu traceras avec tes pas ! Marche donc.

Puisque la verticalité est au-delà des mots, puisque tous les mots sont impuissants à la rendre, il n'est d'autre enseignement que celui que l'on perçoit directement sans mots.

L'enseignement de son maître, quel que soit ce maître pourvu qu'il soit authentique. Maître humain, mystagogue. Maître Nature, site. Maître intérieur, ange... (*traduction insatisfaisante du fait de l'imagerie chrétienne débile du mot hébreu MaLAKh : « messenger »*).  
Ai-je trouvé mon maître ?

Le 1<sup>er</sup> mai 2001

La voie de la verticalité.

La voie de l'arbre.

La voix de l'arbre.

Et tels des oiseaux, les voyants se sont envolés de terre et se sont perchés, chacun à sa hauteur, chacun sur sa branche, qui pour y tresser un nid, qui pour y donner son chant.

Et les livres sacrés sont parmi les plus hauts et les plus purs de ces chants ; et les paroles des prophètes en sont d'autres. Et peut-être que le chant des ailés qui ont volé le plus haut, ne s'entendent-ils plus d'en bas.

Mais les chants des hommes ailés, même les plus beaux, même les plus purs, même les plus élevés, ne sont que des chants d'homme, psalmodiés dans les langages des hommes.

Ils chantent l'arbre, mais ne sont pas l'arbre. L'arbre, lui, ne chante pas de ces chants-là. Son chant à lui n'est pas même ce feulement dans le vent, ce frémissement sous la pluie, ce craquement dans l'orage. Son chant à lui n'est que silence : écoulement des sèves, pousse des rameaux, éclatement des bourgeons, défroissement des fleurs et des feuilles, mûrissement des fruits ; il est déploiement silencieux. C'est ce chant-là qui inspire celui des oiseaux.

La voie de la verticalité, la voix de l'arbre, c'est ressentir l'écoulement de cette sève à même les tripes de l'âme ; c'est écouter et entendre ce chant de silence bouillonnant de vie par les oreilles de l'esprit ; c'est devenir ce que l'on est : bourgeon, rameau, fleur, feuille et fruit.

A chaque bourgeon d'inventer et de construire son rameau, en réponse aux pluies et aux vents, aux saisons et aux ensoleillements ; et d'engendrer de nouveaux bourgeons, afin que l'arbre croisse et s'épanouisse. Car l'arbre n'est qu'une immense colonie de bourgeons souchés sur le bois de sa mémoire.

Et il est deux sortes de bourgeons : ceux d'où sortent les rameaux vers le ciel et ceux d'où sortent les radicules vers la terre.

Forces éthérées et forces chtoniennes. Œuvres visibles en recherche de grains de lumières, et œuvres cachées en recherche de grains de sel. Également indispensables.

Et les sèves qui circulent de l'un à l'autre, afin de les nourrir mutuellement, par ce pont délicat entre eux, juste sous l'écorce, entre bois et vacuité, entre être et non-

être, entre l'être qui est ossature morte et mémoire, et le non-être à combler de tous les devenirs.

Élever et approfondir.  
Monter et descendre.  
Lumières et ténèbres.  
Ciel et terre.  
Circonférence et centre.  
Prophète et ermite.  
Apollon et Dionysos.  
*Conquête de tous les possibles,*  
Ceux d'en bas et ceux d'en haut.

Chaque bourgeon est, à la fois, totalement autonome et totalement solidaire.  
Chaque bourgeon transmute la sève selon son germe, selon son lieu, selon ses saisons, mais sans cette sève vitale et commune qui circule entre tous, point de vie possible.

La voie de la verticalité et la voix de l'arbre sont cette sève vitale.

Il faut apprendre à la faire couler en soi pour s'en nourrir et lui rendre les sucres que l'on aura élaborés, de sel ou de lumière.

Les hommes se trompent s'ils pensent que l'essentiel de l'arbre est ses fruits.

L'essentiel de l'arbre est sa sève et ses bourgeons !

Les fruits nourrissent seulement les vers et les frelons ; puis tombent et pourrissent et enrichissent l'humus.

Les hommes aveugles croient en les fruits de leur rameau, ils rêvent de ces fruits qu'ils espèrent ronds et rouges et sucrés, mais qui ne seront, le plus souvent, que tavelés, véreux et blets. Ils ne savent pas que les sucres sèveux qu'ils devraient élaborer, jour après jour, sont l'essentiel.

Ils se trompent de tâche ; ils se trompent d'ouvrage ; ils se trompent d'œuvre.

Ne pas vouloir le fruit, mais vouloir le bois ; car l'arbre se déploie et s'épanouit par le bois portant la prolifération des bourgeons !

De plus, l'arbre se perpétue bien plus par marcottage de ses rameaux et stolons, et par propagation de ses racines, tubercules et rhizomes, que par l'improbable germination des graines de ses fruits.

Le déploiement de l'arbre est aérien, éthéré, apollinien ; mais sa propagation est souterraine, chtonienne, dionysiaque.

Car l'arbre devient forêt par ces ponts souterrains, et il remplit la terre et la couvre en silence, lentement.

Et chaque arbre est un monde, et tous ces arbres ne sont qu'un : l'Un !

\*

*La conquête de tous les possibles* : formulation la moins fautive de ce que sont l'entéléchie ou l'élan vital ou la « volonté de puissance » nietzschéenne. Toute

rencontre d'un germe et d'un monde, dans l'ici-et-maintenant, est pleine de possibles.

L'élan vital pousse le germe à inventer des voies de réalisation de ces possibles. C'est le moteur unique et intime du Devenir, de tous les processus du Devenir. L'appétit de devenir.

Capter les matériaux de la rencontre pour se créer et se déployer et s'épanouir : l'œuvre est ainsi à l'œuvre dans chaque ici-et-maintenant. Mais sans l'éveil, le germe que tu es, ne voit rien : ni rencontre, ni matériau, ni possibles. Alors ce germe ne devient pas, il stagne dans l'être, dans l'illusion du moi, il meurt stérile, inaccompli, inutile.

Le 2 mai 2001

La voie vers la simplicité est la plus complexe.

La voie de la simplicité. Il faut y revenir.

Sachant que presque rien n'est indispensable et que presque tout est superflu, la frugalité s'impose.

Sachant que presque rien n'est urgent et que presque tout est caprice, la dérision s'impose.

Sachant que presque rien n'est important et que presque tout est illusoire, la sérénité s'impose.

Sachant que presque rien n'est authentique et que presque tout est artificiel, le détachement s'impose.

Le principe de simplicité. Le rasoir d'Occam : ce qui n'est pas indispensable est inutile !

Être simple : réduire le moi jusqu'à « sa » vacuité pleine.

Faire simple : le non-agir par la voie du Tao.

Penser simple : la non-dualité par la voie du Vedanta.

Parler simple : le presque silence, aphorismes et koans.

Devenir simple : le dépouillement en tout.

Simplicité, encore.

N'emporter que ce que l'on peut porter ; et laisser tout le reste ; ce reste n'est qu'encombrement ! Parole de nomade éternel des mondes du cheminement.

- Où vas-tu ?

- Là où il va !

- Qui est-il ?

- Le « il » de « il pleut » et de « il y a ».

- Où vas-tu ?
- Là où je deviens !
- Où est-ce ?
- Maintenant.

- Où vas-tu ?
- Là où le pied arrière dépasse le pied avant.

Simplicité : solitude et silence.

« Je » naît et se nourrit dans le regard des autres.  
 Pour s'en défaire : la solitude.  
 « Je » naît et se nourrit dans le babil des autres.  
 Pour s'en défaire : le silence.

\*

Le symbole de la pure simplicité : la plus petite de toutes les graines qui contient le plus majestueux de tous les arbres.

Condenser toute la complexité des mondes dans le plus minuscule de tous les germes. Concentrer toute la Torah dans le yod du nom ineffable.

Condenser, concentrer, compacter, sans jamais réduire !

Replier toute la rose épanouie jusqu'à recomposer le minuscule bouton compact et fermé, mais sans omettre le moindre grain de pollen.

Voie de la simplicité comme renversement de la voie du déploiement : le simple contient le complexe, le complexe accomplit le simple.

La graine contient tout l'arbre, l'arbre est l'accomplissement de la graine.

La voie de la simplicité conduit au point central et tenu de la plus extrême compacité. La voie de la complexité conduit à la création et la connaissance de tous les mondes issus de ce minuscule motif originel.

Rejeter toutes les complications existentielles et conceptuelles pour ne retenir que le jeu du simple et du complexe : le simple comme germe minimal du complexe, le complexe comme déploiement maximal du simple.

Le fatras et le chaos de la complication artificielle étouffent le déploiement et l'accomplissement de ce jeu dialectique de la création authentique.

Vouloir construire, en pleine forêt, le temple immense de tous les dieux avec les cailloux du chemin, et, alors, comprendre qu'un seul caillou bien choisi est à lui seul tout ce temple et bien plus encore : telle est la voie de la simplicité !

Mais si tout est ville et béton et défrichage, où trouver cette forêt ?

Et si toutes les routes sont asphaltées, où trouver ce caillou ?

Aussi fuir les artifices de la ville et de l'asphalte, et atteindre le plus simple et en déployer toute la complexité.

Mystère du déploiement.

La vieille science voyait l'évolution mécanique du monde comme l'écoulement d'un doux canal flamand entre les rives droites de ses lois immuables.

Mais le déploiement réel est foisonnements itératifs et combinaisons aberrantes des germes vibratoires originels sans autre loi que l'inspiration créatrice – qui est tout *sauf* le hasard – et que la paresseuse répliation des processus itératifs et des combinaisons viables – la mémoire de l'Un est comme le bois de l'arbre –.

Le processus de tout devenir est combinaisons itératives et itérations combinatoires à partir de germes vibratoires simples.

\*

Que d'instantanés présents perdus, gâchés, gaspillés à ruminer les restes morts d'un passé réinventé ou à rêver les joies irréelles d'un avenir improbable.

Ni nostalgie, ni utopie : ici-et-maintenant !

Ni remords, ni regrets ; ni peurs, ni attentes : vivre et devenir ici-et-maintenant.

Le 3 mai 2001

*« Le pouvoir corrompt toujours. Le pouvoir absolu corrompt d'une façon absolue. Tous les grands hommes sont mauvais. (...) Toutes les grandes nations, toutes les grandes classes, toutes les grandes religions ou organisations professionnelles sont mauvaises. »*

LORD ACTON

Plus le pouvoir est grand, plus il corrompt et est corrompu. Sans exception.

Et tout pouvoir, parce qu'il corrompt et est corrompu, engendre son contre-pouvoir qui n'aspire qu'à prendre le pouvoir à la place du pouvoir.

Et de leurs conflits naissent coercition, violence et haine.

Tout pouvoir n'a qu'une seule finalité : se renforcer et s'agrandir.

Et tout pouvoir, pour croître, engendre le militantisme, le prosélytisme, le clientélisme, la démagogie, les fausses promesses et les vrais mensonges.

Ainsi il accroît sa corruption en s'accroissant lui-même.

Mais qu'est-ce que le pouvoir ?

Le pouvoir, dans tous les cas de figure, n'est que le pouvoir de contraindre ; ce qui varie, c'est au nom de quoi l'on contraint.

Le pouvoir est donc d'essence violente.

La soumission à une autorité est libre et librement consentie.

La soumission à un pouvoir est toujours contrainte.

Si quelqu'un fait autorité, de façon reconnue, on peut être enclin à lui faire confiance et à suivre sa voie ou ses conseils.

Tel n'est pas le pouvoir.

Tout pouvoir est l'institutionnalisation formelle d'une autorité passée ou fictive qui ne s'établit ni ne se maintient d'elle-même.

Là où il y a pouvoir, il y a institutions.

Là où il y a institutions, il y a pouvoir.

Toute la politologie, toutes les idéologies politiques, tous les codes juridiques visent à définir les « meilleures » modalités de fonctionnement et, éventuellement, de contrôle des institutions de pouvoir.

Mais toutes ces démarches sont principiellement vouées à l'échec puisque le pouvoir, par essence, est corrompant et corrompu, donc essentiellement mauvais. Il ne peut donc jamais y avoir de « bonnes » modalités !

Les déçus de nos démocraties pourrissantes se prennent à rêver, après Platon, du « bon tyran », d'un gouvernement non démocratique mais aristocratique (*au sens étymologique de « règne des meilleurs », ce qui n'a rien à voir avec les fausses ou vraies noblesses héréditaires, elles-mêmes reliquats fossiles d'institutions révolues de pouvoir*). Ils rêvent, nos déçus, d'un gouvernement de sages ou de saints, œuvrant par abnégation et sacerdoce, totalement et constamment dévoués au bonheur collectif, du bien du peuple. Mais ce serait évidemment tomber de Charybde en Scylla.

Rien n'est collectif. Le peuple n'existe pas. Il n'y a que des individus, tous différents, aspirant tous à vivre leur vie comme ils l'entendent, sublimement ou médiocrement, intensément ou platement, égoïstement ou solidairement.

On le voit bien, le problème n'est ni démocratie, ni tyrannie. Le problème est pouvoir ou pas pouvoir, institutions ou pas institutions.

Le débat entre démocratie et tyrannie ne porte que sur le comment du pouvoir. Il est temps de poser la question du pourquoi du pouvoir. Cette question n'est plus ni politique, ni politicienne, ni juridique.

Réponse : tout pouvoir est illégitime.

Tout pouvoir est illégitime pour deux raisons fondamentales. Première raison fondamentale : tout pouvoir est la corruption contraignante et institutionnalisée (*donc inamovible malgré le leurre des « élections »*) d'un principe d'autorité artificielle.

Tout pouvoir relève d'une vision mécaniste de l'homme et de la société : il se veut le moteur de la machine humaine. Et cette machine, pour fonctionner comme il faut (??), on nous dit qu'elle doit être bâtie selon un plan précis : voilà comment les institutions et les codes juridiques s'instaurent et se justifient. Oui mais voilà, ni l'homme, ni les relations entre les hommes ne sont des machines mécaniques. Tout au contraire : les sciences des systèmes complexes le démontrent à foison depuis vingt ans. Aucune construction artificielle et rigide – *entendez les institutions* – ne peut réussir à domestiquer un océan tempétueux – *entendez la réalité vivante et foisonnante des hommes* – à moins de devenir extrêmement lourde et coûteuse et violente.

Observez le terrorisme fiscal et l'endettement de nos « démocraties », observez l'enlisement de la mécanique juridique et pénale, et vous comprendrez.

Seconde raison fondamentale : tout pouvoir ne se légitime que par référence à la « collectivité », au « bien commun » – du temps où les mots euphorisaient, on disait patrie, peuple ou nation –, donc à un ensemble fictif qui n'a de fondement qu'artificiel et statistique.

Mais jamais le bonheur ne fut ni ne sera un concept statistique : en matière de vie et de joie comme de tout ce qui est essentiel donc qualitatif, tout ce qui est statistique est absurde.

Tout le monde sait que la température de bien-être du corps est de 36,5°C, il suffit donc d'avoir les pieds fichés dans un congélateur à -150°C et la tête fourrée dans un four à + 223°C...

Par les chemins de statistiques, les crématoires d'Auschwitz et les glaces du Goulag ne sont jamais très loin.

Le pouvoir est indispensable, dit-on, au fonctionnement harmonieux des sociétés humaines : sans pouvoir, dit-on, c'est l'anarchie (*ce qui est étymologiquement correct*), le chaos ou le désordre (*voir Gleick et les actuelles théories du chaos*), la violence (*celle de nos villes et de nos banlieues, par exemple*), la loi du plus fort (*notre actuelle loi des plus cons est-elle moins pénible, moins violente, moins contraignante, moins stérile ?*), etc. ; bref, l'absence de pouvoir c'est, dit-on, l'horreur !

Mais existe-t-il un quelconque pouvoir au cœur des forêts ? Non, et pourtant tout le monde s'extasie devant l'harmonie de son fonctionnement, la richesse de ses diversités, la symbiose de ses espèces, la complexité grandiose de son organisation. Faut-il dès lors prôner le retour au laisser-faire naturel, c'est-à-dire à la soi-disant « loi de la jungle » ?

Et si la réponse était « oui » ?

Et si l'image effrayante de la loi de la jungle n'existait réellement que dans le monde « civilisé » des hommes où tous les coups et toutes les bassesses sont permis pour quelques miettes de pouvoir.

Et si les modalités et processus d'organisation et d'équilibrage de la Nature étaient infiniment plus complexes et variés que la trop simple mécanique darwinienne. Ramener les « lois » de la Nature à « manger ou être mangé » est non seulement absurde et réducteur, mais totalement faux : les biologistes post-darwiniens le savent bien. Il n'y a que les hommes de pouvoir qui fonctionnent comme cela. Et si l'Occident avait tout faux ? Et si son obsession à ne considérer que des relations de domination (*chef/ subalterne, maître/ esclave, maître/ disciple, État/ citoyen, parent/ enfant, bref : dominant/ dominé*) était une myopie imbécile ? Et si ce modèle hiérarchique et mécaniste appliqué à tout depuis si longtemps était simplement faux ? Dans la Nature comme dans les sociétés civiles réelles, les relations horizontales d'échange, de coopération, de symbiose, de commensalité, de cohabitation, de libre solidarité spontanée sont infiniment plus nombreuses, plus riches, plus structurantes, plus harmonisantes et équilibrantes que la relation verticale, factice et illusoire, de la soumission de tous à un pouvoir artificiel, quel qu'il soit.

Je ferai même un pas de plus en affirmant que c'est le pouvoir lui-même et les codes de lois qu'il secrète, qui sont la cause majeure du désordre des sociétés occidentales.

C'est ce que les théoriciens appellent « l'effet pervers » : en voulant imposer des solutions – toujours réductrices et artificielles – on amplifie le problème.

Les exemples foisonnent : la monogamie stricte chrétienne a généralisé les prostitutions ; le puritanisme a accentué les déviances, perversions et obsessions sexuelles ; la prohibition américaine a amplifié l'alcoolisme et nourri la mafia ; la pénalisation des drogues a généralisé son usage et a, elle aussi, engraisé les mafias ; les barrières contre l'immigration ont provoqué les clandestins, les sans-papiers et leurs réseaux, et ont amplifié le mirage aux alouettes ; les systèmes de « sécurité » sociale ont induit la généralisation du parasitisme social et la frilosité des entrepreneurs à engendrer des emplois ; etc. Bref, l'interdit engendre sa propre négation, mais de façon perverse et veule !

Mais n'est-ce pas le fondement même du pouvoir que d'inventer de faux problèmes pour pouvoir ensuite justifier son intervention « salvatrice » et imposer de nouvelles contraintes afin d'étendre encore son propre pouvoir ?

\*

L'Occident ne doit être ni renier, ni effacer, ni rejeter, il doit impérativement et urgemment être *dépassé*, *outrepassé*.

Ouvrir le verrou des portes de l'*impasse*.

*Passer outre et déborder vers un autre devenir au-delà de l'Occident !*

\*

*« Dieu aima les oiseaux et inventa les arbres.  
L'homme aima les oiseaux et inventa les cages. »*

JACQUES DEVAL

Le 4 mai 2001

*« Dieu est tout, partout. »*

SAINT BERNARD

*« Où que tu sois, creuse profondément.  
A tes pieds se trouve la source ! »*

FRIEDRICH NIETZSCHE

Le 7 mai 2001

*« Notre Dieu est un Dieu caché. »*

DENIS DIDEROT  
*La Religieuse*

Dieu est toujours, ne peut qu'être caché. Sinon, il ne serait qu'une idée.

Le 9 mai 2001

Je veux être du côté des révoltés.

Du côté des révoltés authentiques dont la révolte est absolue et définitive, et non du côté de tous les révolutionnaires qui ne hurlent que pour voler un pouvoir à d'autres qui l'avaient usurpé avant eux.

Je suis du côté des révoltés, comme d'autres sont du côté des puissants ou des pauvres ou des grands ou des petits.

Non pour adhérer à leur révolte spécifique, mais pour être dans le camp du « sors, pars, quitte ».

Du côté de ceux qui refusent, qui résistent, qui disent Non !

De ceux qui préfèrent la marche de l'exil au repos de la soumission.

Le 11 mai 2001

*« (...) l'univers est un système évolutif, épigénétique et à information croissante, un système en régime de composition continuée, orienté de manière irréversible. Être rationaliste, c'est le voir et le reconnaître. (...) Puisque l'univers se découvre à nous désormais comme une symphonie en train de se composer, et puisque manifestement cette symphonie ne peut pas se composer elle-même (...) il faut bien reconnaître qu'il doit exister un Compositeur (...) »*

CLAUDE TRESMONTANT

*« Le matérialisme est la doctrine qui explique le supérieur par l'inférieur. »*

AUGUSTE COMTE

*« Si tu n'espères pas, tu ne rencontreras pas l'inespéré qui est scellé et impénétrable. »*

HERACLITE D'ÉPHESE

*« Le sens n'est pas à chercher, ni à trouver ; il est à produire, à inventer, à créer. »*

ANDRE COMTE-SPONVILLE

*« Il faut choisir entre le mystère et l'absurde. »*

JEAN GUITTON

*« (...) pourquoi n'avait-Il pas la foi ? Parce qu'Il savait.  
Pourquoi n'avait-Il pas l'espérance. Parce qu'Il avait la certitude. »*

ISABELLE PRETRE

*« (...) les Lumières ont détruit la Lumière ! »*

ISABELLE PRETRE

Le 12 mai 2001

Le créateur crée sa création, mais cette création crée aussi son créateur. L'œuvre façonne l'artiste autant que l'artiste façonne l'œuvre. Là est le dialogue. Là est l'alliance. L'artiste et l'œuvre sont les deux faces d'un processus unique qui les unit bien plus qu'il ne les distingue. Ce processus central, unitaire, unique est la création proprement dite : le devenir. En rompant sa perfection originelle, en partant, en sortant, en quittant (**TzE**) Son unité statique ancienne, l'Un est passé irréversiblement de l'Être au devenir. D'objet, il est devenu projet. De chose, il est devenu processus. C'est son essence qui a changé. Il est devenu processus et de ce processus émane tout ce qui vit. Ce processus est la Vie de toute vie ; il est Pensée de toute pensée : il est devenir pur, Devenir de tous les devenirs.

La science classique est une science de l'objet, objets interagissant, mais objets surtout, objets d'abord. Cette science prend l'objet comme entité, comme être-en-soi, comme essence : elle lui assigne un lieu et invente l'espace, elle lui assigne un âge et invente le temps, elle lui assigne un mouvement et invente l'énergie, elle lui assigne une pondéralité et invente la masse. Tous ces paramètres fondamentaux, sinon fondateurs, de la physique classique sont directement et indissociablement liés au concept originel d'objet.

La science nouvelle sera une science des processus et des interférences entre processus. L'objet/sujet ne sera plus, pour cette nouvelle science, que l'expression

ici-et-maintenant des interférences entre processus : il ne sera plus ni cause, ni substrat, ni fondement, il ne sera plus que conséquence, épiphénomène.

Le processus fondamental – l'élan créateur et entéléchique de l'Un – se démultiplie en sous-processus de plus en plus nombreux, de plus en plus subtils, et ces sous-processus interfèrent entre eux, de façon de plus en plus fine, de façon de plus en plus complexe.

L'ancienne science des êtres devra se métamorphoser en science des devenirs.

Il n'y aura plus d'êtres puisqu'ils ne sont que les illusoires manifestations fluentes des processus interférents sous-jacents. Le cadre conceptuel de base (espace, temps, énergie, masse, etc.) devra être complètement repensé et profondément transformé. Il faudra parler d'écoulement au sens d'Héraclite au de Tao au sens de Lao-Tseu et oublier l'illusoire notion d'objet repérable et mesurable. Ce sera une science hologrammique puisque les « objets » seront perçus pour ce qu'ils sont à savoir des interférences plus ou moins complexes entre processus sous-jacents (comparables, donc, aux trains d'onde laser qui « portent » les informations qu'ils expriment en interférant entre eux).

Philosophiquement et spirituellement, on entraperçoit toute la gravité de cette révolution paradigmatique : si l'objet/sujet/être n'est qu'une illusion hologrammique passagère, on comprend que toute la métaphysique et toute l'éthique classique basée sur le primat de l'individu, de la personne, de l'égo s'effondrent et se dissolvent totalement dans l'inconsistance de ce moi épiphénoménal.

Ce moi épiphénoménal n'est plus qu'un nœud d'interférences multiples et complexes et fluentes entre des processus sous-jacents et seuls réels, non localisés, non limités.

Ce ne sont plus les êtres dont les hommes qui constituent et construisent le monde : ils ne sont plus que les manifestations des processus de création du monde.

Il faut alors reformuler complètement les grandes notions fondatrices de la philosophie occidentale. Il ne faut plus dire, par exemple : je suis libre, je suis vivant, je pense, je crée, je souffre, mais il faut dire : il y a de la liberté à l'œuvre en moi, il y a de la vie à l'œuvre en moi, il y a de la pensée, de la création, de la souffrance à l'œuvre en moi. Et ce mot « moi » utilisé ici, n'est pas un être individuel, une entité détachée ayant une existence en soi : il ne représente qu'un lieu-moment, un ici-et-maintenant, un nœud plus dense d'interférences locales et fluentes.

Liberté, vie, pensée, création, souffrance, etc. sont des processus inhérents à l'Un – ses attributs, en quelque sorte – universels et intemporels, omniprésents et éternels, et tout naît de leurs interférences.

Paradigme hologrammique, sans conteste. La difficulté est qu'un processus n'a ni lieu, ni moment : il n'est pas, il œuvre à la fois partout et nulle part, à la fois tout le temps et quelquefois. Un processus ne peut être chosifié, il n'est pas un être : il est

un chemin de devenir, un moteur de devenir, une voie, un Tao. Pour prendre la terminologie biblique et kabbaliste, les processus sont les Élohim à l'œuvre dans la création des mondes au sein de YHWH, l'Un.

Le fondement intime d'un processus est d'être une itération combinatoire : une vibration, une pulsation, un rythme. Alors la vision du « dieu danseur » de Nietzsche prend toute sa saveur.

Si l'on reprend ma chère métaphore de l'océan qui est l'Un, on pourrait dire que la science classique est celle des vagues : elle les inventorie, les classifie, les décrit et en analyse les comportements. La nouvelle science des processus ne s'intéresse guère aux vagues puisqu'elles ne sont que les expressions des processus sous-jacents, fondamentaux, omniprésents, éternels et, surtout, invisibles : les courants et les vents. Les vagues ne sont que les produits épiphénoménaux des courants, sans autre intérêt que de révéler la diversité et la puissance de ces processus bien réels, eux, mais tellement invisibles.

\*

Tout regard humain sur ce qui est et vit, aboutit inéluctablement à trois concepts auxquels chacun peut donner ou pas un contenu. Ces trois concepts sont l'*homme* (la conscience que j'ai de moi et que je projette sur ceux qui me ressemblent), le *monde* (tout ce que m'indiquent mes sens, mais qui n'est pas moi, donc pas les autres non plus) et le *dieu* (cet invisible peut-être inconnaissable que m'indique mon intuition face à tout ce que je ne vois pas, que je ne connais pas, que je ne comprends pas).

Cette triade est universelle : l'homme, le monde et le dieu.

Elle fonde les trois grandes écoles philosophiques par le primat ou l'exclusivité qu'elles donnent à l'un des trois pôles de cette grande triade.

L'humanisme qui fait de l'homme l'absolu.

Le matérialisme qui fait du monde cet absolu.

Le théisme qui fait du dieu cet absolu.

Il suffirait de tracer le diagramme de Venn de ces trois ensemble (homme, monde, dieu) pour voir apparaître sept lieux philosophiques de leurs intersections mutuelles. En les combinant, il viendra toutes les écoles métaphysiques possibles et imaginables. Mais il en est une qui n'apparaîtra pas parce qu'elle les domine toutes en les englobant toute : le monisme qui trace autour des trois pôles de la triade classique un grand cercle qui les intègre tous trois.

L'homme, le monde et le dieu ne sont plus alors des absolus, mais des regards complémentaires que l'esprit peut porter sur l'Un.

Ce ne sont plus que des regards, donc des mots humains.

Le dieu et le monde apparaissent alors comme des créations de l'esprit humain. Et en grattant un peu, il en adviendra de même du concept « homme » et, au-delà, du concept « moi ».

Le monisme est tout sauf un syncrétisme, mais il est nécessairement une synthèse transcendante puisque, par essence et par définition, il unit tout, laissant à chacun son propre regard, sa propre sensibilité, ses propres langages.

Tous les mystiques de toutes les religions sont des monistes ; tous ont dit et répété, au fond, exactement la même chose : l'Un est Un. Tout le reste n'étant, comme dit le Talmud, que commentaires.

Ce que le monisme introduit de radical et de neuf, c'est la négation des absolus quels qu'ils soient.

Le monisme est radicalement opposé à toutes les formes d'idéalisme (*au sens platonicien que des Idées – donc des « formes », eïdos en grec – absolues, préétablies et immuables gouvernent tout ce qui est, sous la férule de l'Idée suprême de « Bien ».*), notamment celles dont relèvent l'humanisme, le matérialisme et le théisme. Il récuse toute forme d'absolu, toute forme d'idée pure ou suprême (Dieu, l'Homme, la Nature, tous avec majuscule, cette fois). En ce sens, le monisme est aussi un nihilisme !

Par contre, selon les sensibilités et le type de regard posé sur l'Un, le monisme, sans complexe ni contradiction, peut prendre les couleurs d'un panthéisme, d'une théosophie ou d'une anthroposophie : ce qu'il gagne alors en accessibilité, il le perd en richesse et en amplitude. Ces regards partiels et partiels sont des voies, mais certainement pas des plénitudes.

Le monisme le plus riche, le plus pur, le plus profond, dépasse ces regards en les intégrant, dans la convergence de toutes les voies.

Parallèlement à la triade métaphysique (homme, monde, dieu) et philosophique (humanisme, matérialisme, théisme), l'anthropologie aussi développe un ternaire en l'homme.

Car l'homme est d'abord une nature, essentiellement génétique : son inné qui relève du déterminisme matérialiste et naturel.

Il est ensuite une histoire, essentiellement sociale : son acquis qui relève du déterminisme humaniste et culturel.

Mais il possède aussi une puissance, un potentiel créatif qui fonde sa liberté et son dialogue libre et responsable avec les événements de son existence au-delà des déterminismes naturel et culturel. Cette puissance est proprement spirituelle et divine – en tout cas, puissance de divinisation – et se rattache au pôle « dieu » de la triade philosophique.

Contre les réductionnismes occidentaux qui ne veulent (re)connaître que les déterminismes biologiques ou sociologiques (la nature et l'histoire), une anthropologie moniste réintègre l'homme dans sa plénitude (nature, histoire ET puissance) et affirme sa liberté et sa responsabilité au-delà de tous les déterminismes, mais sans en (re)nier aucun !

L'homme est à la fois libre et déterminé, créatif et réactif, responsable et victime : son existence sera le fruit du dialogue, de la dialectique entre les deux versants – *ou plus, afin d'éviter le piège des dualismes qui guettent la moindre occasion de réactualiser leur manichéisme simpliste* – de son devenir potentiel.

On ne se refait pas, mais on peut se recréer, se reconstruire, se « convertir ».

« *Today is the first day of the rest of my life.* »

\*

« Le chrétien est celui qui suit et aime le Christ » (Isabelle Prêtre).

Comme le juif est celui qui suit et aime la Torah.

Comme le musulman est celui qui suit et aime le Coran.

Comme, etc.

Chaque fleuve a sa source, c'est une évidence.

Mais une fois l'océan atteint...

Le 13 mai 2001

Avec un peu de mémoire, on peut toujours trouver des faits qui « confirment » n'importe quoi et son contraire.

Avec un peu d'habileté, on peut toujours faire des raisonnements qui « prouvent » n'importe quoi et son contraire.

Avec un peu de poésie, on peut toujours inventer des images qui « illuminent » n'importe quoi et son contraire.

Avec un peu d'érudition, on peut toujours relever des références qui « légitiment » n'importe quoi et son contraire.

La vérité est un leurre.

La vérité est un mythe.

Il n'y a aucune autre vérité que celle que l'on vit.

Et l'on ne vit que par soi et que pour soi.

Cette vérité-là – la seule qui soit – est absolument incommunicable.

Convaincre est un jeu puéril.

Partager est un projet stérile.

De même, l'hypocrisie sociale veut faire de la fête un bonheur ou une joie partagés.

Mais la réalité est bien différente : on invite par ce qu'on est bien obligé et l'on participe parce qu'il faut bien. Corvées.

Tout vient de cet incroyable orgueil de croire que ce qui est important pour vous l'est aussi pour les autres, qui, en fait, n'en ont rien à foutre, mais font semblant de jouer votre jeu, avec force rires, larmes, embrassades ou émotions feintes.

Mariages, deuils, naissances.

Gardons-les pour soi sans les partager de crainte que leur richesse ne s'en trouve diluée. Les autres nous en sauront gré de ne pas devoir se déguiser pour gaspiller leur temps en de stupides rites qui ne les concernent pas.

Les seules fêtes authentiques, les seuls moments authentiques sont intimes, exclusivement intimes.

Comme la vérité, la joie et le bonheur sont incommunicables, impartageables.

Il n'y a rien d'essentiel à partager.

Il n'y a rien d'essentiel à dire.

Ah, si les hommes pouvaient se taire : enfin nous pourrions goûter le silence.

Ce silence qui n'est que l'absence du bruit des hommes, du babil des hommes.

Ce silence plein de sons et de musiques pour qui peut et sait l'entendre.

Ce silence plein de bruissements de feuilles dans le vent, plein de gazouillis d'oiseaux, plein de gargouillis de ruisseaux parmi les pierres, plein de crépitements d'odeurs dans les herbes sèches sous le soleil.

Oui, l'homme, chaque homme est absolument et totalement seul dans sa propre vie.

Cette solitude peut être vécue comme une tragédie. Elle peut surtout être vécue comme joie.

Entre tragédie et joie, la frontière est mince.

Aux idéologues qui serinent depuis des siècles que l'homme est un animal social et que la socialité est vitale à l'homme, j'affirme qu'ils sont des menteurs.

Les autres peuvent être un plaisir, mais à très petite dose, et jamais pour l'essentiel.

L'homme, au fond, est misanthrope, et il a raison.

L'homme, globalement, est haïssable : bouffi d'orgueil, de suffisance, d'envie, de violence, de haine, de vanité, de bêtise, d'ignorance, de fatuité.

L'homme est un animal raté et un ange raté.

J'ai assez de devoir porter ma propre humanité sans de plus devoir encore subir celle des autres.

Comme Nietzsche, à l'amour du prochain je préfère l'amour du lointain.

Comme lui, à l'amour de l'humain je substitue l'amour du surhumain.

L'homme est un mal que l'on dit nécessaire sur le chemin du surhomme.

Et l'humanisme et sa morale d'esclave sont des freins et des boulets insupportables.

La page humaine doit être tournée au plus vite, avant que ce parasite immonde qu'est l'homme, ne tue la planète et la vie, et ne noie son propre devenir dans une mare de médiocrité.

L'homme n'est pas la mesure de toute chose, l'homme n'est que la mesure de sa propre médiocrité.

L'homme n'a de valeur, de sens, de justification qu'au service de ce qui le dépasse –  
et de loin – : la vie, le cosmos, les dieux, Dieu, l'Un.  
Hors de là, l'homme n'est qu'une merde !  
Il salit et pollue tout ce qu'il touche.  
Il enlaidit tout ce qu'il transforme.  
Il parasite tout ce qu'il colonise.  
Il esclavagise tout ce qu'il rencontre.  
Il ridiculise tout ce qu'il ne comprend pas.  
Il ignore tout ce qu'il ignore.  
Il avilit tout ce qu'il aime.

*« Car mon peuple a doublement mal agi :  
Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive,  
Pour me creuser des citernes, des citernes crevassées,  
Qui ne retiennent pas l'eau. »*

JEREMIE : 2;13

Repentez-vous, humains.  
Repentez-vous et faites retour.  
Il faut que l'homme se convertisse à la Vie.  
Mais le peut-il ?

*« Parce qu'ils ont péché contre l'Éternel :  
Leur sang sera répandu comme de la poussière,  
Et leur chair comme de l'ordure.  
Ni leur argent ni leur or ne pourront les délivrer  
Au jour du courroux de l'Éternel ;  
Par le feu de sa passion  
Toute la terre sera consumée,  
Quand il provoquera l'extermination,  
Combien épouvantable,  
De tous les habitants de la terre. »*

SOPHONIE : 1;17-18

L'Éternel, c'est tout ce qui est éternel : la Vie, la Création, l'Un.  
Ils ont péché contre l'Éternel.  
Ô combien !

*« Malheur à la ville rebelle et souillée,  
Pleine d'oppresseurs !  
Elle n'écoute aucune voix,  
Elle n'accepte pas la correction,  
Elle ne se fie pas à l'Éternel,*

*Elle ne s'approche pas de ses dieux.  
Ses ministres au milieu d'elle  
Sont des lions rugissants ;  
Ses juges sont des loups du soir  
Qui n'ont plus rien à ronger au matin,  
Des hommes portés aux trahisons ;  
Ses sacrificateurs profanent les choses saintes,  
Violent la loi. »*

SOPHONIE : 3;1-4

Quelle plus exacte description de notre Occident qui oubliant l'Éternel, se prostitue à l'éphémère où il se vautre, et aux idoles que sa dépravation lui invente.

*Ô hommes,  
Vous avez semé le sel  
Là où le grain était attendu  
Et vous avez fait des déserts  
Au lieu de forêts.*

*Ô hommes,  
Vous n'adorez que vos idoles  
De métal, d'or et d'argent,  
Vanités vides et pauvres illusions,  
Au lieu de l'éternel.*

*Ô hommes,  
Vous pillez le vaste jardin  
Qui vous était confié dans l'alliance  
Au nom de votre infâme arrogance  
Au lieu d'être métayers.*

Le 15 mai 2001

*Commentaires sur le Soutra du Diamant*

La générosité.

Le don.

Le don en tant que processus.

La générosité en tant que mode de vivre.

Non pas donner quelque chose à quelqu'un, puisqu'il n'y a ni quelque chose, ni quelqu'un.

Devenir don.

Devenir générosité.

« Tu » n'est pas. « Je » n'est pas. Puisque « Tu » n'existe pas, puisque « Je » n'existe pas, qu'est-ce qui existe en « Nous » ?

Puisque rien n'est par soi ni en-soi, rien n'est, donc « Je » ne peut rien donner à « Tu ».

Mais il y a don ici-et-maintenant dans ce qui existe. Le don est un flux, il est mouvement gratuit, sans autre cause ni raison que de procéder.

Et le seul don qui soit est de faire s'effondrer toutes les murailles imaginaires que les « Je », les « Tu » et tous les « Nous » s'érigent et de faire que le flux s'écoule librement. Transparence du devenir malgré l'opacité des êtres.

Sujet, verbe, complément.

Lorsque tous les sujets ont dépassé leur illusion d'être.

Lorsque tous les objets se sont transcendés dans l'indifférencié.

Il ne reste que les verbes.

Et lorsque tous les verbes se sont usés, il n'en reste qu'un : Devenir.

L'Un lui-même puisqu'il est objet ou sujet, selon le regard, n'est pas : Il doit être transcendé, dissout et dépassé. Au-delà de l'Un lui-même : Devenir, comme réalité ultime et unique et indicible, au-delà de tous les mots, au-delà de l'être et du non-être, au-delà de tous les processus qui sont ses filles et de tous les verbes qui sont ses fils : Devenir pur, écoulement pur, processus pur.

Aimer sans amant ni bien-aimé ni amour.

Penser sans penseur ni pensé ni pensée.

Vivre sans vivant ni vécu ni vie.

Advenir sans advenant ni advenu ni avènement.

Alors aimer, penser, vivre, advenir et tous les autres se fondent en Devenir, et dépassement de Devenir.

Celui qui dit : je dois m'accomplir, se trompe car il croit encore qu'il y a un « Je » à accomplir, dissocié ou distinguable dans l'Un.

Celui qui dit : je dois L'accomplir, se trompe car il croit que « Je » doit se sacrifier à l'Un et croit donc que face à l'Un, « Je » est.

Celui qui dit : il y a à accomplir, se rapproche mais laisse croire qu'il y a un devoir, une exigence, une loi, il se trompe.

Celui qui dit : il y a accomplissement, se rapproche encore, mais suppose un spectateur, un observateur, il se trompe encore.

Celui qui ne dit rien parce qu'il sait qu'il n'y a rien à dire, se trompe parce que savoir n'est pas Devenir.

Celui qui ne dit rien parce qu'il n'y a ni « celui », ni « dire », devient Devenir.

Tout ce que l'on peut nommer n'existe pas. Car tout nom naît d'un couteau qui coupe dans l'indifférencié, dans l'indifférentiable. Ce couteau est père de toutes les illusions. Je, Tu, Nous. Ceci, Cela. Sujet, Objet : illusions...

Les mots sont des reflets de l'Un réfléchis sur l'écran mental des hommes. Rien que des reflets : des illusions, des impressions. Tous ces mots ne sont que des miroitements multicolores et irisés du Réel comme une vision floue et embrumée de la surface d'un lac sous un soleil d'automne. Tous ces mots ne sont que des irréalités.

L'ignorance est la croyance en la réalité de ces miroitements.

L'érudition est la connaissance des formes, couleurs et mouvements de tous ces reflets.

La sagesse est la connaissance que ces reflets ne sont que reflets, et ne sont reflets que pour mes yeux.

L'éveil : plonge et deviens lac.

*La lune miroite sur les risées de l'étang trouble  
Elle ne s'y noie ni ne s'y lave ni ne s'y mouille  
Puisse ton regard quitter l'eau et partir  
Par là, au bout de ce doigt qu'il faut oublier...*

Tout ce qui fixe, tue.

Rejoindre l'infixe.

Il n'y a rien de fixe dans le Réel.

Tout ce qui fixe ou qui est cru fixe, tout cela est illusion.

Le Dharma n'est autre que le processus intime du Devenir et de l'accomplissement : l'entéléchie suprême, le Tao cosmique.

\*

Bouddha ou Bodhisattva.

Ermite ou Saint.

Mystique ou Prophète.

Kabbaliste ou Talmudiste.

Pères du Désert ou Pères de l'Église.

Initié ou Militant.

Djihad du Cœur ou Djihad du Glaive.

Taoïsme philosophique ou Taoïsme populaire.

Salut individuel ou Salut collectif.

Plénitude verticale, loin des hommes, désolidarisée d'avec eux.

Plénitude horizontale, parmi les hommes, solidaire avec eux.

Mon instinct m'incline à l'érémisme !

Et l'histoire des religions et des philosophies m'y encourage : chaque fois que le populisme collectif a supplanté l'élitisme individuel, la terreur, la violence, l'intolérance et la guerre ont déferlé sur le monde.

Mais n'est-ce pas un autre couteau illusoire que celui qui sépare élite et masse, qui tranche entre individu et collectivité ?

Dépasser les dualités et entrer dans la non-dualité.

Vedanta advaïta.

Le 19 mai 2001

On ne vit jamais par les mots.

L'essentiel, le vécu, joie ou souffrance, ne peuvent jamais être partagés par des mots, avec des mots.

L'homme est seul face à son vécu.

Personne n'est apte à ressentir le ressenti de l'autre.

Plus ce vécu mystérieux est intense, hors normes, plus ce mystère devient opaque et plus la solitude s'approfondit.

L'expérience infâme de la Shoah est de celles-là, de ces tranches de vécu qu'aucun mot ne pourra jamais élucider, communiquer, partager.

Celui qui a survécu, par sa survie même, est emprisonné dans un silence existentiel aux murs infranchissables.

Dire.

C'est d'abord avoir envie de dire.

Et cette envie n'est pas universelle.

Certains savent qu'ils ne diront jamais et préfèrent ne jamais rien dire.

Comme si ce qui était indicible ne pouvait être vécu.

Puisque l'incommunicable est infranchissable, alors mieux vaut l'accepter et ne lutter qu'avec sa propre mémoire au fond de sa solitude intérieure.

D'autres savent que leur dire, que tous les dire, ne disent presque rien, mais dire un peu, c'est déjà dire, c'est déjà témoigner, c'est déjà allumer une conscience chez l'autre, instaurer une question, un questionnement.

Dire alors, c'est semer. L'arbre du vécu ne sera jamais dit, mais tout dire est graine qui, dans un cœur ou une tête fertiles, germera peut-être et donnera un autre arbre, mais dont le bois sera imputrescible et réfractaire à toutes formes de barbarie. C'est ce bois qu'il faut planter.

La souffrance est un mot qui ne dit rien, qui ne révèle rien.

Même les images les plus crues, les plus intolérables, les plus choquantes ne valent rien face à celui qui ressent la souffrance réelle que les mots ou les images décrivent.

Comme le nom de dieu, la souffrance juive est indicible, ineffable.

Elle dépasse tous les mots possibles.

Parfois, elle se devine dans un regard, dans un geste furtif, dans un orgueil ou une humilité excessifs et désespérés. Elle se devine, mais à peine.

Et face au témoignage du martyr, face à l'affirmation de l'infâme, il y a le refus d'entendre l'insoutenable vérité. Ce refus épaissit la solitude de celui qui a vécu, de celui qui veut témoigner pour avertir, pour alerter, pour que ses larmes deviennent rempart.

L'incrédulité est le cancer des mémoires coupables.

Des cerveaux imbéciles et stériles aussi.

L'histoire se fait, on ne la défait ni ne la refait. Mais sitôt faite, l'histoire se dissout dans les mémoires humaines qui ne sont pas toujours prêtes à l'accueillir. Et elle s'effiloche si vite.

A quoi bon, disent ceux qui renoncent.

A quoi bon témoigner si ce témoignage ne peut être entendu parce que les paroles sont impuissantes, parce que les oreilles sont fermées.

\*

Le contraire de l'affirmation de soi n'est pas la négation de soi, mais le dépassement de soi.

L'Occident est tout entier dans l'affirmation du moi, individuel ou collectif, et dans la conquête et la domination du tout par ce moi tellement affirmé.

Expansion horizontale du moi qui se répand, conquiert et domine.

Guerre fondamentale entre le moi et le reste du monde.

Guerre horizontale qui n'élève ni n'approfondit.

Guerre de territoire.

Il est parlé de soumission...

Mais soumettre le moi, c'est encore affirmer le moi.

C'est la fameuse et hypocrite « humilité » chrétienne : rien n'est plus égocentrique que le martyre ou la pénitence ou l'auto-flagellation ou la charité ou l'abnégation chrétiennes.

Il ne s'agit pas tant de soumission du moi que d'acceptation de l'Un.

Acceptation, voilà le mot clé.

Accepter : dire oui.

Dire un oui définitif et absolu au devenir et à l'Un.

A l'Un et à Son devenir dont le devenir de tout participe.

Le 24 mai 2001

*« Est-ce que Dieu existe ? Si tu crois en lui, Il existe ; si tu n'y crois pas, il n'existe pas. »*

MAXIME GORKI

*« Tant que tu es, la mort n'est pas ; lorsqu'elle est, tu n'es plus ! »*

Et si « Tu » n'est plus, alors la mort n'est jamais.

*« Il ne faut pas trop compter sur Dieu,  
mais peut-être que Dieu compte sur nous... »*

LOUIS PAUWELS

\*

*« Entre le moment où l'adversaire s'apprête à frapper et celui où vous allez recevoir le coup, il s'écoule un temps infini. »*

BERNARD WERBER

Le temps n'est que le cadre conventionnel humain de la mesure de la perception du changement.

Ennui : aucune perception de changement, tout est étale et uniforme, le temps s'étire et s'allonge indéfiniment...

Exercer sa perception du changement, jusqu'au plus imperceptible.

Voilà le chemin de la verticalité dans l'ici-et-maintenant.

Méditation : ouverture attentive mais passive à la perception de plus en plus fine, de plus en plus dense, de tous les micro-mouvements dans l'ici-et-maintenant.

Exercer son attention sans la concentrer, sans la figer, sans la fixer, sans rien chercher : simplement percevoir.

Percevoir de plus en plus, en intensité comme en quantité.

Entendre sans écouter, voir sans regarder, sentir sans flairer, ressentir sans accaparer, goûter sans déguster.

Les cinq sens sont aussi cinq directions, cinq chemins de perception et d'attention, cinq voies de signifiante, cinq réceptacles de signes qui tous émanent de la Vie de l'Un.

Devenir réceptacle.

Devenir antenne, et entrer en communication avec la Vie de la vie, avec la Pensée de la pensée, avec le Devenir du devenir.

Le temps n'est un mystère que parce qu'il n'est qu'une convention artificielle, une réduction de l'écoulement à un simple mouvement mécanique apparent.

Il n'y a pas de temps, il n'y a pas le temps, il n'y a pas un temps.

Il y a différents niveaux de perception de l'écoulement de l'Un dans son Devenir.

Ce mouvement est vibratoire et l'exercice de l'attention perceptive permet d'atteindre les fréquences et harmoniques les plus subtils.

Alors, ce qui n'était que le vague bruit de fond du monde se développe en une symphonie d'une richesse infinie, inouïe (*aussi au sens le plus étymologique*).

Alors ce qui n'était que la vague caricature colorée du monde explose en une toile de maître aux nuances les plus riches, les plus fines, les plus intenses.

Alors ce qui n'était que le vague brouet de l'existence se décline en un festin grandiose aux milles parfums, aux milles arômes tous plus suaves et subtils les uns que les autres.

Et, depuis toujours, il y a deux grandes voies d'attention perceptive : celle qui se tourne vers l'extérieur et qui est la contemplation (*au sens du taoïsme*), celle qui se tourne vers l'intérieur et qui est la méditation (*au sens du zen*).

Ces deux voies mènent à l'Un : elles sont complémentaires et se rejoignent comme les deux infinis qui se touchent aux extrémités de la droite qui n'est que la circonférence d'un cercle de rayon infini.

Mais, plus loin, plus profond, au bout du chemin, la richesse se dépasse et se transcende en extrême frugalité.

La symphonie devient silence plein.

La toile devient lumière immaculée.

Le festin devient jeûne rassasié.

Au-delà des extases, l'Un s'ouvre enfin et devient vacuité pleine : il devient le sans fin, le Ayn-Sof de la Kabbale. Ou le Tao de Lao-Tseu. Ce qui revient au même : le processus pur et absolu de création.

Il convient donc de s'enfoncer dans l'une des deux voies de la verticalité, contemplative ou méditative, et d'y exercer son attention perceptive, vers l'extérieur ou vers l'intérieur, respectivement.

\*

Il y a ceux qui comptent sur eux-mêmes et il y a ceux qui comptent sur les autres.  
Il y a ceux qui veulent plus de Joie et il y a ceux qui veulent moins de Souffrance.

Cela fournit un quaternaire très efficient comme typologie comportementale humaine :

- les constructeurs : la joie par moi-même.
- les parasites : la joie par les autres.
- les planqués : la protection par moi-même.
- les sécuritaires : la protection par les autres.

Les applications pratiques foisonnent :

- un couple n'est durable que si les deux sont dans le même quadrant,
- les comportements sont en général transmis de génération en génération,
- la tendance grégaire est la plus forte chez les sécuritaires,
- les constructeurs sont individualistes pur jus,
- les parasites et les planqués sont hybrides (*les parasites savent que trop de parasites tuent la source, les planqués n'ont pas trop confiance*),
- etc.

Il est évidemment évident que les constructeurs seuls sont les moteurs et les artisans du Devenir !

Le 26 mai 2001

Le livre de la Genèse exprime le principe moteur de tout devenir par deux mots parallèles : il emploie le mot « semence » pour le monde végétal, et le mot « âme » pour le monde animal (homme compris).

Ces deux mots représentent le même principe.

Cette semence/âme n'est autre que cette entéléchie unique, cosmique, divine qui cherche à se réaliser partout, toujours.

L'entéléchie est unique, mais elle se déploie de manière originale au travers de chaque porteur individuel.

La graine de chêne est toujours semblable à elle-même, porteuse des mêmes motifs génétiques : ceux de l'espèce « chêne ». Mais chaque chêne réel sera différent selon les circonstances et l'environnement de sa croissance.

Chaque chêne déploiera sa graine de façon unique et originale.

Et beaucoup de graines ne donneront rien ou pas grand'chose.

De même des âmes, et des âmes humaines en particulier dont beaucoup seront laissées en friche.

L'âme, ici, n'a rien d'une entité spirituelle, éternelle, distincte du corps qui serait sa prison dans un monde matériel vil qui serait son épreuve (*c'est sa définition idéaliste dans les philosophies platoniciennes et dans les théologies chrétiennes*).

Non ! Le corps est la conséquence de l'âme, sa production, son déploiement, sa réalisation ; comme le chêne l'est de sa graine ; comme l'univers l'est de l'« âme » divine de l'Un.

Et bien plus que le corps qui n'est finalement que porteur, véhicule et instrument de l'âme, c'est toute l'œuvre, tout le produit existentiel de son porteur qui réalise et exprime le déploiement de son âme.

L'immortalité, qui obsède tant de gens et tant de philosophies et tant de religions, n'est ni dans l'âme, ni dans l'individu qui la porte, elle est dans les conséquences infinies de chaque acte, de chaque parole, de chaque pensée.

C'est probablement cela que l'Inde appelle le karma : l'accumulation infinie des conséquences de ce que chacun fait, ou ne fait pas, car « ne pas faire » engendre aussi des conséquences éternelles et infinies !

L'âme comme la graine n'est pas immortelle : elle meurt en se réalisant.  
Et beaucoup meurent pour rien, ou pour pas grand'chose !

Chaque graine/âme appartient à une espèce comme il est écrit « pour son espèce » (*et non « selon son espèce » comme le rend la plupart des traductions*).

Ce « pour » est essentiel car il marque une intentionnalité, une finalité, un désir, un élan.

La graine/âme meurt et se déploie pour réaliser son espèce, c'est-à-dire pour réaliser les potentialités structurées qu'elle renferme en elle. Et ce déploiement résultera de la saisie et de l'exploitation des rencontres entre ces potentialités et les opportunités de chaque ici-et-maintenant.

L'âme est la source de l'existant, son point origine, et elle se réalise en lui, par lui.  
Comme le grain, elle meurt et devient : elle advient.

Et en devenant arbre et fruits, la graine ancienne engendre des graines neuves qui, à leur tour, à l'infini...

L'âme globale qui est l'entéléchie de l'Un, est la source unique de chaque âme locale, et chaque âme locale n'en est qu'une manifestation particulière ici-et-maintenant.

Il n'y a, en fait, aucune « âme » individuel distincte, il n'y a que des manifestations locales de l'Âme cosmique, unique et divine.

Et si l'on nomme dieu cette âme de l'Un, alors dieu meurt au fur et à mesure que le cosmos se réalise.

Mais en mourant, il se perpétue et se démultiplie comme les graines de l'arbre.

L'Un, à son origine, ne possédait qu'un seul dieu ; il en possède aujourd'hui autant qu'il y a de mondes, autant qu'il y a de niveaux d'existence et de conscience, autant qu'il y a d'espèces d'âme.

Mais on peut aussi bien dire que tous ces dieux n'en font qu'un qui meurt et renaît perpétuellement en se réalisant, en s'enrichissant de vie en vie, de cycle en cycle, de pulsation en pulsation.

Un dieu unique à la fois éternel et perpétuellement fluent.

Un dieu non pas distinct du monde, mais racine et fruit de ce monde qui le réalise dans chaque ici-et-maintenant.

L'œuf et la poule.

Ourobouros.

Chaque potentiel entéléchique particulier, en se déployant, engendre de nouveaux potentiels, plus riches, plus complexes.

Le 28 mai 2001

La réalité est-elle réelle ?

Toutes les représentations humaines du monde ou de la « réalité », ne sont que des images psychiques et neuronales construites à partir d'informations partiales et partielles fournies par le canal des sens, c'est-à-dire par le truchement d'appareils « photographiques » déformants, réducteurs, archaïques et infirmes. Ce que l'homme « voit » n'est qu'une reconstitution mentale chimique d'influx nerveux générés par la rencontre de variations énergétiques et de terminaisons sensorielles très sélectives et très grossières, dans une fenêtre étroite.

Le réel est au-delà de tout cela. Le réel est irréductiblement inaccessible. Là, il n'y a ni couleurs, ni objets distincts, ni espace ni temps, ni odeurs, ni sons, etc. il n'y a que des variations sensibles du niveau local d'énergie.

Sensible, c'est-à-dire perceptible au travers de l'étroite fenêtre de l'interface informationnel entre le cerveau humain et l'« extérieur ».

« La réalité est ce que je vois » dit le bon sens. Mais je ne « vois » rien : je décède et recrée et imagine et réinvente une image à partir de signaux sommaires, indirects, médiats, déformés et filtrés.

La vieille dispute médiévale entre nominalistes, réalistes et consorts n'a pas pris une ride, surtout en ces temps de questionnement épistémologique, relativité et quanta obligent.

Les images et idées humaines ont une source extérieure à l'homme : cela est improuvable mais excessivement probable.

Cependant cette source est irréductiblement et ontologiquement inaccessible par le canal des sens, seul interface « analysable » entre la « conscience » et la « réalité ». Toute cette querelle métaphysico-ontologico-épistémologique naît d'une dualité artificielle entre conscience et réalité, entre « moi » et « monde ».

Au-delà de cette dualité apparente, la non-dualité de l'Un annule ce débat artificiellement créé par des apparences fallacieuses et des concepts erronés : il n'y a ni conscience ni réalité, il n'y a ni moi ni monde.

Il y a de l'Un ici-et-maintenant en voie de conscientisation et de réalisation.

Ce que l'homme nomme « réalité » n'est que la manifestation apparente d'un processus de réalisation sous-jacent.

Ce que l'homme nomme « conscience » n'est que la manifestation apparente d'un processus de conscientisation sous-jacent.

Tout concept n'est qu'une image inventée et figée, extraite arbitrairement de la bande hachée du film défectueux d'un processus continu, invisible, fluent, indifférencié qui impressionne, parfois et grossièrement, la pellicule à gros grains et faible sensibilité de nos sens humains, trop humains.

La réalité existe mais infiniment au-delà de nos concepts et de nos perceptions : elle est inaccessible par un moi conscient. Mais elle est évidente dès dissolution de ce moi artificiel qui s'invente des murs et des grilles comme pour se différencier, comme pour se démarquer de l'Un dont il n'est qu'un avatar éphémère et infime dans l'ici-et-maintenant.

La réalité de la mer ne fait problème qu'à cette ondulation qui se prend pour une vague à part entière et qui ignore l'océan au-delà de la mer et de toutes les vagues et vaguelettes et courants et écumes.

L'existence de l'autre ne pose problème que dans la dualité acceptée du moi et du non-moi.

Peut-être que rien n'existe hors de moi et que c'est ma seule imagination qui imagine cet autre et tout ce monde qui n'existent pas.

Et si l'on pousse cette dualité artificielle à sa limite, on débouche sur l'ipséisme qui est l'ultime délire de l'illusion égotique : l'extrême pointe de l'idéalisme absolu.

Il est logiquement irréfutable. Il est spirituellement une impasse absurde !

Philosophiquement envisageable et défendable, mais pratiquement totalement stérile.

Mais si le moi n'existe pas et si donc aucun non-moi ne peut lui être opposé, mais qu'il soit admis qu'il y a existence ici-et-maintenant, existence conscientisée, même approximativement, alors il n'y a plus ni moi ni l'autre : il y a plus que l'Un ici-et-maintenant qui se crée un « moi » dans une émergence locale de sa conscience en devenir : une bulle de conscience locale comme émergence ou émanation hors d'un substrat réel infini et indifférencié.

Réalité comme vérité comme bien ou mal ne sont que des mots humains. Ils ne représentent que des idées humaines, relatives à sa finitude, à son lieu et à son époque.

Ce que l'homme nomme réalité ou vérité n'est jamais que le modèle qu'il s'en fait ici-et-maintenant, comme pour se rassurer.

Tout cela est comme des béquilles mentales pour affronter ce qu'aucun mot ne peut circonscrire, ni même décrire, dans aucune langue, mais qui peut être appréhendé directement, immédiatement, au-delà de tous les concepts, de tous les mots et de toutes les langues.

L'homme rêve SA réalité.

Mais ce rêve factice et artificiel, fallacieux pour tout dire, a son utilité puisqu'en combinant des bouts d'images d'une lointaine réalité, il engendre un effort créatif indispensable au processus entéléchique de l'Un.

Pour le dire en un mot :

*le devenir naît du délire.*

Qu'importe sa véracité pourvu qu'il soit authentique.

Qu'importe la fallacieuse vérité, l'hypocrite objectivité, l'imbécile rationalité si de ce rêve éveillé, si de ce délire vital naissent un déploiement, un épanouissement, un enrichissement du devenir de l'Un.

Le devenir s'improvise sur des chimères d'aujourd'hui qui forgent le vécu de demain.

Tout rêve de vérité prend cette teinte et cette forme. Même la science n'est jamais qu'un délire artistique qui se prend au sérieux. Elle est un effort esthétique, un effort d'« esthétisation » de l'image mentale que l'homme se fait de cette inaccessible réalité supposée. Elle n'est qu'un délire rationnel, c'est-à-dire un délire construit selon des règles formelles arbitraires, mais conventionnellement communicables. Question de formes. Quant au fond, rien ne change !

Ici vient un mot, un concept dont on touche la racine profonde : le mot « foi ». Le monde et le moi sont ce que je crois qu'ils sont puisque je les fais selon ce que je crois qu'ils pourraient être : c'est l'essence même de l'idée d'entéléchie. L'avenir sera ce que je crois qu'il sera. Tôt ou tard. Il suffit de le croire fort. Plus fort que ceux qui le veulent autre. Et la foi est un désir, donc une volonté implicite : croire en quelque chose ou en quelqu'un c'est le vouloir, c'est le désirer.

La foi forge les mondes. Et le premier des croyants est l'Un lui-même dès lors qu'il a commencé à croire – donc à désirer et à vouloir – pouvoir devenir. C'est probablement le seul sens profond de l'idée de « volonté de puissance » que l'on a trouvée chez Nietzsche.

\*

Le réel est ce qui est.  
Or rien n'est puisque tout devient.  
Ainsi, rien n'est réel, mais tout est du réalisable en quête de réalisation.

\*

*Dieu n'est pas.  
Dieu devient...  
Dieu advient.*

*Dieu n'est pas l'Être suprême.  
Dieu est le Devenir suprême.*

Le 1<sup>er</sup> juin 2001

La science classique se bâtit sur une dualité conceptuelle peu contestée jusqu'à présent : celle du « pur » et du « bruit ». Le « pur » désigne les phénomènes dignes d'intérêt, les phénomènes idéalisés, débarrassés des perturbations, du « bruit » qui les pollue. Le « pur », c'est la ligne droite, c'est l'ellipse parfaite, c'est le rayon lumineux ponctuel mono-fréquence, c'est le point massique, c'est le mouvement sans frottement, etc.

Bref, le « pur » représente l'idéalisation de la réalité, idéalisation inféodée aux idéaux sous-jacents de « mathématisabilité », de régularité, de rationalité, de « modélisabilité », de prédictibilité de l'univers physique. Le « pur » représente le filtre de cette quête de permanence et d'immutabilité supposées sous-jacentes à la folle effervescence des phénomènes réels. Ce « pur » est l'hypothèse centrale – dogmatique et improuvable – de la science classique : l'intelligibilité et la rationalité du monde. Il existe des lois immuables et éternelles que l'on peut découvrir par l'étude des phénomènes à condition de les dépolluer, de les débarrasser de l'impur, du bruit qui masque le phénomène pur c'est-à-dire le phénomène rationnel et intelligible.

Le problème est que ce « pur » n'existe jamais. Que la réalité n'est accessible à la « science » que si elle est apurée artificiellement, c'est-à-dire filtrée par le regard de celui qui l'étudie. Le problème est que seule une minorité de phénomènes est suffisamment simple pour se laisser apurer sans trop de dommages et que la grande majorité des phénomènes est complexe et est « inapurable » parce que le « bruit » y joue un rôle déterminant – ce rôle est mis notamment en évidence sous des concepts tels que la sensibilité aux conditions initiales, les systèmes loin de l'équilibre, l'effet papillon, le chaos, etc. Bref, la science classique ne peut

appréhender que les phénomènes simples et est prisonnière d'une tautologie épistémologique incontournable : comme je veux trouver des lois, donc des régularités immuables et universelles, j'élimine du champ de mon étude tout ce qui n'est ni modélisable, ni régulier, ni immuable, ni universel, et je jette tout cela dans une poubelle que j'appelle le « bruit » ! Le problème est que 80% de la réalité relève de ce « bruit »...

La science classique se trouve dans une situation qui, caricaturée, revient à ceci : puisque je sais ce que je veux voir, je chausse des lunettes spéciales qui éliminent tout ce que je ne veux pas voir. Mais il est possible de changer de lunettes... – je n'ai pas la naïveté de croire que l'on puisse se passer de lunettes – afin de voir le monde autrement. Je pense même qu'il serait opportun de nous constituer une panoplie de lunettes différentes, complémentaires : lunettes rationnelles et positivistes, lunettes systémiques, lunettes mystiques, lunettes esthétiques, etc.

Cette réflexion a place ici parce qu'elle rompt avec le dogme du déterminisme physique (strict ou probabiliste, peu importe) imposé par les mythes de « lois immuables de la nature ». Le monde n'est pas pré-déterminé : il s'auto-invente d'instant en instant ce qui n'empêche nullement l'existence de certaines régularités, de certaines récurrences. Lorsque l'on a trouvé un « truc » qui marche, il est malin de le réutiliser... cela ne veut pas dire que ce « truc » résolve tout, partout, tout le temps !

Le problème épistémologique revient à ceci : ce n'est pas parce qu'il y a de telles régularités ou récurrences (le « pur ») qu'il faut y *réduire* le réel et expulser d'un revers de main le « bruit » : le bruit est essentiellement constitutif du réel, il en est la part créative, la part vivante, la part vitale.

Plus abstraitement, il faudrait voir que tout ce qui se construit sur une dualité (ici, le pur et le bruit) est faux par essence. Si la science classique ne peut se construire que dans cette dualité pur/bruit et au prix de l'évacuation arbitraire de la part « bruit », alors cette science est nécessairement fautive... ou, à tout le moins, sa prétention prétentieuse au monopole de la vérité est outrageusement mégalomane.

Le 2 juin 2001

C'est l'émergence d'une pratique nouvelle qui suscite la réflexion théorique, et non l'inverse. La technologie précède la science ! La forge précéda la métallographie. La distillation, l'alchimie précédèrent, ô combien, la chimie scientifique. Le moteur à vapeur et la révolution industrielle précédèrent, et de loin, la naissance de la thermodynamique. L'ordinateur et l'intelligence artificielle précédèrent clairement les sciences cognitives et la neurobiologie. Et ce qui est vrai pour l'homme, est vrai pour le cosmos : la pratique, l'heuristique précèdent toujours la règle, la « loi ». La création des mondes et l'évolution des cosmos ne sont pas assujetties à une loi préexistante : au contraire, l'improvisation et l'approche par

essais et erreurs induisent des pratiques (des usages, des « best practices » en quelque sorte) qui, peu à peu, parce qu'elles fonctionnent bien, sont dupliquées et deviennent récurrentes jusqu'à devenir clairement universelles créant ainsi, ipso facto, des régularités que l'homme prend pour des lois ontologiques.

Au plan humain comme au plan divin, l'instinct, l'intuition, l'improvisation, l'imagination, le caprice, le coup de pot, l'illumination, le goût de l'aventure, voire l'humour et le jeu, précèdent essentiellement la réflexion théorique et quelque « loi » ou règle que ce soit. La « loi », la théorie, ne sont jamais que le peu qui reste lorsque tous les essais ont été faits et que tous les échecs ont été écartés.

Dieu est artiste, pas mathématicien !

Il est un dieu créateur au plein sens du terme : Il crée, Il n'applique pas !

Il ne cesse de créer, d'imaginer, d'improviser... Et ce faisant, Il s'invente une technique, un savoir-faire... Il apprend à créer en créant. Et le fruit de cet apprentissage, ce sont des heuristiques que l'homme, dans sa naïveté, appelle les « lois » de l'univers.

Le 3 juin 2001

*(Suite d'hier...)*

La philosophie du Devenir est donc forcément un existentialisme. L'existence y précède l'essence. L'acte y précède le concept. Le créer y précède l'être. La Vie y précède les « lois » de la vie.

Il s'agirait d'un existentialisme spiritualiste...

Reprendre la formule de Lequier : « Faire, et en faisant, se faire » ; mais en renforçant : « Créer, et en créant, se créer ».

Comme tout existentialisme radical, la philosophie du devenir affirme la liberté comme absolu, mais liberté de l'Un, en tant que Tout organisé et compact.

Plus on descend vers les niveaux inférieurs des créatures (*vers les couches les moins complexes*), plus le poids du tout restreint la liberté de la partie.

De plus, la liberté n'est pas ici liberté de « faire tout ce que l'on veut », mais liberté de « faire tout ce que l'on peut ».

C'est le principe même du Devenir entéléchique.

D'ailleurs, comment vouloir lorsque rien encore n'a été inventé ?

On ne peut vouloir ou désirer que ce que l'on connaît, ou ce que l'on devine, directement ou indirectement, par miroir, en creux.

Lorsque l'on ne sait rien, on ne peut créer que ce que l'on sent – presque par caprice sinon par intuition du possible, par jeu.

On ne peut commencer à vouloir que lorsqu'il y a déjà suffisamment pour déceler des vides, des manques, des failles, des défauts... alors, oui, on peut commencer à

vouloir, à désirer, mais c'est toujours vouloir ou désirer combler une lacune déjà existante. Ainsi le concept (*implicitement conçu au travers de cette lacune*) précède la volonté qui, elle, est toujours relative.

On ne peut que vouloir quelque chose, donc un objet conceptualisé dans un contexte existant.

L'histoire du Devenir de l'Un est aussi l'histoire de l'émergence de la Volonté de l'Un qui s'affirme peu à peu par rapport aux manques et lacunes de Son œuvre et comme volonté de les combler. L'émergence de la volonté n'est en fait que l'émergence de la conscience : conscience précisément de ces manques et lacunes et failles de l'œuvre.

Il y a conscience dès lors que la pensée va au-delà de ce qui est et conceptualise ce qui pourrait être : alors s'installe une dualité (*un interstice*) entre réel et possible où se développe et la volonté et la conscience. La conscience n'est autre que la prise en compte de la reconnaissance de cet interstice et de la volonté éventuelle de le combler. La conscience et la volonté naissent avec la différenciation du modèle au-delà de l'image. Elles naissent lorsque la pensée ne se contente plus d'organiser les messages reçus des sens en une image du monde et de soi, mais bien lorsque, à partir de l'analyse de cette image et, surtout, de ses lacunes et failles et manques, elle s'en vient à imaginer un modèle possible (*conceptuel et imaginaire... une théorie*) qui n'est pas le réel mais qui pourrait le devenir.

La conscience est et n'est que cette distinction entre réel et possible.

Bref la conscience n'est en somme que conscience pratique et organisée du devenir et du désir de devenir.

Et le saut qualitatif concomitant à l'apparition de l'homme *sapiens* est le passage de l'envie à la volonté, de la ruse à la stratégie, du manque à la théorie, etc.

La conscience devient avec lui le centre de la pensée alors qu'elle n'en était jusqu'alors que la périphérie.

Mais ce saut, ce passage, s'ils sont nécessaires à l'histoire du Devenir, ne sont guère suffisants.

Ils induisent une schizophrénie, paroxystique dans notre l'Occident actuel, entre réel et idéal, schizophrénie qui empêche la Vie de s'épanouir dans l'instant présent au-delà de toutes les théories.

Après la prise de conscience du possible au-delà du réel et après sa théorisation (*poussée à l'absurde par tous les idéalismes*), le passage est ouvert vers la surconscience qui dépasse la dualité (*réel/possible*) pour retrouver l'unité (*L'Un comme réalisation de Soi, comme devenir pur, comme processus pur*).

Il y a bien plus de possibles que n'en révèle la conscience des failles et manques du réel actuel.

Les théories, modèles et idéaux ne sont que les représentations inversées de ce qui est réel (*du moins de l'infime part perçue du réel*).

Ils n'en sont que l'image en négatif et n'en combleront les creux que d'imaginaire.

Ils ne sont que ce moule en glaise que le sculpteur fabrique *après* que la statue originale soit finie.

Mais au fond, pourquoi ce moule (*d'autant qu'il simplifie et gomme les fins détails de l'original, ses imperfections aussi...*) ? Pour dupliquer la statue, dans d'autres matériaux souvent. Mais cette duplication n'est déjà plus de la création. Seule la statue originale en glaise, dans sa fragilité, dans son éphémère, est création et seule importe. Le reste est commerce ou gloire ou tentation d'éternité et refus de l'impermanence et du devenir...

L'œuvre est une et unique ; le reste n'est que reproduction, re-production.

Les moules, les théories, les modèles, les idéaux ne sont que les outils de la récurrence, de l'imitation, de la répétition, de la pérennisation, de la fixation et de la fixité... bref, de la mort !

Peut-être ont-ils leur rôle à jouer dans l'ensemencement de l'univers et dans la prolifération des créatures, mais là n'est pas l'essentiel.

L'essentiel est dans la création originale !

Dans le nouveau...

Dans le radicalement neuf...

La subconscience *pousse (pulsions)* à survivre et, à cette fin, se fabrique la « meilleure » image possible de son monde, image fondée sur la récurrence et la similarité, sur la ressemblance entre la menace ou l'opportunité d'aujourd'hui avec celle d'hier.

La conscience *veut (volontés)* se fabriquer des moules et éterniser l'œuvre d'hier, atteindre l'immuable, le permanent, l'immortel et se libérer de la mort, de toutes les morts (*sans savoir que la mort aussi n'est qu'un concept*).

La sur-conscience *peut (pouvoirs)* se libérer de tout moule et se concentrer, ici-et-maintenant, sur la création perpétuelle de l'œuvre originale sans conceptualisation ni des manques, ni des possibles.

Créer, et en créant, se créer...

Sans théorie, ni modèle, ni idéal...

Sans *distinguo a priori* entre réel et possible puisque seul le possible est réel et que seul le réel est possible...

Au-delà de la schizophrénie occidentale...

Se concentrer sur l'épanouissement complet des potentiels réels de l'ici-et-maintenant, et ainsi contribuer pleinement à la réalisation de l'entéléchie de l'Un dans sa plénitude : déployer jusqu'au bout tout ce que l'on porte.

D'abord, en bas, tout en bas, il y a l'animisme, l'ignorance et l'animalité, la barbarie et la bêtise : crétinisme et inconscience.

Dessus, mais guère beaucoup, il y a le matérialisme (*qui, parfois, prend la forme d'un existentialisme dégénéré comme chez Sartre et consorts, ou d'une haine – jalouse, probablement – de toute forme de transcendance, de toute forme de dépassement, de toute forme de liberté*) qui

ramène tout à la survie physique et au plaisir de l'ego à faire et à jouir: égocentrisme et subconscience !

Ensuite, plus haut, il y a l'essentialisme (*ou, ce qui revient au même, l'idéalisme que celui-ci soit philosophique comme dans le platonisme, religieux comme dans le christianisme ou laïque comme dans l'humanisme contemporain*) qui transforme l'existant et l'existence en ersatz plus ou moins avilis d'essences pures et fixes (*métaphysiques, éthiques ou esthétiques*), extérieures et antérieures au monde et à sa réalité : schizophrénie et conscience (*conscience morale... et pénale, surtout*) !

Enfin, infiniment au-dessus, il y a l'existentialisme spiritualiste (*ou monisme radical*) qui dépasse tous les idéaux, toutes les idées, tous les concepts qu'il sait ridiculement relatifs, et qui rompt avec toute permanence, avec toute immuabilité, avec toute fixité, pour plonger dans la fluence créatrice de l'ici-et-maintenant : mystique, détachement et sur-conscience !

\*

J'ai l'impression en me relisant que l'histoire de l'Occident est une régression... Tout commence normalement : après l'animisme primitif, émerge le matérialisme grec et romain qui se dépasse dans l'idéalisme chrétien. Ensuite, le mouvement ascendant se retourne : la Renaissance fait se régresser le paradigme vers le matérialisme antique jusqu'à l'impasse actuelle. Et aujourd'hui, parmi ceux qui sont conscients de l'effondrement en cours du paradigme matérialiste occidental, beaucoup – la majorité, me semble-t-il – prêchent pour une régression encore plus profonde, pour un retour naïf à la « nature » : émergences d'un l'écologisme passéiste et d'un néo-chamanisme romantique. L'avènement du Surhomme nietzschéen n'est pas à portée de main : il semble bien s'éloigner, au contraire...

\*

Kierkegaard et Jaspers définissent magnifiquement l'existant comme sans cesse en devenir, comme dans un devenir continu et passionné, mais ils se trompent lorsqu'ils placent cet existant en devenir *face* à la transcendance, devant elle, en face d'elle, donc séparée et distincte d'elle. Heidegger – *et, derrière lui, son pâle plagiaire : Sartre* – se trompe moins en voyant que l'existant se transcende lui-même vers l'avenir... mais son athéisme l'aveugle et le castré en lui occultant la fécondité spirituelle et trans-rationnelle de cette auto-transcendance perpétuelle...

Le monisme est le déni absolu et radical de la pluralité des *mondes* (notamment du monde matériel et du monde spirituel), mais l'affirmation passionnée de la multiplicité croissante des *modes* (c'est-à-dire des modalités du devenir).

\*

Mystique juive du Mystère (*sod*) et de la Connaissance (*'hokhmah*)...  
Mystique protestante du Salut et de la Pureté...  
Mystique orthodoxe du Christ et de la Prière...  
Mystique catholique du Martyre et de la Mortification...  
Mystique taoïste de la Vacuité (*tao*) et du Non-agir (*wu-wei*)...  
Mystique hindoue de l'Union (*yoga*) et de la Loi (*dharmā*)...  
Mystique bouddhiste de la Méditation et de la Compassion...  
Mystique musulmane du Combat (*djihad*) et de la Communauté (*umma*)...

\*

Dans ses *Précautions contre le démon*, Jean de la Croix écrit : « Dieu préfère l'obéissance aux sacrifices ».

Quelle formidable erreur !

*Obéissance* : comme si le monde était achevé alors qu'il est à peine ébauché, comme si la loi était établie immuable alors qu'elle est à réinventer à chaque instant, comme si dieu n'attendait rien de l'alliance alors qu'il en attend sa propre réalisation et la fin de ses propres souffrances, comme si dieu était hors du monde jouant avec lui comme avec une horloge alors que le monde est la chair et la peau divines d'un dieu en pleine métamorphose entre chenille et papillon, comme si le rôle de l'homme n'était que de soumission alors qu'il est de création, de cocréation, de parachèvement...

*Sacrifices* : l'étymologie est indubitable : ce qui rend sacré ! Comme si Dieu n'espérait pas, précisément, que l'action de l'homme sanctifie donc sacrifie la profanité du monde de l'ignorance, de la barbarie et de la bêtise, comme si l'idée de sacrifice pouvait se ramener aux holocaustes bibliques ou aux macérations sado-masochistes chrétiennes, comme si le sacrifice en son sens le plus pur n'était pas l'offrande à l'œuvre divine de la moindre parcelle d'action, de parole ou de pensée humaine.

Dieu hait l'obéissance.

Dieu attend le sacrifice.

Et sacrifice n'est ni douleur, ni flagellation, ni humiliation, ni abnégation, ni renoncement, ni abstinence, ni macération, ni mutilation, ni auto-destruction, ni annihilation, etc., mais il est transcendance, dépassement : il est sortie de l'humain, trop humain... il est sortie, départ, détachement : T'zé ... il est divinisation de l'homme dans le monde par la réalité du monde et de l'homme !

Il est dépassement définitif de l'ego et de tous ses jeux...

Sacrifier, c'est rendre sacré, c'est rendre cosmique, c'est rendre absolu...

Sacrifier, c'est plonger dans le flux de l'Un et dans l'indifférenciation...

\*

En lisant *L'homme et ses labyrinthes – Essai sur Friedrich Nietzsche*, de Angèle Kremer-Marietti :

« *La vérité indépendante n'existe pas comme telle ; seule existe la vérité découlant d'une méthode, conditionnée par la méthode. Qui traite de la vérité postule de la méthode qui l'autorise.* »

La découverte n'est le fruit ni d'une méthode, ni d'une logique : elle naît parfois d'une errance fertile.

La méthode et la logique viennent éventuellement après la découverte pour la mettre en forme, pour la rendre audible ou acceptable ; c'est alors que la méthode, le langage, les conventions, la logique transforme la découverte en « vérité ».

Mais cette vérité n'est qu'une superstructure apollinienne sans intérêt, seul compte le substrat dionysien de l'infrastructure *sous* la découverte.

La hauteur lumineuse n'est rien sans la profondeur radicale – racinienne – qui la nourrit !

C'est cette profondeur seule qui importe : elle est chthonienne, aux tréfonds de l'Un, *sous* la soi-disant réalité, et si loin du mythe de la vérité.

Pour s'élever, il faut s'enfoncer.

« *Le concevoir tue le vivre.* »

Le 4 juin 2001

Il y a du penser (pensée) ici-et-maintenant.

Il y a du percevoir (signes perçus) ici-et-maintenant.

Il y a interaction entre ce percevoir et ce penser, entre ces signes et cette pensée.

De cette interaction naîtra de l'émettre, naîtront des signes émis, des signes appelés actes ou paroles ou idées ou prières ou tout ce que l'on voudra...

Tout le devenir sourd de ce dialogue entre signes et pensées.

Entre percevoir-émettre et penser.

Entre apparences (signes) et interprétations (pensées).

Entre signifiants (perçus) et signifiés (conçus).

Et ces signes perçus sont appelés « apparences » ou apparitions : ils fondent une phénoménologie stricte (au sens philosophique occidental) ou une *maya* absolue (une « illusion » au sens mystique hindou).

Cette dualité du penser et du percevoir transcende les anciens dualismes sujet/objet, intérieur/extérieur, être/paraître, noumène/phénomène, etc.

Elle fonde notamment la révolution quantique en physique théorique, telle que la décrit Simon Diner :

*Il semble bien qu'il faille prendre la MQ<sup>1</sup> sérieusement pour ce qu'elle est : la formalisation de l'ensemble des informations que l'on peut acquérir sur un système microphysique à travers certaines opérations de mesure l'état quantique apparaît alors comme un état d'information sur l'objet quantique et non pas comme un état physique de cet objet. Les observables sont les sorties macroscopiques de la Boîte Noire et constituent les seules informations que l'on acquiert expérimentalement sur l'objet quantique. (...) Une observable en MQ ne prend sens qu'à travers un instrument et une mesure. Elle n'est pas une propriété du système en soi. La MQ n'est pas un discours sur de telles propriétés, mais sur la connaissance des observables. L'état représente cette connaissance. La MQ ne connaît que les modifications de cette connaissance. »*

Elle fonde aussi toute l'ontologie phénoménologique de Husserl et de Heidegger telle que Sartre l'exprime dans son introduction à « L'Être et le Néant », par exemple :

- « Le dualisme de l'être et du paraître ne saurait plus avoir droit de cité en philosophie.
- Car l'être d'un existant, c'est précisément ce qu'il paraît.
- Du même coup va tomber la dualité de la puissance et de l'acte. Tout est en acte.
- L'apparence ne cache pas l'essence, elle la révèle : elle est l'essence.
- Etc. »

Percevoir plus.

Penser plus.

Toujours plus...

Élargissement et approfondissement de la conscience...

Jusqu'à Tout percevoir.

Jusqu'à Tout penser.

Baisser le seuil de perception jusqu'à Tout percevoir...

S'enfoncer dans l'eau et ne plus être une vague (*une conscience ici-et-maintenant*)

interagissant avec d'autres vagues (*des signes*), mais plonger dans l'océan et devenir l'océan sous toutes les vagues, en toutes les vagues, par toutes les vagues...

Hausser le plafond de pensée jusqu'à Tout penser...

S'élever au-dessus de toutes les vagues et les « voir » toutes : la montagne entière et immense se révèle aux nuages quand le grimpeur n'en voit qu'un morceau de paroi et quelques rochers...

Et ne jamais oublier ceci : *c'est le regard qui crée le signe !*

La volonté de voir engendre la vision.

On ne voit que ce que l'on veut voir.

---

<sup>1</sup> MQ est mis pour Mécanique Quantique.

Surtout ne plus chercher : voir simplement... Ne rien vouloir voir !  
Regard vague et ouvert, sans filtre, sans mots, sans concepts, sans modèles  
prédéfinis, voir simplement : c'est cela baisser le seuil de perception, éliminer les  
filtres et entendre le « bruit » au-delà des mélodies préfabriquées.

Changer de langage, changer de métaphore, changer de regard, et le monde devient  
*réellement* autre !

Ressentir le monde comme une fourmi, puis comme un nuage, puis comme un  
rocher ou une rivière ou une fleur, ensuite, tout au bout de l'effort démesuré,  
ressentir le monde comme le ressent l'Un dans la plénitude de son devenir.

Angèle Kremer-Marietti écrit, dans *L'homme et ses labyrinthes* :

*« Système de connaissance, le langage implique par lui-même une méthode a priori, avant la  
réflexion purement méthodologique. Il donne a priori la configuration de l'objet qu'il s'attache à  
connaître. Là réside l'essentiel de la critique nietzschéenne de la connaissance, fondée sur l'examen  
réciproque de la vérité et du langage. A la limite, le mot crée la réalité. L'existence du mot  
implique celle de l'entité qu'il désigne.*

*(...) Comment intercepter sur les miroirs respectifs de l'œil, de la pensée et du langage, non pas le  
réfléchi, mais l'irréfléchi de la réflexion ?*

*(...) Pour entrevoir, ne serait-ce qu'un instant de notre vie, ce monde irréfléchi (ce qui serait  
« soulever le voile » non pas vers l'au-delà, mais vers l'en deçà, vers le monde dans son épaisseur  
ontologique), sans doute faudrait-il supprimer avec Nietzsche les dualismes propres à la  
philosophie de la réflexion : sujet-objet, cause-effet, chose en soi et phénomène, apparence-être, corps-  
esprit, intérieur-extérieur, vérité-erreur, vrai-faux, bien-mal, être-devenir, être-néant.*

*(...) Une découverte future du monde est liée à cette nouvelle méthode considérant seulement le  
« jeu divin » des métamorphoses d'un cheminement. »*

Dépasser tous les mots et tous les concepts et toutes les méthodes et tous les  
modèles...

Dépasser tout cela et enfin ressentir...

Ressentir le réel ici-et-maintenant.

\*

Ce qui est ne devient pas.

Ce qui devient n'est pas.

Or tout se transforme et évolue.

Donc rien n'est.

Tout devient.

\*

La vérité absolue est ce qui est absolument vrai, c'est-à-dire vrai toujours et partout, indépendamment de l'esprit qui pense cette vérité.

Il n'y a donc pas de vérité absolue puisque toute vérité est vérité pensée par un esprit particulier dans un langage particulier, dans une logique particulière, dans un paradigme particulier.

Même la vérité pensée par l'Un Lui-même – dont la pensée globale englobe et intègre toutes les pensées particulières – ne peut être vérité absolue dans la simple mesure où l'Un évolue et change et se transforme et où sa pensée change avec Lui et rend toute Sa vérité relative à un instant particulier.

\*

Le fait : l'Un évolue vers toujours plus de complexité, c'est sa tendance de fond, expression de Son entéléchie qui fait qu'Il crée jusqu'au bout de Lui-même et déploie à leur extrême toutes les potentialités qu'Il porte en Lui.

La question : cette tendance possède-t-elle une portée éthique ? Ou encore : ce plus complexe est-il meilleur ou mieux, plus beau ou plus vrai, etc. ?

Le bien et le mal, et toutes les dualités de ce genre prennent au niveau humain – ou, plus généralement, au niveau de chaque créature – un sens évident *relativement* à l'œuvre « divine » et cosmique de l'Un : est bien ce qui contribue positivement à cette œuvre et est mal ce qui lui nuit.

Mais au-delà ?

Par rapport à l'Un Lui-même, le plus complexe, le plus achevé, le plus déployé ont-ils un contenu éthique ?

La réponse est évidemment « non ! » comme la croissance d'un arbre ou l'épanouissement d'une fleur n'ont évidemment aucun contenu éthique : la fleur qui s'ouvre, ne s'ouvre pas pour poser un acte esthétique ou éthique, elle s'ouvre parce que c'est sa voie (son entéléchie, son « tao ») : c'est le regard de l'autre, de celui qui la voit de l'*extérieur*, qui décrète que ce mouvement est beau ou bien ou autre...

Mais face à l'Un, il n'y a aucun autre, il n'y a aucun *extérieur* ! Il ne peut donc y avoir aucun regard sur Lui : c'est l'essence même de Sa liberté totale.

Pour reformuler cela en termes théologiques classiques : Dieu n'est pas bon, Dieu n'est ni bon, ni mauvais, comme Il n'est ni juste ni injuste, ni ne possède aucun de ces attributs anthropomorphiques et éthiques dont les hommes l'affublent depuis si longtemps.

Dieu est au-delà de toute valeur et de tout attribut.

Dieu n'est ni moral ni immoral : Dieu est amoral !

Dieu est nihiliste.

*The One is purely selfish.*

L'Un est forcément solipsiste (ou ipséiste).

Mais Dieu attend de l'homme (il faudrait écrire : *Dieu a créé l'homme afin...*) qu'il fasse le bien au sens humain et relatif du terme, c'est-à-dire qu'il contribue du mieux de toutes ses forces à Le faire advenir pleinement (c'est l'*amor fati* nietzschéen).

Et Sa « justice » divine tient seulement en ceci que l'humanité, *collectivement*, en L'épanouissant, s'épanouira, ou qu'elle déperira en ne L'épanouissant pas. C'est là le cœur et l'essence de l'Alliance entre les hommes et Dieu. Rien de plus, rien de moins.

En pensant Dieu comme bon ou juste ou miséricordieux, c'est l'homme qui crée un dieu à son image et à sa ressemblance. Ou plus exactement à son idéal.

Dieu n'a que faire des idéaux humains.

Qu'a à faire l'homme des espoirs de l'agneau ou de la carotte qu'il élève ou cultive pour s'en nourrir ?

L'homme est un instrument divin, rien d'autre !

Qu'il remplisse sa mission et il en recevra de la joie et de la sérénité... ce n'est déjà pas mal.

C'est encore une traduction erronée et tendancieuse de la Genèse qui a fait croire à l'occident que l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de dieu.

En fait le texte biblique traduit très littéralement dit ceci :

« *Et Il dira : dieux, nous ferons un homme dans notre image et comme nos ressemblances.* »

(Gen.:1;26)

« *Et Il créera des dieux avec l'homme dans son image (et non, ainsi qu'annoncé, comme ses ressemblances) dans une image Il créa des dieux avec lui mâle et femelle Il les créa.* »

(Gen.:1;27)

Le premier de ces deux versets exprime l'intention divine. Le second raconte sa réalisation. Ils diffèrent considérablement... comme fréquemment dans le récit de la création !

Dieu est un artiste qui imagine quelque chose, mais qui réalise autre chose... comme font tous les artistes.

Ce sont les dieux créés avec l'homme, qui sont fait à « son » image, mais cette image est celle de l'homme (sinon il serait écrit comme au premier verset « notre » image) !

Il est d'ailleurs remarquable que le mot hébreu TzélÈM utilisé à trois reprises ici et traduit par « image », signifie également « idole ».

L'idée de ressemblance, elle, est restée au niveau de l'intention, mais n'a jamais été réalisée.

\*

Ce soir, Zorba le Grec ne dansera plus...

Le 8 juin 2001

Le passé n'existe pas !

Il n'existe que la mémoire, individuelle ou collective...

Et la mémoire se réinvente ou se réinterprète tous les jours.

La mémoire est variable et défaillante : oublieuse, embellisseuse, conteuse, menteuse...

Le passé n'est que la relecture subjective de traces supposées authentiques...

Des traces qui ne sont que des leurres.

Le 9 juin 2001

*« Le sang païen revient ! L'Esprit est proche. J'attends Dieu avec gourmandise. »*

*« Prêtres, professeurs, maîtres, vous vous trompez en me livrant à la justice. Je n'ai jamais été de ce peuple-ci ; je n'ai jamais été chrétien ; je suis de la race qui chantait dans les supplices ; je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute ; vous vous trompez. »*

ARTHUR RIMBAUD  
*Une saison en enfer*

\*

Le temps – ou du moins, ce mystérieux paramètre que l'on nomme tel – paraît avoir deux dimensions, et non une seule comme de tradition.

Sa première dimension est horizontale : elle concerne l'horizon du temps et inclut ces notions que l'on nomme « avant » et « après ».

La seconde est verticale : elle concerne l'épaisseur du temps correspondant à la densité d'événements qui est perçue dans l'instant.

L'horizon de l'instant et l'épaisseur de l'instant.

Seul l'instant est réel, mais il est plus ou moins large, c'est-à-dire plus ou moins lourd de mémoire et de promesse.

Son horizon, d'abord...

Le passé se réinvente et le futur se pressent : tous deux se devinent dans les traces que charrie l'instant.

Traces qui sont les stigmates de l'avant et les germes de l'après.

Mais contrairement à ce que l'on croit communément, le passé et sa reconstitution sont aussi incertains et subjectifs que le futur et sa prévision.

Passé et futur sont symétriques par rapport à l'instant, non seulement selon le temps mais aussi selon leur incertitude et leur subjectivité.

Le travail de l'historien est aussi subjectivement aléatoire que celui du prospectiviste.

Le passé de l'arbre est inscrit dans les feuillettes de son bois, mais pour les lire il faudrait l'abattre et le tuer. Il en va de même du monde dont les couches successives se recouvrent et se cachent l'une l'autre.

Le passé est ainsi un aussi grand mystère que le futur, et l'historien professionnel ne peut qu'en proposer des modèles rétrospectifs aussi imaginaires que les modèles prospectifs des futurologues.

Et plus on s'écarte de l'instant présent, tant en amont qu'en aval, plus le flou, l'aléatoire et l'incertain triomphent.

Son épaisseur, ensuite...

L'épaisseur de l'instant, c'est la densité de traces (stigmates et germes) que l'on y décèle.

Ici aussi la perspective est subjective et propre à celui qui vit cet instant, propre à son regard, à sa perception.

La trame du temps est infiniment fine et la perception est grossière.

Plus celle-ci se raffine, plus l'instant prend d'épaisseur et plus le monde prend de sens, de cohésion, de cohérence ; plus l'Un se révèle dans la force de son devenir dense et compact.

La longueur et l'épaisseur du temps ne sont pas des dimensions indépendantes, car plus le regard s'aiguise et s'enfonce profondément dans l'instant, plus des liens lointains se tissent et se révèlent.

Encore une fois, on touche ici à une métaphysique hologrammique, voire holonomique.

Comme chaque fragment d'un hologramme brisé, chaque instant, au fond de sa profondeur, au fond de sa texture la plus fine, possède l'image complète de tout l'Un et de tout son devenir.

Chaque instant est cette fine couche vivante et actuelle d'un liber entre bois de mémoire et écorce du devenir : elle recèle tout l'arbre, toutes ses histoires et tous ses potentiels.

Oui : plus le regard s'aiguise et s'enfonce profondément dans l'instant, plus des liens lointains se tissent et se révèlent.

Et ces liens sont infiniment plus riches et plus complexes que la trop simple, la trop linéaire et trop vieille relation de cause à effet.

Il faudrait voir qu'il est impossible d'isoler une seule cause ou un seul effet : tout est dans tout et tout est cause et effet de tout.

Les liens dont l'on parle sont des liens de concomitances, d'affinités, de complicités, de sympathies ou d'antipathies (Salut à toi, ô Héraclite d'Éphèse !), etc. Tout est cause et effet de tout et chaque effet possède une infinité d'infinités de causes et engendre une infinité d'infinités d'effets.

Chaque événement est un nœud hologrammique qui condense en lui tout le passé et tout l'avenir de tout, du tout, de l'Un.

Oui, encore : plus le regard s'aiguise et s'enfonce profondément dans l'instant, plus des liens lointains se tissent et se révèlent.

Mais comment aiguïser et enfoncez toujours plus ce regard infirme et malhabile qui ne que celui cet homme flottant par hasard à la surface insipide de l'instant ?

Quitter cette flottaison superficielle et pénétrer, brasse par brasse, dans les profondeurs bleu-marine des abysses temporelles.

Il y a du « Grand Bleu » dans cette démarche.

De l'apnée spirituelle...

Quitter la surface du temps.

Partir dans l'épaisseur.

Sortir de l'apparence phénoménale.

Tξé : quitte, sors, pars...

Mais comment ?

Silence. Non-agir. Éveil. Attention.

Au-delà des concepts et des mots.

Sans visée. Sans filtre. Sans focalisation.

S'ouvrir béant au réel.

Vibrer et entrer en résonance avec les pulsations les plus fines, les plus ténues, les plus fugaces, les plus aiguës.

\*

L'instant présent est comme une fleur de lotus, vivante et flottante à la surface du devenir.

En son cœur bat le présent réel, immédiat, mais ses pétales s'étalent en s'amenuisant vers l'amont et l'aval, par les stigmates du passé et par les germes du futur. Ils vont s'amenuisant plus on s'écarte du cœur. Leur longueur est tout son horizon.

Et sous la fleur, des racines flottantes s'enfoncent dans l'onde opaque : plus elle grandit, plus s'enfoncent profond dans l'eau nourricière.

*« Comme ses fleurs se ferment le soir et que la plante se retire alors dans l'eau, et qu'elle se redresse et s'ouvre au lever du soleil, le lotus est associé à la lumière. Avec ses fleurs blanches, bleues ou rouges qui sortent d'une eau croupie, il symbolise la pureté qui triomphe de l'impureté. Les boutons*

*de lotus qui flottent sur l'eau primordiale sont le symbole de la totalité de toutes les potentialités encore irréalisées avant la création du monde, les fleurs ouvertes représentent la création. Les fleurs à huit pétales symbolisent les points cardinaux et l'harmonie cosmique. Le lotus aux mille pétales est le symbole de la totalité des manifestations spirituelles. »*

M. BROZE ET PH. TALON  
*Dictionnaire des symboles*

*« Issue de l'obscurité, elle {la fleur de lotus} s'épanouit en pleine lumière : c'est le symbole de l'épanouissement spirituel. Les eaux étant l'image de l'indistinction primordiale, le lotus figure la manifestation qui en émane, qui éclôt à sa surface, comme l'œuf du monde. Le bouton fermé est d'ailleurs l'équivalent de cet œuf, dont la rupture correspond à l'ouverture de la fleur : c'est la réalisation des possibilités contenues dans le germe initial, celle des possibilités de l'être, car le cœur est aussi un lotus clos. »*

J. CHEVALIER ET A. GHEERBRANT  
*Dictionnaire des symboles*

Le 10 juin 2001

*« Là même où tu te trouves, sonde !  
La source est au fond. »*

FRIEDRICH NIETZSCHE  
*Le Gai Savoir*

Le départ est loin, bien oublié. La destination n'est qu'un mythe et ne sera que là où tu t'arrêteras. Le chemin n'existe que lorsque tu l'inventes par tes pas.  
Seule reste la marche : pas après pas.  
Marche, monte. Sors, quitte et pars.

*« Comment arriverai-je au plus vite à la cime ?  
Monte toujours, et n'y pense pas ! »*

FRIEDRICH NIETZSCHE  
*Le Gai Savoir*

Quand donc suis-je parti ?  
En ce soir du 11 décembre 1980 où sous l'Arche Royale j'ai retrouvé ma judéité dans le Nom ineffable ?  
En cette année 1977 où l'Éveillé m'offrit la vision de l'océan et de ses vagues ?  
En 1975, avec Lao-Tseu ?  
En 1974, où le Phallus m'ouvrit la fenêtre de la spiritualité ?

En 1971, quand s'écrivit mon premier poème ?  
Vers 1968, avec Albert Einstein ?  
Ou en 1965, en haut du noyer, dans le vent ?  
Ou en 1961, en haut d'un autre arbre, toujours dans le vent et près de la mer ?  
Ou en 1959, en haut d'un sureau, dans le vent ?  
Non, bien avant, bien avant, bien avant ma naissance !  
Ou peut-être est-ce ici-et-maintenant ?  
Oui : ici-et-maintenant !

*« Plus de chemin nulle part,  
abîme alentour et silence de mort ! »  
Tu l'as voulu ! Ta volonté s'est détournée de toute voie...  
Voyageur, le moment est venu !  
Avec sang-froid, regarde et sois lucide !  
Tu es perdu, si tu crois ... au danger. »*

FRIEDRICH NIETZSCHE  
*Le Gai Savoir*

*« Fidèlement la nature, toute la nature ! »  
Comment va-t-il s'y prendre ?  
La nature serait-elle jamais épuisée dans l'image ?  
Infinie est la moindre parcelle du monde !  
Il n'en peint finalement que ce qui lui plaît.  
Et qu'est-ce qui lui plaît ?  
Ce qu'il sait peindre. »*

FRIEDRICH NIETZSCHE  
*Le Gai Savoir*

L'œil ne voit que ce qu'il reconnaît.  
L'oreille n'entend que ce qui l'effraie.  
Le nez ne sent que ce que l'œil voit.

*« Il m'est odieux de suivre autant que de guider. »*

FRIEDRICH NIETZSCHE  
*Le Gai Savoir*

D'après Nietzsche : l'Alpha et l'Oméga, seulement un *Ah* et un *Oh*...

\*

Il est un signe  
Rouge sang

Au cœur des vignes  
Dans le vent.

\*

Aucun devoir. Aucun droit.  
Toutes les lois humaines sont vaines.  
La Vie seule : lui faire confiance.  
Ne jamais lui nuire. Toujours l'épanouir.  
Accomplir la Vie.

Le 12 juin 2001

Aussi loin que l'on remonte, il y a deux paradigmes humains qui s'entrelacent depuis l'aube des temps.  
D'une part, il y a le paradigme animal : celui des chasseurs d'abord, puis des éleveurs, puis des guerriers, puis des spéculateurs. Il ne connaît que les relations agression/défense et dominant/dominé. Ses valeurs sont masculines. Son modèle de base est mécaniste et rationaliste. Sa religion est dogmatique et hiérarchique.  
De l'autre part, il y a le paradigme végétal : celui des cueilleurs, d'abord, puis des cultivateurs, puis des artisans, puis des bâtisseurs. Il cultive les relations de symbiose, de commensalité, de collaboration, de coopération et l'esprit de réseau. Ses valeurs sont féminines. Son modèle de base est organiciste et romantique. Sa religion est mystique et initiatique.

*La théogonie grecque antique d'Hésiode avait vu juste : Gaïa, le Terre-Mère est sortie première et seule du Chaos initial. Seule encore elle enfanta Ouranos, le dieu des cieux, père des titans (dont Cronos, le père de Zeus). Mais Zeus, le premier dieu tout-puissant, tua les Titans, détrôna Ouranos et subjuguait Gaïa. Les Olympiens ont pris le pouvoir, pour quelques siècles, avant de périr dans les oubliettes de la mémoire humaine, balayés à leur tour par la douceur du message juif de Jésus et par les mystères orientaux.*

Ces deux paradigmes se côtoient, comme le yin et le yang dans le tai-chi, l'un est dans l'autre et l'un n'est pas sans l'autre.  
Cependant, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, l'Occident a vu s'instaurer une hégémonie forte du paradigme animal, avec les conséquences que l'on sait : machisme, militarisme, totalitarismes, colonialismes, scientisme, dogmatismes, analycisme, cartésianisme, impérialismes, nationalismes, affairismes, pan-économisme, productivisme, omniprésence du cycle violence-agression-répression-haine-violence, etc.

La parenthèse romantique au XIX<sup>e</sup> siècle ne fut qu'une résurgence passagère et guère prégnante de l'autre paradigme manifestement et violemment marginalisé

dans quelques milieux artistes ou mystiques ou philosophiques (et Nietzsche en est sûrement la figure marquante...).

Mais aujourd'hui, le mouvement tend à s'inverser : les valeurs viriles et animales sont usées jusqu'à la corde, et la mesure de leurs dégâts commencent à être prise et divulguée.

Les valeurs montantes relèvent de ce paradigme végétal : pacifisme, féminisme, individualisme, libertarisme, stoïcisme, épicurisme, mysticisme, convivialisme, romantisme, organicisme, globalisme, écologisme, naturisme, qualité de vie et vie de qualité : frugalité et joie dans le respect et l'amour de toute forme de vie.

Mais l'antagonisme est encore bien fort et toutes les institutions actuelles, qu'elles soient politiques, économiques, religieuses ou judiciaires relèvent toutes, sans exception, du paradigme ancien que ceux qui en dépendent, d'une manière ou d'une autre, vont défendre bec et ongles.

S'il n'y plus de pouvoir que deviendront les politiciens et leur cour ?

S'il n'y a plus d'État, que deviendront les troupeaux de fonctionnaires et les hordes d'assistés professionnels ?

S'il n'y a plus de salariat, que deviendront les sécuritaires et leurs syndicats ?

S'il n'y a plus d'Église, que deviendront les bigots et leur papauté ?

Au fond de leur réalité vécue, ces deux paradigmes révèlent deux manières de vivre totalement différentes, antagonistes et incompatibles.

D'un côté, le guerrier ; de l'autre, le jardinier.

Le guerrier, au fil des âges, a bien souvent changé d'arme : la massue, le glaive, la loi, le péché, l'argent, le peuple, etc.

Mais toujours il veut dominer, assujettir et uniformiser ; toujours il détruit ce qui lui résiste.

Et toujours il piétine ou brûle ou pille les plates-bandes du jardinier...

La Genèse (4;2-8) avait, depuis toujours, prévenu l'homme :

*« Abel sera pasteur de bétail et Caïn fut servent de la terre.  
Et ils seront dans les champs,  
que Caïn se jettera sur Abel son frère et le tuera. »*

Dieu a « préféré » Abel le guerrier afin de précipiter sa perte devant Caïn le jardinier, comme dieu a favorisé outrageusement l'Occident guerrier et dominateur afin d'en accélérer la chute...

Le 14 juin 2001

*« Si l'on n'est pas prêt à tout, on n'est prêt à rien. »*

PAUL AUSTER

\*

*« Les conséquences deviennent manifestes. Le jour de l'expiation est arrivé. Dans cette phase de désintégration de notre civilisation industrielle, nous en venons à considérer l'homme non plus comme la merveille du monde, mais comme la forme de vie terrestre la plus pernicieuse. Nous sommes l'extinction, non l'accomplissement du processus terrestre. S'il existait un parlement des créatures vivantes, sa première décision pourrait bien être de voter le bannissement des humains, êtres trop dangereux pour qu'on tolère plus longtemps leur présence. Nous sommes la honte du monde, son incarnation démoniaque. Nous sommes la violation des aspects les plus sacrés de la Terre. »*

THOMAS BERRY  
*The Dream of the Earth*

*« Quelle différence y a-t-il à considérer la nature comme vivante plutôt qu'inanimée ? Tout d'abord, cette vision sape les hypothèses humanistes sur lesquelles se fonde la civilisation moderne. on assiste à un glissement de l'humanisme vers l'animisme, d'une vision essentiellement centrée sur l'homme vers une vision centrée sur le monde vivant. (...) les animistes donnent priorité aux intérêts de Gaïa. Certains vont jusqu'à accepter la nécessité de réductions massives de la population humaine à l'occasion de guerres, d'épidémies, de famines, de déluges et de désastres divers. De telles idées révoltent les humanistes qui les assimilent à des marques de misanthropie, voire de fascisme. »*

RUPERT SHELDRAKE  
*L'âme de la nature*

Il est effectivement clair aujourd'hui que l'humanisme qui place l'homme au centre de tout et en fait la « mesure de toute chose », même s'il partait de la louable ambition de libérer l'homme des puissances et des pouvoirs, imaginaires ou réels, a bien vite tourné à la mégalomanie.

En n'étant plus soumis à rien, en devenant son propre maître en tout, l'homme est devenu dominateur et conquérant, et s'est lancé dans une course folle pour tout accaparer, tout dominer, tout piller, tout détruire...

L'anthropocentrisme humaniste est une erreur, une dramatique erreur. Il est né avec la Renaissance et la Réforme protestante ; il a été le moteur central de l'essor et de l'hégémonie occidentale (et de la désacralisation du monde). Aujourd'hui, l'Occident, humaniste et donc mégalomane, est le responsable unique et infâme de la grave maladie de Gaïa.

Le cosmocentrisme (ou théocentrisme, ce qui, du point de vue holistique et moniste, revient à peu près au même...) doit absolument, radicalement et urgemment éradiquer l'humanisme anthropocentrique.

Aux yeux du monde vivant et de l'histoire de la culture, aux yeux de la Vie, un seul hectare de forêt amazonienne a infiniment plus de valeur et d'importance que les millions de crève-la-faim des taudis ou banlieues européennes ou américaines, et des favelas de Mexico, Sao Paulo, New Delhi ou d'ailleurs.

Toute la valeur de l'humanité repose sur quelques épaules : ceux qui créent, ceux qui pensent, ceux qui inventent ; les œuvres humaines qui comptent réellement et qui glorifient le génie humain sont sorties de quelques milliers de têtes ou de mains. Tout le reste n'est que racaille ignare, pillarde, barbare et parasite.

Oui, mais voilà : en Occident, la racaille a gagné, la masse a gagné. La masse, c'est le peuple, c'est la médiocrité et la faiblesse, c'est la vulgarité et l'ignorance.

La masse, c'est précisément ce magma animal, uniquement préoccupé de sa panse et de son ego primaire, de ses plaisirs veules et de ses peurs reptiliennes.

La masse, c'est ce grouillement de parasites pilleurs qui rongent la Vie et la Terre.

Elle a gagné progressivement.

Religieusement par le christianisme.

Politiquement par le démocratisme.

Idéologiquement par l'égalitarisme.

Sociologiquement par le sécuritarisme.

Économiquement par le consumérisme.

Anthropologiquement par le grégarisme.

Moralement par l'humanisme.

Culturellement par le droit-de-l'homme.

Géographiquement par l'humanitarisme.

Organisationnellement par le fonctionnarisme.

Juridiquement par le légalisme.

Institutionnellement par l'étatisme.

Le 15 juin 2001

Volonté de puissance : toute forme de vie tend toujours à *exister le plus possible*.

Quantitativement et qualitativement ; spatialement et temporellement ; extérieurement et intérieurement ; etc.

C'est ce « le plus possible » qui fonde le concept de volonté de puissance.

Il ne porte aucune valeur éthique en soi.

La volonté de puissance n'est ni bien, ni mal.

Elle est le moteur de la vie sous toutes ses formes, un point c'est tout.

Elle peut construire comme détruire ; elle peut uniformiser comme créer.

Tout se détruit et se recompose sans cesse (c'est cela « l'Éternel Retour » de Nietzsche).

Créer de l'éternité, c'est tuer le mouvement.

La volonté de puissance c'est vouloir le plus de mouvement possible... et c'est donc aussi renoncer aux illusions d'éternité.

Le Devenir élimine l'Être.

Et la volonté de puissance est le moteur du Devenir.

C'est la volonté, inhérente à toute forme de Vie, d'accomplir toutes ses puissances, tous ses potentiels, toutes ses potentialités.

En amont de la mise en branle de tout potentiel, de toute puissance, il doit y avoir une volonté, c'est-à-dire un désir, un manque, un rêve, un projet.

Mais le projet de l'Un n'est pas d'atteindre, mais d'accomplir.

Il n'y a pas de plan, il n'y a ni but ni finalité prédéfinis hors l'impérieux désir de réalisation de tout ce qu'il est possible de réaliser.

Et même cela est ignoré : l'Un ne « sait » pas tout ce qui est possible en Lui. Il « sait » seulement qu'il est plein de possibles et qu'il est tenaillé par l'ardent désir de les découvrir par essais et erreurs afin de jouir sans fin de sa propre création.

Et en Se créant, Il crée de nouveaux possibles, de nouveaux potentiels, de nouvelles puissances.

L'Un Se découvre en Se créant.

L'Un n'est pas l'Être – il n'y a pas d'Être –, Il est le Devenir devenant.

Métaphysique inouïe du Devenir pur, du processus pur, de la création pure.

La seule inertie – et limite – de Dieu est Sa propre ignorance de Lui-même.

Le désir et la volonté de le réaliser sont la source originelle de toute Vie. Aussi, si l'on n'y prend garde en faisant avec soin les distinctions qui s'imposent, l'extinction du désir, l'ataraxie stoïcienne ou bouddhiste sont des formes édulcorées et subtiles de pulsions de mort.

La vie est ailleurs : la vie est dans le désir. Mais souvent le désir n'est que désir de quelque chose ou d'autre chose, toujours chose imaginée, fantasmée. Ce désir-là est projection et exacerbation de l'ego. Ce désir-là, qui englobe l'immense majorité des désirs humains et qui est ce désir égotique et narcissique conspué par le stoïcisme et le bouddhisme, ne génère qu'illusion et leurre : lui aussi est un travesti de la pulsion de mort qui pousse vers un « autre » monde, illusoire et imaginaire, fantasmagorique, que le seul monde réel : celui qui est et devient ici-et-maintenant. Le seul désir générateur de plus de vie, qui permet « d'exister plus », est le désir originel de réalisation et d'accomplissement du Soi en soi : le seul désir authentique est l'entéléchie fondamentale et unique de tout ce qui vit dans l'Un.

Lorsque tu dis : « Je désire ceci ou cela, je désire devenir ceci ou cela », tu te trompes de désirs : ces désirs-là (que j'appellerai désormais les « appétits » pour les distinguer du « désir » de devenir ce que l'on est) sont grossiers et ne génèrent que de la souffrance toujours inutile, toujours malsaine.

Mais si tu dis : « Il y a ici-et-maintenant le désir d'y réaliser tout ce qui y est possible », alors abandonne-toi à ce désir : il est la voix et la voie de l'Un.

\*

J'en viens à concevoir un modèle où tout l'humain, tant individuel que collectif (*et peut-être même tout holon...*), tend à se développer dans les trois dimensions de la verticalité (sa « densité »), de l'horizontalité (son « expansion ») et de la durée (sa « temporalité »), par rapport aux trois domaines du monde, des autres et du devenir.

Selon le regard égocentrique, le monde est vécu dans son horizontalité (expansion, conquête), et les autres sont alors approchés dans une relation de verticalité (dominance, hiérarchie).

A l'inverse, selon le regard cosmocentrique, le monde est vécu dans la verticalité (méditation, contemplation), et les autres sont alors approchés dans une relation d'horizontalité (fraternité, partage).

De même, la troisième dimension du devenir peut être vécue selon deux voies : l'une (égocentrique) de satisfaction des appétits, l'autre (cosmocentrique) de réalisation du Soi.

Juin 2001

Il ne peut y avoir de création sans connaissances préalables.

D'abord apprendre.

Puis comprendre.

Enfin entreprendre.

La science ne parle pas du monde.

La science ne parle même pas de l'image du monde.

La science parle maladroitement d'une interprétation partielle d'une image partielle du petit bout de monde où il y a suffisamment de régularités pour qu'elle puisse en dire quelque chose.

Mais ce récit-là est formidable.

La science est une aventure *spirituelle* fabuleuse, mais qui vire au cauchemar dès lors qu'elle sombre dans le dogmatisme rationaliste et le totalitarisme intellectuel.

Elle n'est, en somme, qu'un des multiples discours que l'esprit humain peut tenir quant à ce qui existe.

Elle est spirituelle – voire même mystique (cfr. Einstein ou Heisenberg, voire même Bohr) – en ce sens que sa seule aspiration authentique (*oublions les actuels dévoiements par un mercantilisme des brevets et prébendes qui en découlent...*) est la recherche éperdue du mystère qui se cache derrière les apparences.

Quelle meilleure définition de l'ascèse spirituelle, en effet ?

\*

Que s'est-il donc passé pour qu'Israël bascule de son monisme holistique et animiste (celui des Élohim, de ces dieux que l'Un crée comme autant de champs morphiques autour des créatures du monde) vers ce monothéisme dualiste, idéaliste et humaniste qui fonde toute la tradition pharisienne et rabbinique ?

Pourquoi la Grèce antique a-t-elle abandonné le dionysisme d'Héraclite d'Éphèse, au profit de l'idéalisme platonicien et du rationalisme aristotélicien.

La réponse est la même et explique tout à la fois le succès improbable du christianisme dans cet empire romain déliquescents : l'un comme l'autre ont été pollués par Socrate et par le post-socratisme platonicien et/ou aristotélicien selon les écoles, églises ou époques.

C'est cette pollution qui a remplacé le monisme originel par un monothéisme artificiel et idéaliste (donc dualiste).

Comment cette pollution a-t-elle été possible ?

Pollution d'autant plus regrettable qu'elle est la source unique des dogmatismes et totalitarismes religieux et idéologiques, et des intolérances et persécutions qui en ont résulté.

Pollution d'autant plus exécrationnelle qu'elle a forgé un Occident dominateur et destructeur qui, en s'effondrant sous nos yeux aujourd'hui, tente vainement de renouer avec l'authentique sagesse originelle et universelle : le monisme holistique, hylozoïste et animiste.

Avec Nietzsche, il faut encore à nouveau crier fort que « Dieu est mort » : il est mort ce Dieu des monothéismes idéalistes et dualistes, ce Dieu des théologies platoniciennes et aristotéliciennes, ce Dieu extérieur, absent, étranger, ce Dieu parfait et immuable, ce Dieu capricieux et schizophrène, autiste pour tout dire. Ce Dieu-là, reflet des délires mentaux humains, est bien mort et avec lui, tous ses rejets idéologiques même les plus athées comme le Nazisme et les Communismes.

C'est ce Dieu-là qui est mort un soir de 1989 dans l'effondrement du Mur de Berlin.

C'est ce Dieu-là qui meurt dans l'effondrement de l'orgueilleux scientisme réductionniste, analytique et cartésien.

C'est Lui qui meurt avec la mort de l'Occident, de cet Occident qui est bien à Son image : destructeur et dominateur, exploiteur et niveleur.

L'Occident doit être refondé – et avec lui, cette bonne partie du reste du monde qui a cru intelligent de le singer, même en Inde ou en Chine – : refondation prioritairement spirituelle et déjà en route avec le développement du *new-age*, de l'écologie ou du bouddhisme blanc.

Le plus curieux, c'est que toutes les grandes traditions spirituelles de l'humanité sont toutes nées au VI<sup>e</sup> siècle avant l'ère vulgaire.

Le taoïsme de Lao-Tseu.

Le bouddhisme de Gautama Sakyamuni (et le Jaïnisme proche et contemporain).

Le védantisme des upanisads.

Le judaïsme de la Torah.

L'hellénisme d'Héraclite.

Ces cinq courants majeurs – ces cinq racines de la spiritualité humaine – étaient tous monistes, c'est-à-dire holistique, hylozoïste, polythéiste (au sens des Elohim), animiste, naturaliste, etc.

Nulle part n'y apparaissent ces notions absurdes de Dieu hors du monde (parfait, immuable, omniscient, omnipotent), de Jugement des Morts, de Paradis et d'Enfer, d'Au-delà, d'Âme individuelle immortelle, etc.

Tous ces concepts sont nés de l'erreur fondamentale instituée par le dualisme idéaliste platonicien : l'irréductible et fatale séparation de l'Esprit et de la Matière, de l'Âme et du Corps, de Dieu et du Monde, de la Culture et de la Nature, de l'Idée et de la Chose, de l'Essence et de l'Existence, de l'Être et du Paraître, etc.

Tout le Mal et tous nos maux viennent de là !

Il aura fallu la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour détenir enfin les irréfutables preuves de la fausseté foncière de ces fadaïses métaphysiques. Mais ces fadaïses sont fondatrices de tout le paradigme occidental et de toute son hégémonie mondiale.

Comment éradiquer ce dualisme fondateur alors qu'il imprègne jusqu'à la moelle toutes les institutions des sociétés et états occidentaux, toutes les valeurs, toutes les croyances, toutes les habitudes, tous les réflexes culturels ou comportementaux de l'immense majorité de nos contemporains ?

Pour le dire en un mot...

L'Occident est l'empire de la dualité et le dualisme est une impasse schizophrénique.

L'Occident est totalement schizophrène (*et ceci n'est pas seulement une métaphore... l'Occident est réellement atteint de cette maladie mentale grave !*).

*Schizophrénie : « Terme par lequel on désigne tous les états mentaux qui présentent comme caractère essentiel la dissociation et la discordance des fonctions psychiques (affectives, intellectuelles et psychomotrices), avec perte de l'unité de la personnalité, rupture du contact avec la réalité et tendance à s'enfermer dans un monde intérieur. L'évolution plus ou moins rapide, souvent par poussées, aboutit parfois à la démence. » (Garnier et Delamare – in Dictionnaire des termes techniques de la médecine)*

S'il veut survivre, l'Occident doit donc éradiquer ce paradigme dualiste de sa chair même et abolir toutes les institutions et valeurs qui en découlent

*(à commencer par tout ce qui relève du schéma relationnel vertical « dominant/ dominé » : étatsisme, racisme, sexisme, hiérarchisme, autoritarisme, totalitarisme, juridisme, légalisme, etc. ; et tout ce qui relève du schéma comportemental horizontal « agression/ accaparement » : impérialisme, colonialisme, compétition, concurrence, conquête, guerre, nationalisme, xénophobie, etc.).*

L'Occident, sans plus attendre, doit apprendre et pratiquer la non-dualité. Il devra étudier Maître Eckart et Hildegarde de Bingen, Shankara et Lao-Tseu, la kabbale et le soufisme, et bien d'autres. Il devra renoncer à dominer quoique ce soit, et en particulier la nature en cessant définitivement de l'exploiter égoïstement et crétinement Il devra se rappeler la parole biblique :

*« Et YHWH-Elohim prendra (avec) l'homme  
et Il le placera dans le jardin d'Eden pour le servir et pour le protéger. »*

Servir la nature et le monde, et les protéger. Et non plus les asservir et les exploiter ! L'homme n'est pas en face de Dieu, du Monde ou de la Nature. Il est *en* eux, il en est partie intégrante et sa survie dépend d'eux – et non l'inverse !

Ni agir, ni subir : s'écouler.  
Ni renoncer, ni espérer : se détacher.  
Ni être, ni avoir : devenir.  
Ni savoir, ni ignorer : vivre.

Devenir Tout-Un ici-et-maintenant.  
Tout le reste est illusion.

Le 17 juin 2001

*« La nature aime à se cacher. »*

HERACLITE D'ÉPHESE

L'Un ne se cache pas pourtant.  
Il se montre en tout.  
Il est là : tout est (en) Lui, Il est (en) tout.  
Simplement.  
Il vibre et pulse. Chante et luit.

C'est l'homme qui ne voit pas.  
Il n'y a pas de mystère, il n'y a qu'aveuglement.  
C'est l'homme qui n'entend pas.  
Il n'y a pas de secret, il n'y a qu'assourdissement.

Apprendre à regarder et à voir.  
Apprendre à écouter et à entendre.

L'homme ne voit ni n'entend : est-ce infirmité ou imbécillité ?  
N'entend-il pas parce qu'il est sourd ou parce qu'il n'écoute pas ?  
Ne voit-il pas parce qu'il est aveugle ou parce qu'il ne regarde pas ?  
Et pourtant.  
Certains ont vu, entendu.  
L'aveuglement ne vient pas des yeux.  
L'assourdissement ne vient pas des tympans.  
L'opacité vient de l'intérieur : l'orgueil rend fou.  
L'orgueil rend schizophrène et autiste.

L'homme veut dominer ce qui l'englobe : absurde ambition. Il se ferme alors à ce qui lui dit : « non ! ». Il ne veut ni voir ni entendre ce qu'il ne pourra pas vaincre. Et c'est lui-même qu'il refuse en refusant ce qui le fait, ce dont il émane. L'orgueil dé-nature l'homme. Il l'aveugle de ses propres feux follets, il l'assourdit de ses propres vagissements infantiles.

Le 20 juin 2001

L'humanisme est un pur rejeton du dualisme idéaliste. Il donne à l'homme une place centrale et prééminente parce qu'il lui donne, et à lui seul, une âme (noble, idéale, spirituelle, divine, etc.) distincte de ce corps vil et matériel qui, lui, est prison et lieu d'épreuve. Tout Descartes dans cette idée.  
Cette vision est évidemment fausse, délirante et schizophrénique.  
Ou bien rien n'a d'âme. Ou bien tout a une âme.  
Dans le premier cas, on a affaire à de l'athéisme matérialiste qui, lui aussi, est une impasse.  
Dans le second cas, on a affaire à du monisme spiritualiste, animiste, hylozoïste, etc.

Le 21 juin 2001

De quel droit l'humanisme fait-il de l'homme la mesure, donc le maître et le centre de toute chose ? Cet anthropocentrisme a-t-il quelque fondement métaphysique ? L'homme pourrait-il avoir un statut ontologiquement supérieur aux autres créatures ?  
Depuis Platon, la tradition idéaliste portée à son paroxysme par toute la théologie chrétienne et par toute la philosophie rationaliste européenne en général et par Descartes en particulier, a doté l'homme d'une « âme » de nature divine, immatérielle, spirituelle et éternelle qui serait son apanage exclusif.

Au-delà de toutes les définitions de « contenu » qu'on a pu lui donner (cf. ci-dessous), cette âme est la seule et unique justification de la position suréminente de l'homme dans la création.

Au départ, cette certitude se fonde sur les mauvaises traductions de la Genèse qui disent que Dieu créa l'homme – et lui seul – à son image. Le texte hébreu dit tout autre chose.

*Les versets dont il s'agit sont Gen:1;26 et 27 dont voici la traduction scrupuleusement littérale :*

« Et Il dira : dieux, nous ferons un homme dans notre image comme notre ressemblance (...). Et Il créera des dieux avec l'homme dans son image, dans l'image des dieux Il créa avec lui, mâle et femelle Il créa avec eux. »

*Comme souvent dans le texte de la Genèse, il y a une forte divergence entre l'intention (verset 26) et la réalisation (verset 27).*

*L'intention est de FAIRE UN homme dans NOTRE image et COMME NOTRE RESSEMBLANCE. La réalisation est de CREER DES DIEUX AVEC L'HOMME dans SON image, mais plus du tout comme « notre » ressemblance.*

*Ces divergences profondes méritent méditation profonde.*

Cette soi-disant ressemblance de l'homme avec Dieu, c'est précisément son « âme » éternelle et spirituelle : cette âme est malencontreusement et momentanément engluée dans les miasmes du corps, mais elle est susceptible de rejoindre la béatitude absolue à l'heure de la libération mortuaire, pour autant que le temps des épreuves terrestres ait été subi avec succès.

On retrouve au fond de tout ceci le perpétuel dualisme idéaliste entre matière et esprit, entre corps et âme, entre le monde et le Dieu, entre l'ici-bas et l'au-delà, entre le monde des choses et le monde des idées, entre le fini/éphémère/imparfait/relatif et l'infini/éternel/parfait/absolu, etc.

L'humanisme, quelque athée soit-il devenu dans certaines de ses expressions, relève toujours de ce dualisme : l'homme est supérieur et donc mesure et arbitre de toute chose parce que l'homme est seul à jouir d'une âme et à participer, de ce fait, au divin, à l'absolu, à l'Idée de Bien, etc.

Avant de chercher à donner un sens quant au fond au mot « âme », il n'est, quant à la forme purement logique de l'argumentation, possible que de repérer trois attitudes générales concernant cette mystérieuse âme.

Ou bien, avec les humanistes, on soutient que l'homme est le seul à en jouir et l'homme est le seul être absolument sacré, ce qui est bien l'attitude humaniste pour laquelle chaque être humain détient, parce qu'humain, une valeur absolue et infinie.

Ou bien avec les matérialistes, on affirme que l'âme n'existe pas et que, dès lors, rien n'en jouit et que, par suite, rien n'est sacré (c'est bien ce qu'ont démontré les dictatures nazies, fascistes et communistes partout où elles ont sévi).

Ou bien avec les spiritualistes, on pense que cette notion d'âme n'est pas vide et que tout en jouit, qu'en tout système existe une entité immatérielle qui participe de la vie, du développement et de l'épanouissement de ce système : alors tout est sacré. Toujours au niveau formel du raisonnement, on comprend vite que la position humaniste est intenable : l'homme, juge et partie, s'octroie arbitrairement un statut et un attribut (l'âme) qu'il décide être le seul à détenir, et ce contrairement à cette évidence que l'homme est probablement la plus démunie et la plus dépendante de toutes les créatures : il ne survit qu'à coups d'orgueils destructeurs et de machinations dominatoires.

En conséquence, et conformément à l'attitude moniste, seule survivante après la déconfiture définitive des dualismes et des idéalismes, il n'y a que deux places possibles pour l'homme dans le monde.

Ou il n'est rien parce que rien n'est sacré.

Ou bien il est tout parce que tout est sacré.

D'un côté le matérialisme.

De l'autre le spiritualisme.

Mais dans les deux cas, la position est moniste, c'est-à-dire que toute distinction de genre âme/corps, esprit/matière, Dieu/monde doit être totalement rejetée et éradiquée au plus profond.

Ainsi, le mot « âme », malgré les multiples connotations que l'histoire de la pensée lui a données, se relie toujours à cet autre mot mystérieux qui est « sacré ».

L'âme est le centre ou le véhicule du sacré ; le sens du sacré s'exprime ou se capte dans ou par l'âme.

Changer de mystère ne résout rien, mais permet d'avancer.

Avançons, donc.

Tout tourne autour de la notion de sacralité, manifestement.

Ou bien tout est sacré ; ou bien rien ne l'est.

Soit. Il est clair que la sacralisation humaniste de l'homme par lui-même ne peut pas être une attitude sérieuse : elle relève d'un égotisme, d'un égocentrisme infantile primaire.

Tout est sacré ou rien ne l'est : spiritualisme ou matérialisme, donc.

Sacralité : qu'est-ce qui est sacré ? qu'est-ce que le sacré ?

Est sacré ce qui participe du et au divin.

Mais alors qu'est-ce qui est divin ? qu'est-ce que le divin ?

« *To make a long story short* » tout ceci revient à répondre par oui ou par non à cette seule question-racine : ce qui est et advient, ici-et-maintenant, est-il le fruit d'un hasard ou le fruit d'un désir ?

Le hasard appelle l'insacralité universelle (même celle de l'homme).

Le désir appelle la sacralité universelle (même celle de l'homme).

On sait de quel « bord » je suis.

En fait, on est là au cœur même de la seule et unique question métaphysique : hasard ou désir ?

Le hasard désacralise tout et ôte son âme à tout.

Le désir resacralise tout et donne de l'âme à tout.

Si tout est le fruit du hasard, il faut reconnaître que ce hasard fait parfois drôlement bien les choses.

Si tout est le fruit d'un désir, il faut reconnaître que ce désir est parfois bien maladroit, voire foireux.

Sans que ceci puisse être une preuve – ce sera une présomption tout au plus –, il paraît clair que la science d'aujourd'hui, après avoir adoré et avoir tout « sacrifié » aux idoles du « hasard », se tourne maintenant, de plus en plus, vers le dieu « désir » : il y aurait une « volonté » indispensable à expliquer l'incroyable cohérence, cohésion et harmonie de l'existant. Et toute volonté est toujours volonté de satisfaire un désir qui lui préexiste.

L'homme de la « volonté de puissance » de Nietzsche n'est que l'expression active de « l'homme de désir » de Louis-Claude de Saint-Martin.

Ce désir – même s'il s'appelle finalité ou projet ou entéléchie – est indispensable, métaphysiquement, mais aussi logiquement, à l'appréhension du fait qu'il y a dans l'existant de la récurrence, de la mémoire, de la sélection (pour qu'il y ait sélection, il faut critère et donc projet).

Parmi tous les mondes possibles, seul celui-ci est – ce qui pourrait être le fruit d'un hasard – et dure – ce qui ne peut l'être.

Du hasard ne pourra jamais rien naître d'autre que le fortuit et l'éphémère.

Le chef-d'œuvre unique aussitôt né du hasard, disparaîtrait à jamais : pourquoi retenir ou conserver ce qui ne sert à rien.

Le tout est de trancher entre croire qu'il y a ou qu'il n'y a pas une intentionnalité à la racine de ce qui est, sans préjuger, bien entendu d'un éventuel « dieu » ou autre, porteur de cette intention.

Si l'on répond « oui ! » alors tout est sacré, tout est fruit d'un « désir », tout à une « âme », « dieu » existe et l'Un a un sens (du double point de vue de la « signification » et de la « direction »). Si l'on répond « non ! » alors rien de tout cela ne tient.

Y a-t-il une intention derrière tout ce qui advient ? C'est la seule question philosophique authentique.

Et il ne peut y avoir de réponse certaine à cette question. On peut y donner des réponses probables ou des réponses favorables (à soi, à l'homme ou au monde) ou des réponses qui recyclent le vieux pari de Pascal, toujours d'actualité, mais rien de plus.

Comme toujours, l'essentiel appelle un acte de foi, une révélation, une illumination, une extase, une grâce, bref un pari de soi-même sur soi-même par soi-même.

Il faudrait forger le mot « intentionnalisme » pour dépasser les vieux dualismes ou les vieilles triades. Ou l'on dit « oui ! » à l'intention derrière tout ce qui advient et l'on est intentionnaliste, ou l'on dit « non ! » et il n'y a rien. Il n'y a plus là de dualisme : il y a intention ou il n'y a rien. Car construire un « rien-isme » n'aurait évidemment aucun sens puisque, là, rien n'a de sens.

*Intentionnalisme* : croyance en l'existence d'une intention universelle et globale comme racine et source de tout ce qui est et advient.

Quelques commentaires s'imposent :

- l'intentionnalisme n'est pas un finalisme même si l'on peut interpréter certaines de ses manifestations sous le concept de finalité, mais alors cette finalité supposée doit être conçue comme éminemment fluente ;
- l'intentionnalisme n'est pas un déterminisme car, au contraire, il implique une évolution créative et libre en vue de réaliser ou de développer l'intention ;
- l'intentionnalisme se place au-delà des catégories classiques de théisme, déisme ou athéisme dont il n'a nul besoin, même si le mot « dieu » est pratique pour « porter » le concept d'une intention universelle globale ; il préférera à ces idées des notions comme celles d'animisme ou de champs morphiques (*cf. Sheldrake*) ;
- l'intentionnalisme implique que toute démarche spirituelle soit nécessairement une recherche d'atteindre à une forme de résonance (éthique *par l'action du corps*, intellectuelle *par la rationalité de l'esprit*, émotionnelle *par la sensibilité du cœur* et mystique *par la spiritualité de l'âme*) avec cette Intention cosmique afin de s'y plonger et d'y harmoniser tout son propre devenir ;
- l'intentionnalisme repose sur un mouvement, sur une perpétuelle tension créatrice qui le font participer pleinement à la métaphysique du Devenir contre celle de l'Être ;
- l'intention ne tend pas nécessairement à sa réalisation, mais bien à sa pleine et complète expression : l'objet du désir est relativement secondaire face à sa propre dynamique créative et évolutive ;
- il y a totale correspondance et équivalence entre la notion d'intention et celles d'entéléchie, de désir d'accomplissement ou de « volonté de puissance » (*au sens de Nietzsche*).

Retour aux concepts d'âme et de sacré.

Il est possible, dans une perspective intentionnaliste, de définir l'*âme* comme le germe, au fond de tout ce qui vit, de cette intention cosmique qui engendre tout. Il est possible, dans la même perspective intentionnaliste, de définir comme *sacré* tout ce qui reflète, exprime, sous-tend, émane de cette intention cosmique une et première qui fonde tout devenir.

Toute créature est sacrée dès lors qu'elle exprime et déploie activement cette intention une et cosmique. Dès lors que, par choix ou par ignorance, cette expression et ce déploiement ne s'actualisent pas, plus aucun caractère sacré n'est attaché à la créature concernée, homme ou pierre ou ville, et sa valeur tombe à rien. Ne jamais oublier l'étymologie du contraire de sacré : profane, *pro-fanum*, qui est devant le temple et donc qui est à l'extérieur du lieu où se déploie ce qui est sacré, qui est en dehors du Devenir de l'Un dans l'ici-et-maintenant.

Est *sacré* ce qui SE *sacrifie* en SE mettant totalement au service de l'Intention.

Le 22 juin 2001

La création du monde n'est pas une « fabrication », mais une impulsion, un élan : le déclenchement d'un processus. Une intention, transcendante.

« *La transcendance est le berceau de toutes les religions, mais la transcendance n'appartient à aucune religion.* »

KARL GRAF DÜRCKEIM

« *L'appel de l'avenir est plus fort que la poussée du passé.* »

EULER

Le monde se construit dans le présent, ici-et-maintenant, en combinant des restes du passé, afin de faire advenir l'à-venir.

\*

### Remise fondamentale en cause du principe de causalité.

Toute la vision classique du monde repose sur la causalité, sur la relation de cause à effet.

Toute la science, toute la logique, toute l'organisation de nos sociétés s'élabore sur lui.

La croyance en ce principe de causalité est probablement le fondement le plus profond de tout le paradigme occidental.

La foi en la causalité revient à croire que « tout phénomène a une cause » (cf. André Lalande) c'est-à-dire un autre phénomène qui lui est extérieur et qui l'engendre. On comprend immédiatement la vision étroitement et implicitement mécaniciste derrière cette foi causale.

Antérieurement, j'ai déjà battu ce principe en brèche en démontrant que tout étant dans tout, tout est cause et effet de tout, ce qui ôte toute valeur pratique au principe de causalité.

Mais il est une autre critique que je voudrais faire ici.

On a vu le profond relent mécaniste du principe de causalité. Il est donc probable, comme l'indiquent ses succès dans les sciences analytiques, que ce principe soit valide pour les systèmes simples où l'approche mécaniste est une approximation suffisante.

Par contre, pour les systèmes complexes, un tel réductionnisme n'est plus de mise. Là le phénomène n'est pas l'effet ou la conséquence d'une cause extérieure qui l'engendre et le détermine.

Le phénomène est le déploiement, l'actualisation, la réalisation d'une potentialité intérieure au système. La nature et la forme de ce phénomène sont absolument étrangères au phénomène « causal » qui l'a déclenché en lui apportant le petit quelque chose qui manquait à son enclenchement.

Ainsi la « cause » ni n'engendre ni ne détermine l'« effet » ; elle le déclenche, ou mieux, le catalyse, et rien de plus. Le phénomène n'a de lien et de détermination qu'avec le système qui le porte et dont il émane par actualisation de potentialités intrinsèques.

« L'effet papillon », par exemple, relève de cette métalogue non causale. Le battement d'aile du papillon chinois n'est pas la « cause » de l'ouragan en Floride. L'aile du papillon n'a été que le catalyseur d'un processus énorme lié à l'état instable et terriblement complexe de toute l'atmosphère terrestre. Un autre papillon ou une autre aile ou n'importe quelle autre micro-perturbation aurait tout aussi bien fait l'affaire et aurait déclenché exactement le même phénomène, contredisant de ce fait le sacro-saint principe du « à mêmes causes, mêmes effets ». La « cause » de l'ouragan est l'état instable de l'atmosphère et les inextricables complexités du système météorologique.

Autres exemples :

Ce n'est évidemment pas l'avance de Blücher sur Grouchy à Waterloo qui est la cause de la chute du premier Empire français, c'est bien plutôt l'état de profond délabrement du système socio-économique qui a permis que l'effondrement de la dictature napoléonienne soit déclenché par un si menu événement.

De même, la destruction du Mur de Berlin par quelques émeutiers n'est pas la « cause » de la déconfiture des communismes. C'est bien parce que le communisme est un système non viable, maintenu en vie, avec acharnement et au prix de toute une économie, par la violence, la coercition et la terreur, qu'il a imploré spontanément.

Plus généralement, l'évolution de tout système est un processus qui le fait passer d'état en état. Chacun de ces passages est la rencontre entre des potentialités internes au système et un événement qui le catalyse en lui apportant, de l'extérieur, la forme énergétique nécessaire à son déclenchement. Le ferment de cette rencontre et, donc, de tout le processus d'évolution est la puissance entéléchique du système. C'est elle qui active plus ou moins intensément son niveau de veille, de vigilance et de réceptivité.

Le principe de causalité mécaniste a un pendant : le principe d'inertie qui dit qu'en l'absence de toute cause, il ne peut y avoir d'effet.

Il est clair que ce second principe est aussi faux et réducteur que le premier.

Un système complexe peut très bien provoquer un changement d'état spontanément, sans aucun apport externe ; la seule condition est qu'il possède en lui la « nourriture » énergétique nécessaire à ce déclenchement.

On peut encore faire un pas de plus et constater que la « cause » n'est qu'un moyen au service du processus et que celui-ci peut très bien rechercher activement ou engendrer ou susciter le catalyseur dont il a besoin. C'est le cas de ces forêts qui suscitent l'émergence de telles ou telles espèces naguère endémiques voire absentes,

parce que celles-ci sont nécessaires à leur régulation globale. C'est aussi toute l'histoire de chaque civilisation humaine qui conquiert ou invente tout ce dont elle a besoin pour nourrir son processus entéléchique.

C'est le système qui cherche, suscite ou engendre la « cause » qui lui convient.

La « cause » n'est alors en fait cause de rien du tout : elle se confond avec un banal moyen comme les autres au service d'un processus global et continu.

Si l'on superpose à ces considérations la théorie des champs morphiques de Sheldrake, on comprend évidemment que, comme la forme du développement du processus reproduit la structure de son champ morphique, ce ne peut être le catalyseur exogène qui la détermine.

Je voudrais profiter de l'occasion pour noter qu'il y a, à mon sens, une parfaite équivalence entre la notion aristotélécienne d'*entéléchie* et la notion moderne de *champ morphique*.

Plus un désir est fort et profond, plus une volonté est puissante et déterminée, plus ils deviennent capables de susciter et de stimuler les événements et les situations dont ils ont besoin pour leur réalisation.

Chaque champ morphique interfère avec tous les autres, aux différents niveaux de la « poupée russe » cosmique.

Les champs les plus puissants forgent ou modulent les autres, verticalement (*entre « tout » et « parties »*) et horizontalement (*entre « pairs »*).

Les modalités de ces interférences morphiques sont presque totalement inconnues aujourd'hui, mais il me paraît clair qu'elles seront au centre de la science de demain. Sheldrake parle de résonances morphiques pour expliquer, notamment, la persistance de processus et de formes (*que l'homme classique prend pour des « lois » de la Nature, préexistantes et immuables*) dans une « mémoire » cosmique qui s'enrichit au fur et à mesure des inventions de la Nature.

\*

Le XX<sup>e</sup> siècle n'a fait que mener à son paroxysme et à son terme l'infâme XIX<sup>e</sup> siècle.

Et celui-ci, malgré ses racines longues remontant à la Renaissance, à la Réforme protestante et, au-delà, à l'idéalisme de Platon et des conciles dogmatiques, prend brutalement ses couleurs tranchées avec la Révolution française : il naît sur un délire, sur une terreur, sur une dictature, sur tout ce qui est encore la trame forte de l'occident d'aujourd'hui (*USA compris, car ceux-ci n'en sont jamais que les héritiers les plus fidèles – « bill of rights » oblige –, par Lafayette et Franklin interposés*).

Le 23 juin 2001

« (...) les contemplatifs recherchent l'indépendance.

(...) nous participons au drame du cosmos.  
 Nous sommes cet être que nous appelons Dieu.  
 Tout est un être. Nous faisons partie de cet être. Chaque fraction de la totalité comporte en elle d'une façon potentielle la totalité.  
 (...) éveiller le Dieu caché qui est à l'intérieur de nous.  
 (...) les situations dans le monde agissent comme des catalyseurs, et non comme des causes.  
 (...) tout le cosmos est en train de se configurer en vous. (...) ressentir l'émotion du cosmos (...).  
 Ce monde tel qu'il apparaît est merveilleux, mais ce qui transparaît à travers ce qui apparaît est encore plus beau.  
 (...) c'est le monde qui vous regarde plutôt que vous qui regardez le monde.  
 Il est vrai que le monde est illusoire, mais il passe une réalité à travers cette illusion. Il est vrai que le monde est transitoire, mais pourtant une réalité éternelle y coule.  
 (...) si vous êtes sculpteur, vous découvrirez votre statue par le fait de la sculpter.  
 (...) l'ego est ce que je pense être, or ce que je pense être est faux.  
 Les formes sont des signes aux moyens desquels Dieu se fait connaître. (...) tout l'univers est la manifestation d'une réalité.  
 Tout l'univers s'éveille dans chaque fragment de l'univers.  
 (...) notre connaissance de l'univers contribue à la connaissance que l'univers a de lui-même.  
 (...) la libération vis-à-vis de l'héritage.  
 Nous touchons au cœur du soufisme : Dieu se découvre en nous, par nous, grâce à nous ; la totalité se découvre dans le fragment de la totalité.  
 « Meurs avant de mourir, afin de ressusciter avant la mort. »  
 « Si le connu disparaissait, la connaissance apparaîtrait.  
 Nous cherchons la connaissance, mais connaissons-nous le connaisseur ? »

IBN 'ARABI

Votre conscience est le regard divin.  
 Allah dit : « J'étais un trésor caché et j'ai désiré connaître ce trésor et c'est pour cela que j'ai créé le monde. »

Hadith musulman

Les formes du monde manifestent une réalité qui, elle-même, n'a pas de forme.

PIR VILAYAT INAYAT KHAN  
 L'éveil au quotidien

Le 24 juin 2001

C'est en soi qu'il faut puiser le désir et la force de s'accomplir et de se réaliser. Le monde alors pourra commencer à nous refléter nos propres défis.

\*

L'intention est toujours plus riche que sa réalisation.

\*

« *Le sculpteur découvre sa sculpture en la sculptant* ».

« *Le sculpteur invente sa sculpture en la sculptant* ».

« *Le sculpteur crée sa sculpture en la sculptant* ».

L'Un est tout à la fois sculpteur, sculpture et sculptage.

Acteur, acte et action.

Créateur, créature et création.

Amant, aimée et amour.

\*

L'homme est à Dieu comme ce doigt est à ce corps.

Quelle est la raison d'être ce doigt ?

Quelle est sa mission ?

D'où provient le sang qui le nourrit ?

D'où viennent ses formes, et ses cicatrices, et ses rides ?

Réponds pour le doigt, et tu sauras pour toi.

\*

Les formes ne se déploient pas seulement dans l'espace.

Elles sculptent également le temps : cela s'appelle alors une évolution, une histoire, une trajectoire, une vie.

Et toute forme est processus d'interférences et de résonances entre des myriades d'impulsions vibratoires, globales ou locales, éternelles ou éphémères.

\*

Plus j'étudie, plus je médite, plus le fond m'apparaît simple et évident.

Il n'y a que deux façons de vivre et de penser.

La première est anthropocentrique et humaniste.

La seconde est cosmocentrique et moniste.

La première sacralise l'homme jusqu'à faire de certain(s) un(des) dieu(x) (*c'est le cas des religions mythologiques antiques et des christianismes*).

La seconde sacralise l'Un dans son unité plénière, dans sa transcendance et dans son élan créateur.

Ce sont deux paradigmes, deux logiques totalement contradictoires : ontologiquement, métaphysiquement, philosophiquement, éthiquement, idéologiquement, sociologiquement et même politiquement.

En forçant en peu le trait et en gommant de notables exceptions, on pourrait presque dire de la première qu'elle est spécifiquement occidentale (christianismes et religions mythologiques antiques) et de la seconde qu'elle est spécifiquement orientale (judaïsme, hindouismes, bouddhismes, taoïsme).

*La position de l'Islam est plus ambiguë : puisqu'il tente un syncrétisme difficile entre christianisme, mosaïsme et animismes pré-islamiques, il relève des deux paradigmes, ce qui explique probablement sa scission rapide en deux courants concurrents, le sunnisme et le chiïsme.*

D'un côté, le(s) dieu(x) est (sont) issu(s) de l'homme par divinisation des héros morts : ils ne peuvent donc devenir des dieux que dans un autre monde qui se trouve au-delà de la mort. La « vraie » vie est donc dans cet au-delà. De l'autre, tout est dieu et les hommes en émanent et en font partie intégrante, sans statuts ni droits particuliers. La vraie vie est donc ici-et-maintenant.

*En particulier, tout le christianisme tient en ceci : la greffe d'un greffon post-socratique sur un porte-greffe esseno-pharisien. Les racines sont peut-être hébraïques (dissidentes), mais les feuilles, les fleurs, les fruits, même les branches, sont grecs. Ne serait-ce d'ailleurs pas l'antijudaïsme et l'antisémitisme, concoctés au départ de la Bible hébraïque, qui constituent les sucs nourriciers de cette sève qui monte des racines aux fruits ? Le déclin notoire du christianisme en Occident ne viendrait-il pas aussi de ce que cette sève, après Auschwitz, a bien de la peine à encore circuler ?*

*Daniel Ebony disait : « L'origine de la haine, c'est la haine des origines .»*

\*

Le 29 juin 2001

« La meilleure façon de prédire l'avenir c'est de le créer. »

PETER DRUCKER

\*

Le principe analytique : le tout s'explique par les parties.

Le principe holistique : le tout explique les parties.

Expliquer : donner un sens, justifier, faire comprendre...  
La connaissance analytique exprime le « comment ».  
La connaissance holistique exprime le « pourquoi ».

\*

« *Nul vainqueur ne croit au hasard.* »

FRIEDRICH NIETZSCHE

Le 1<sup>er</sup> juillet 2001

Puisque « je » suis Dieu, « je » suis aussi Tout.  
Alors, comment encore désirer, puisque « j'ai » tout ?  
Comment dès lors encore haïr, comment encore rejeter, comment encore refuser,  
sans « me » haïr, sans « me » rejeter, sans « me » refuser ?

\*

Accepter ce qui est (soi-même et le monde) et dire « oui » au réel.  
Ne pas combattre le « mauvais » au nom d'idéaux qui nourrissent l'ego de toutes les  
illusions. L'idéal est un refuge imaginaire *contre* le réel. Au contraire, ramasser ce  
« mauvais » comme du fumier que l'on épandra comme engrais sur les champs du  
devenir. Faire de chaque événement la nourriture du devenir.

Le 2 juillet 2001

L'accomplissement, en tant qu'état, n'est pas un but ; il est, au mieux, une  
conséquence. Il n'est rien.  
L'accomplissement en tant que processus est tout.  
Il est un processus sans fin : même si les potentiels sont en nombre limité, leurs  
combinaisons sont infinies. Avec les quelques lettres d'un alphabet, il est possible  
d'écrire un nombre infini de livres différents.  
La kabbale a compris cela depuis des millénaires : le monde entier et tout ce qui  
existe sont composés par combinaison des 22 lettres de l'alphabet hébraïque.  
Et le processus de création se structure le long des 22 canaux qui relient entre elles  
les 10 séfirot : ensemble, ils constituent les 32 voies de la création.  
L'informaticien d'aujourd'hui dirait que deux signes suffisent : un 0 et un 1. Ce que  
les chinois du Yi-king s'empresseraient de confirmer puisque tout ce qui est, est  
combinaison de yin et de yang, comme les 64 hexagrammes du tai-chi.

L'accomplissement doit s'accomplir non *contre* le monde, mais *avec* le monde.  
C'est le monde, c'est-à-dire le déferlement continu des événements réels dans l'instant réel, qui nourrit le processus d'accomplissement.

Non *s'*accomplir – ce serait égo-centré – mais accomplir en « moi », c'est-à-dire dans l'ici-et-maintenant.

Accueillir le réel plutôt que le combattre puisque c'est le réel qui s'accomplit en « moi ».

La retraite « hors » du monde, l'enfermement intérieur, le refus de soi ou d'une part de soi, le refus du monde ou d'une part du monde, sont autant de leurres qui nourrissent l'ego puisque, en éliminant le réel, ils en font le centre et le but du processus spirituel.

Ces ascèses spirituelles-là, en hypertrophiant l'ego au nom de ses propres « idéaux » de pureté, de sainteté, de sacralité dématérialisée, éloignent le cherchant de l'Un puisque l'Un est dans le réel, puisque l'Un est le réel : car enfin, l'Un seul est réel, Lui seul est le Réel.

Tout ce qui est, est de l'Un.

Tout ce qui est, est en l'Un.

Tout ce qui est, est l'Un.

Distinguer artificiellement l'Idéal du Réel, c'est entrer en dualisme et, ainsi, nier l'Un.

La non-dualité, le non-dualisme sont la seule voie : celle du taoïsme, celle du vedanta advaïta, celle du soufisme, celle de la kabbale, celle des mystiques rhénans, celle de certaines écoles zen.

Le Réel est tout.

L'Idéal n'est rien : il n'existe pas.

L'accomplissement n'est pas un perfectionnement. Car qui dit perfectionnement dit tension pour atteindre une hypothétique perfection ; cette perfection est un idéal aussi vain et creux que les autres.

La perfection n'existe pas. L'imperfection n'existe pas plus.

Dire de l'Un ou de Dieu qu'il est parfait ou qu'il est imparfait, est aussi vide de sens que de dire qu'Il est bleu ou vert ou rouge.

L'Un est, Dieu est, un point c'est tout. Et en tant qu'Il est, Il advient. Il s'accomplit. De même toute créature s'accomplit en advenant, en devenant ce qu'elle est.

Ce n'est pas un quelconque idéal qui « tire » le réel vers lui.

C'est le réel qui se pousse lui-même à s'accomplir le plus pleinement possible.

Et cette pulsion s'appelle l'entéléchie.

Pulsion. Pulsation. Pouls.

Pleinement. Plénitude. *ShaLoM*. Paix. Pacification.

Par exemple, dire que l'univers évolue du désordre à l'ordre, peut s'entendre de deux manières.

La manière erronée qui ferait de l'ordre un idéal, une perfection vers laquelle tendrait l'univers.

La manière juste qui fait de l'ordre la conséquence visible des processus de combinaisons, de structurations, d'organisations, d'agencements à l'œuvre dans l'univers actuel et réel, sans finalité idéale préétablie qu'il lui faudrait atteindre à tout prix.

Le réel s'accomplit par rapport à lui-même, et non par rapport à un quelconque et improbable idéal qui lui serait extérieur, transcendant ou antérieur.

Pour reprendre un vocable très kabbalistique, le réel *émane* de lui-même. Il faudrait d'ailleurs systématiquement utiliser ce terme d'émanation en lieu et place de création ; en effet, la création suppose un « créateur » que l'on se figure toujours comme extérieur à ce qui est créé, comme le peintre face à sa toile ou le sculpteur face à son bloc de marbre.

Le chanteur qui chante ou le danseur qui danse sont beaucoup plus proches de l'idée d'émanation : le chant émane du chanteur et la danse émane du danseur.

Aucun des deux n'est « face » à son œuvre : ils *sont* leur œuvre.

*André Lalande – in « Vocabulaire technique et critique de la Philosophie » :  
Émanation : Processus consistant en ce que, suivant certaines doctrines, les êtres multiples qui forment le monde découlent (émanent) de l'être un qui en est le principe sans qu'il y ait de discontinuité dans ce développement. « Émanation » s'oppose à « création ». Ce terme implique la réalité du devenir et de la production successive des êtres dans le temps ; il ne convient donc qu'à certaines formes de panthéisme. On l'applique notamment au brahmanisme, au néoplatonisme, à la kabbale, à la philosophie d'Eckhart et de Jacob Boehme ; mais il serait impropre en parlant du spinozisme.*

*Emanationnisme : Doctrine de l'émanation.*

De même, l'Un, Dieu, le Réel : ils sont un seul et même Un qui s'accomplit en émanant de lui-même. L'Un en est l'essence, le Réel en est la part visible à l'homme et Dieu en est la part invisible.

L'Un s'épanouit et se déploie comme l'arbre s'accomplit en émanant de la graine germante dont il déploie les potentialités.

Déploiement, accomplissement et émanation sont quasi synonymes.

Ainsi en va-t-il de l'Un et de l'arbre, ainsi en va-t-il de l'homme.

L'homme émane d'une « graine » (c'est la troisième âme (*après « roua'h », l'âme cosmique et « nefesh » l'âme vitale*), la « *neshamah* », de la Genèse – Gen:2;7) pleine de potentialités corporelles, émotionnelles, intellectuelles et spirituelles qu'il s'agit de déployer toujours plus par émanations successives afin de les accomplir.

Ces potentialités sont ce qu'elles sont, différentes pour chacun : chacun doit donc commencer par s'accepter lui-même tel qu'il est, dans sa réalité, et renoncer à vouloir ressembler à ses héros, à ses « idéaux », à ses modèles.

Chacun est ce qu'il est et devient ce qu'il est, sinon il n'est rien et ne devient rien. Ensuite, il faut convenir que chaque événement, chaque situation réelle, dans l'ici-et-maintenant, nourrit ce processus : l'homme s'accomplit dans un dialogue constant entre son réel (sa « graine », son « âme ») et le réel les événements et situations de l'ici-et-maintenant).

*Il faut ici prendre garde : ce rapport dialectique ne peut en aucun cas être lu comme l'expression d'un dualisme. L'entéléchie de l'Un est une et unique, mais elle s'exprime de mille manières dans tous les ici-et-maintenant qui émanent d'elle. Elle fait ainsi germer localement des formes particulières qui, chacune, portent un reflet particulier et partiel de l'entéléchie globale par une sorte d'effet hologrammique. Ces formes locales interagissent entre elles, précisément du fait de l'élan et de la force de l'entéléchie une de l'Un qui est le moteur global unique de toutes les émanations.*

Comme l'arbre est le déploiement de la graine, nourri de pluies et de vents, de lumières et de saisons, de terres et de sels, de même chaque homme peut épanouir son Soi à la condition de nourrir ce processus des défis et des opportunités qu'offrent les circonstances.

Il faut donc développer à la fois une vigilance (éveil) et une ouverture (accueil) envers le réel de chaque instant.

Les idéaux aveuglent, opacifient, enténébrent le réel.

Ils obnubilent l'esprit en l'endormant et en le fermant. Ils le noient dans l'illusion, dans le mythe, dans le rêve. Ils ne sont que chimères.

L'Un (et donc le Réel et Dieu) n'est pas un Être en Devenir (une opposition explicite ou implicite entre l'Être et le Devenir serait un nouveau dualisme à bannir) : L'Un est devenir pur, mouvement pur, transformation pure, processus pur. Il est dénué de toute substance : la substance est un concept humain qui tente d'exprimer les modalités inertielles du devenir. Il n'y a donc aucun dualisme possible entre substance et forme, entre inertie et mouvement : la substance est forme, l'inertie est mouvement. Forme et mouvement sont un seul et même processus, l'une dans ses modalités spatiale, l'autre dans ses modalités temporelles. Et l'espace et le temps, eux aussi, ne sont que des concepts humains, des outils de représentations n'ayant aucune existence réelle.

\*

*« L'axiome analytique : les parties expliquent le tout.  
L'axiome holistique : le tout explique les parties. »*

Dans la vision analytique, le processus d'émanation part des parties, des éléments qui, souvent du fait du hasard, se rencontrent, interagissent et s'associent dans une structure plus vaste : ce sont les parties qui engendrent le tout.

La vision holistique est inverse : le tout capture, suscite ou engendre les parties dont il a besoin pour poursuivre son accomplissement.

Et comme tout est toujours partie d'un tout plus grand qui le contient, par effet de poupées russes, le tout suprême qui est l'Un et son entéléchie, finit par engendrer et susciter tout ce qui est en Lui.

La science classique, rivée à la méthode et à la vision analytiques, est incapable, par essence, de concevoir le pourquoi des choses et des êtres : elle ne voit que des modalités d'interactions entre parties « élémentaires » qu'elle prend pour « briques élémentaires ». Mais il n'y a pas de briques élémentaires : il n'y a qu'une cascade de formes suscitées « par le haut », par le Tout, par l'Un.

Le fait de démonter une horloge et d'en dénombrer toutes les pièces et de décrire toutes les interrelations entre elles, ne servira de rien pour comprendre le pourquoi de ces pièces et de ces interrelations : pour cela, il faut prendre l'horloge comme un tout et « voir » qu'elle indique l'heure. Dès que cette vision globale est acquise, alors toutes les pièces et toutes leurs interrelations prennent *sens*. C'est l'intention globale qui « explique » les parties intervenantes.

Il en va de même de l'univers dans sa totalité.

L'univers n'est pas, comme le croit erronément la science classique, une vaste collection de particules élémentaires plongées dans le vide de l'espace-temps et interagissant entre elles au gré des hasards et des rencontres.

L'univers est l'Un vivant qui a suscité l'émergence d'une cascade de formes afin de réaliser son entéléchie, afin de s'accomplir en plénitude, afin de se déployer et de réaliser toutes ses potentialités dans un immense et continu travail d'émanation.

L'approche analytique débouche fatalement sur le matérialisme : à force de ne regarder que la matière (c'est-à-dire les constituants), on finit forcément par ne plus voir que de la matière.

L'approche holistique, en faisant de l'intention du Un, le cœur et le moteur de tout et du Tout, tend forcément à devenir spiritualiste, ne voyant plus la matière que comme une forme ténue et ultime, locale et simple.

La question de l'intention de l'Un, intention fondamentale et fondatrice, pourrait, si l'on n'y prend garde, être, elle aussi, un piège de dualisme.

Son intention n'est pas celle d'atteindre un quelconque idéal prédéterminé : ordre, perfection, beauté, etc.

La seule intention compatible avec le monisme radical est celle d'être Soi, celle de se réaliser, celle de devenir ce qu'il est : c'est l'intention entéléchique de l'auto-accomplissement en plénitude.

On voit encore une fois combien le spiritualisme récuse, à la fois, le matérialisme et l'idéalisme.

*Le tout est de trancher entre croire qu'il y a ou qu'il n'y a pas une intentionnalité à la racine de ce qui est, sans préjuger, bien entendu d'un éventuel « dieu » ou autre, porteur de cette intention.*

*Si l'on répond « oui ! » alors tout est sacré, tout est fruit d'un « désir », tout à une « âme », « dieu » existe et l'Un a un sens (du double point de vue de la « signification » et de la « direction »). Si l'on répond « non ! » alors rien de tout cela ne tient.*

Affirmer cette intentionnalité est l'essence même du spiritualisme.

L'intention étant immatérielle, le matérialisme s'effondre.

L'intention étant endogène, l'idéalisme collapse.

Monisme, spiritualisme, intentionnalisme sont les trois faces de la même *weltanschauung* qui, encore une fois, est celle du taoïsme, celle du vedanta advaita, celle du soufisme, celle de la kabbale, celle des mystiques rhénans, celle de certaines écoles zen, et qui sera celle du troisième millénaire et de la nouvelle science systémique et holistique.

\*

Le monde est ce qu'il devient.

Le monde devient ce qu'il est.

Il n'y a là ni plaisir, ni douleur.

Ni jubilation, ni résignation.

Ni nostalgie, ni utopie.

Il y a acceptation pour l'action.

Il y a action pour l'acceptation.

Acceptation : dire oui à l'aventure cosmique.

Action : dire oui à la collaboration cosmique.

Sans émotions.

Sans état d'âme.

Détachement.

Ce qui est, est.

Ce qui advient, advient.

Lucidité. Éveil. Conscience.

*Quel dommage que l'Espagnol soit la seule langue à avoir conservé l'indispensable distinction entre estar (être ici et maintenant en devenir dans un contexte particulier) et ser (être par soi-même, pour soi-même, immuablement).*

*« Niente es, Todo esta. »*

Dépasser le plaisir et cultiver la joie.

Bannir la souffrance et accepter la douleur.

Seule la douleur est réelle.

La souffrance, c'est un peu de douleur parfois, beaucoup de peur souvent, et énormément d'apitoiement sur soi toujours.

Le plaisir est une émotion fugace, attachée à un objet.

La joie est un état global de paix, d'harmonie et de jubilation de vivre un ici-et-maintenant immense, détaché de tout ego et de tout objet ; le paroxysme de la joie est l'extase.

Ni renoncement, ni fatalité.  
Détachement.

La douleur, comme tout événement, comme toute situation, comme toute circonstance, nourrit la joie pourvu que celui qui la porte sache que l'Un (le Tout, le Réel, le monde, Dieu) est son maître (au sens d'enseigner et non de dominer).

Le 3 juillet 2001

*« Il est très difficile de se libérer d'un schéma intérieur : bien qu'étant entièrement fabriqué par son auteur, il trouve sa justification dans le fait que les situations de la vie lui donne raison. C'est un cercle vicieux dans lequel se débat l'individu. »*

VERONIQUE LOISELEUR  
*Anthologie de la non-dualité*

Autrement dit : une tête de marteau ne sait plus voir que des clous.  
C'est le cas des sciences classiques qui, à force d'être obsédées par les « lois immuables, éternelles et transcendantes de la Nature », ne savent plus « voir » autre chose que des régularités dans un monde où l'irrégularité est la règle.  
C'est le cas des matérialismes contemporains, philosophiques ou vulgaires, qui, à force d'être obnubilés par le matériel, ne savent plus « voir » ni l'esprit, ni l'âme, ni le sacré, ni la transcendance.  
C'est le cas des humanismes moraux, politiques ou humanitaires, qui, à force d'être hypnotisés par « les inconditionnelles valeur et dignité de toute existence humaine », en viennent à ne plus voir que l'homme est un animal de plus en plus nuisible, trop nombreux, trop barbare, trop parasite, trop vénal, en train de scier la branche vivante sur laquelle lui et toute vie terrestre sont assis.

\*

*« Devenir Un avec ce qui devient ici-et-maintenant. »*

\*

La voie vers la simplicité est la plus complexe.  
La voie vers la complexité est la plus simple.

Le 5 juillet 2001

*« Considérons d'abord l'ordre mécaniste. Le trait principal de cet ordre est que le monde y est considéré comme constitué d'entités qui sont extérieures les unes ou autres, dans le sens où elles existent indépendamment, dans différentes régions de l'espace (et du temps) et qu'elles interagissent les unes sur les autres à travers des forces qui n'apportent aucun changement dans leur nature essentielle.(...) »*

*Commencer par la plénitude indivise signifie toutefois que nous devons abandonner l'ordre mécaniste. (...) l'ordre mécaniste est plus naturellement et directement exprimé à travers la grille cartésienne.*

*« Ce que nous appelons « espace vide » contient un immense arrière-plan d'énergie, et la matière, telle que nous la connaissons, est une petite excitation « ondo-particulaire quantifiée » à la surface de cet arrière-plan, plutôt comme une minuscule ride sur une vaste mer. »*

DAVID BOHM  
*La plénitude de l'univers*

Le 6 juillet 2001

Ce que l'homme appelle l'univers ou la nature ou le monde, n'est en fait que la projection de l'Un sur notre écran mental qui, manifestement, ne peut appréhender plus de trois dimensions d'espace et une dimension de temps.

De plus, le vecteur de cette projection est la lumière pour la vue, des molécules chimiques pour l'odorat et le goût, le son (donc le mouvement des molécules de l'air) pour l'ouïe et des variations de pression moléculaire ou de charge électronique pour le toucher, donc des molécules, des électrons et des photons et rien d'autre. Ce qui signifie que toutes les dimensions au-delà des quatre de base, et tous les autres vecteurs de signaux que les molécules, les électrons et les photons ne sont pas perçus donc pas connus.

De plus, tous les « objets » ne sont que des formes. Lorsqu'on croit « voir » un mouvement, c'est la forme qui se meut comme une onde (un paquet d'ondes, en fait), en se propageant de proche en proche : il n'y a aucun déplacement de « matière ».

Le 7 juillet 2001

Toute quête initiatique, toute ascèse spirituelle, toute démarche religieuse authentiques se ramènent, *in fine*, à un double *mouvement* de déliement et de relierment.

Déliement du profane et de l'humain, relierment au sacré et au divin.

Quelques extraits de « Le roi, le sage et le bouffon » de Shafique Keshavjee :

- « *Vous êtes toujours en mouvement, alors que personne ne change ! Vous allez partout, mais aucun ne sait où il va ! Vous circulez toujours plus vite, alors que pas un ne progresse !* »
- « *La sagesse, c'est laisser croître ce qui naît, savourer ce qui est mûr et laisser aller ce qui est mort.* »
- « *Dans un monde de plus en plus interconnecté et en même temps de plus en plus individualisé, il appartenait à chacun de créer sa propre vision de l'univers.* »
- « *Un homme sans dieu est comme une fleur sans terre. Ses flétrissures ne viennent pas de l'Absolu, mais de son absolu déracinement.* »
- « *C'est la raison qui sépare et isole, alors que l'intuition unifie et harmonise.* »
- « *L'expérience religieuse est la découverte en tout être de l'Être au-delà de tout.* »
- *Ce Dieu des Juifs ne serait pas totalement étranger à certaines des intuitions propres aux religions orientales.* »
- « *Le sens de l'histoire humaine – individuelle, communautaire et mondiale – est de passer de l'esclavage à la liberté, de relations de domination à l'ère messianique où la justice et la fidélité s'embrassent.* »
- « *Il me semble que les hindous et les bouddhistes privilégient la position assise, celle de la méditation et de l'intériorisation, que les musulmans valorisent le passage de la position debout à celle du prosternement, signe de la soumission à Allah, et que les chrétiens insistent surtout sur le redressement de la position couchée à celle debout, symbolisant le passage de la mort à la résurrection. Le message spécifique confié aux Juifs est celui de la marche : l'exode du pays d'Égypte vers la Terre promise, de l'esclavage vers la liberté.* »
- *En deux mots :*
  - *Christianisme : Grâce et Solidarité.*
  - *Judaïsme : Sainteté et Fidélité.*
  - *Islam : Miséricorde et Soumission.*
  - *Hindouisme : Liberté et Immortalité.*
  - *Bouddhisme : Détachement et Compassion.*
  - *Laïcisme : Complexité et Humanité.*
- « *Dieu est toujours plus grand que notre idée de Dieu et la réalité plus complexe que notre expérience de cette réalité.* »

\*

Pythagore :

- *Le commencement est la moitié de tout.*
- *Le possible n'est pas loin du nécessaire.*

- *Délaisse les grandes routes, prends les sentiers.*
- *En quittant ton pays, détourne les yeux de la frontière.*
- *L'homme est mortel par ses craintes, immortel par ses désirs.*

Le 15 juillet 2001

Où trouver Dieu ?

En Chine traditionnelle et taoïste, il est dit que le monde a trois dimensions : le Ciel, la Terre et l'Homme au milieu. Il y a donc trois lieux où chercher Dieu. Il y a le Ciel, l'au-delà du monde, l'hors du monde : c'est la voie des Christianismes, des Islams, des Bouddhismes (*bors le Zen qui est bien plus Taoïste, par Chan interposé, que Bouddhiste*), du Judaïsme rabbinique, du Platonisme, des Idéalismes.

Il y a l'Homme : c'est la voie des Humanismes, des Matérialismes, du Stoïcisme, de l'Épicurisme, des Philosophies des Lumières, de la Franc-Maçonnerie.

Et il y a la Terre, l'en-deçà du monde, le dessous du monde : c'est la voie de la Kabbale, du Taoïsme, de l'Hindouisme, de l'Alchimie, des présocratiques, des Mystères d'Éleusis, du Dionysisme, des Chamanismes, des Animismes, de Teilhard de Chardin, de Nietzsche, de Bergson, des Mystiques monistes.

Il ne faut donc pas chercher à s'élever, mais à creuser : *Dieu est sous le monde.*

On pourrait parler de ce dieu dionysiaque comme d'un dieu chtonien, caché au plus profond du réel, « sous nos pieds ».

Dieu est Tout, Tout est Dieu.

Dieu est en Tout, Tout est en Dieu.

Et Dieu et Tout sont en l'Un !

Ce dieu-là, l'Un absolu, unique et unitaire, est la Réalité de la réalité, la Vie de la vie, le Devenir du devenir.

Il vit et advient au fond de tout ce qui vit et advient.

Il est sous le monde comme le fruit est sous son écorce, comme la fiancée est sous son voile, comme l'esprit et le sens sont sous la lettre et sous le signe, comme la connaissance est sous son symbole.

\*

Si l'Esprit est le siège de la Raison, comme le Corps est celui de l'Action et le Cœur celui de l'Amour, alors l'Âme pourrait être celui de la Volonté.

Cette Volonté est celle d'épanouissement et d'accomplissement, ce Désir divin comme je l'ai appelé jusqu'à présent, l'élan vital, l'entéléchie primordiale et fondamentale.

C'est aussi la Volonté de Puissance de Nietzsche.

*Comme les mots Corps, Esprit, Cœur et Âme sont à prendre dans leur sens symbolique le plus large et le plus riche, de même les mots Raison, Action, Amour et Volonté sont à prendre dans leur sens le plus cosmique et le plus métaphysique.*

*Raison sans rationalisme.*

*Action sans activisme.*

*Amour sans sentimentalisme.*

*Volonté sans fanatisme.*

\*

Il n'y a pas de lois de la nature, de ces lois qui seraient, aux dires des tenants de la science classique c'est-à-dire idéaliste, des lois préétablies, préexistantes à l'univers, absolues, immuables, hors du réel.

Il y a tout au plus des habitudes, des réflexes créatifs, des processus de récurrence paresseuse, comme ce peintre qui sait l'effet somptueux de tel rose de rouge indien et de blanc de zinc et qui, lorsqu'un rose s'impose, prépare toujours ce rose-là. Toujours ? Non, souvent : par réflexe, par habitude, par paresse. Mais d'autres roses étaient déjà venus sur la palette et y reviendront encore, selon les inspirations et les opportunités.

Il n'y a là aucune loi générale de la peinture en rose, il n'y a qu'une récurrence « accidentelle », mais efficace puisque ce rose-là est si beau, si somptueux.

Le 17 juillet 2001

Toute ontologie de l'Être postule implicitement ou explicitement que l'Être est rationnel, c'est-à-dire réductible par la raison humaine à des ratios, à des proportions, à des lois de proportionnalité.

C'est là qu'elle se démarque radicalement de toute métaphysique du Devenir qui, par étymologie, n'est pas, ne peut pas être une ontologie et qui, par logique, ne peut être rationnelle puisque cette rationalité entraînerait des lois de proportionnalité immuable et préexistante dont le devenir ne serait que la conséquence ou l'application.

Il n'y a d'existence que dans la variation, donc dans le changement ou le mouvement, dans la forme donc. Un espace infini infiniment plein d'une « substance » uniforme et homogène est un néant pur. Non pas « comme » un néant, mais un vrai néant.

C'est la forme qui engendre la substance et non l'inverse.

Et la forme est réponse à un désir, à une entéléchie.

C'est l'entéléchie qui est première et non la substance : Aristote et Descartes, ici aussi, ont tout faux !

La philosophie, c'est penser les croyances.

La métaphysique, c'est penser les croyances sur le Tout.

La théologie, c'est penser les croyances sur Dieu.

La science, c'est penser les croyances sur la Nature.

Et tout est croyance, et restera croyance.

Le rouge de ce ballon rouge n'appartient en rien au ballon ; il appartient à mon cerveau qui décode sous le label « rouge » une fréquence lumineuse transformée en impulsions électriques par la rétine de mon œil. Le « rouge » n'existe pas, pas plus que le Tout ou que Dieu ou que la Nature qui, eux aussi, sont des labels inventés par mon cerveau pour identifier ses propres fantasmes.

Seul l'Un existe et devient.

Une fois cela admis, alors on peut penser le Tout, Dieu ou la Nature pourvu que l'on sache que l'on pense des croyances et non des « êtres ».

Le fait qu'il existe « un parallélisme troublant entre l'ordre de la matière (*de la nature*) et celui de la raison » n'est pas un fait, mais une myopie.

La raison ne prend et ne retient de la nature QUE ce qui entre dans son ordre à elle. Tout le reste, soit le presque tout, est relégué au rang de singularités, perturbations, frottements, accidents, erreurs, illusions, bref : bruit.

IL faudrait donc dire qu'il existe un parallélisme évident et stérile entre l'ordre de la raison et celui de la portion de représentation de la nature qu'elle sélectionne avec soin au moyen de ses sens et de ses grilles de lectures des signes.

Même s'il y a des récurrences et des harmonies, la nature n'est pas rationnelle : *elle est sans raison*, dans les deux sens de cette proposition.

Je ne vis pas dans l'Un : « je » est vécu par l'Un.

Avec Heidegger : « L'homme est une histoire et non pas une nature », et pas seulement l'homme, mais tout ce qui existe et vit. Un processus local.

*« Heidegger : La philosophie occidentale, qui était partie de l'étant défini par les présocratiques comme une phusis c'est-à-dire comme un épanouissement de l'Être, s'est dégradée jusqu'à devenir la célébration de la technique ploutocratique ou du pseudo-humanisme démocratique. »*

Une métaphysique du Devenir ne peut qu'être existentialiste, contre toute forme d'essentialisme. Il n'y a pas d'« essence », il n'y a que des « accidents ».

Le 18 juillet 2001

L'Être n'existe pas, donc n'est pas.

Seul existe le Devenir.

Ce qui ne devient pas n'existe pas.  
Le non-être est ce qui n'existe pas (*ou pas encore*).  
La dualité être/non-être est une élucubration stérile et vide.  
Ni l'être, ni le non-être n'existent.  
Ni essence, ni néant.  
Il y a l'Un-en-Devenir-ici-et-maintenant.

Chaque homme est seul responsable du sens qu'il donne à la situation qu'il vit.  
Il en est responsable et libre.  
La situation n'est que factuelle, sans valeur, sans signification intrinsèque.  
C'est l'homme, en son for intérieur, qui lui donnera valeur et signification.  
La souffrance comme la joie sont des interprétations des faits, mais ne sont pas des faits en eux-mêmes. Et cette interprétation est libre.  
Même la douleur physique la plus intense n'est pas un fait, mais n'est que l'interprétation de messages nerveux strictement neutres.

Une métaphysique du Devenir ne peut qu'être phénoménologique en ce sens qu'il y a, ici-et-maintenant, une conscience qui interprète les signaux venus du monde dont elle émane et que ces signaux sont de purs phénomènes : ils sont les seuls liens possibles entre cette conscience et le monde comme manifestations de l'Un.

Le 25 juillet 2001

Que devient un homme lorsqu'il a tout perdu ?  
Libre !!!

Le 27 juillet 2001

Le bonheur, comme l'amour, n'est pas un état.  
Ils sont un projet, le fruit d'une volonté.  
Ils se construisent tous les jours. Opiniâtement.  
Ils sont des choix de vie.

Le 31 juillet 2001

*« Celui qui n'a pas le goût de l'absolu se contente d'une médiocrité tranquille. »*

PAUL CEZANNE

Le 8 août 2001

*« Je crois aujourd'hui encore que l'égalité est une notion futile, métaphysiquement parlant, et que la justice sociale ne peut être fondée sur l'égalité, mais sur la dignité de toute personne humaine. »*

NICOLAS BERDIAEV  
*Autobiographie*

L'égalité, le principe de l'égalité des êtres humains, même sans égalitarisme forcené, est une absurdité.

Je ne suis l'égal de personne parce que résolument et totalement différent de tous, non par la biologie, mais par l'essentiel. Les autres sont aussi peu comparables à moi que je le suis à eux et qu'ils le sont entre eux.

Cette idée – idéal – d'égalité, fondatrice de tous les systèmes démocratiques et de toutes les formes de socialisme, est une idée profondément – atrocement – chrétienne.

Elle est nivelante, uniformisante, médiocrisante.

Elle simplifie, arase, étête, écime, châtre, émascule, sclérose, nécrose, ampute, massacre, tue l'essentiel de l'homme : sa différence, l'originalité et le pouvoir de création qu'il porte en lui, son unicité spirituelle et culturelle.

L'égalité, l'égalisation sont une mécanique statistique de massification et de conformisme (*les sondages tiennent lieu d'opinion*) : chaque homme existe, mais « les hommes » ou « l'Homme », cela n'existe pas. L'homme moyen – donc médiocre – n'est qu'une vue de l'esprit pour esprit réducteur et simpliste, pour esprit idéologue, donc, qui, au mépris absolu de toute réalité, se complaît dans la manipulation d'idées – d'idéaux, d'idéités – aussi vides que vaines.

Dès lors que l'individu, que la personne, sont réduits à l'état de simple citoyen, le totalitarisme est inévitable. Dès lors que ces baudruches factices de patrie, de nation, d'état, de civilisation, d'ethnie, de religion prennent la place sur la personne individuelle et que celle-ci dépend d'eux, dans l'assistanat ou la soumission ce qui revient au même, alors l'humanité se meurt et avec elle sa force créatrice d'avenir.

Les social-démocraties occidentales centrées autour d'un État insidieusement et obséquieusement totalitaire, qu'elles soient protectionnistes et moralisantes comme de l'autre côté de l'Atlantique, ou démagogiques et pourrissantes comme de ce côté, n'offrent qu'une seule issue : NO FUTURE ! La médiocrité tue toujours, quel que soit l'emballage lénifiant dont on l'affuble.

Le seul chemin d'avenir possible pour les hommes d'Occident passe nécessairement par la démassification, par la déréglementation, par la désétatisation, par la désocialisation, par la désécurisation, par la désolidarisation, bref par la déségalisation.

Il faut bien voir que le principe d'égalité, en éliminant les différences et donc la richesse de leurs combinatoires, ne peut aboutir qu'à une impasse : celle de la guerre, de la violence. Ce sont les États et les idéologies qui se font la guerre, pas les individus !

Cumulés sur tout le XX<sup>e</sup> siècle, tous les meurtres de sang commis de par le monde contre des individus par des individus, forment une hécatombe infiniment plus petite que l'ensemble des guerres et massacres perpétrés au nom des patriotismes ou des idéologies. Les individus ne sont presque jamais sanguinaires, les États le sont toujours.

Celui qui n'a pas le droit d'être, de vivre dans la différence, n'a aucune chance de trouver un « autre » chemin, une autre issue dans les conflits de la vie. Si un seul chemin est permis, aucune adaptation, aucune évolution, aucune différenciation ne sont possibles. Alors, seule la violence permet d'en sortir.

L'égalité engendre la violence parce qu'elle est contre-nature.

Contrairement à ce que les idéologues rabâchent depuis trop longtemps, l'évolution humaine fera passer de la société à l'individualité : c'est la société, le social qui sont le stade primitif de l'homme. L'homme primitif est toujours grégaire, tribal, hautement socialisé et solidarisé avec ses congénères.

L'avenir passe par l'émiettement de toutes les sociétés et par l'émergence de l'individualité enfin libérée du carcan social.

Les sociétés – c'est-à-dire les institutions de pouvoir – ne sont que la réponse collective à l'infantilisme de l'animal humain.

Un homme adulte et libre n'a besoin de rien ni de personne pour lui dicter sa conduite : il sait où il va et sait comment y aller sans rien détruire, sans nuire à quiconque.

Tous les voyous, malfrats et autres casseurs, violeurs, violenteurs, voleurs, bagarreurs, assassins et petites frappes de banlieues sont des débiles infantiles, quasi analphabètes et l'échec cuisant du système carcéral et de toutes les tentatives de rééducation ou de réinsertion sociale le prouvent à foison, tous nettement irrécupérables. Ils n'ont aucune place dans l'avenir de l'humanité. Ce sont les chardons et chiendents du jardin : à arracher !

Mais au nom de l'égalité, ils sont protégés par le pouvoir et ses institutions : le pouvoir a impérativement besoin des voyous pour édicter des lois qui confortent son pouvoir, pour ainsi confisquer la liberté et l'autonomie de la majorité sous

prétexte de la protéger contre les agissements d'une minorité de malfaisants débiles qu'il suffirait d'éradiquer.

Plus généralement, la société occidentale, au nom de l'égalité, entretient un état de dépendance de tous au nom du droit égal de tous à la sécurité (*comme si quiconque pouvoir garantir l'avenir, alors que celui-ci n'est pas à subir par tous, mais à créer par chacun ! Mais les États procèdent encore d'une idéologie rationaliste, déterministe et mécaniste dont on connaît maintenant l'ineptie*) et conforte ainsi le clientélisme professionnalisé de tous les parasites qu'elle engendre pour amplifier ses institutions de pouvoir.

Peut-être ces parasites, sevrés de la vache laitière sociale, pourront-ils enfin recouvrer un peu de dignité, et se remettre debout, et se forger leur propre vie hors mendicité.

*« Ce problème le voici : la majorité des hommes mènent une existence dans laquelle l'essentiel n'intervient pas. L'extériorité leur suffit. Ils sont dépourvus de cœur, d'oreilles et d'yeux à l'égard de la véritable beauté. Le visible les satisfait et l'invisible n'exerce sur eux aucune séduction. La médiocrité est le pain quotidien de l'homme, et ce pain répond parfaitement à son appétit. »*

MARIE-MADELEINE DAVY

*Nicolas Berdiaev ou la révolution de l'Esprit*

\*

Le repos n'est qu'un cas particulier du mouvement, donc beaucoup moins riche que lui.

C'est pourquoi l'Un, poussé par sa volonté d'épanouissement total, a quitté sa perfection statique originelle pour partir à la recherche d'une éventuelle – *et improbable* – perfection dynamique.

Telle est l'origine de la création des mondes.

Telle est la cause du big-bang par l'émergence de nouvelles dimensions jusque-là potentielles seulement.

Le temps est né de l'invention de l'instant – *l'ici-et-maintenant* – face à l'éternité : l'instant seul permet le mouvement.

Le 10 août 2001

La mystique tient de l'âme.

La foi tient du cœur.

La théologie tient de l'esprit.

Le rite tient du corps.

Toute spiritualité authentique doit se nourrir à ces quatre sources ensemble, de manière bien équilibrée, sinon elle se pervertit en religion instituée.

\*

Tout ce qui existe vit, devient et advient.

Ce Tout est la manifestation de l'Un qui le sous-tend et l'intègre.

Pour l'homme, ce Un, au travers de ce Tout, présente deux faces : l'une tangible est le Monde, l'autre intangible est Dieu.

En l'homme, ce Un s'exprime et crée. En l'homme aussi il y a deux faces : l'une humaine procède du Monde, l'autre divine procède de Dieu.

L'Un est au-delà du Tout, donc au-delà du Monde et de Dieu, au-delà de l'humain et du divin.

En l'Un tout est mouvement, fluence, écoulement : tout est devenir, en création perpétuelle.

Cette création est libre, essentiellement, sans déterminismes a priori, sans lois ni nécessités autres que le désir de l'Un de s'accomplir pleinement, d'aller au bout de Lui-même et de toutes ses potentialités encore inconnues de Lui et inexpérimentées par Lui.

Les récurrences dans le Monde et en Dieu ne sont pas des « lois » préexistantes, elles ne sont que l'effet d'une mémoire créative qui privilégie certains chemins ou certaines formes mieux connus et plus efficaces.

Le Mal n'est que l'expression humaine, toute relative, de l'imperfection et de l'incomplétude actuelles de l'Un en devenir. La création, sous toutes ses formes, est l'antidote du Mal.

Mais l'Un qui est le seul Réel, est par-delà le Bien et le Mal.

Toute dualité naît du regard de celui qui regarde.

Au-delà de tout regard particulier, l'Un est non-dualité absolue.

La conscience de l'Homme est apte à atteindre l'Un par de multiples chemins et ainsi à sortir du plan de la finitude, de la souffrance et de la mort. Tous ces chemins procèdent de la même démarche : découvrir la vacuité de l'ego et, par le détachement et le rejet de toutes les illusions, de tous les esclavages, de toutes les idoles, rejoindre mentalement et consciemment l'Un au-delà du Tout, au-delà de Dieu et du Monde. Se reconnaître et s'accomplir comme vague sur l'Océan-Un, et là, devenir ce qu'il est en déployant, en accomplissant, en réalisant toutes les potentialités qu'il possède en germe, enfouies en lui.

\*

*« Ce problème essentiel consiste dans l'expérience personnelle considérée dans son opposition à l'égard de la socialisation du spirituel qui est la plus grave des aliénations religieuses. La plus grave, car la socialisation du spirituel évince Dieu et l'homme. En effet, la socialisation du spirituel*

*est à la fois déicide et homicide : elle fait de l'homme un robot et Dieu n'est plus qu'une création de ce robot. (...)*

*Toute religion véritable devrait être mystique. Dns la mesure où elle s'oppose à la mystique, elle se trahit. Le mystique – comme d'ailleurs le prophète – ne peut que s'insurger contre la socialisation du spirituel. »*

MARIE-MADELAINÉ DAVY  
*Nicolas Berdiaev ou la révolution de l'Esprit*

La prophétie, au sens hébraïque biblique, n'est ni prédiction, ni divination.

La prophétie est clair(e)-voyance, dans l'ici-et-maintenant.

Elle est sur-conscience dans l'instant et sur-présence au présent.

L'étymologie hébraïque de « prophète » (nabi = NaBYA) est le verbe NBA (« prophétiser ») qui est la forme réflexive de BA (du verbe BWA) qui signifie « venir ».

Le prophète est celui qui se vient, qui est venu à lui-même, qui s'est accompli pleinement dans l'ici-et-maintenant.

Le prophète est l'homme « transfiguré » qui passe au-delà (*trans-*) des apparences (*figures*).

Le prophète n'est pas homme de prospective, mais de perspective : il ancre profondément dans l'instant présent la perspective de l'accomplissement cosmique qui fonde à la fois une téléologie et une eschatologie absolues, universelles et personnelles.

\*

*« (...) le sens de la liberté est sans doute ce qui manque le plus aux hommes de notre temps. »*

MARIE-MADELAINÉ DAVY  
*Nicolas Berdiaev ou la révolution de l'Esprit*

Même en art pourtant affirmation suprême de la liberté comme lieu de création : l'art moderne fait du neuf non en créant authentiquement, mais en contredisant l'art ancien.

Faire le contraire, c'est aussi imiter !

Et imiter, c'est être esclave.

Plus généralement, notre temps est une ère de conformisme vulgaire, de médiocrisation généralisée, d'uniformisation mondialisante : elle est le pur et logique produit de la « démocratisation ».

Cette démocratie, dont les deux piliers sont l'égalité et la sécurité, est la plus grande ennemie de la liberté authentique.

L'absurde formule « Liberté, Égalité, Fraternité » est une contradiction intrinsèque : si l'on est libre, on n'est jamais ni égal, ni fraternel, et ainsi des deux autres permutations circulaires.

Cette formule intrinsèquement inepte devrait être remplacée par :

« Médiocrité, Égalité, Sécurité ».

Telle est la devise tacite de notre Occident moribond.

\*

L'essentiel n'est pas de communiquer, mais de communier.

Cela est vrai entre les hommes, cela est vrai entre l'homme et le monde, entre l'homme et dieu.

La communication est un face-à-face médiat, symbolique, artificiel et vain :

$$1 + 1 = 2.$$

La communion est un dépassement, une ex-stase, une transfiguration, un processus fusionnel non pas au détriment, mais au-delà des individualités :

$$1 + 1 = 1.$$

Là est la clé de toute fraternité authentique au-delà des amitiés ou des solidarités : communier sans communiquer.

Le 11 août 2001

Le grand choix fondamental, central, vital de tout individu et de toute société se place entre Liberté et Sécurité.

L'Occident – et à sa suite, toute sa sphère d'influence mondiale – a choisi la Sécurité et a sacrifié la Liberté.

De ce choix découlent toute sa structure d'organisation et de fonctionnement au niveau des individus comme des collectivités, toutes ses règles morales et sociales, tous ses systèmes philosophiques, bref, toutes ses valeurs.

Or, la sécurité étouffe, sclérose, fige : elle brime toute créativité et impose ses récurrences, ses conformismes, ses mécanismes.

Car derrière toute liberté, derrière toute créativité, il y a risque. Risque de changement, de mouvement, de doute, de danger réel parfois ou imaginaire le plus souvent.

L'homme sécuritaire ne pourrait le souffrir.

Être sécuritaire, c'est avoir peur de la vie et du monde, de la nature et des idées.

C'est être tétanisé, donc immobile, figé, fixé, mort !

Ne surtout pas oser vivre sa vie.

Ne surtout pas oser aller à la rencontre de l'inconnu.  
Ne surtout pas oser se défier, ni défier le monde et ses événements.

Et à force d'être cocooné dans et par son système, l'homme sécuritaire devient faible, fragile, peureux, pleutre et couard. Il vit sa vie par procuration, au travers de la lucarne de sa télévision. Il abdique toute dignité et renonce à toute révolte en échange d'un confort douillet que rien ne viendrait troubler.

Sécurité sociale, sécurité de l'emploi, sécurité policière, sécurité nationale, sécurité civile, sécurité aux frontières, sécurité routière. Voilà les piliers de l'Occident. Et pour entretenir les peurs et garantir la viabilité et la durabilité des institutions sécuritaires, on cherche de nouveaux risques de risque, parfois on en trouve, souvent on en invente.

« Obéissez à mes lois et je vous garantis votre sécurité en échange » : tel est le discours de base de toute institution de pouvoir.  
Tomber malade, se blesser, souffrir, mourir : tout cela a toujours été regrettable. C'est devenu inadmissible ! Que fait l'État ? Que fait Dieu ?  
Puisque Dieu semble impuissant ou indifférent, il reste à Le renvoyer dans Ses limbes agnostiques ou athées. Quant à l'État, la machinerie démocratique donne l'illusion de permettre le choix de ses tyrans et de modifier la nature du pouvoir, ces leurres apaisent le mécontent.

Choisir la sécurité, c'est refuser la Vie.  
Parce que la Vie est risque, aventure, incertitude et danger.  
Parce que la Vie finit toujours « mal ».  
Parce que la Vie ne se vit réellement qu'en liberté, en assumant soi-même ses propres responsabilités, en assurant soi-même sa propre sécurité.

Je n'aime pas beaucoup les mots de « faibles » ou « forts », parce qu'il y a derrière eux comme un relent de violence ou de brutalité, comme un soupçon d'oppression ou de brimade que je récusé.

Utilisons-les prudemment, néanmoins, comme Nietzsche le fit avec les mêmes précautions.

La sécurité est l'appétit des faibles.

La liberté est l'appétit des forts.

Les faibles ont peur des forts et les jalouent ; les forts n'ont que faire des faibles.

Et l'Occident, pourri par les valeurs et l'esprit chrétiens des « Béatitudes » évangéliques (« Heureux les faibles, heureux les pauvres, etc. »), est devenu un monde de faibles, bâtis pour les faibles et pour eux seulement.

Il ne s'agit pas d'imposer aux faibles une liberté qui les effraie et dont ils ne sauraient que faire, hors quelques caprices infantiles : libre à eux de vivre en esclave d'un système sécuritaire qui leur convienne.

Mais pourquoi cette sécurité est-elle imposée aux autres, aux forts, qui n'en ont que faire, et qui ne demandent qu'à vivre en paix et en liberté en dehors du système des faibles ?

Je pense très profondément qu'il y a deux polarités marquées entre, d'une part, « faible, sécuritaire, grégaire et infantile », et, d'autre part, « fort, libertaire, solitaire et adulte ».

L'homme sécuritaire est fortement infantile : enfant de dieu, de l'État, de la patrie, obsédé de jeux et de divertissements, assoiffé de gadgets et de modes, adorateur de toutes les idoles de pacotille du show-business, du sport ou d'ailleurs. Et le système fait tout pour l'infantiliser davantage : pouvoir oblige.

Et l'enfant est d'abord dépendant, assisté, protégé : donne-moi la main Papa ! Voilà décrites en un mot toutes les social-démocraties occidentales.

Face à cette mascarade, la seule revendication à faire fermement est celle d'avoir, individuellement, la possibilité réelle de dire NON au système sécuritaire, de le refuser pour soi, de renoncer à ses mirages, d'en sortir radicalement.

Bref, celle d'établir deux statuts parallèles : celui de citoyen, membre volontaire des systèmes sécuritaires des États, et celui d'apatride, exclus volontaires de ces systèmes, assurant lui-même sa survie et assumant lui-même sa vie, librement et responsablement.

Si les faibles triomphent intégralement, c'en est fini de l'humanité : elle entrera en stagnation, puis en sclérose, en nécrose enfin.

Si les forts parviennent à se créer un espace de liberté en dehors du monde des faibles qui continueront à mener en paix leur médiocre existence, alors l'espoir est permis.

\*

*« Presque toutes les cultures de l'humanité connaissent le chamanisme. Les chamans ne sont ni des chefs, ni des prêtres, ni des sorciers, ni des sages. Leur rôle consiste simplement à réconcilier l'homme avec la nature. »*

BERNARD WEBER

*L'encyclopédie du savoir relatif et absolu*

Le 12 août 2001

L'ADN d'une cellule détermine l'ensemble des potentialités incluses dans la cellule. Ces potentialités pourront éventuellement s'exprimer si le processus de morphogenèse leur en donne l'occasion.

Ainsi, si certaines cellules sont mises en situation de devenir des cellules d'iris oculaire, elles seront bleues ou marron selon leur code génétique. Mais ce n'est pas l'ADN qui constitue le programme de ce processus morphogénétique. Ce processus est la résultante d'une dialectique d'interférence-interaction entre les potentialités de différenciation-spécialisation des cellules et les pressions d'un champ morphique exogène (celui développé par la matrice de la mère par exemple). Laissez des cellules se multiplier librement dans un milieu nourricier isotrope (une coupelle horizontale, par exemple), elles se multiplieront toutes pareilles pour former un tissu homogène, sans jamais se différencier-spécialiser comme elles le feraient dans un milieu anisotrope comme une matrice. Le code génétique détermine ce qu'un individu ne peut pas devenir biologiquement (*avoir des yeux marrons s'il a le gène des yeux bleus*), mais ne détermine en rien ce qu'il devient réellement ! L'ADN n'est qu'un programme de duplication cellulaire : il reproduit des cellules à l'identique de la cellule mère, avec les mêmes caractéristiques et potentialités.

Le 13 août 2001

La physique quantique et, après elle, la théorie des super-cordes, permet enfin d'abandonner toutes les visions corpusculaires de l'univers – et les incompréhensibles forces à distance qui leur sont associées. Cette illusion corpusculaire était liée à nos modes de perception – et surtout aux fenêtres étroites et rudimentaires de nos perceptions –, elle n'est plus de mise aujourd'hui. La vision de l'univers actuelle, en cela convergente avec les plus anciennes traditions spirituelles, est vibratoire, ondulatoire. L'univers est façonné à partir de quelques vibrations fondamentales – la gamme cosmique – et s'élabore par interférences et harmonisations de plus en plus complexes. Ne survivent que les complexes harmoniques « harmonieux » et ces leitmotiv-là (au sens wagnérien) se perpétuent en engendrant de la récurrence. Un « être » est un complexe d'interférences, de résonances et d'harmonies, un « accord », en somme, qui s'accorde plus ou moins bien avec la symphonie à laquelle il appartient. Chaque être est un nœud musical, un nœud de vibrations.

\*

L'idée (et le mot) « table » n'est qu'un résumé des milliers de tables réelles qui existent ; elle n'en est pas le principe ou l'essence. L'idée de « table » ne préexiste pas aux tables réelles.

Les « lois » de la nature, de même, sont le résumé de myriades de récurrences observées dans la nature ; elles n'en sont ni le principe, ni la cause !  
Les « lois » de la nature ne préexistent pas aux récurrences réelles. C'est parce qu'il y a des récurrences naturelles que l'homme y voit des « lois » de la nature.

Les tables réelles existent non pas parce qu'elles sont les effets (les réalisations, les incarnations) d'une cause qui serait l'idée (transcendante) de « table » (c'est le point de vue idéaliste et essentialiste), mais parce qu'elles sont la solution à un besoin réel (c'est le point de vue téléologique et existentialiste).

De même, les phénomènes sont non pas les effets (déterminés) d'une cause transcendante (les « lois » de la nature), mais sont les réponses à un besoin (désir) de *devenir* ; parmi ces réponses, celles qui « marchent » sont reproduites, par paresse, et engendrent des récurrences qui donnent l'illusion de l'existence de « lois » de la nature.

Mais ces « lois », comme les « idées » ou les « valeurs » transcendantes ou absolues ou pures, sont de purs fantasmes illusoires et vides.

\*

L'homme a tout fait, tout tenté, pendant 25 siècles, pour faire entrer l'univers réel dans SA grille de lecture (neurobiologique, réductionniste, analytique, cartésienne, mécaniciste, déterministe, etc.). Cette tentative est un échec ; le XX<sup>e</sup> siècle l'a démontré.

L'homme, pendant tout ce temps, a cru que son monde était l'œuvre d'un dieu ingénieur ; il a découvert, il y a peu, qu'il était l'œuvre d'un dieu artiste.

Le 19 septembre 2001

Il y a toujours un chemin.

Rien n'empêche l'eau de couler.

Le seul obstacle est toi en toi.

Le 20 septembre 2001

Tout attracteur engendre un champ morphogénique qui influe sur la forme (dans l'espace) et la trajectoire (dans le temps) des êtres qui y sont plongés.

Réciproquement, les êtres vivants, par la force de leur désir et de leur volonté, engendrent une énergie spirituelle susceptible de faire évoluer les attracteurs et donc les champs morphogéniques de façon à ce que ceux-ci leur soient favorables, c'est-à-dire induisent des rencontres/événements positifs, constructifs, créatifs. Plus un être développe un haut niveau de désir/volonté et d'énergie spirituelle, plus il influe sur les attracteurs et les champs morphogéniques, et plus il devient libre. Pour développer un haut niveau d'énergie spirituelle, il faut éliminer les obstacles que sont la peur et la colère, c'est-à-dire cultiver le détachement et dépasser l'ego jusqu'à ne plus en faire qu'une apparence illusoire.

Par contre, pour développer un haut niveau de désir/volonté, il faut cultiver l'entéléchie, la soif d'accomplissement et de plénitude que l'on a en soi : le chemin le plus immédiat, en ce sens, est celui de la présence totale au présent et à ses beautés, celui de la vigilance permanente et de l'ouverture totale à ce qui advient. La fraternité authentique, par la convergence forte des désirs/volontés, fait entrer les énergies spirituelles en résonance et décuple ainsi leurs puissances à modifier favorablement les attracteurs et champs morphogéniques concernés : c'est la résonance morphique.

Le 21 août 2001

Les plus grands dangers de ce monde, aujourd'hui, sont la concentration des pouvoirs, le pillage des forêts et des océans, et la ludolâtrie des masses. Ces trois dangers sont fortement corrélés : pendant que les masses cuvent leurs plaisirs vulgaires dans l'assoupissement et l'indolence, les démagogues politiques ou économiques, et les spéculateurs de tous poils confisquent et concentrent tous les pouvoirs afin d'impunément satisfaire leur désir égoïste de puissance et de richesse à court terme, quitte à détruire la planète et à sacrifier les générations futures et la Vie en général.

La boucle est bouclée.

\*

Un mot clé : « impassibilité » au sens étymologique, inaccessibilité à la souffrance, ataraxie, détachement.

Le 26 août 2001

Toute l'histoire de la pensée occidentale se ramène à une caque nauséabonde où se litent alternativement des couches de harengs platoniciens et aristotéliens. L'occident navigue depuis près de trois millénaires entre idéalisme et rationalisme.

Et de ce fût de chaînes (*sic*), s'écoulent successivement des jus infects qui se nomment christianisme, scolastique, thomisme, humanisme, cartésianisme, absolutisme, « lumières », démocratisme, égalitarisme, romantisme, athéisme, scientisme, positivisme, patriotisme, nationalisme, missionnarisme, colonialisme, marxisme, fascisme, nazisme, communisme, socialisme, totalitarisme, freudisme, puritanisme, mercantilisme, économisme, boursicomanie, humanitarisme (le dernier avatar en date du missionnarisme chrétien athée), etc.

Deux sources, donc, avec d'un côté Platon, et de l'autre Aristote.

Avec Platon, on flirte avec l'ontologie en ceci que ce qui est, est dual avec ici la matière et le monde et la réalité forcément vils et impurs et salissants, et là-bas l'idée, l'idéal, la pureté, le « Bien », le « Beau », le « Vrai », le « Sacré », les « vraies » valeurs.

Avec Aristote, on drague la méthodologie avec tout ce non-dit quant à la « vraie » approche de la vraie « Vérité » : logique, raison, raisonnement logique, objectivité, quantification, objectivité, : idéalisme encore !

Deux impasses qui se renvoient la balle mutuellement depuis trois millénaires.

Mais à côté de cette caque qui pue et qui tue (les hommes, la nature, la terre, le monde) au nom de la vie, de l'amour et de la paix, coule un petit ru.

Celui qui va d'Héraclite d'Éphèse au « New Age », en passant par les cyniques, les premiers stoïciens, certains « Pères du désert » chrétiens, les Kabbalistes juifs, Maître Eckhart, Tauler, Ruysbroeck, saint François d'Assise, Rabelais, Dante, Montaigne, Bergson, Rimbaud, Teilhard de Chardin, Emerson, Thoreau, Einstein, la « beat generation », les hippies, etc., *et surtout et par-dessus tout, Nietzsche !*

Bref ce petit ruisseau de tous ceux qui ne croient à aucun idéal ni à aucune idéologie, qui ne croient pas en la seule raison, de tous ceux qui savent que la seule réalité est ici-et-maintenant et que chaque homme est une créature bien imparfaite et bien fragile qui cherche à se trouver, du mieux qu'elle peut.

Tout l'enjeu de notre époque est de savoir si tous ceux qui s'empiffrent grâce à l'impasse aristotélo-platonicienne classique, pourront laisser le ruisseau alternatif vivre et irriguer les terres désertiques qu'ils ont engendrées.

Bifurcation.

Le 28 août 2001

Est-ce que je crois en la réincarnation, en la résurrection, en l'immortalité de l'âme ?  
La réponse est : oui !, à la condition exprès et radicale que l'adjectif « personnel » ne soit accolé à aucun de ces trois concepts.

Je crois en la réincarnation (*permanente*) de l'Un dans l'Un.

Je crois en la résurrection (*permanente*) de l'Un dans l'Un.

Je crois en l'immortalité de l'âme cosmique de l'Un.

Il ne s'agit d'ailleurs ni de foi, ni de croyance, mais d'évidences, de tautologies.  
Comment l'ego, qui est la plus pénible et la plus lourde des illusions, pourrait-il se réincarner, ressusciter ou s'immortaliser ? L'océan est éternel, pas la vague.

Le 1<sup>er</sup> septembre 2001

Dieu est Tout !

Même ce SS prenant ce bébé juif par les pieds pour lui fracasser le crâne contre le mur en pierres.

Dieu est Tout !

Même ce SS.

Dieu est Tout !

Dieu ne pourrait être Dieu, c'est-à-dire Devenir pur et libre, s'il n'y avait pas en Lui, aussi, des ignorances, des impasses, des échecs, des souffrances...

Là où il n'y a plus que des certitudes, il n'y a plus de liberté.

La création, l'invention, la découverte impliquent aussi l'échec et l'erreur.

Dieu est omniscient en ce sens qu'Il sait tout ce qui se sait en Lui.

Mais ce qui ne se sait pas encore, Il ne le sait pas non plus !

L'avenir est inconnu, même de Dieu.

Il y a bien des indices, des intuitions, des signes, des récurrences, mais point de certitude, jamais !

Plus on s'éloigne de la plaine et de ses routes, plus on quitte les chemins, plus on risque de se briser des os.

Le mal dans le monde, c'est cette douleur-là, l'os qui rompt sous la pierre loin des sentiers balisés.

En se cherchant Lui-même, Dieu découvre aussi Ses propres impasses !

Le 2 septembre 2001

Le monothéisme en fixant une perfection immuable et immobile, éternelle et définitive, dans l'au-delà du monde, enferme le Devenir dans une finitude, dans une impasse : la création, le processus créatif devront nécessairement s'achever, au mieux asymptotiquement, en atteignant cette perfection ultime.

Même si asymptote il y a, elle ne pourra être transgressée même par Dieu Lui-même.

Le monothéisme est une invention récente. On la doit au pharisaïsme dont procèdent encore le rabbinisme juif et les christianismes actuels. Il s'agit d'une forme dégradée et populaire du Judaïsme originel, plus orienté vers l'agora et la rue que vers le Temple et le Sacerdoce.

Il serait vain de vouloir trouver une trace de ce monothéisme dans la Torah, du moins dans le texte originel hébreu.

On y trouve par contre un monisme qui unit dans l'Un ineffable la multitude des êtres qu'ils soient des hommes ou des dieux (*Élohim est bien un pluriel*).

« *Écoute Israël*  
*YHWH des dieux*  
*YHWH est Un.* »

Le nom de cet Un est ; qui est une forme construite du verbe « être » qui est à la fois au participe présent et à la troisième personne du singulier du mode accompli : « Il sera l'étant » ou « Il est devenant ».

Et lorsque, sur l'insistance de Moshé, l'Un révèle enfin son nom à Lui, Il dit :

*AHYH ASheR AHYH*  
Je serai ce que je serai

ou, mieux, « Je suis devenant ce que je suis devenant ».

Le premier verset de la Genèse est éloquent :

ce que l'on traduit classiquement par « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre », doit être traduit littéralement par : « Au commencement, Il créa des dieux avec les cieux et avec la terre. » Le sens et la portée sont tout autres !

Les lectures et traductions de la Bible ont été falsifiées de façon à y faire entrer le monothéisme, le péché originel, la résurrection des morts, l'immortalité de l'âme, les rétributions personnelles post-mortem, etc., qui ne s'y trouvent absolument pas, et n'ont rien à y faire.

Tous ces concepts-là viennent de l'hellénisme, platonicien, stoïcien, pythagoricien, ils n'ont rien de sémite.

La Bible hébraïque et le Judaïsme de Moshé et de ses successeurs, sont les expressions d'un monisme radical extrêmement proche du taoïsme, du vedanta, les mystiques rhénans anciens l'avaient parfaitement bien compris. Nietzsche, Schopenhauer, Bergson et Einstein aussi.

En ce sens, dans *L'absurde et la grâce*, Jean-Yves Leloup écrit :

« *Pour un Sémite, il n'y a pas d'autre dieu, pas d'autre Réalité que Celui qui est la Réalité. C'est l'expérience de cette Réalité qui constitue (sa) gnose.* »

Ce monisme polythéiste se retrouve aussi tout au long de la Kabbale juive qui a tant été décriée au nom de son soi-disant panthéisme : l'Un se montre multiple, parcourus d'êtres et de forces et de puissances multiples qui tous émanent de Lui, tout comme la forêt intègre et unit des myriades de plantes, immenses ou minuscules, jolies ou laides, visibles ou cachées qui toutes procèdent du même humus, des mêmes éléments chimiques, du même processus de Vie ; et eux tous procèdent de l'Un et Lui seul.

\*

Tout dialogue avec la logique – donc avec la raison, la rationalité, le rationalisme et les rationalistes – est impossible puisque la logique est forcément et essentiellement axiomatique et tautologique.

Tenter d'argumenter pour l'alogique contre la logique, c'est incontournableement user de logique : pas de duel loyal, seulement une insurrection bien vite réprimée. L'essence même de la logique est d'être fermée, d'imposer sa méthode de pensée en récusant d'office et d'emblée tous les autres modes de pensée.

Ce qui ne peut être logiquement argumenté et construit, n'est pas.

Pourtant, la logique ne « produit » aucune vérité, elle ne peut que déduire des « vérités » secondes au départ de « vérités » antérieurement admises.

Elle affirme, de plus, que le concept « vérité » a un sens, évident et définitif, que ce qui est vrai reste vrai, que ce qui est vrai ne peut être faux, etc.

La logique est un enfant de l'idéalisme, de l'idée de Vrai au sens platonicien.

Pourtant « Vérité en-deçà des Pyrénées, mensonge au-delà », écrivait déjà Pascal.

Pourtant, il n'y a pas de vérités ; il n'y a que des convictions. Convictions qui, toutes, ne sont qu'actes de foi et d'intuition, fruits de l'irrationnel en l'homme.

L'irrationnel seul, l'alogique seul, engendrent ces convictions que la rencontre avec la Réalité trempe ou effrite.

Mais la logique rétorque : je ne prétends point affirmer ni confirmer les axiomes, les « convictions », mais je prétends leur en tirer tout le suc : « si ceci est vrai, alors tout cela est vrai ». Mensonge ! Ceci n'est jamais « vrai » dans l'absolu, seulement dans tel contexte, dans telle optique, à tel moment, en tel lieu, et pour « untel » : « Vrai » n'existe pas et l'on ne peut RIEN en déduire ! Il n'y a que ce que je veux, que ce que je crois, que ce que je sais ici-et-maintenant. Tout le reste est fantasmagorie.

La volonté, ne l'oublions pas, est plus forte que la réalité, elle la forge, l'invente, la crée à chaque instant. La réalité se reconstruit à chaque instant par la rencontre entre la puissance vitale et les contraintes des éléments. Il suffit que la puissance de Vie soit assez forte pour que ces contraintes baissent pavillon. Lorsque l'orchestre improvise avec force et talent, la partition se tait !

Il n'y a rien de logique, là-dedans. La logique, c'est la foi en une rationalité cosmique à laquelle tous les phénomènes seraient soumis ; c'est une supposition

gratuite, mais tellement sécurisante : puisque le monde est « logique », donc soumis à un *logos*, je n'ai pas la responsabilité de le réinventer et de le faire vivre à chaque instant.

La science est ce vaste effort pour trouver dans le cosmos un logos qui l'explique et qui puisse sécuriser l'homme : mais le logos n'existe que dans le regard de celui qui le guette.

Un œil de marteau ne voit que les clous.

Un œil de rationaliste ne voit que de la rationalité rationnelle – ou en invente, le cas échéant – quitte à passer tout le reste, toutes les exceptions, tous les « frottements », toutes les « déperditions », tous les « bruits », toutes les « perturbations », toutes les imperfections et imprécisions, au bleu.

La logique est née d'un immense besoin humain de se rassurer.

Elle est née aussi de son immense besoin de communiquer et de convaincre : d'enlever la conviction de l'autre et d'avoir « raison ».

Là encore, le leurre est aussi immense que le besoin : à toute argumentation vient une contre-argumentation, tout aussi « logique » partant simplement de convictions originelles différentes. L'argumentation logique n'a jamais emporté la conviction de quiconque, sinon il y aurait belle lurette qu'il n'y aurait plus de néo-nazis, de communistes, de fascistes, de socialistes, de capitalistes, de (néo)colonialistes, d'antisémites, etc.

La conviction naît de la foi et ne peut être transmise que par la foi, dans la foi.

Et les langages de la foi ne sont pas ceux de la raison, de la logique et de l'argumentation : ils sont ceux de l'image, de la poésie, de l'émotion, du slogan, de l'aphorisme, du péremptoire.

Si la conviction est forte et solide, suffisamment forte et solide pour apporter à celui qui la porte, plus de joie que les autres, alors elle survivra, se développera et se répandra. Point de logique là-dedans !

Pour dépasser cette rassurante mais réductrice logique, d'autres méthodes, d'autres modes de communication et de conviction doivent être mis en branle.

Tous relève de l'analogie : du symbole, de la parabole, de la métaphore.

« Comparaison n'est pas raison » dit-on ; raison de plus.

La question est : au-delà du discours logique, dans le domaine de l'analogique, comment assurer qu'une démarche ou qu'un discours puissent être sains et crédibles, et non manipulateurs, idéologiques, dogmatiques, démagogiques, fantasmagoriques, mensongères ?

Le slogan ou l'aphorisme prête le flanc à ces déviations.

Il faut donc inventer un nouveau « discours de la méthode pour bien conduire sa pensée au-delà de la raison ».

IL faut donc chercher des critères de plausibilité afin de valider une métaphore par son esthétique, sa richesse combinatoire, sa familiarité, sa compatibilité avec les métaphores connexes qui ont déjà fait leurs « preuves », etc.

Lorsque la « Vérité » n'existe plus, il ne reste que l'efficiencia, ici-et-maintenant, pour-moi-et-pour-personne-d'autre.  
Ce discours de la (les) méthode(s) reste à écrire.

Le 3 septembre 2001

Y a-t-il d'autres êtres pensants que l'homme dans l'univers ?  
Cette question qui hante tellement tant d'astronomes, de radioastronomes, d'astrophysiciens, est peut-être amusante, mais sans le moindre intérêt.  
Le fait qu'il puisse en exister ne change rien au fait que nous, nous soyons ici-et-maintenant.

Ce fantasme participe d'un processus bien plus profond : aller prendre ailleurs plutôt que de chercher ici. Prédation culturelle. Comme si c'était la réponse qui est intéressante. La vie n'a de poids et de valeur qu'en tant que marche sur un chemin : atteindre n'a aucun intérêt. Atteindre quoi, d'ailleurs ?

Qu'il y ait d'autres êtres pensants m'indiffère totalement.  
Ce qui m'importe, c'est qu'il y ait pensée ici-et-maintenant.  
« Il » de « il pleut », comme « il » se doit.

\*

Devenir « saint » c'est avant tout devenir « sain ».  
Au-delà du facile jeu de mots, se profile un très profond message, clé de toutes les ascèses de purification, de sanctification, de divinisation.

Devenir « sain » : exempt de maladies, de douleurs, de malformations, de cicatrices, d'empoisonnements plus ou moins volontaires, de pourritures, tant au plan corporel qu'aux plans émotionnel, intellectuel et spirituel.

Larousse écrit : « Sain : *qui ne présente aucune atteinte pathologique ou anomalie. Qui est doué d'un bon équilibre psychique ; qui n'est pas corrompu, perverti ; équilibré. Qui ne présente aucune anomalie ; où tout est régulier, normal. Conforme à la raison, à la pondération ; qui ne s'écarte pas de ce qui est jugé normal ; raisonnable, sage. Qui est favorable à la santé des individus. (Maritime) Se dit d'une zone maritime qui ne présente aucun danger pour la navigation, où il n'y a pas d'écueil.* »

Que d'inepties hors le *maritime* ;  
Mais combien difficile de les pallier.

Le 4 septembre 2001

*AHYH ASheR AHYH*

Voilà une des seules (mais la plus immense) paroles bibliques divines qui soit authentiquement métaphysique (ontologique, pour être précis). Elle est intraduisible en Français comme dans toutes les langues qui ne connaissent pas la différence entre mode accompli et inaccompli. En anglais, cependant, malgré que la traduction « officielle » soit « I am who I am », elle pourrait être plus justement traduite par « I am being what I am being » : je suis en train d'être ce que je suis en train d'être.

Seul l'Espagnol possède sur le verbe « être » utilisé ici, les deux nuances existentielle « estar » et essentielle « ser » (*peut-être un héritage de cet âge d'or que fut la longue domination arabe sur l'Espagne*). En couplant ces deux verbes, quatre traductions sont possibles :

Soy lo que soy  
Estoy lo que soy  
Soy lo que estoy  
Estoy lo que estoy.

Sachant que la logique de toute langue veut que dans « je suis quelque chose », c'est le « quelque chose » qui est l'important, le premier « je suis » n'étant que la désignation du sujet auquel s'applique ce « quelque chose ». C'est donc le second *AHYH* qui détermine la portée de la parole.

Donc, parmi les quatre traductions espagnoles possibles, les deux premières sont à rejeter puisqu'elles mettent l'emphase sur « soy », sur l'être dans ce qu'il a d'essentiel, d'acquis, de figé, d'ontique, de définitif.

Les deux dernières sont plus intéressantes : c'est l'étant-ici-et-maintenant qui est central : « estoy ». « Estoy-aqui-y-hoy. »

La dernière des quatre est l'expression d'un existentialisme absolu qui fait de l'instant présent et de son mouvement de devenir la seule réalité. Elle convient bien.

L'avant-dernière est plus subtile puisqu'elle identifie l'essence à l'existence : le fait d'exister ici-et-maintenant (*avec toutes les fondamentales connotations de mouvement et de devenir, d'inachèvement et d'inaccomplissement*) est le cœur de l'essence divine. Dieu est existence au-delà de l'existence de Dieu.

L'essence de Dieu est d'exister, est « exister », est l'existence, est « existence ».

Le même type d'exercice pourrait être tenté en vue de rendre le Nom ineffable hébreu : *YHWH* (*mélange subtil de troisième personne du singulier, d'inaccompli et de participe présent*).

L'Anglais pourrait donner pas mal : « He-being ».

Et l'Espagnol, un peu mieux : « Estando ».

Le 7 septembre 2001

D'abord croire  
Ensuite douter.  
Puis douter de ses propres doutes.  
Et enfin rencontrer l'Évidence  
Et ne plus ni croire ni douter !

Le 12 septembre 2001

« Dieu a oublié l'homme, Dieu s'est retiré du monde, Dieu a abandonné l'humanité, etc. »

Mais Dieu n'a rien à faire de l'homme !

Ou, plutôt, Dieu n'a pas plus à faire de l'homme que de l'amibe ou de l'arbre ou de la musaraigne ou de l'iris, ou de la guêpe, ou du bacille de Koch, ou du scorpion.

Ce qui est mort, c'est l'anthropocentrisme sous toutes ses formes.

Et avec lui, ses rejetons : l'humanisme, l'humanitarisme, l'absolue dignité de toute personne humaine, les droits universels de l'homme, etc.

Dieu n'a pas plus à faire de l'homme que de n'importe quelle autre « créature » qui toutes, l'homme compris, n'ont d'autre cause et d'autre justification à leur existence que de servir la « cause de Dieu » : parachever le monde en le menant, créativement, à s'épanouir et à s'accomplir le plus bellement possible.

L'homme, si arrogant et si fier de son bout de cerveau (*bout de cerveau dont la plupart des humains, manifestement, ne connaît pas encore le mode d'emploi*) s'est-il déjà demandé ce que les autres « créatures » peuvent penser de lui ?

C'est peut-être en se posant cette question et en en prenant toute la mesure que prend sens l'idée bouddhique de « compassion universelle » : toutes les créatures participent de et au même mystère, non sur un pied d'égalité (*ce mot n'a aucun sens, une pomme est-elle égale à une poire ?*), mais chacune selon sa voie et ses différences, « chacun selon son espèce » dirait la Genèse.

Mais l'homme est tellement persuadé de trôner au centre de l'univers, qu'il s'arroge tous ces droits que le pire des despotes n'aurait jamais osé s'octroyer.

Réduite à sa plus simple expression, la sagesse ne dit qu'une chose : « Homme, comprends que ta mégalomanie et ton égocentrisme natifs sont ta tare originelle ». S'il est un péché originel, ce ne peut être que celui-là, et Eve n'y est pour rien, au contraire !

Si l'humanité entière disparaissait demain, rien ne changerait ni à l'échelle de l'univers, ni, *a fortiori*, à l'échelle de Dieu.

L'homme est INSIGNIFIANT.

L'homme n'a de valeur ou de poids ou d'importance ou de génie qu'à ses propres yeux.

L'homme n'est rien !

Une écume parmi des myriades de vagues sur la surface de l'océan.

Un grain de poussière parmi les myriades de minéraux d'une montagne.

Un coquillage brisé parmi les myriades de sable d'une plage.

Dieu n'a que faire de l'homme.

L'homme a tout à faire de Dieu.

Plutôt qu'une théologie du « retrait de Dieu », serait-il opportun d'entamer – *si tant est qu'une théologie quelconque puisse être d'un quelconque intérêt* – une théologie du « retour de l'homme », une théologie de la « *teshuvah* » selon la tradition juive.

Dieu n'a que faire de l'homme, mais l'homme a tout à faire de Dieu : que l'homme fasse donc les premiers pas ! Qu'il sorte enfin de son ghetto mégalomane, qu'il fasse enfin amende honorable, qu'il prenne enfin acte qu'il n'est le maître de rien et le collaborant de tout, qu'il cesse enfin de gueuler « Je » et commence enfin à œuvrer « Nous » et à prier « Il ».

Ce qui est, est Un absolument, radicalement, définitivement.

Toute créature court à sa propre perte dès lors qu'elle se prend pour le centre ou le but ou la cime de ce qui est.

L'homme est né fragile, bien plus fragile que la plupart des autres créatures ; d'aucuns disent que le bébé d'homme né à terme est en fait né terriblement prématuré (*la grossesse humaine « normale » comparée à celle des autres membres de la gent animale devrait être de l'ordre de 18 mois*), ce qui expliquerait son incapacité à se mettre debout et à vivre par lui-même dès les premiers instants.

Qu'importe : l'homme est fragile, même adulte, sans poils, sans crocs, sans griffes, sans venin ; il ne peut survivre facilement dans l'écosystème tel qu'il est.

Il a donc été sommé, dès ses premiers instants, de développer son intelligence et sa créativité, c'est le bon côté.

Mais sa fragilité foncière l'a aussi amené à développer un complexe d'infériorité (*biologique*) qu'il n'a pas tardé à compenser par un terrible complexe de supériorité (*psycho-culturelle*). En une phrase, voilà résumés toute la condition humaine et tout son choix ontologique entre « intelligence créative » et « névrose mégalomane ».

La charnière paradigmatique qui est la nôtre aujourd'hui, est précisément là : après un demi-millénaire de délire mégalomane qui porte les noms de rationalisme, d'humanisme, de scientisme, de positivisme, etc., l'homme d'aujourd'hui est dans une terrible et une obscure impasse : celle qu'il s'est créée lui-même en se couronnant maître et fin de toute chose. L'impasse est immense puisque tout, aujourd'hui, lui hurle sa faute : Gaïa a enclenché la guerre contre l'homme, et l'homme se hait lui-même en deux « camps » dérisoires, l'un au Nord, l'autre au Sud.

Or il est une évidence naturelle, voire universelle : tout ce qui n'exploite pas sa chance, disparaît. La chance de l'homme est de développer son intelligence et sa créativité. Mais au service de quoi ? Soit à son propre service, dans une tautologie schizophrénique et auto-complexée, soit au service de l'univers — de Dieu, si l'on préfère — , c'est là son choix.  
Son choix d'aujourd'hui !

L'enjeu est clair : ou bien l'homme continue de n'être au service que de lui-même et il disparaîtra, ou bien il se sait enfin au service de ce qui le dépasse et il survivra – *et peu importe le nom ou la définition que l'on donne à ce dépassement, à cet « au-delà de l'homme » pourvu qu'ils n'aient rien d'humain comme ce serait le cas avec « la culture », « la civilisation », « l'humanité », « la race », « la religion », « la nation », « la morale », « la vérité », etc., rien d'humain, voilà l'essentiel !*

Le choix est simple et clair.

Nous avons quelques décades pour choisir, guère plus !

Le 15 septembre 2001

*« Être et connaissance sont tout un. »*

MAITRE ECKHART  
*Sermon 3*

*« Toutes créatures sont un limpide néant. Je ne dis pas qu'elles sont petites ou sont quelque chose : elles sont un limpide néant. Ce qui n'a pas d'être, cela est néant. Toutes les créatures n'ont pas d'être, car leur être tient à la présence de Dieu. »*

MAITRE ECKHART  
*Sermon 4*

*« Qui veut recevoir d'en haut, il lui faut de nécessité être en bas, en véritable humilité. »*

MAITRE ECKHART  
*Sermon 4*

L'Un engendre le Tout dans sa Quête de Lui-même.

Le Tout incarne l'Un dans sa Quête.

Le Père engendre le Fils dans l'Esprit. Le Fils incarne le Père dans l'Esprit.

L'Un, le Tout, la Quête : trinité païenne, trinité moniste, trinité dionysienne.

Il ne pourrait être question de *filioque* : orthodoxie de l'Orthodoxie... c'est plutôt le Fils qui procède du Père et de l'Esprit !

Cet engendrement induit une émanation comme l'océan engendre la vague et comme la vague émane de l'océan.

Comme l'Ayn-Sof engendre les Séfirot qui émanent de Lui.

L'Ayn-Sof, c'est l'Un, c'est le Père.

Les Séphirot sont le Tout, le Fils.

Le moteur de l'engendrement/émanation est la Quête, l'Esprit.

Je crois l'idée d'une émanation plurielle comme les Séphirot plus forte et plus vraie que celle de l'engendrement d'un Fils unique. Les voies de la création et de l'incarnation sont évidemment multiples ainsi que les voies de la foi des hommes et de leur rencontre avec l'Un ineffable.

Les émanations sont donc dix. Elles s'expriment en tous les êtres en combinant les vingt-deux lettres qui forment avec elles les trente-deux voies du Sepher Yetzirah.

Les dix Fils de l'Un...

Couronne, Sagesse, Intelligence, Beauté, Bonté, Fécondité, Éternité, Mystère, Fondement, Royaume.

Le 16 septembre 2001

La « loi » naturelle n'est pas celle du plus fort, n'est pas celle de la domination ou du règne de ce soit-disant « plus fort ».

La règle de base est plus simplement celle de la disparition naturelle du « plus faible » c'est-à-dire du moins apte, du moins adapté, du moins adaptable.

Or l'humanisme, en prenant fait et cause pour ce « plus faible » au nom de l'égalitarisme, a enclenché un immense mécanisme de déséquilibre et de déséquilibre à long terme.

Ce sont les bons sentiments « charitables », « humanitaires » et « chrétiens » qui sont les seuls et immondes responsables des grands déséquilibres démographiques, économiques et écologiques de la planète.

Il ne s'agit, en aucun cas, de prêcher une quelconque extermination de qui que ce soit. Il s'agit seulement de prendre conscience que l'homme n'est pas le centre du monde, mais partie intégrante d'un monde qui ne survivra qu'en maintenant des grands équilibres qui passent aussi par la limitation drastique du nombre d'humains qui squattent la planète, la pillent, la détruisent, la salissent et la blessent en tous sens.

Le 23 septembre 2001

La notion de « volonté de puissance » chez Nietzsche est l'exact synonyme des concepts d'entéléchie chez Aristote ou d'élan vital chez Bergson ou de force néguentropique en systémique ou de désir d'accomplissement. Mais Nietzsche ne voit pas – tout comme le mécaniste Darwin, d'ailleurs, qui nie toute « volonté de puissance » jugée incompatible avec son matérialisme radical – le rapport dialectique entre la force néguentropique endogène et les inerties entropiques exogènes. Pour Nietzsche, comme pour Héraclite, il s'agit d'un combat, d'une lutte, d'une guerre alors que pour Darwin, il s'agit d'une soumission, d'une reddition sans condition à l'environnement déterministe : pour Darwin, l'environnement, le milieu sont la cause et la vie en serait l'effet. Nietzsche, lui, inverse les choses et fait de la volonté de vivre la cause qui va modeler le milieu afin de le rendre vivable. La réalité est plus complexe : il s'agit d'une émulation et d'une combinatoire entre les différents types d'ordre qui résultent d'homéostasies complexes entre les tendances entropiques (l'ordre par le vide), mécaniques (l'ordre par la forme fixe), chaotiques (l'ordre par la forme évanescence) et organiques (l'ordre par la forme vivante), et ce, au sein d'une téléologie globale, d'une entéléchie suprême de l'Un qui tend à se réaliser pleinement, à s'accomplir totalement dans toutes les voies possibles. Chaque holon est tissé de ces quatre fils-là... Cum-plexus... Complexe...

A la guerre héraclitéenne ou nietzschéenne, il faudrait ajouter toutes les formes de créativités commensales ou symbiotiques.

Le rapport de la forme et de la substance n'est ni la fatalité entropique de la substance contre la forme, ni le combat féroce de la forme contre la substance. La forme sans substance ou la substance sans forme sont toutes les deux néant et vide. La substance porte la forme ; la forme fait exister la substance. L'une et l'autre ne sont que les deux facettes complémentaires d'un même processus unique : celui de l'accomplissement créatif de l'Un, dans toutes ses dimensions, celui de la construction créative du cosmos à partir du chaos. Dès que prime l'Un, s'effondre la relation verticale entre dominant et dominé car une telle relation de domination ne peut s'établir qu'entre deux... et dans l'Un, il n'y a pas de deux. Dominant et dominé ne font qu'un et disparaissent dans cet Un pour n'être plus que des processus collaborant à l'œuvre commune : l'accomplissement de l'Un, la Parousie pourrait-on presque dire...

Dans le matérialisme contemporain, la relation de domination triomphe encore, tant dans l'orgueilleuse prétention de l'homme à gouverner le monde et à dominer la nature, que dans l'effroyable et désespérante perspective de l'anéantissement entropique final du cosmos. Deux leurres, deux erreurs, deux échecs... Pour revitaliser l'homme, il faudra déshumaniser la Vie. C'est l'anthropocentrisme – l'humanisme, donc – qui fait obstacle à la vie et au dépassement de l'homme.

Sous peine d'impasse, de sclérose et de dégénérescence, l'homme ne peut être la fin de l'homme. L'homme doit impérativement être dépassé. L'homme doit SE dépasser ! Tout homme doit se dépasser lui-même, non pas pour se soumettre et se fondre dans une piètre et glauque humanité qui n'est jamais que la somme statistique de ses médiocrités, mais vers l'au-delà de l'humain. Vers le Surhomme de Nietzsche ; vers le point Oméga de Teilhard de Chardin.

Vers la Terre Promise du Judaïsme.

Vers la Nouvel Homme des traditions initiatiques occidentales.

L'au-delà de l'homme doit devenir le centre de tout le processus humain.

Car l'homme n'est pas un être, mais un devenir, un processus parmi les myriades d'autres qui collaborent au Processus et au Devenir.

La Vie est une marche. La Vie est en marche : si elle s'arrête, elle meurt.

Et l'homme se voudrait le point final – donc le point d'arrêt – de la Vie !

Suicidaire ignorance. Suicidaire orgueil.

Le 29 septembre 2001

Très profondément, l'Occident refuse la mort, récuse la mort, accuse la mort, et ne parvient plus à l'assumer.

La mort y est perçue comme le scandale absolu. Elle y est inacceptable.

On ne veut pas la voir : les vieux s'en vont mourir ailleurs, en cachette, et le deuil ne se porte plus.

Curieux : moins la vie porte de sens, plus la mort en prend...

Plus l'Occident est matérialiste et névrosé, hédoniste et artificiel, jouisseur et euphorisé, plus il perd le sens du sens ; moins il trouve de sens, plus il en cherche en vain dans toutes les « sectes » des spiritualités de pacotille ; et plus il nie le vieillissement et la mort.

L'éternelle jeunesse artificielle des pommades anti-rides n'est que le masque d'un refus obstiné de voir la mort en face. L'acharnement thérapeutique et les mouvements humanitaires aussi !

Qui, en Occident, peut encore entendre la voix de la Sagesse universelle ?

*Point de vie sans mort.*

*La vie se nourrit de la mort.*

*La vie est à la mort ce que la lumière est à l'obscurité, ce que le jour est à la nuit, ce que l'homme est à la femme : l'autre face indissociable, indispensable*

*La mort est nécessaire à la vie.*

Il faut être fou ou stupide pour désirer l'immortalité, pour souhaiter traîner son ennui et la fadeur d'une existence sans piment durant toute une éternité.

Précisément, une vie qui deviendrait éternelle ne vaudrait plus rien.

La vie ne vaut que par sa finitude, que parce qu'elle a une échéance, que parce qu'il y a la mort donc.

La vie éternelle ?  
Mais la vie est éternelle.  
Et pas dans un imaginaire au-delà !  
La Vie est éternelle ici-et-maintenant, à jamais.  
Et pour la vivre éternellement,  
Il suffit d'y plonger absolument !

L'Immortel – au sens taoïste – est celui qui a dépassé l'illusion de la mort...  
L'élixir de longue vie (*Le Secret de la Fleur d'Or*) est le secret de ce dépassement : là, dans cette symbolique, réside toute l'alchimie chinoise.  
Pour devenir Immortel, il faut d'abord apprendre à devenir Invisible, ce qui signifie qu'il faut apprendre à rendre l'ego transparent, à le fondre dans l'éther.

*« Des Maîtres spirituels taoïstes enseignaient que les habitants de notre corps ne sont point des individus divins mais des forces, les mêmes que celles qui sont à l'œuvre dans le roc du pic de la montagne, dans l'eau du fleuve qui coule vers l'océan. Une seule loi gouverne le monde. La Vie qui se présente à nous, sous différentes formes, est une en essence. »*

ALEXANDRA DAVID-NEEL  
*Immortalité et Réincarnation*

Le 30 septembre 2001

Je suis ce que je ressens, ici-et-maintenant.  
Ma vie n'est qu'une longue et exaltante méditation sur le Vie, vécue.  
Le Réel est ce qui est.  
Or rien n'est puisque Tout devient.  
Ainsi, rien n'est Réel mais Tout est du réalisable en quête de réalisation.  
On perd la raison dès que l'on croit qu'elle se suffit à elle-même.  
On la recouvre dès que l'on accepte la réalité du mystère.  
Il faut impérativement abolir la notion idéaliste de progrès et la remplacer par celle, holiste, de « développement » ou d'« accomplissement ».  
Il y a dans le mot « progrès » trop de connotations politiques, idéologiques et morales pour pouvoir lui accorder le moindre crédit.  
Apprendre le visible comme épiphanie de l'invisible (*épiphanie* : épi- = *au-dessus et phano* = *faire briller, paraître, révéler, montrer*).

\*

« Dieu ne pouvait être à la fois bon et tout-puissant »

JACQUES RIFFLET  
*Les mondes du sacré*

L'Un n'est ni bon ni tout-puissant.

La bonté est un concept purement humain, totalement étranger à la sphère divine où ce que l'homme appelle Bien ou Mal, bonté ou méchanceté, n'a strictement aucun sens. L'Un est, et Il est ce qu'il est, et Il devient ce qu'Il devient (cfr Ex.:3;14).

Tout jugement de valeur est forcément relatif, relatif à une référence, à une aune, à un étalon. Or l'Absolu, par essence, échappe à tout relatif.

Ce qui est bon et bien pour l'homme c'est SA joie ; ce qui est mauvais et mal pour l'homme c'est SA souffrance : l'Un est au-delà de ces joies et de ces souffrances, mais qu'Il ressent et dont Il jouit ou pâtit. Tout est en Lui, même l'homme, avec ses douleurs et ses plaisirs. Lorsque l'homme souffre, l'Un souffre, mais la souffrance de l'Un dépasse infiniment celle de l'homme : l'Un est un « dieu » souffrant. Il est aussi un « dieu » jouissant... et les joies de l'homme participent de Sa jouissance. L'homme n'est pas ; seul l'Un est et tout ce qui est, souffrance et joie incluses, est en Lui.

Et l'Un n'est pas non plus tout-puissant. L'omnipotence nie le devenir : l'Un devient et Il ne sait pas ce qu'Il devient avant de l'être devenu. Il cherche, Il Se cherche, et Il Se découvre dans Son propre accomplissement. L'Un s'invente en s'improvisant, par tâtonnements successifs, par essais et erreurs.

L'Un peut ce qu'il connaît de Lui-même, mais Il ne connaît encore que si peu de chose : au mieux devine-t-Il quelques-unes de ses potentialités et cherche-t-Il à les exploiter, à les actualiser, à les réaliser, et l'univers advient à sa périphérie comme les vagues émanent des forces au travail au sein de l'océan...

Le problème théologique ou métaphysique de l'existence du Mal est typiquement un faux problème, mal posé parce que posé au travers de concepts et de valeurs exclusivement relatifs à l'homme et à sa perception de sa propre existence, de ses propres douleurs et plaisirs.

L'Un n'a que faire des « états d'âme » de l'homme <sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> En ce sens, il est bon de recadrer la notion de prière. Si la prière est l'effort spirituel pour de rapprocher (*du latin « prior » : plus près*) de la Connaissance et de la contemplation de l'Un, alors elle participe des chemins de la spiritualité authentique. Mais si elle est quémandeuse et mendiante d'une « intervention » au bénéfice du quidam, alors elle est infantile, stérile et stupide. Il n'y a d'autre « providence » ou intervention divines dans l'histoire des hommes qu'au service de l'accomplissement de l'Un et de Ses desseins créateurs. La prière ne peut qu'être qu'un élan de l'homme vers le Divin, sinon elle n'est qu'idolâtrie ou magie ou superstition. Encore une fois, l'Un n'a que faire de l'homme individuel et chaque homme relève totalement de l'Un. Le concept

L'homme a une mission, une « utilité », une justification ; qu'il les assume et tout ira bien pour lui. L'homme n'est qu'un outil, un ustensile, un instrument dans le concert du dessein divin, au service de Son entéléchie. L'homme n'est pas le but de la création, il n'en est qu'un instrument qui n'aura de valeur – et de bonheur – qu'en y jouant son rôle.

La cause première de toutes les souffrances de l'homme est son orgueil, son immense orgueil de se croire « au centre » : anthropocentrisme, humanisme, voilà l'erreur funeste.

Face à l'Un, la seule attitude possible est le théocentrisme : l'homme pour l'homme n'est rien, l'homme en l'Un est quelque chose, l'homme n'est jamais tout .

L'homme a été choisi comme marmiton aux cuisines de l'Un et chaque fois qu'il prépare des mets délectables, il est invité à la table du festin. Mais s'il ne prépare rien ou s'il prépare mal, il bouffera des épluchures...

Le 9 octobre 2001

*Les sept échelons de l'échelle métaphysique et mystique.*

Premier échelon : il a le monde, au sens matériel. Lui seul existe puisque lui seul est palpable et rationnellement connaissable et expérimentable. Matérialisme athée (positivisme, rationalisme, scientisme).

Deuxième échelon : dans le monde, l'homme a un statut spécial, il accède à la conscience et à la raison. L'homme est le centre et le maître du monde. Il est la mesure de toute chose. Humanisme (anthropocentrisme, hédonisme, socratisme).

Troisième échelon : l'homme et le monde sont manifestement travaillés par des forces invisibles qui les façonnent. L'approche analogique de ces forces, selon des critères de similitudes, de récurrences, de formes, permet d'établir une typologie plus ou moins claire, plus ou moins hiérarchisée d'esprits (*daimonès*) ou de dieux. Animisme polythéiste (chamanismes, mythologies, mazdéisme, védisme, shinto).

Quatrième échelon : tous ces dieux finissent par se rassembler en un concept unique dont chacun devient une hypostase : le Dieu unique est né. Le monde auquel appartient l'homme, est Sa création et se tient face à Lui (Mono-théisme dualiste (christianismes et islams, judaïsme rabbinique)).

---

d'Alliance est ici central : que l'homme fasse son boulot et par les effets de ce boulot, s'il est bien fait, il participera de la joie de l'accomplissement divin de l'Un.

Cinquième échelon : les deux pôles de la dualité Dieu-Monde deviennent deux aspects complémentaires de l'Être, de ce Tout qui rassemble tout ce qui est, dieux, hommes, mondes. Panthéisme déiste (spinozisme, écologisme, new-age).

Sixième échelon : le Tout se transcende dans l'Un mystique qui le dépasse ; Un est plus que Tout, comme un tout organique est plus que la somme de toutes ses parties. Monisme transcendantal (upanishad, bouddhisme mahayana, jaïnisme, soufisme, Eckart, Böhme).

Septième et dernier échelon : l'Un émane d'une Vacuité ineffable, d'un Néant plein, d'un Devenir pur, d'un Désir informulé, il vient de ce qui est au-delà de tout ce qui peut être nommé, de ce qui est au-delà de tout concept. Le taoïsme, la kabbale la plus haute, le vedanta advaïta, le zen le plus pur relèvent de ce septième et dernier échelon qui n'a pas de nom.

\*

Toute initiation mystique comporte donc sept degrés.

Premier degré : étudie le monde.

Deuxième degré : connais-toi toi-même.

Troisième degré : rencontre les esprits.

Quatrième degré : prie le Dieu unique.

Cinquième degré : nage dans le grand Tout.

Sixième degré : répands-toi dans l'Un.

Septième degré : rejoins le Silence au-delà de tous les mots et de tous les concepts.

Le 9 octobre 2001

Ni syncrétisme, ni sectarisme.

Le 18 octobre 2001

Imaginons un être vivant — un enfant-loup comme en connut le XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple — doué d'une intelligence humaine normale, mais n'ayant pas eu accès aux âges requis (avant six ans au plus tard, semble-t-il) à l'apprentissage de la parole et de la pensée analytique qui, par essence, découpent l'univers en objets distincts que l'on peut, alors seulement, conceptualiser et nommer. Cette intelligence vit sans rien isoler, sans rien séparer, sans rien extraire, sans rien discriminer. Elle vit le tout comme un tout.

Il n'a pas connu de miroir pour se reconnaître. Il ne sait pas que nous le considérons comme différent et différencié du reste du monde. Cependant, il sent bien que des processus et des phénomènes échappent à sa volonté.

Il est une conscience dynamique et pensante plantée au sein d'un tout qui le porte avec joies parfois, avec souffrances parfois.

Il ne connaît pas le monde, il le ressent.

Il est cette conscience qui, manifestement, contrôle certains processus minoritaires, mais qui subit, en général, tous les autres.

Ce que nous appelons le Moi ou le corps, n'a évidemment aucun sens pour lui. Il contrôle – le plus souvent – cette chose que nous appelons « main » ou « pied » ou « le chien » ou « le légume que je cultive » ou « le troupeau que je conduis », mais point de tout ce que nous appellerions « cœur » ou « foie » ou « poumon » ou « pluie » ou « orage » ou « saisons »... ou « colère »... ou « amour (rut ?) ».

Il n'est que cette conscience flottante posée sur un monde parfois hostile et maléfique, parfois bienveillant et bénéfique.

Et cette conscience n'apparaît pas comme distincte de ce monde puisqu'ils interagissent sans cesse : cette conscience est conscience dans le monde, conscience par le monde, conscience pour le monde.

Il vit dans l'Un indifférencié qu'il ressent ici-et-maintenant comme hostile ou sympathique envers sa conscience épiphénoménale qui est le cœur intime et unique de son existence, de son vécu, de sa vie.

Son seul interlocuteur imaginaire est un « on » impersonnel ; mieux : un « il » de « il pleut »...

Il est sa conscience.

Et par sa conscience, il apprend à contrôler des processus et il apprend à en subir d'autres, dans la jouissance ou la souffrance.

Sa mémoire est analogique, symbolique.

Sa pensée n'est pas rationnelle ; elle est méta-rationnelle ou transrationnelle, comme on voudra, mais ni rationnelle, ni irrationnelle.

Il ne raisonne jamais puisque le raisonnement n'est possible que sur base de concepts et de mots, purs produits de la pensée analytique discriminante.

Il ne possède aucun savoir, mais il vit dans la Connaissance. Connaissance immédiate face à nos savoirs médiats. Il ne possède aucun savoir parce qu'il ne possède rien : la possession, à la différence de l'appropriation momentanée et opportuniste, impliquerait une différenciation persistante entre le Moi et le Monde.

Il y aurait alors discrimination territoriale au moyen d'une frontière claire et étanche, entre « son » domaine et le reste du monde ce qui, pour lui, n'a évidemment aucun sens : son « territoire » est le monde entier ou, ce qui revient au même pour lui, l'ici-et-maintenant, le point ou l'infini de l'espace, l'instant ou

l'éternité. Entre ces deux extrêmes, point de milieu, point de compromis, point de plages intermédiaires.

Cet être vivant imaginaire, il faut l'imaginer comme une corde vibrante plongée dans un milieu lui aussi vibrant. Il a ses fréquences, le milieu aussi. Et toutes ces vibrations interfèrent sans cesse, parfois en consonance et en résonance, parfois en dissonance.

Dissonance égale « danger ».

Consonance égale « vas-y ».

Son aperception s'affine avec l'âge et sa conscience perçoit des harmoniques de plus en plus ténues, de plus en plus graves ou aiguës. Sa fenêtre s'est élargie à force d'attention et de concentration et d'écoute. Sa conscience s'agrandit, s'élève, se dilate.

Cet être vivant imaginaire, vestige légendaire d'un vieil enfant-loup, est aussi un errant taoïste, ou un kabbaliste de la dévêqout, ou un moine zen, ou un rishi du vedanta, ou un maître du *bushi-do*, ou un mystique rhénan, ou un derviche soufi, ou un hésychaste grec.

La voie (tao/do) est évidemment simple et infiniment difficile : se libérer intérieurement en passant au-dessus du mur des mots, renoncer au rationnel et au conceptuel, renier le multiple et plonger dans l'Un.

Facile à écrire. Incroyablement difficile à atteindre. Facile à vivre... ensuite !

Oublier les mots comme autant d'illusions, d'approximations, de leurres.

Penser au-delà des mots.

Ressentir le monde ici-et-maintenant.

Ne plus penser : ressentir.

Vibrer et résonner.

Un flux vibrant vivant traverse tout, engendre tout, porte tout, façonne tout, crée tout et détruit tout. Brahman transcendant – qui est aussi l'atman immanent – est la synthèse unique de Brahmâ, de Vishnou et de Shiva, création et préservation et dissolution.

Brahman, Tao : flux indifférencié où aucun mot, aucun concept n'ont sens.

Vivre ce flux. Rien que lui. Devenir en lui. Devenir lui.

Tout le reste est illusion. Tous les combats humains sont vains. Toutes les peurs humaines sont vides. Des mots ; rien que des mots !

Je ne suis rien. Aucun « Je » n'est quoique ce soit, d'ailleurs. L'homme n'est rien. L'humanité n'est rien. Seule la Vie est et elle advient : elle est ce flux cosmique à l'œuvre en tout, partout, en tout temps.

Qu'importe la forme qu'elle adopte ici ou là, homme ou fleur, galaxie ou atome, pensée ou chanson. Qu'importe...

Flux vibrant, vivant, pensant, conscient.

Vaste océan immense travaillé de myriades de vagues toutes uniques, toutes éphémères, toutes épiphénoménales, toutes illusoires puisque reflets, images, expressions d'une Vie cosmique sous-jacente, unique et universelle, unitaire et ontologique.

Les yeux des vagues aveugles leur font s'inventer des mots et des concepts pour pouvoir dire « Je » là où il n'y a que du « Il », le « Il » de « il y a », de « il advient que ».

On dit que deux voies mènent au-delà des mots : la méditation et la contemplation. Méditation : voie tournée vers le dedans, vers l'immanence absolue au-delà de tous les pièges du verbal.

Contemplation : voie tournée vers le dehors, vers la transcendance absolue au-delà de tous les pièges du conceptuel.

Mais méditation et contemplation ne font qu'un et se fondent évidemment puisque l'atman que cherche la méditation est aussi le brahman qu'atteint la contemplation.

Méditer en contemplant.

Contempler en méditant.

Apaiser l'esprit profane jusqu'à le faire taire.

Rejoindre l'impermanence cosmique et le flux unique.

Vivre la Vie au-delà de « sa » vie.

Ressentir la Vie au-dedans et au-dehors de soi, puis effacer la distinction vaine et illusoire entre dedans et dehors. Ressentir la Vie globale, unique, cosmique, concrète.

Et pour cela, fuir la ville et la foule – éloge de la fuite...

Solitude et silence.

Nature.

Ruisseau. Roche. Brise. Soleil.

Eau. Terre. Air. Feu.

Retour à l'essence, à l'essentiel.

Arbres. Fleurs. Abeilles. Fourmis. Oiseaux.

Simplicité. Frugalité.

Authenticité.

Le 20 octobre 2001

Animisme...

Lalande écrit : « Théorie suivant laquelle une seule et même âme est en même temps principe de la pensée et de la vie organique. Tendance à considérer tous les corps comme vivants et intentionnés. »

Et du mot « âme », il écrit aussi : « Le principe de la vie, de la pensée ou de toutes deux à la fois, en tant qu'il est considéré comme une réalité distincte du corps par lequel il manifeste son activité. »

L'âme est ce qui meut les corps. Elle est la force créative à l'œuvre dans la matière. Elle est la puissance dynamique face à l'inertie statique.

Elle est le principe néguentropique. Elle est le désir. Elle est l'entéléchie.

Elle est donc immatérielle sans pour autant être surnaturelle.

Le Judaïsme distingue trois niveaux d'âme : la *roua'h* qui est l'âme cosmique au niveau divin de l'Un ; la *nephech* qui est l'âme vitale au niveau de la nature globale (les Élohim) et la *neshamah* qui est l'âme individuelle liée à chaque créature.

Chaque niveau émane du précédent en explicitant, déployant, démultipliant les potentialités dans des formes de vie de plus en plus variées, de plus en plus complexes, de plus en plus finement ciselées.

On pourrait presque dire que les trois niveaux d'âme correspondent à trois niveaux de détails pour l'explicitation de ce qui est. Niveau global, niveau intégré, niveau détaillé.

Sans ni les personnifier, ni les personnaliser, ce qui serait la porte ouverte aux anthropomorphismes et aux idolâtries honnies, il est symboliquement intéressant de se représenter ces âmes actives et créatives comme des forces à l'œuvre, comme le sont les quatre éléments présocratiques, ou les cinq éléments chinois, ou le yin et yang taoïste, ou les dix séphirot kabbalistiques ou les Élohim bibliques ou les *'hayot* des visions d'Ézéchiel.

Le Judaïsme est animiste en ce sens qu'il reconnaît l'existence de ces « âmes » à l'œuvre dans le monde et qu'il reconnaît la Vie comme un principe directeur et moteur de toute l'évolution de l'Un jusqu'à son paroxysme qu'il nomme le Royaume. La kabbale lourianique et le hassidisme ont assez bien exploité cette veine.

La Kabbale l'est plus encore lorsqu'elle part à la recherche des processus d'émanation qui induisent les niveaux successifs d'engendrement.

Ce n'est que bien récemment que le pharisaïsme dont vient le Judaïsme talmudique et rabbinique, influencé par les mêmes sources hellénistiques que le christianisme naissant, a abandonné le monisme et l'animisme originels pour enfermer le Judaïsme dans un monothéisme dualiste et idéaliste, platonicien et rationaliste, dont il a bien du mal à sortir aujourd'hui. Les Sadducéens ont disparu avec le Temple et c'est bien dommage, eux qui ne croyaient ni en l'immortalité de l'âme individuelle, ni à un quelconque au-delà dualiste et idéaliste.

C'est probablement Isabelle la Catholique et l'expulsion de 1492 qui ont coupé net l'élan qui aurait pu permettre au mouvement kabbaliste de supplanter le judaïsme rabbinique et talmudique. Maïmonide l'aristotélicien a alors triomphé de Nahmanide le mystique. Et cela dure encore...

Retour aux âmes...

Il est intéressant de noter que le mot *ELoH* dont le pluriel est *Élohim* si souvent utilisé dans la Torah, veut dire « dieu » ou « déesse », mais signifie aussi « grand arbre » ! Cette proximité entre les esprits ou forces créateurs de l'univers et les

arbres ne peut que me ravir. Mais au-delà, combien percutants sont l'image, la métaphore, le symbole. L'univers pousse comme un arbre. Ses racines s'enfoncent dans l'Un indifférencié, le AYN-SOF des kabbalistes, l'Un absolu, si proche du « néant plein » du taoïsme, qui nourrit tout de son Désir (roua'h) d'épanouissement, de déploiement. De Lui émane un tronc unique, YHWH, *axis mundi*, dont émanent ces grandes branches que sont les Élohim qui, chacun, déploie son âme vitale (nephesh), des mille manières encore à expérimenter, à découvrir, à exploiter.

*« (...) Il créa des Élohim avec les cieux et avec la terre (...) ET Il verra des Élohim avec la lumière, comme c'est beau, et Il séparera des Élohim entre la lumière et entre la ténèbre. Et Il nommera des Élohim pour la lumière du jour (...) et Il fera des Élohim avec l'espace (...) Et Il nommera des Élohim pour l'étendue des cieux (...) Et Il nommera des Élohim pour le sec de la terre (...) Et Il fera des Élohim avec les deux grands luminaires (...) Et Il créera des Élohim avec les grands dragons et avec toute âme de vie (...) Et Il fera des Élohim avec la vie de la terre... et avec le bétail... et avec tout rampant de l'humus (...) Et Il créera des Élohim avec l'humain en son image, en l'image des Élohim Il le créa, mâle et femelle Il les créa. »*

Que d'Élohim... comme autant d'esprits ou d'âmes qui ensemencent et poussent les êtres vers leur plénitude, vers leur complet épanouissement. Et c'est précisément le fait de refuser cette voie qui est le seul échec (en hébreu le mot *HTA* signifie « échec » et non « péché » qui est une notion inexistante pour le Judaïsme).

Et puis, de ces grosses branches architecturantes, sortent des myriades de rameaux d'où sortent feuilles, fleurs et fruits éphémères mais féconds puisqu'en se détachant de l'arbre à l'automne des mondes, elles retournent à l'Un pour y devenir humus et nourrir tout l'arbre encore et encore. Éternel retour dirait peut-être Nietzsche... Nous, hommes, sommes les fruits d'un de ces rameaux sur l'une de ces grosses branches.

Bouton, puis fleur, puis fruit vert, puis fruit mûr, puis fruit blet, puis fruit pourri. Aller jusqu'à la plénitude du fruit que le bouton promet et permet : engendrer ce fruit mûr et sain, délicieux, parfait que l'arbre attend de chacun d'entre nous. Développer au sein de ce fruit mûr les graines qui retourneront se fondre dans le Mystère de l'humus divin afin d'y engranger les germes de nouveaux possibles. Germes infimes qui se fondront dans la sève montante irriguant tout l'arbre où ils se dissémineront éternellement.

S'il faut parler d'immortalité de l'âme, en voilà le secret. Cette âme n'est pas individuelle au sens où elle ne perpétue rien d'une individualité, d'un être particulier, mais elle est personnelle au sens où elle perpétue les œuvres créatrice d'une personne, où elle perpétue un faire qui est promesse de devenir.

La graine naît du fruit, mais n'est pas le fruit. Le fruit n'est que le porteur, l'incubateur et le protecteur de la graine. Il n'est pas la graine. Ainsi de l'homme et de ses œuvres créatrices qui sont ses graines et son âme personnelle (néshamah, en hébreu). L'homme n'est pas son âme (comme son âme n'est pas lui), mais il en est

le véhicule, le porteur, l'ustensile. Par lui, elle se réalise. Il la fait se réaliser, s'épanouir, s'accomplir. Comme par le fruit et en lui, la graine se développe, se structure, grossit et arrive en pleine maturité.

Les hommes, lorsqu'ils prennent un fruit, en mangent la pulpe et en crachent les graines. La Vie, le grand flux de la Vie, fait exactement l'inverse, avec le fruit et avec l'homme. Le fruit comme l'homme n'ont aucune valeur intrinsèque, ils ne valent que par la graine qu'ils nourrissent : seules les graines importent.

Le seul péché du fruit est de gâcher sa graine. Le seul échec de l'homme est de rater son âme. Et la grande majorité des hommes ratent leurs âmes... par ignorance, par indifférence, par bêtise, par indolence, par paresse, par hédonisme, par orgueil surtout. Le monde des hommes est un vaste champ d'échecs. Quel gâchis...

Que de boutons qui ne s'ouvriront jamais.

Que de fleurs qui ne seront jamais pollinisées et fécondées.

Que de fruits verts qui resteront durs et acides et immatures.

Que de fruits mûrissants que les vers parasiteront et que les guêpes engloutiront.

Que de fruits qui tomberont prématurément de l'arbre pour se perdre, inféconds, dans le néant de l'oubli.

Quel gâchis...

Il est pourtant simple et évident de voir que chacun ne vaut que par ce qu'il porte et non par ce qu'il est ou croit être. Pour chaque fruit, la pulpe n'est rien, la graine est tout. L'homme, trop souvent, pense et croit et vit l'inverse. Perverse inversion...

J'aime cette idée d'arbre cosmique dont les racines plongent loin dans les ténèbres épaisses du Mystère des mystères, dans le Néant plein au-delà de l'Un. Ce symbole universel de l'arbre se retrouve bien sûr dans l'arbre séphiroतिक ou dans la *ménorah*. Il y a aussi le frêne Yggdrasill ou celui de Poséidon, le sycomore de la déesse vache Hathor, le figuier (*figus religiosa*) du Bouddha, le mûrier K'ong-sang taoïste ou le *kien-mou* chinois, les arbres de la Vie et de la Connaissance dans le jardin d'Eden (Gen.:2;9), les chênes de Mamré d'Abraham (Gen.:18;1), le buisson ardent de Moïse (Ex.:3;2), les cèdres du Liban et l'acacia d'Hiram, etc.

Il faut alors méditer le processus de développement d'un arbre pour comprendre l'essence profonde et double du temps. Le temps est à la fois cyclique par les saisons de la vie des créatures, et linéaire par la croissance globale de l'arbre (l'univers est en expansion). La pulsation rythmique des saisons induit une croissance saccadée avec une phase de repos végétatif suivie d'une phase de végétation vigoureuse, suivie encore d'une phase de repos, et ainsi de suite, à l'infini.

Temps cyclique de l'éternel retour et de l'éternel départ.

Temps linéaire saccadé de la lente et inexorable évolution créatrice.

Le Devenir se construit par couches successives ainsi qu'un tronc coupé le révèle par ses cercles concentriques.

Phases de repos, phases de travail.

Phases de stérilité, phases de création.

Phases de sommeil, phases de veille.

Le temps linéaire (le mythe du progrès continu) ne doit pas cacher le temps cyclique (le mythe de l'éternel retour) et vice-versa.

Le monde pulse et progresse tout à la fois. Tout pulse et tout se construit...

Au « rien de neuf sous le soleil » de l'Ecclésiaste, Moïse répond par la promesse du Royaume. Ils ne se contredisent point. Héraclite disait : « Le soleil est chaque jour nouveau ». L'enfant aussi se développe ainsi, tant physiquement que mentalement ou socialement, par une succession de sauts de croissance rapide et de paliers de consolidation.

Ainsi de l'évolution des espèces biologiques avec des périodes d'intenses mutations suivies de périodes sans grande innovation.

Ainsi aussi de l'évolution de l'humanité avec des cycles civilisationnels successifs commençant dans l'effervescence et finissant dans la décadence.

Ainsi enfin du cheminement spirituel de chacun le long de son chemin intérieur et mystique.

Il faudrait parler d'évolution pulsée... chaque pulsation, chaque battement résultant du choc dialectique entre un désir et une paresse, entre néguentropie et entropie, entre force agissante et force résistante, entre deux Élohim ou deux séphiroth... Héraclite d'Éphèse l'exprimait ainsi : « Ce qui est contraire est utile et c'est de ce qui est en lutte que naît la plus belle harmonie ; tout se fait par discorde. »

*« et Il séparera des Élohim entre la lumière et entre la ténèbre. »*

(Gen.: 1 ;4)

L'homme est le fruit du combat des dieux... de la lutte des esprits.

Il y a peut-être trop de dieux qui se battent en lui et qui ravagent son âme...

\*

Éternel retour...

L'éternel retour de Nietzsche, cette grande révélation finale, apothéose de Zarathoustra...

Comme il ne peut y avoir de retour qu'après un départ, l'éternel retour, c'est aussi l'éternel départ.

L'éternel départ de Noa'h, de Abram, de Moshé.

Quitter l'arche. Quitter la maison du père. Quitter la terre des esclavages.

La grande révélation zoroastrienne est identique, par symétrie miroir, de la grande révélation biblique.

Rien n'est jamais achevé puisque tout est à recommencer tout le temps.

Chaque couche se surajoute à la couche précédente comme les cercles concentriques d'un tronc d'arbre.

Même centre, même cercle, diamètre plus large... mais forme unique, texture unique, couleur et saveur uniques !

L'éternel retour/départ est l'expression mystique et symbolique de la nature pulsée du temps et de tous les processus évolutifs et créatifs.

\*

Qui vit d'artificiel devient artificiel.  
Qui vit de superficiel devient superficiel.  
Qui vit de frivolité devient frivolité.  
Qui vit de vide devient vide.

Qui vit de vérité devient vérité.  
Qui vit d'harmonie devient harmonie.  
Qui vit de beauté devient beauté.

Chacun devient ce dont il vit.  
Chacun devient ce qu'il mange.

Le 26 octobre 2001

*Réponse à un lecteur d'un de mes articles sur la notion d'impermanence :*

Le mode d'emploi de l'impermanence et de l'insécurité : c'est une longue ascèse, mais, je puis vous l'assurer, elle vaut la peine d'être entreprise. J'ai fait de cette sentence ma devise personnelle : celui qui n'a rien à perdre a tout à gagner. Voyez ce que vous croyez avoir à perdre. Considérez ensuite l'importance réelle et profonde de ces « choses ». Bien vite vous vous apercevrez que l'importance qu'elles ont n'est que celle que vous voulez bien leur accorder. Et que votre attachement à elles n'est que le reflet de votre propre peur. Et que cette peur, plutôt que d'être un facteur de progrès pour vous est un frein castrateur. Je vous parle bien sûr de détachement au sens bouddhique ou chinois du terme qui n'est ni indifférence, ni renoncement, ni repli hors du monde, mais simplement prise de distance. L'important est de faire et non ce qui est fait. L'important est de marcher et d'y prendre joie et non d'atteindre telle ou telle illusoire « destination ».

*Réponse à un autre à propos du même article, qui disait que l'esprit sécuritaire n'est pas propre à l'Occident, qu'il gît au plus profond de la nature animale, qu'il n'entraîne pas nécessairement le reniement du passé et que sans lui, il ne reste aucun « dernier bastion » :*

Apanage de l'Occident ? Non, bien sûr, mais l'Orient, au travers de l'hindouisme, du bouddhisme et surtout du taoïsme (qui a enfanté le zen par ch'an interposé) a développé une philosophie de vie très généralisée, basée sur la fluidité,

l'impermanence précisément, l'inscription obstinée dans le présent exclusivement. L'occident chrétien ou musulman, lui, et plus encore l'occident catholique, en faisant de la souffrance une épreuve envoyée par Dieu – et non une illusion liée à l'hypertrophie de l'ego comme le prétend le bouddhisme – ont certainement renforcé les tendances sécuritaires naturellement présentes en chaque homme. En faisant de ce monde l'antichambre souffrante et « testante » du vrai monde qui n'est pas de ce monde, ils ont reporté la recherche de la joie dans un ailleurs et un plus tard bien hypothétiques. Une civilisation ne fait jamais que choisir et développer l'un ou l'autre des potentiels initialement donnés. L'Occident et l'Orient ont fait, depuis des millénaires, des choix différents. Je pense que le choix occidental nous a mené, après bien des succès, à une impasse. L'avenir, je vous le prédis, sera oriental. Atavisme animal ? Oui, bien sûr. Tout système vivant possède en lui ses propres processus de préservation (donc besoin de sécurité minimale) mais aussi ses propres processus d'autodestruction (le Thanatos que Freud a opposé à l'Éros). Face à l'inconnu, deux sentiments naissent : la peur (qui entraîne tous les réflexes sécuritaires et agressifs) ou la curiosité (qui entraîne tous les réflexes communicatifs et sociaux). Cette peur peut être préservatrice, mais elle est souvent castratrice et sclérosante. Tétanisante. Elle est alors un facteur puissant de dégénérescence et de mort. Et, pensez-y, nos peurs sont souvent liées à des dangers imaginaires, à des fantasmes, à des irréalités inventées. Les peurs justifiées sont bien rares : elles sont des projections dans le futur puisque les réels dangers du présent exigent une réaction immédiate où il n'y a ni place ni temps pour développer une peur quelconque. En ces cas, constatez-le, les peurs sont toujours rétrospectives... La mémoire (les cultures, les traditions, les héritages) n'est pas qu'un processus conservatoire (mais pas forcément de conservatisme, de permanence, de blocage). Elle est aussi un système vivant qui nourrit le présent, la vie et le changement. L'invention de l'à-venir est un processus dialectique entre mémoire et élan vital. L'un sans l'autre est fragile et probablement stérile. Ce que je mets en avant, c'est l'impérieuse nécessité de cultiver cet élan vital (cfr. Henri Bergson ou Friedrich Nietzsche) au lieu d'hypertrophier le culte figé d'une mémoire non plus conservatoire, mais conservatrice.

Puis-je vous rappeler que cette même mémoire est bien plus impermanente qu'on ne le croit. L'histoire – et celles de la pensée et des spiritualités n'y échappent pas – se réinvente tous les jours au gré des paradigmes dominants. N'oublions pas l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie... ni les autodafés de l'Inquisition... ni les bûchers de livres des Nazis... ni la destruction des Bouddhas par les Talibans... La mémoire aussi s'autodétruit, parfois !

Dernier bastion ? Il n'y a pas – ne peut y avoir – de bastion. Tout coule (cf. Héraclite d'Éphèse). Tout ce qui est, est dans un flux qui s'écoule dans un cosmique processus du Devenir où rien n'est écrit et où tout est à inventer, créer, découvrir chaque jour.

Le 27 octobre 2001

Non-dualité...

Chocs de non-dualité...

Vérité de la vérité et de la non-vérité.

Non-vérité de la vérité et de la non-vérité.

Unité de l'unité et de la multiplicité.

Multiplicité de l'unité et de la multiplicité.

Moralité de la moralité et de l'immoralité.

Immoralité de la moralité et de l'immoralité.

Embellir par la beauté et par la laideur.

Enlaidir par la beauté et par la laideur.

Jouir de la joie et de la souffrance.

Souffrir de la joie et de la souffrance.

Vivre de la vie et de la mort.

Mourir de la vie et de la mort.

Éternité de l'éternel et de l'instant.

Instantanéité de l'éternel et de l'instant.

\*

Ô combien essentielle et immense vérité que celle-ci : le cheminement seul importe !

Ses conséquences, ses effets, ses résultats n'en sont que les ornements futiles.

Le seul but, le seul motif, la seule réalité du cheminement est le cheminement lui-même à l'exclusion absolue de toute autre chose.

Le cheminement ne vise rien d'autre que de cheminer, de tracer un chemin au fur et à mesure des pas que l'on fait.

Aucun cheminement authentique n'a de terme.

Qu'il soit circulaire, linéaire ou spirale ne change rien à l'affaire...

Tout cheminement est ascèse.

Certains sont systématiques et codifiés : yogas, zazen, philocalie, hésychasme...

Certains sont collectifs et rituels : franc-maçonnerie, soufisme...

Certains sont solitaires et libres : kabbale, alchimie, tao...

Tous exigent effort, persévérance, discipline...

Dès lors que le cheminement devient sa propre fin, tous les sens deviennent disponibles à la réalité, au Réel de l'ici-et-maintenant, alors qu'autrement ils sont aveuglés par le but à atteindre, par la destination que l'on s'était arbitrairement et artificiellement fixée.

Libérer l'esprit et l'attention de leurs obsessions utilitaires.

Pourquoi vivre si ce n'est pour vivre pleinement ?

La vie n'est que cheminement au sein d'elle-même...

Le seul sens de la vie est l'accomplissement de la vie dans la Vie.

Cheminement encore...

Le cheminement pour le cheminement... comme l'art pour l'art.

Tout cheminement est un art ; tout art est un cheminement. A condition que l'un et l'autre soient authentiques et évitent les écueils de la mondanité, de la gloriole, du spectacle ou de la mode. Bref de l'artificiel et du superficiel.

Le 31 octobre 2001

Au-delà de l'Ultime, il ne reste que le Silence.

\*

Le Monde est le terrain de jeu de la Vie.

Jeu...

Où il y a tout à gagner et rien à perdre.

Jouer ou ne pas jouer, est la seule question.

\*

La permanence et l'impermanence sont aux espaces conceptuels ce que sont, respectivement, le repos et le mouvement dans l'espace physique.

Or le principe de relativité enseigne que le repos absolu n'existe pas et que, donc, tout est mouvement.

De même, mutatis mutandis, tout est impermanence.

\*

Libérer la Vie !

\*

La maîtrise de soi n'est autre que la maîtrise de son ego !

\*

S'approcher de l'Un en développant Ses attributs en nous. Création, unité, unicité, fluidité, impermanence, désir, etc.

\*

« Je » est une incarnation, ici-et-maintenant, de l'Un qui s'est incarné, s'incarne et s'incarnera toujours dans des myriades de formes.

Cette perpétuelle ré-incarnation de l'Un dans les formes émanées de Lui est le principe foncier de l'idée de réincarnation.

Ce principe est universel et éternel, mais impersonnel.

Ce n'est pas un « moi » qui se réincarne, c'est l'Un qui se réincarne dans des « moi » successifs.

La réincarnation est trans-personnelle.

Le 2 novembre 2001

En tout homme, il y a un besoin d'adoration ; et chacun adore ce qu'il peut...

Chacun n'a que les dieux qu'il mérite.

Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent et qui leur ressemblent.

*Adorer... Adorare... Ad orare... Prier vers...*

Adorer c'est mendier, dépendre, s'attacher.

La vraie spiritualité est une libération, un détachement.

Ainsi, la spiritualité authentique commence lorsque ce besoin d'adoration s'éteint.

Toute adoration est idolâtre.

Comme toute liturgie qui ne serait plus rite initiatique.

\*

Dès que tu t'attaches, tu es attaché et tu es donc esclave, même si cet attachement est celui de la domination.

Le roi est esclave de sa royauté comme le mendiant est esclave de sa mendicité, ou le riche de sa richesse, ou le débauché de ses plaisirs.

Tout attachement est esclavage.

La liberté – c'est-à-dire le cheminement libre – ne peut commencer qu'après un total détachement.

Le 6 novembre 2001

*En ces soifs infinies...*

En ces soifs infinies  
D'une âme désertée  
Par les mots mêmes  
Où Dieu n'a plus de place  
Où Dieu n'a plus de sens  
Où Dieu aussi  
N'est plus qu'un mot  
Là au bord du néant  
Naît un immense silence  
Celui de la vérité  
Celui de l'évidence  
Où vit le divin pur  
Tel qu'il vit en nous  
Tel qu'il vit en tout  
Tel que tout vit en lui

Quitter...  
Quitter la luxuriance  
Des forêts d'illusions et de mots  
Quitter les villes artificielles et dépravées  
Que l'on s'échafaude pour y fuir  
Sortir...  
Sortir de la tiédeur admise  
Des pensers de convention  
Sortir des assurances illusoire  
Que l'on érige en idoles  
Partir...  
Partir dans le désert  
Au-delà des mots  
Et là prendre mesure du temps  
Face à la béance  
Là chaleur et lumière  
Là commence l'explosion de l'être  
Qui fond et se dissout  
Dans un devenir infini

Dans ce flux de lumière vive  
Où tout germe

L'exil est au cœur du chemin  
Exil gourmand et joyeux  
Se détacher  
Quitter l'illusoire  
Sortir du dérisoire  
Et partir vers l'un  
Joie du cheminement  
Car le chemin naît du cheminement  
Et ne le précède point  
Rien ne préexiste au pas que l'on ose  
Et la marche seule est vie  
Tout le reste n'est qu'existence  
Subsistance survie  
La larve aussi existe subsiste et survit  
Mais elle ne vivra qu'après métamorphose  
Le papillon dans l'espace et la lumière  
Devient étranger au monde de la chenille  
Jubilation du départ  
Des amarres larguées  
De l'air vif du large  
De la solitude enfin retrouvée  
De la joie d'être là partant  
Quai de gare  
Jetée de port  
La porte que l'on claque pour la dernière fois  
Pour entrer léger dans le vent froid d'un petit matin bleu  
Partir sans retour  
Et dire adieu  
- « C'est loin où tu t'en vas ? » demande la pierre.  
- « Loin de quoi ? » répond le ruisseau

Partir...  
Loin des hommes d'ici  
Loin de leur folie  
Loin de leur barbarie  
Loin de leurs ignorances  
Leur monde est fumée  
Vapeur brouillard  
Leur monde est vain irréel fade  
Leur monde n'est pas le monde  
Ils ignorent le réel

L'ici-et-maintenant  
Ils ignorent l'essentiel  
Et se nourrissent d'enflures  
De vides et de pestilences  
Car l'exil est salut  
Lorsque la terre est empoisonnée

Abandonner les pots de viandes  
les oignons et les melons  
les poireaux et les courges  
Quitter la maison des esclavages  
Sortir de sa propre prison intérieure  
En brisant toutes les idoles  
Et partir vers le désert  
Traverser sa brûlure  
Et ses soifs infinies  
Hurler de pierres et de sables  
Hurler de peur et de froid  
Hurler de dessèchement  
Mais garder le pas  
A coup de haines s'il le faut  
Faute d'eau fraîche et pure

Faut-il donc rêver la vie  
Plutôt que de la vivre réellement  
Faut-il donc grimer la vie  
Plutôt que de la prendre au saut du lit  
A vif comme une catin sublime  
Douce et folle rageuse et suave  
Imprenable et fragile  
Elle n'est que la flamme de dieu  
le reflet de son âme  
la lueur de son regard  
le sang de ses veines  
la sève de ses branches  
de ses fruits et de ses feuilles  
de ses rameaux et de ses fleurs

Éternel retour  
Perpétuel départ  
Flux reflux

Le 9 novembre 2001

L'âme reflète le divin comme un miroir.

Mais ce miroir est trop petit, trop terni, trop morcelé, trop voilé.

Il faut apprendre à l'agrandir, à le nettoyer, à l'unifier, à le découvrir.

Le 11 novembre 2001

*Réponse à une lettre de lecteur de l'article sur « L'éloge de l'impermanence » qui réfutait au nom de la notion d'essence impermanente et d'un matérialisme selon lui incompatible avec la notion de force cosmique.*

« Dans le regard idéaliste platonicien, l'essence est effectivement une idée permanente préalable à sa réalisation et sans interférence inverse avec celle-ci : l'existence n'altère pas l'essence.

Je vous propose une approche dialectique très différente, une approche résolument anti-idéaliste et anti-platonicienne, une approche que Nietzsche a magistralement résumée en un mot : « deviens ce que tu es » et que les existentialistes ont reprise de Sartre : « l'existence précède l'essence ».

Prenons une graine d'arbre. Elle contient un matériel génétique qui, vous l'admettrez, n'est ni absolu, ni impermanent, ni invariable, ni idéal au sens de Platon. Ce matériel est un produit variable d'une multitude d'événements passés qui s'y sont accumulés. Cette graine contient cependant tout le potentiel de devenir de l'arbre à naître.

Cet arbre se façonnera au travers d'une dialectique subtile entre ce « potentiel » endogène enfermé dans les molécules de son patrimoine génétique, et les influences exogènes du climat, des saisons, des pluies et des vents, des sols, des parasites et maladies, et des haches des hommes. De ce dialogue naîtra la « forme » parfaitement unique et personnelle de cet arbre-là. Cette forme, si elle se réalise complètement, accomplira l'arbre au sens que je donne à ces mots. Et cet arbre-là produira de nouvelles graines renfermant un patrimoine génétique qui, à son tour, aura subi de légères altérations et qu'il transmettra aux arbres suivants.

Il n'y a là aucune « essence », mais un dialogue entre intérieur et extérieur.

Ce dialogue façonne aussi chaque homme comme il façonna l'arbre de mon histoire. Il n'y a là aucun « être » : seulement du « devenir ». « Le chemin est le but » disait Heidegger. C'est le processus qui prime. Et la question métaphysique, au-delà des clivages artificiels et superficiels entre matérialisme et spiritualisme, entre athéisme ou non-athéisme, est de savoir si ce processus de construction à l'œuvre

dans tout ce qui vit (mon arbre, vous et moi, et tout le reste) est un processus cohérent ou s'il n'existe qu'en apparence.

La réponse à cette question est affaire de foi et non de raison. C'est la question de la transcendance. Et, plus profondément, comme cette dialectique entre « intérieur » et « extérieur » implique nécessairement une dualité (c'est tautologique), la question métaphysique revient à savoir s'il existe un Un qui intègre en lui, de façon cohérente, tous ces intérieurs et tous ces extérieurs dans un projet unique. Je pense quant à moi que ce Un est réel, qu'il est même toute la réalité, la seule réalité, et que l'homme y vit comme une vague sur l'océan. La vague n'est qu'une manifestation éphémère et locale de l'océan. Seul l'océan est !

Et le projet de cet Un est simplement de devenir ce qu'il est, en se créant lui-même, en s'inventant une forme évolutive de plus en plus complexe, exactement comme un peintre invente sa toile au fur et à mesure qu'il la crée. Libre à vous de coller là-dessus l'étiquette qui vous convient : théiste, déiste, panthéiste, panenthéiste, moniste, matérialiste, athée, etc. Elles conviennent toutes. »

Le 13 novembre 2001

*« Les guerres n'existent dans le monde qu'à cause des gens ignorants, faibles, vaniteux et égoïstes qui préfèrent demeurer dans leurs étroites cages, qui manquent de l'esprit d'aventure nécessaire pour s'élancer dans l'océan de la vie qui les rendra immortels ! »*

SWAMI RAMDAS

Le 15 novembre 2001

*« Car ce n'est jamais la raison qui a guidé le seul géomètre véritable, mon ami. La raison écrit les commentaires, déduit les lois, rédige les ordonnances et tire l'arbre de la graine, de conséquence en conséquence, jusqu'au jour où l'arbre étant mort, la raison n'est plus efficace et il te faut une autre graine. »*

ANTOINE DE SAINT-EXUPERY  
*Citadelle – CXLII*

Ces graines sont ces germes de l'intuition sur lesquels se bâtissent les vies de l'esprit.

Intuitions fondamentales, images ou métaphores fondatrices, certitudes profondes venues d'on ne sait où.

Une graine, si on la cultive, et seulement si on la cultive, donnera un arbre, plus ou moins grand, plus ou moins tordu, plus ou moins fécond.

Et cet arbre donnera des fruits contenant de nouvelles graines.

Foisonnement.

Tout le processus de l'ascèse spirituelle est ainsi ramené aux semailles de la première graine dans un terreau propice. Initiation.  
Mystère de la fécondation première...  
La raison n'y joue aucun rôle.  
Un terreau propice : une pensée insatisfaite, un esprit aventureux, une âme inquiète, une soif quelque part que l'on ne laisse pas s'oublier.  
Beaucoup d'hommes, ce me semble, n'ont que l'esprit caillouteux et sec, infertile, fait de sables désertiques et de pierres dures...  
Première graine : une parole, une image, une fulgurance, une vision, un chant d'oiseau, un chant d'ange, un mot, un poème, un regard, un chef-d'œuvre.  
Et puis le travail intérieur : arrosage, sarclage, fumage afin que la graine et son germe ne se dessèchent, ni ne s'étouffent, ni ne dépérissent.  
Du vent, de la pluie, de la lumière, de l'humus renouvelés. Air, Eau, Feu, Terre.  
De l'espace libre aussi. Le cycle des saisons et de leurs couleurs.  
Et du temps surtout. De la durée.

\*

*« Et mourir dans la simplicité des choses qui sont. Et mes oliviers l'an d'après feront leurs olives pour mes fils. Et me voilà calme à l'heure de la mort. »*

*(ibidem)*

*« Ainsi m'apparut-il de plus en plus qu'il ne fallait point écouter les hommes, mais comprendre. »*

*(ibidem)*

*« L'amour on ne le pense pas. Il est. »*

*(ibidem)*

*« Car toute vérité quelle qu'elle soit, si elle vérité d'homme et non de logicien stupide, est vice et erreur pour le gendarme. Car celui-là te vent d'un seul livre, d'un seul homme, d'une seule formule. Car il est du gendarme de bâtir le navire en s'efforçant de supprimer la mer. »*

*(ibidem)*

*« Et pour la feuille livrée au vent il n'est plus de vent. »*

*(ibidem)*

\*

Lorsque je Te parle, c'est Toi qui Te parles.  
Et ainsi pour tout verbe.  
Ma vie est Ton voyage.

\*

*« Ô ami, ne sois pas de ces ignorants qui veulent démontrer la Vérité.  
Ô toi qui cherches des preuves, s'il n'était son Infinie Réalité, ni toi ni tes preuves  
n'existeraient. »*

FAOUZI SKALI  
*Traces de lumière*

Le 20 novembre 2001

Ni la transcendance ni la spiritualité n'ont besoin de surnaturel ou de religieux.

Le 24 novembre 2001

Ni la transcendance ni la spiritualité n'ont besoin de surnaturel ou de religieux.

Une religion n'est que l'expression collective d'une foi en l'existence d'une forme de transcendance et d'une voie spirituelle permettant de l'atteindre.

Mais elle n'est ni l'une, ni l'autre : elle les exprime, les représente, les véhicule, toujours au travers d'une langue particulière et d'une culture spécifique, avec ou sans institutions cléricales ou monacales, avec ou sans rites, avec ou sans référence à quelque texte dit sacré.

Toute religion est toujours issue de la révélation d'une foi : celle de Lao-Tseu, de Moshé, de Krishna, d'Héraclite, de Siddhârta Gautama, de Jésus, de Muhammad, et de tant d'autres. Mais elle ne s'y identifie pas. Toutes ces illuminations convergent vers la même transcendance Une et absolue, commune à toutes les traditions spirituelles. Les chemins spirituels proposés pour l'atteindre diffèrent parfois fortement entre eux. Mais l'essentiel demeure et il est unique. Et au sein du phénomène religieux, les divergences s'amplifient dès lors que l'on pose la question de la nécessité d'un clergé, de rites, de particularismes, d'interdits, de tabous ou d'obligations et règles comportementales. Ici, la religion rejoint la vie sociale et la sociologie : elle quitte la sphère strictement spirituelle. C'est de là que naît le besoin de croire à du surnaturel, à une surnaturalité, au surnaturalisme ; là commencent la croyance et la superstition. Mais celles-ci sont totalement étrangères à la foi en la transcendance et en l'efficacité spirituelle.

Le surnaturel (et toutes les mythologies et superstitions qui en découlent) se construit inévitablement sur un dualisme et un idéalisme peut-être pédagogiques à l'usage des masses, mais spirituellement inacceptables puisque totalement contradictoires avec l'unité, l'unicité et la réalité absolues de l'Un ultime.

Une foi peut être mystique par l'âme, métaphysique par l'esprit ou cultuelle par le cœur, mais elle n'est jamais religieuse par elle-même : elle le devient éventuellement au travers des masses qui croient y adhérer.

La religion si elle relie, selon son étymologie, ne relie nullement l'homme à Dieu, ce qui est le propre de la foi, mais elle relie la masse des fidèles à une expression particulière de la foi spirituelle.

La spiritualité n'a nul besoin de religion pour s'épanouir.

Inversement, la religion peut très bien se passer complètement de spiritualité : il lui suffit de transformer une expression particulière de la foi en dogmes.

\*

Le principe ineffable au-delà de toute représentation est le Brahman, totalement présent au cœur intime et ultime de chaque parcelle d'être ou atman. Il se manifeste et s'incarne, selon les shivaïtes, dans Shiva qui est Ishvara, le Dieu des dieux.

Il engendre le binaire Linga et Yoni c'est-à-dire Agni, le feu et Soma, la matière.

De là émane la Trimurti :

*Brahmâ*, l'initiateur-créateur, le désir. Il manifeste. Sa parèdre est Sarasvatî.

*Vishnu*, le pacificateur-conservateur-protecteur, la permanence. Il maintient, il enseigne la loi, le dharma. Sa parèdre est Lakshmi, la beauté, l'abondance, le bonheur.

*Rudra*, l'agitateur-transformateur-déstabilisateur, l'impermanence. Il dissout et fait renaître, il est le cycle vital. Sa parèdre est Kali.

Le mantra AUM de Shiva se décompose en A de Brahmâ, U de Vishnu et M de Rudra.

De la Trimurti shivaïte procède le quinaire des cinq fonctions (création : Brahmâ ; maintien : Vishnu ; destruction : Rudra ; occultation : Ishvara et grâce : Shiva) mis en relation respectivement avec les cinq éléments (terre, eau, feu, air et firmament), les cinq dimensions (nord, ouest, sud, est et centre) et les cinq couleurs (blanc, rouge, noir, jaune et incolore)

En Shiva qui est l'Un sous ses deux formes non manifestée (Brahman) et manifestée (Ishvara), Brahmâ émet, Vishnu maintient et Rudra dissout.

\*

La mort n'inspire de peur qu'aux êtres non libérés de l'identification à leur enveloppe mortelle.

La mort est une fonction cosmique et donc sacrée de la divinité ultime, une fonction indispensable, vitale.

\*

Si le (les) Jésus dont s'inspirent les Évangiles, étai(en)t bien juif(s) ; les Évangiles, eux, ne le sont guère.

Il n'y a aucune continuité, ni religieuse, ni métaphysique, ni culturelle, ni cultuelle, ni linguistique entre la Bible hébraïque et le corpus chrétien. Celui-ci est hellénistique donc indo-européen, celle-là est sémite.

Le Dieu de la Bible n'est pas chrétien.

Même Jésus ne l'est pas.

Le 25 novembre 2001

D'après Lalande :

« Harmonie : *Unité organique d'une multiplicité, c'est-à-dire genre particulier d'ordre consistant en ce que les différentes fonctions ne s'opposent pas, mais concourent à un même effet d'ensemble (voir Finalité).* »

« Finalité :

*A – Fait de tendre à un but ; adaptation de moyens à des fins.*

*B – Adaptation de parties à un tout, ou des parties d'un tout les unes aux autres.*

*Finalité externe, celle qui a pour fin un être autre que celui qui est (totalement ou partiellement) un moyen de réaliser cette fin (ex. l'homme et le vêtement). Finalité interne, celle qui a pour fin l'être même dont les parties sont considérées comme moyen (ex. organisme animal, œuvre d'art).*

*Finalité immanente, celle qui résulte de la nature et de développement de l'être même qui présente cette finalité (ex. adaptation spontanée de l'être vivant à son milieu).*

*Finalité transcendante, celle qui est réalisée dans un être, par l'action qu'exerce sur lui un autre être, en vue de la fin considérée (ex. sélection naturelle, élevage).* »

L'Un évolue donc selon une finalité immanente et interne, et selon un principe d'harmonie.

Au sein de l'Un, l'homme évolue selon une finalité transcendante et externe ; il devrait s'intégrer au principe d'harmonie.

\*

L'ordre du monde n'est pas le fait du hasard mais d'une volonté intrinsèque. Ceci constitue le fondement de la foi fondatrice de toute spiritualité : *il n'y a pas de hasard.* Mais qu'est-ce que le hasard, en somme ?

Pour Aristote, c'est l'ensemble des événements qui ne participeraient pas de ou à la finalité globale de la nature. Dans Lalande, « hasard » porte une connotation d'accidentel, d'étranger, d'étrange, d'imprévisible, d'intrus, de fortuit, d'indétermination, par opposition à intentionnel, à normal, à régulier, à prévu ou prévisible, de déterminé ou déterministe. Tout l'indéterminé n'est cependant pas dû

au hasard. Les choix de la liberté ne sont pas les fruits du hasard et ne sont pas pour autant déterminés ou prévisibles. Et nier la liberté en la ramenant au jeu abstrus du hasard et de la nécessité, déplace le problème sans le résoudre.

C'est en fin de compte la notion de finalité qui sera départageante.

Le hasard ne participerait donc d'aucun choix délibéré d'une volonté quelconque et il engendrerait des phénomènes et des effets qui ne participeraient pas de la finalité globale réelle ou supposée de ce qui est. Le hasard est tout l'accidentel qui échapperait à la volonté de réaliser cette finalité. Hasard et volonté s'opposent donc. Là où il y a hasard, il ne peut y avoir volition ; là où il y a volition, il ne peut y avoir hasard. La liberté et le libre arbitre participant de la volonté, ils s'opposent donc aussi au hasard.

Or, dans ma conception (foi) moniste — holiste et entéléchique — tout ce qui est, émane de la volonté entéléchique de l'Un à s'accomplir en plénitude. Il n'y a là aucune place pour du hasard puisque tout ce qui est, procède de la volonté cosmique d'accomplissement entéléchique — donc d'une finalité immanente et interne.

La poursuite de cet accomplissement procède de deux processus complémentaires : le développement « mécanique » selon les voies déterministes des « lois » de la nature, et le développement créatif selon les voies indéterministes des élans de la volonté (cf. Bergson ou Nietzsche).

Nulle place pour le hasard.

Le hasard n'est que la poubelle de nos ignorances ou de nos aveuglements.

Et puisque tout est Un et que tout ce qui est, participe de cet Un, la volonté et la liberté humaines, expérimentées par chacun au plus fort de sa conscience d'être et de vouloir, participent d'une Liberté et d'une Volonté transcendantes, celles de l'Un ineffable. Cette Liberté et cette Volonté cosmiques potentielles se réalisent et s'expriment dans et par la liberté et la volonté humaines sans les déterminer.

C'est l'homme — et toutes les autres créatures — qui crée la liberté et la volonté divines : la nature engendre ce qui la dépasse et ce qui la transcende, et réalise ainsi le divin potentiel qu'elle portait en elle dès l'origine.

Le Chaos engendre le Cosmos.

La Nature engendre Dieu.

Et la Nature et Dieu sont en l'Un depuis l'origine des temps.

Ils sont les fruits de Son désir, de Sa volonté, de Sa liberté.

Dieu et le monde se répondent comme l'œuf et la poule.

Et l'Un dépasse infiniment toutes les dualités — Dieu et le monde, par exemple — tout en possédant et en transcendant toutes leurs réalités, toutes leurs potentialités et toutes leurs virtualités.

\*

La physique théorique et la cosmologie d'aujourd'hui s'enlisent de plus en plus dans des modélisations hyper-mathématiques ayant complètement perdu le contact avec la réalité observable.

Les modèles évoluent en fonction des incohérences ou des paradoxes logiques liés aux hypothèses d'un autre modèle antérieur tout aussi invérifiable.

Deux exemples :

- le big-bang qui est le modèle le plus couramment accepté aujourd'hui s'arrête à la dimension de Planck et beaucoup de chercheurs jouent à imaginer ce qui se passerait en deçà.  
Le ludisme prévaut.  
Le modèle du big-bang n'est jamais qu'une extrapolation à la limite du modèle relativiste d'univers en expansion. Mais ce passage à la limite n'est dicté que par le souci humain trop humain d'obtenir une explication simple et mathématisable de ce qui est probablement infiniment plus complexe et moins déterministe.
- L'inventaire des « particules élémentaires » qui a passionné les chercheurs jusqu'à mettre en place le modèle des super-cordes (modèle typiquement invérifiable malgré son élégance formelle et conceptuelle) a toujours omis l'hypothèse, pourtant simple et de bon sens, que l'énergie peut s'agglutiner de toutes les manières possibles en phénomènes vus par l'homme comme une « particule », mais que ces agglomérats ont des durées de vie très disparates et que l'immense majorité d'entre eux ne seront jamais observables au travers des fenêtres grossières des sens humains et de leurs prothèses technologiques.

La science aussi a des limites.

Elle repose sur des hypothèses et des langages qui s'usent et s'étiolent au-delà d'un certain point.

Le trop petit, le trop grand, le trop complexe échapperont toujours aux modélisations scientifiques.

Au-delà de ces limites ontologiques, les élucubrations théoriques n'ont plus aucune valeur hors le plaisir fourni aux chercheurs qui s'y adonnent « pour la beauté de l'art ».

Au-delà des limites de la vérifiabilité pratique, la science construit du possible, mais s'éloigne du vrai.

Même dans l'univers physique, la science a son domaine de validité ; au-delà, elle ne produit plus que de l'élucubration théorique.

\*

Tu ne vois jamais que ce que tu regardes. Et que regardes-tu ?

Tu ne vois jamais que le reflet des choses.

Les choses telles qu'en elles-mêmes restent à jamais mystères.

A moins d'ouvrir d'autres yeux que tes yeux de chair.

Et ces yeux autres, sont-ce encore les tiens ?

Le 30 novembre 2001

Martin Buber questionne : faut-il parler de dieu comme d'un « Tu » ou comme d'un « Cela » ?

Pour qu'il puisse y avoir un « Tu », il faut, en face de lui, un « Je » qui puisse lui dire « Tu ». Or aucun « Je » n'existe dans la réalité hors le « Je » unique du « Cela ».

Mais en « Cela », il devient possible de formuler, en langage relatif et imparfait de l'humain, un « Je » et un « Tu » tout aussi illusoires l'un que l'autre.

Dieu et moi deviennent alors des « personnes » par lesquelles sonnent des expressions ou des manifestations de l'Un ineffable qui est derrière eux : deux masques qui couvrent la même Réalité ultime.

S'il faut qu'il y ait un « Tu » pour permettre une prière populaire, ce « Tu » n'est jamais qu'un mirage, épiphénomène parfois facilitant pour accéder au « Cela » dont il n'est qu'un avatar, parfois bloquant dans cette accession.

S'arrêter au « Tu » est idolâtrie.

Il n'y a, dans la Réalité ultime, ni « Je » ni « Tu », il n'y a que le « Il » du « Cela », le « Il » du « Un » qui seul peut dire « Je » sans que ce « Je » soit illusoire.

\*

Tout dualisme se résout toujours en une Unité qui le dépasse et le transcende.

Le Théisme en posant un Dieu personnel hors du Monde, construit un dualisme ontologique. Mais ce Dieu et ce Monde, en tant que deux, constitue un Tout unique qui les englobe tous deux et dont ils deviennent ainsi deux aspects non plus ontologiques, mais phénoménologiques.

Dieu et le Monde deviennent deux regards, deux manifestations de l'Un qui les transcende tous deux.

Tout dualisme aboutit nécessairement à un monisme.

\*

Vacuité et non-être.

Considérons un univers (fini ou infini, jouissant d'un nombre quelconque de dimensions, etc.) empli d'un matériau  $M$  réparti uniformément. En tout point de cet univers, il y aura une quantité  $q$  de  $M$ . La description de cet univers se ramène donc à  $M=q$ .

Par un simple changement d'unité et d'origine du référentiel, il est facile de faire une transformation qui amène  $q$  à être égal à n'importe quelle valeur et, donc, aussi à zéro.

La description de l'univers devient ainsi  $M=0$  en tout point.

Cet univers uniforme est donc vide, absence de forme, vacuité absolue, néant, mais il est, il n'est pas non-être puisqu'il est uniformément plein de *M*.

De là, la notion taoïste ou hindoue de Vacuité pleine ou de Plénitude vide, tout opposée à celle de non-être.

Et dès qu'émerge une forme, dès que se rompt l'uniformité, l'Être vide entre en devenir et devient Devenir.

Le 1<sup>er</sup> décembre 2001

« Tout ce qui est réel est imparfait ».

COUSIN

L'imperfection, c'est-à-dire l'inaccomplissement, est même l'essence du Réel.

Et c'est cette imperfection native que les hommes appellent le « Mal », parce qu'ils en souffrent.

\*

La pensée est un arbre. Un arbre dont l'homme est la graine. Dont chaque homme est une graine qui, si elle germe et s'épanouit, deviendra un arbre. Et tous ces arbres qui poussent, s'étendent et se perpétuent, constituent la forêt de la pensée. Une forêt immense qui couvre toute la terre, qui recouvre le monde entier : la noosphère de Teilhard de Chardin.

Une forêt qui a ses saisons, ses espèces, ses maladies, ses parasites, aussi : ses lianes et ses lierres qui emprisonnent et étouffent.

Une forêt qui a ses sycomores et ses chênes majestueux et immenses, qui a ses espèces rares, ses orchidées, qui a ses champignons parfois mortels, qui a ses fleurs suaves et ses fruits sucrés, qui a ses clairières nouvelles ou vieilles, et ses déserts arides ou inexplorés, qui a ses ruisseaux et ses nappes phréatiques où s'abreuvent tous ses végétaux, qui a surtout une multitude de petits arbustes modestes et timides malgré leur beauté parfois troublante.

Elle a ses chemins et ses sentiers plus ou moins fréquentés.

Elle a ses collines et ses montagnes aux sommets parfois vertigineux, pelés, nus, où ne pousse plus que le presque néant de quelques lichens ou mousses improbables : là les mots deviennent inopérants, il n'y reste que l'indicible.

Et il y a ceux qui s'y promènent en dilettante.

Et ceux qui la rejettent, trop occupés à satisfaire leur animalité.

Et ceux qui la cultivent et la choient et la protègent et la servent.

Et ceux qui s'y perdent ou s'y enfuient.

Chaque homme pensant s'élabore comme un arbre : par bourgeonnements et ramifications successifs, par arborescences multiples et fractales.

Et comme tout arbre, la croissance va vers la lumière.

« Mehr licht » aurait dit Goethe sur son lit de mort.

La pensée humaine est foisonnante et ne peut pas être unidimensionnelle au risque de ne rester qu'un brin d'herbe, un chiendent poussant à ras de terre et foulé aux pieds.

S'élever dans la verticalité ouverte : s'étaler vers le haut.

Il y a des pousses rapides et pauvres comme les pins ou les peupliers.

Il y a des pousses lentes et denses comme l'olivier.

Il y a des pousses droites comme le cyprès ou tordues comme le chêne kermès.

Il y a des luttes aussi entre essences contraires, incompatibles ; mais il y a plus de commensalités, de symbioses et de sympathies que de combats et de guerres.

Cette forêt est d'abord une forêt de paix et de silence, de beautés et d'harmonie.

On peut y vivre seul, en solitaire, en ermite.

On peut y vivre en tribu.

\*

Les quatre castes de l'Inde traditionnelle (les prêtres – brahmanes –, les guerriers – ksatriya –, les marchands – vaisya – et les serviteurs – sudras –) sont universelles et cohabitent clairement dans nos sociétés occidentales où elles prennent d'autres noms, tout en remplissant les mêmes rôles : il y a, respectivement, le monde culturel, le monde politicien, le monde entrepreneurial et le monde populaire.

Ces quatre mondes interagissent et entretiennent entre eux des relations d'alliance, de dominance, de conflit ou d'échanges, mais ils restent notoirement distincts.

Il y a aussi, là, les parias hors castes, comme il y a, ici, les exclus hors mondes.

\*

L'Occident est immoral, mais moralisateur.

Le 2 décembre 2001

*Extraits de Diogène de Robert Sabatier :*

- Ce que tu vois, c'est ce que tu veux voir.
- Trouve d'abord quelle est ta raison d'être et tu seras.
- Je ne me veux rien d'autre qu'un passant.
- La mort n'est morte que pour ceux qui la craignent.
- Espérance en cet homme nouveau débarrassé des vanités du monde.
- Qu'est-ce qu'une vertu sinon le vice en robe d'apparat ?

- Il faut quitter le grand manteau d'orgueil.
- Comme un aveugle, il cherche son chemin et, ce faisant, c'est un chemin qu'il trace.
- Libérer l'esclave que vous êtes.
- L'espèce humaine est-elle indispensable ?
- Imaginons la fin de la famille. Chacun copule où il veut, comme il veut. (...) Tous ces enfants sans père en auraient mille et mille sœurs et frères. La nation serait la mère à tous.
- Je m'évertue à parler du réel.
- Le vrai penseur est homme en désaccord.
- Tout esclave a les défauts du maître.

\*

Où cherchaient-ils l'origine de l'Être ?

Anaximène dans l'air.

Thalès dans l'eau.

Anaximandre dans l'*apeiron*.

Parménide dans l'immuable.

Anaxagore dans les atomes.

Empédocle dans les quatre éléments.

Pythagore dans le nombre.

Seul Héraclite osa la chercher dans le mouvement — *Panta Rhéi*.

\*

La vérité n'est jamais dans les mots.

Mais, parfois, bien rarement, derrière les mots, venant du plus lointain, point une musique, un chant à peine audible : les mots, alors, sont signes de vérité.

\*

La voie de l'Un est celle de la Liberté.

Ce chemin s'appelle libération.

Devenir libre, chaque jour plus libre.

Donc moins attaché.

Donc moins hypocrite.

Donc plus simple.

Le 4 décembre 2001

La mission des hommes est d'inventer la pensée. Et pour ce faire, leur seul chemin est cette bouillie de neurones qui leur sert de cerveau.

Les dieux ont créé – c'est-à-dire suscité, fait émaner, fait émerger – les hommes afin que les hommes se mettent à penser et inaugurent ainsi la pensée divine.

Les dieux ont rendu cette pensée possible, et c'est aux hommes de la réaliser.

Ainsi le divin accédera à l'immatériel au travers du travail des hommes.

Les hommes forgent la pensée des dieux. Et rien n'est écrit : les dieux ne savent pas où ils vont ! Ils sont aventuriers, pionniers, défricheurs d'improbable, d'incrédible, d'inouï. Les dieux sont commanditaires et les hommes ne sont qu'artisans d'une œuvre qui ne leur appartient pas.

L'homme n'est qu'aux balbutiements de la pensée. Il se croit très haut, il s'est seulement hissé sur la petite pointe de ses petits pieds de nabot.

L'aventure de la complexité n'en est qu'à ses toutes premières prémices ; la pensée débute, encore embryonnaire.

Cette si maigre logique du simplisme, cette raison tellement réductrice, ces caricatures que l'on nomme pompeusement « vérités » : comment ne pas être assez lucide pour ne pas voir et comprendre que toute la culture, toute la connaissance humaine, accumulées depuis quelques milliers d'années ne sont qu'insignifiances, que chiures de mouche face au Mystère, face à l'inaccompli de la pensée divine.

L'homme est le tremplin des dieux vers des univers spirituels encore à créer, à inventer, à rêver ; mais ces univers sont immenses, incommensurables.

Et l'homme a à peine entr'ouvert la grille du jardin du concierge qu'il se proclame déjà le maître du château.

L'homme est un gué. L'homme est un pont. L'homme est un passage. Et au-delà de l'homme, il y a tout à la fois le Surhomme de Nietzsche et le point Oméga de Teilhard de Chardin. Et l'homme n'en est qu'à ses débuts, et ils ne sont guère fameux. Les dieux sauront-ils être patients ?

Quand donc l'homme se rendra-t-il enfin compte qu'il n'a pas tous les droits, qu'il n'a même aucun droit. Qu'il n'est pas maître, mais serviteur.

Que son besoin infantile et maladif de domination est une lèpre dont procèdent toutes ses pollutions, toutes ses barbaries, toutes ses ignominies.

Quand donc saura-t-il qu'il ne deviendra grand qu'en devenant humble, discret, respectueux, frugal, simple.

L'homme ne prendra sens qu'en servant plus grand que lui.

Le 6 décembre 2001

Volonté.

Point d'indulgence ; il faut exiger. De soi, des autres.

Et vociférer s'il le faut.

Vouloir.  
Vouloir l'harmonie.  
Vouloir le monde autre, propre et beau, simple et pur.  
Vouloir si profondément que l'agir n'est plus utile tant la forme au monde est creusée pour qu'il s'y moule et s'en fasse lit.  
Et méditer est vouloir pur.  
Et s'il était vrai que le monde coule vers les trous que les volontés creusent dans le champ des possibles  
Trous des caprices et plaisirs médiocres des masses.  
Trous infects des pervers, des spéculateurs, des tyrans.  
Trous salvateurs des sages et des ermites.  
Trou immense et unique des mystiques.  
Lutte des vouloirs sur le pré des possibles.  
Point besoin d'agir : vouloir suffit.  
Les événements coulent vers où les volontés les attirent.  
Oser vouloir.  
Vouloir au-delà des hommes.  
Vouloir que Sa volonté se réalise.  
Vouloir que le monde, enfin, coule dans Son flux.  
« Tu es Cela. »  
Vouloir ce que Cela désire en moi, en toi, en nous, en tout.  
Non agir.  
Vouloir Sa réalisation, Son accomplissement, Sa plénitude.  
Plénitude, shalom.  
Vouloir Shalom.  
Creuser par la volonté un trou immense, si grand que le monde entier s'y coulera pour Lui donner un lac pur et profond où Il puisse se mirer, tant la surface sera lisse et calme et sereine et pacifiée.  
Creuser, donc.  
Creuser sous les mots, les apparences et les illusions.  
Creuser sous les caprices, les plaisirs et les pulsions.  
Creuser sous l'ego et ses fantasmes, ses délires.  
Creuser profond jusqu'au néant plein.  
Le vouloir est la pioche qui creuse.  
Et piochant, briser la croûte des conventions, la pierre des préjugés, la roche des habitudes.  
Atteindre la nappe du vouloir divin et en faire jaillir une source.  
Une source immense comme un déluge.  
Comme le déluge.

Vouloir se libérer, d'abord, pour briser les chaînes de tous ses esclavages et de tous ses attachements.  
Vouloir s'enraciner, ensuite, pour y déployer sa verticalité.  
Vouloir creuser, enfin, peu à peu, pas à pas, coup à coup.

Cheminement chtonien vers la vouivre.  
Ô Dionysos, ô Shiva, ô Noa'h !  
Chemin de ténèbres lumineuses.  
Chemin souterrain, sous mondain, surhumain.  
L'au-delà est l'en-dessous.

Chercher ne sert de rien ; vouloir, voilà toute la voie.  
Mais vouloir seulement et simplement ce que Cela, ce que l'Un, ce que l'Ultime  
désire : tout autre vouloir n'est que hochet ou vanité.  
Vouloir ce que Cela désire.  
Vouloir ce qui se veut en tout : vivre, croître, s'épanouir, se déployer.  
Vouloir aller au bout de soi jusqu'à enfin se quitter.  
Vouloir, avec tout ce qui est et vit, aller au bout de lui jusqu'à enfin le quitter.  
Vouloir non comme l'arbre, mais ainsi qu'en lui.  
Vouloir ainsi qu'en la montagne, en la fleur.  
Vouloir ainsi qu'en l'oiseau, en la cigale, en le brin d'herbe.

Vouloir l'accomplissement complet de ce qui vit dans tout ce qui vit.  
Sans mièvrerie.  
Voir que toute proie sacrifiée n'est qu'offrande vitale à la vie.  
Vouloir la vie au-delà de tous les vivants.  
Vouloir la Vie.  
Vouloir libérer la Vie.  
Vouloir la Vie libre. Toute la Vie, libre. Libérée.

Et vouloir la Vie, c'est aussi nier la Mort et reconnaître son inexistence.  
La Mort n'est qu'une des multiples illusions de l'ego.  
Au-delà de l'ego, il n'y a pas, il n'y a plus de mort.  
La Vie est immortelle.

Le 7 décembre 2001

Pourquoi tant d'hommes ont-ils peur des idées abstraites ?  
Parce qu'ils ne les comprennent pas ; alors, ils se cachent derrière un soi-disant  
souci d'efficacité concrète, derrière un paravent d'esprit qu'ils disent pratique.  
Médiocrité.

\*

Suis-je ce que je sais ?  
Sais-je ce que je suis ?

Fuis-je ce que je fais ?  
Fais-je ce que je fuis ?

Le 8 décembre 2001

La Vie est une et multiple : une dans son essence, multiple dans ses manifestations.  
Célébration de la Vie, donc.

Mais il est bien difficile de définir la Vie.

Les biologistes d'aujourd'hui y renoncent au nom de la scienticité et de l'expérimentalité (cf. *Histoire de la notion de vie* – André Pichot). Soit.

Le mystique, lui, n'y renonce aucunement.

La Vie est proprement ce qui anime tout ce qui est en devenir.

La Vie est ce processus profond d'accomplissement qui gouverne tout ce qui advient.

La Vie est l'expression prégnante de l'entéléchie cosmique.

La Vie est cosmique.

Dès qu'il y a échange, interaction, interrelation, il y a Vie.

Dès qu'il y a mouvement, changement, évolution, transformation, métamorphose, il y a Vie.

Vie élémentaire ou Vie complexe, qu'importe : Vie !

Et la Vie est immortelle.

Nécessairement.

La Vie est partout et en tout : pour la mort nulle place.

Tout coule, tout est mouvement et changement. Rien n'est en repos, donc n'est mort.

Seules les illusions meurent.

Comme l'ego...

Célébrer la Vie, donc.

Célébrer la Vie comme un amant, comme un poète, comme un chanteur.

Célébrer la Vie en aimant tout ce qui vit sa vie vraiment, simplement, authentiquement, naturellement.

Là est la source de toute morale, de tout amour (mais n'est-ce pas la même chose ?).

N'est aimable que ce qui vit dans réel, sans illusion ni fard, sans artifice ni mensonge, sans cruauté ni méchanceté.

La douleur est parfois naturelle (et salvatrice), la souffrance ne l'est jamais.

La lionne qui tue le zèbre n'est pas cruelle, elle engendre de la douleur mais pas de souffrance.

L'homme qui insulte sa femme est cruel et engendre de la souffrance sans douleur apparente.

S'il fallait résumer le Mal d'un mot, je dirais « cruauté ».  
Cruauté envers soi-même.  
Cruauté envers les autres.  
Cruauté envers la vie, envers la nature, envers le monde.

Célébrer la Vie, c'est donc combattre toute forme de cruauté, même les plus insidieuses, même les plus sournoises, même les plus cachées.  
Célébrer la Vie, c'est renoncer à toute forme de cruauté.  
Et la cruauté, c'est faire souffrir : par vice, par volonté, par négligence, par indifférence.

Célébrer la Vie, c'est aimer tout ce qui vit parce que cela vit et porte la Vie en lui.  
C'est aussi combattre la Cruauté sous toutes ses formes.  
La cruauté est méchante, la méchanceté est cruelle : point de différence entre ces deux lèpres de l'âme.

\*

Cruauté et méchanceté : deux noms de la même pulsion de mort qui tenaille l'homme et lui seul.  
Passion de détruire, de souiller, de tuer.  
Comme pour affirmer sa force et sa puissance, comme pour prouver (mais à qui ?) son pouvoir de domination.

Combattre en l'homme, en chaque homme, ce besoin de dominer : c'est la voie de l'humanisation de l'homme.  
Il n'y a rien à dominer.  
Il y a tout à servir, à promouvoir, à libérer, à aimer.

Éradiquer toute forme de domination.  
Et libérer l'humain en l'homme.

« Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. »

DENIS DIDEROT

\*

En toute chose, le rire côtoie le pire.

\*

Décidément, le monisme, toujours, partout, est marginal, marginalisé, comme s'il sentait le soufre.

La kabbale n'est pas le judaïsme commun.

L'advaita n'est pas l'hindouisme commun.

Le taoïsme philosophique n'est pas le taoïsme magique commun.

Le soufisme n'est pas l'islam commun.

Le zen n'est pas le bouddhisme commun.

La mystique rhénane n'est pas le christianisme commun.

Le pré-socratisme n'est pas l'hellénisme commun.

\*

Il faut reméditer le temps.

Le temps découpé en présent et passé et futur, est illusion.

Le temps réel — est-il réel ? —, le temps du Réel ne passe pas.

Ce sont les accomplissements qui s'accomplissent ou ne s'accomplissent pas ou pas encore.

Et chaque accomplissement a son rythme.

Le temps n'existe pas. Il n'est qu'invention humaine.

Un cadre. Une grille pour lire les processus d'accomplissement.

Et l'accompli ne disparaît pas ; il change de niveau de perception.

L'homme ne perçoit que l'inaccompli ; il n'est lui-même qu'inaccompli.

L'accompli passe de l'autre côté, mais ne disparaît pas du Réel.

L'inaccompli est comme l'eau du ruisseau qui coule et l'accompli est comme le limon qui décante et se dépose au fond du lit.

Le limon ne disparaît pas dans un passé évanoui à jamais.

Il se dépose au fond du Réel et se retire du tumulte du torrent qui roule ses écumes vers la mer.

L'accompli cristallise dans la fluidité de l'inaccompli.

C'est cela que les hommes aveugles appellent mort ou disparition ou fin : autant d'erreurs, autant d'illusions.

Lorsque l'homme dit qu'il meurt, il ne meurt pas.

Il passe dans l'accompli.

Accomplissement corporel si son corps usé a atteint son achèvement.

Accomplissement spirituel si son mental libéré a rejoint l'Un qui est au-delà de l'accompli et de l'inaccompli.

Le 9 décembre 2001

Chaque accomplissement a son rythme.

Le temps n'est ni absolu, ni uniforme.

Chaque chemin a son pas.

Rythmes différents qui, tels des ondes, interfèrent et résonnent entre eux.

Chaque être a son rythme d'accomplissement.

Interférence et résonance. Sympathie et antipathie.

Y a-t-il un pouls cosmique, une fréquence fondamentale dont toutes les autres seraient des harmoniques ?

L'Un, alors, serait une symphonie, une fugue, cherchant perpétuellement de nouveaux contre-points, de nouvelles voix, de nouvelles voies de composition.

Et chaque être devient alors instrument d'une philharmonie cosmique.

Les Hébreux le savaient qui faisaient sortir le monde du Verbe, de la Parole, de la Voix, du Son divins. « *Et Il dira : "dieux, la Lumière sera" ; et la Lumière sera.* »

(Gen.: 1;3). Cette Parole met le Vide-plein en branle et le fait entrer en vibration.

Tout le reste s'en suivra. Première Parole fondatrice : *YéHY 'oR*.

Les Upanishads, eux aussi, connaissent que le son est fondateur du monde par la Parole du Brahman devenue mandala : *AUM (Mandukya Upanishad)*.

Reconsidérer tout le cosmos comme un enchevêtrement de vibrations, de pulsations entrant en résonance les unes avec les autres.

Vision quantique.

Vision ondulatoire. Musicale. Symphonique.

Chaque forme — chaque être — est une figure d'interférence.

Vision hologrammique.

Il n'y a ni particule, ni brique élémentaire, ni êtres ou objets en soi.

Il n'y a plus qu'un champ infini d'interférences vibratoires.

Et chaque être n'est qu'un nœud local d'interférences.

Et ces nœuds interfèrent entre eux selon des modalités de résonance toujours plus subtiles, plus difficiles, plus rares, plus sophistiquées.

Et ainsi de suite, des êtres les plus simples aux êtres les plus complexes.

Alors tout devient si évident.

Tout est en moi.

Je suis en tout.

Il n'y a aucune frontière entre Moi et Cela.

Toute frontière est fictive.

Tout champ vibratoire est infini.

Dans l'espace.

Dans le temps.

Tout est immortel.

Les nœuds, certes, se dénouent, mais pour se renouer ailleurs, autrement.  
Les vibrations, elles, demeurent : celles qui nous ont générés, celles que nous  
générons, pour l'éternité.

Le monde s'enrichit constamment des vibrations nouvelles que chacun engendre et  
qui engendreront de nouvelles interférences avec tout ce qui est, à l'infini.

Quelle responsabilité ! Karma.

Notes harmonieuses.

Notes discordantes.

Notes sages.

Notes audacieuses.

Harmonie. Dissonance. Cacophonie.

La fugue s'enrichit ou se flétrit.

Et il n'y a ni règles de composition, ni loi de l'Harmonie. L'improvisation s'impose.  
Toutes les audaces sont permises.

Les fausses notes, à la longue, se perdent et s'atténuent et sont absorbées.

Les nouvelles notes se renforcent en se répétant, reprises par d'autres instruments  
charmés ou enrichis par leurs résonances et leurs harmoniques.

Les consonances se renforcent et se perpétuent par répétitions et récurrences.

Les dissonances se dissolvent.

Et le cosmos se construit ainsi, note après note.

Il est des lieux de silence où Chopin égrène quelque Nocturne.

Il est des lieux de tumulte où Mozart hurle son *Dies Irae*.

Il est des lieux d'audace où Debussy ose ses Images.

Il est des lieux de joies où Beethoven danse sa Pastorale.

Et des lieux de souffrances où Jean-Sébastien pleure ses Passions.

Chaque monde est une symphonie construite sur une histoire : il a son mode, il a  
son ton, il a ses thèmes, il a ses leitmotifs, il a ses tempos.

Et chaque homme est un monde.

Et chaque village est un monde.

Et chaque peuple est un monde.

Et chaque civilisation est un monde.

Chaque monde joue sa symphonie intérieure au sein d'une symphonie extérieure :  
quelques notes en commun, quelques notes en harmonie. Mais pour le reste

Dialogues symphoniques.

Dialogue de sourds. Dialogue de chœur.

Symphonie de symphonies.

Vision orchestrale de la société humaine.

Avec une partition inexistante que les Lois veulent figer.  
Avec de vains chefs d'orchestre que la Force veut imposer.  
Avec des solistes mécaniques que l'Argent veut faire entendre.

Vision contrapuntique des relations entre les hommes.  
Interférence, consonance, dissonance, harmonisation de deux symphonies  
intérieures.

Vision harmonique de la relation entre l'homme et la nature.  
Écouter et entendre la symphonie silencieuse des pierres et des arbres, la mélodie  
des ruisseaux et des oiseaux, la plainte et les cris de tout ce qui vit.  
Et entrer doucement en harmonie : se mettre à son diapason.  
Cette symphonie-là est de loin la plus riche, la plus belle, la plus travaillée : elle est  
presque silence, et ce « presque » est un sommet d'art, si loin de nos mesquines  
rengaines populaires humaines.

Mais au plus profond, toutes ces notes, toutes ses symphonies ne sont que  
développements harmoniques d'une seule note fondamentale : le pouls cosmique,  
le AUM des Indes.  
Là est la clé de toutes les harmonisations des mondes phénoménaux.  
Et cette note-là, presque inaudible dans la cacophonie de l'existence, bat pourtant  
au plus profond de chacun, en deçà des battements de son cœur, en deçà des  
rythmes de vie les plus essentiels.  
Chercher, écouter et entendre ce son foncier, cette vibration originelle qui pulse au  
plus profond de tout ce qui est, de tout ce qui vit.  
Y purifier sa symphonie intérieure. La remettre en mesure.

Le 12 décembre 2001

*« L'école, nos parents, notre entourage nous forgent des grilles de lecture préconçues  
du monde. Nous regardons tout à travers ces prismes déformants. Résultat :  
personne ne voit ce qui se passe vraiment. Nous ne voyons que ce que nous avons  
envie de voir au préalable. Nous réécrivons sans cesse le monde pour qu'il confirme  
nos préjugés. L'observateur modifie ce qu'il observe.  
En fait, nous ne laissons pas le réel exister. Nous arrivons avec nos croyances et, si  
le réel les contredit, nous nous débrouillons pour le comprendre de travers.  
La peur fabrique le danger.  
Nous agressons le réel. Nous inventons en permanence une réalité confortable rien  
que pour nous, et si cette réalité ne s'accorde pas à celle des autres, nous nions celle  
des autres. (...)  
Car nous déformons le réel et nous sommes incapables de l'accepter tel qu'il est.*

*Je dirais que c'est l'objectif de vie d'un homme sain d'esprit. Accepter le monde tel qu'il est et non pas tel qu'on croit qu'il est ou tel qu'on voudrait qu'il devienne. Pour ma part, je crois que c'est nous qui inventons le réel. C'est nous qui rêvons de qui nous sommes. »*

BERNARD WEBER  
*L'Ultime Secret*

Le Réel est toujours infiniment au-delà de toutes les représentations que l'on se forge avec les sens, avec la mémoire, avec les mots, avec les concepts, avec les images.

Le Réel est inaccessible, sauf dans la Connaissance immédiate du Mystique.

Là il y a résonance totale entre le Réel et l'Âme : brahman et atman se rejoignent et se confondent.

Le mystique devient le Réel, la totalité du Réel comme par effet hologrammique.

Là le Réel se réalise.

Il se manifeste à lui-même dans sa plénitude, dans la plénitude de son accomplissement, par la pensée pensante ici-et-maintenant.

Le 13 décembre 2001

L'art ne commence que lorsque l'artiste s'est retiré.

Les livres sont des empreintes de pas ; ils ne sont ni les chaussures, ni le chemin, ni le cheminement.

Il faut avoir beaucoup étudié pour pouvoir rire de tous les savoirs.

Sans échelons, une échelle infinie ne porte rien très haut.

\*

Il faut tout oublier.

L'oubli rend libre, spontané, créatif.

La mémoire est permanence – ou, mieux – espoir ou rêve de permanence.

La mémoire s'accroche au passé et inhibe le Devenir.

Le 14 décembre 2001

L'eau. Symbole infini.

Génitrice de toutes les formes sans en prendre aucune.  
Règne de l'impermanence complexe de ses flux dans la permanence simple de sa nature.

L'eau coule comme tout coule, Tao, Brahman.

*Panta Rhéi.*

Être forme sans s'y figer.

Accomplir sa nature en développant des formes lourdes dans les espaces matériels et évanescents dans les espaces immatériels.

L'homme est un tas de viandes et d'os qui porte un arbre dans sa tête.

Et l'eau y devient sève, porteuse de germes de nature qui s'élaborent en feuilles, fleurs et fruits de culture.

La sève coule comme tout coule.

Et cette sève immatérielle qui sourd de cette viande et de ces os, accomplit la nature humaine en créant.

Nietzsche.

\*

Accepter et promouvoir sa nature : connaître et activer tous ses potentiels, tous ses talents.

Épier et recevoir la Nature : voir et capter toutes les opportunités, tout le flux du réel ici-et-maintenant.

Nourrir sa nature de la Nature.

Nourrir la Nature de sa nature.

\*

Renoncer à tout accaparement.

Renoncer à tout pouvoir.

Renoncer à toute domination.

Frugalité. Simplicité. Intériorité.

Détachement. Liberté.

Contemplation.

Accomplissement.

\*

Rendre l'esprit tel un lac calme afin que toute chose s'y reflète.

Ne pas affronter. Ne pas résister.

Refuser tout mental de pierre.

Vouloir un mental d'eau.

Laisser couler.  
La pierre coule au fond de nulle part.  
L'eau coule jusqu'à l'océan du tout.

Le 16 décembre 2001

*« Dieu nous donne des mains, mais Il ne bâtit pas les ponts. »*

*(Proverbe arabe)*

Quel beau résumé de toute la théologie sémitique (Judaïsme et Islam).  
Et si contraire aux théologies indo-européennes (Christianismes et Matérialismes).

« Dieu donne... » : il y a œuvre de création, d'émanation, d'émergence dont la source est ramassée sous un vocable « Dieu », ineffable, inconnaissable, inépuisable : il y a un Un, il y a un Ultime.

« nous » : à nous, à chacun d'entre nous, à chaque parcelle de Vie, collectivement. Don collectif, global, impliquant une solidarité entre tout ce qui vit afin que la mission soit remplie.

« des mains » : des instruments, dix doigts (les dix séphirot et, derrière elles, toutes les créatures), des moyens d'action et de responsabilité (le monde est entre nos mains...).

« mais » : ce « mais » dénonce d'un bloc toutes les tentations de déterminisme, de fatalisme, de prédestination, de mécanisme, etc.

« Il ne bâtit pas » : Dieu n'est pas l'artisan du monde, Il en est le commanditaire et le propriétaire. Et le monde est Son propre accomplissement : la mission des créatures est d'en être l'artisan, chacun selon ses talents, chacun selon ses forces.

« les ponts » : ces ponts sont ceux qui relient ce qui est ici-et-maintenant et ce qui advient, ce qui s'accomplit. Pont entre souffrance et plénitude. Pont entre inaccompli et accompli.

\*

Il peut sembler paradoxal de traiter les matérialismes en théologie.

Et pourtant, le matérialisme est théologique puisqu'il s'élabore rationnellement, en tant que métaphysique et cosmologie, sur le dogme de la non-existence d'une quelconque transcendance divine.

Sa religion est la Laïcité et ses prêtres sont les philosophes athées.

Il a ses sectes, aussi.

\*

« *Mes yeux ne voient pas ce que voient tes yeux. Pour moi, pour une mouche, pour une abeille. le monde tel que tu le perçois n'existe pas. Nous vivons dans un autre univers et pourtant le même.* »

MARC DE SMEDT  
*La légende de Talhuic*

Aller au-delà du regard qui crée ce qui n'existe pas.  
Dépasser l'illusion des deux yeux et voir par le troisième œil qui est celui de l'âme.  
Passer outre l'apparence.  
Vibrer avec le Réel au-delà des choses et des êtres qui ne sont qu'illusions, vagues sur la mer.  
Plonger dans l'océan, nu et devenir eau dans l'eau.  
Devenir ce qui devient ici-et-maintenant.  
Con-naître le flux.

\*

Chaque instant vécu est un point d'une trajectoire qui se trace peu à peu.  
Chaque instant perdu à pleurer le passé ou à rêver le futur est un point absent, un vide, un trou.  
Vivre sa vie comme un trait magnifique, sans rupture, sans tache.  
Calligraphie.

\*

Rythme des vies.  
Vie de chêne et vie d'éphémère.  
Vie de tortue et vie de papillon.  
Vie de montagne et vie d'homme.

Rythmes, pulsations, pouls, scansion du temps qui coule en d'autres cadres, avec d'autres horizons.  
Mais la vie de l'éphémère a, pour l'éphémère, la même durée que la vie de la tortue pour la tortue : exactement la distance entre une naissance et une mort.

\*

Dans tous tes rêves, tu es réellement *tous* les personnages.  
Les situations de tes rêves sont ta situation : prisonnier, poursuivant, poursuivi.

Le 17 décembre 2001

*« En vérité, le chemin importe peu, la volonté d'arriver suffit à tout. »*

ALBERT CAMUS

Le 19 décembre 2001

Devenir est l'essentiel.  
Être, c'est déjà mourir.

*« Celui qui brise une chose, pour apprendre ce qu'elle est, a quitté les chemins de la raison. »*

J. R. R. TOLKIEN

Le 22 décembre 2001

L'homme doit réapprendre l'immobilité afin de commencer à construire sa verticalité, comme l'arbre et la montagne.

Renoncer à la mobilité qui est instrument de conquête, de dominance, de chasse, d'appropriation, etc.

Réapprendre l'immobilité.

Mais l'immobilité n'est ni inactivité, ni passivité.

Elle est le non-agir taoïste, le wu-wei.

Elle est activité intense, mais toute fluide, toute en verticalité, toute entière au sein du flux cosmique loin des effervescences et des gesticulations humaines.

Même dans le torrent le plus tumultueux, chaque goutte d'eau pratique l'immobilité de l'eau au sein de l'eau qui coule. Seules les pierres du fond combattent en vain, et s'érodent sans fin.

Réapprendre l'immobilité.

Celle de l'arbre et de l'eau.

La voie, le tao de l'arbre !

La voie, le tao de l'eau !

*« Produire sans s'approprier.*

*Agir sans rien attendre.*

*Diriger sans dominer. »*

L'arbre ne se déplace pas, mais il ne cesse de croître et de fructifier au fil des saisons.

Verticalité pure.

Épanouissement.

Par la racine et par la couronne.

Vers le bas et vers le haut.

Plus profond et plus haut. Plus large.

Enracinement et ouverture.

L'eau forme un arbre immense dont les sources et les ruisseaux sont les racines, dont le fleuve est le tronc et dont l'océan est la ramure.

Flux d'eau dans la terre.

Flux de sève dans le bois.

Flux de sang dans les chairs.

Arborescences immobiles.

Le 23 décembre 2001

Le plus beau chemin est un chemin sans trace.

On y avance sans autre but que de faire le pas suivant.

Le cheminement est sa propre source, sa propre fin.

Et la vie est cheminement, n'est que cheminement.

Ne plus savoir d'où l'on vient. Oublier.

Ne pas aller quelque part. Errer.

Itinérance.

Ne jamais se retourner afin de ne pas quitter l'essentiel de vue.

Jamais !

Ni remords, ni regret : oublier !

Faire un chemin sans trace.

Le chemin déjà fait n'existe déjà plus, et il n'y aura peut-être plus de chemin à faire : un pas seulement, comme s'il était le dernier, le plus beau, le seul !

Un pas de plus et le monde entier en est bouleversé : autre regard, autre point de vue, autre vision.

Le monde change à chacun de tes pas ! Devenir est la loi : cheminement.

Chaque pas est enchantement, découverte, invention.  
Chaque pas est tout un monde, le seul qui soit ici-et-maintenant.

\*

Ne pas aller quelque part.  
C'est le non-agir, le wu-weï.  
Marcher, marcher bien, marcher vrai, sans jamais aller quelque part.  
Ton but vit en toi-même, jamais ailleurs !  
D'ailleurs, il n'y a pas d'ailleurs, puisque tout – le Tout – est ici-et-maintenant.  
Hologramme.  
Marcher non pour aller quelque part, mais marcher parce que marcher c'est vivre et que tout est à voir, à goûter, à écouter, à caresser, à humer, à ressentir, à penser, à contempler dans chaque ici-et-maintenant.

Autrement : « l'illusion s'ajoute à l'illusoire » et la vie n'est qu'existence.  
La vie n'est vie authentique que jubilatoire !  
Et cette joie ne se nourrit que du cheminement.  
Cette jubilation est le seul but.  
Cette joie signe l'accomplissement en marche.

\*

Autrefois, j'étais fier d'être homme, ce « roseau pensant ».  
Depuis, j'ai appris les tyrans et les barbares, les sots et les fats, tous ces pillards ignares, tous ces médiocres obscènes.  
L'homme est haïssable !

Écoutez l'homme adorer ses idoles.  
L'argent, le sexe, le cocon, le plaisir primaire, la frime, l'image, le paraître, le plaisir vulgaire, la grégarité, la sécurité, les réponses toutes faites des « maîtres » à (ne pas) penser.  
Regardez l'homme aduler ses tyrans.  
D'Alexandre à Lénine.  
De Louis-le-quatorzième à Staline.  
De Napoléon à Hitler.  
De Ramsès à Mao.  
Pour être héros, il suffit donc d'être barbare et tyran.  
Le médiocre adule tout ce qu'il voudrait être sans l'oser, sans le pouvoir.  
Il adule donc le barbare et le tyran, l'horreur et la honte.

Je refuse l'homme. Je refuse d'être homme.

Le suicide (*Camus*) ou le surhumain (*Nietzsche*) sont les deux seules issues.  
J'aime trop les arbres.  
Reste le surhumain.

Nietzsche, encore lui.  
Zarathoustra.

\*

« *Le conquérant élargit son empire et rétrécit son âme, s'il en a.* »

ROBERT SABATIER  
*Diogène*

\*

Chercher le vrai dans l'apparence est vain.  
Ne rien attendre afin que tout puisse surprendre.  
Offrir ses pas au chemin sans trace.

\*

Le 25 décembre 2001

Se suffire à soi-même.  
Autonomie.  
Autarcie.  
Authenticité.  
(*Pour tous ces mots, sens étymologique exclusivement.*)

\*

« *Tout être est la semence de l'être qui doit sortir de lui.* »

MARC AURELE

Rien n'est.  
Tout advient.  
Il n'y a pas d'objets (être).  
Il n'y a que des processus (devenir).

\*

Le 26 décembre 2001

Il y a plus de beauté et de vérité dans un seul arbre que dans les derniers vingt mille ans d'humanité.

Et que l'on ne me rétorque pas ces délires d'orgueil et de bêtise que sont, entre mille autres, le Louvre, Kuala Lumpur, Versailles, les Pyramides d'Égypte ou du Mexique, les statues de l'île de Pâques, la grande Muraille de Chine, Abou Simbel, le Taj Mahal, la Mosquée bleue, etc.

Ces tas de pierres sont insignifiants.

S'il reste un espoir, ce sont quelques penseurs : Moïse, Héraclite, Lao-Tseu, Shankara, Eckhart, Spinoza, Nietzsche, Bergson, Teilhard de Chardin, Einstein, et quelques autres probablement.

Une paire de dizaines d'individus sur plusieurs milliards d'humains qui pillent Gaïa depuis des millénaires : le rendement est particulièrement minable.

Comment haïr l'homme « positivement » ?

Vieux réflexe juif : être positif. La promesse.

Lorsqu'il ne reste que le désespoir, il est temps de réinventer l'espoir !

Comment encore espérer en l'homme ?

Pourquoi encore tenter d'espérer en l'homme ?

L'homme est une merde.

Le 27 décembre 2001

A petites âmes, petites idoles mais grande intolérance et grande mécréance.

A petits maîtres, petits esclaves mais grande dominance et grande arrogance.

\*

Entre l'Un et moi, il n'y a rien.

Chaque moi n'a que les frontières qu'il se donne.

Tout moi se situant entre les extrêmes du Tout et du Rien est illusoire.

S'il est Tout, il est l'Un.

S'il est Rien, il est moi.

\*

Les Savoirs sont néfastes s'ils ne sont dépassés par la Connaissance.

Les Savoirs ne disent que le Comment faire.

La Connaissance dit le Pourquoi faire.

\*

Il n'y a rien entre Tout et Rien : illusions.  
Il n'y a rien entre Toujours et Maintenant : mensonges.

Le 28 décembre 2001

L'Occident s'est engluë depuis Socrate dans la Raison et la rationalité.  
Aujourd'hui, les limites de la Raison ont été atteintes : raison logique, raison scientifique, raison pure, raison pratique, raison dialectique, raison positive, raison pragmatique, raison phénoménologique. Impasses ! Délires ! Absurdités verbales et verbeuses !

La post-modernité devra sortir l'Occident de la Raison, non pas en niant la Raison et la rationalité, mais en la dépassant. La Raison atteint les savoirs, mais la Connaissance lui est inaccessible.

Il y a divorce total entre spiritualité (et donc métaphysique) et rationalité (et donc raison). L'anthropocentrisme rationaliste et philosophique doit être abandonné d'urgence et faire place pour l'émergence d'un ontocentrisme (théocentrisme ou cosmocentrisme).

L'homme n'est qu'une vague sur l'océan et seul l'océan importe.

L'Occident en faisant de l'homme le centre de sa philosophie et de sa praxis s'est trompé.

Le 29 décembre 2001

Le temps.

La durée.

Des sept jours de YHWH, le septième est infini, éternel, il n'a ni soir ni matin.  
Quant aux six précédents, ils ont bien soir et matin, mais ce sont des jours divins dont les jours humains ne sont que d'infimes fractions, comme les secondes le sont aux siècles.

Bien avant que les grands luminaires ne scandent les jours des hommes, les jours des dieux s'écoulaient déjà : ce n'est qu'au quatrième jour des dieux qu'apparaissent le soleil et la lune des jours des hommes.

Le rythme divin est infiniment plus lent que celui des hommes, comme une basse profonde et continue qui bat le pouls cosmique très lentement. C'est le tempo fondamental, la note profonde et basse, l'AUM grave de l'hindouisme.

Et au fil du temps, cette pulsation lente éclate en harmoniques de plus en plus aiguës, de plus en plus rapides.

L'octave par demi, la quinte par le tiers, quarte par quart, tierces par cinquième et sixième, etc.

Sept jours pour le temps des dieux.  
Sept tons pour la gamme bien tempérée.  
Musique des sphères.  
Pythagore.

Mais que sont, dans la Genèse, ces « Soirs » et ces « Matins » des dieux loin du soleil et de la lune terrestres des hommes ?

Le Soir est le temps de l'assoupissement et du sommeil, et le Matin est le temps du réveil et de l'éveil : par six fois YHWH s'est endormi et éveillé.

L'histoire de l'émergence des formes hors de la vacuité originelle est donc rythmée de périodes créatives (éveil) et de périodes stagnantes (sommeil).

Temps de création et temps de consolidation.

« Il y aura un soir, il y aura un matin, jour. »

D'abord le soir, le sommeil, le rêve, la gestation, la méditation, l'image.

Ensuite le matin, l'éveil, l'action, la réalisation, le travail, le réel.

Dieu rêve d'abord et crée ensuite.

Au premier jour, Dieu s'éveille pour la première fois au sortir d'un long sommeil, au sortir d'un immense rêve infini.

Au matin du jour un, Il est prêt à créer et Il engendre la Lumière.

C'est une Lumière sombre, de fréquence basse, invisible tant sa vibration bat lentement : c'est l'AUM originel.

Tout le reste en procède, comme par étapes, comme par mouvements successifs après des phases de repos, comme dans une symphonie construite progressivement, avec peu d'instruments graves et lents au début et avec plus d'instruments aigus et rapides par la suite.

Symphonie cosmique. Leitmotivs. Fugues. Chœurs.

Et ces paquets de notes qui vibrent en même temps, engendrent des interférences et des résonances dont les nœuds forment ces êtres évanescents que sont toutes les créatures : des nœuds vibratoires plus ou moins subtils, plus ou moins complexes, plus ou moins harmonieux, des accords plus ou moins consonants ou dissonants,

plus ou moins chauds ou froids, plus ou moins colorés de timbres riches ou pauvres.

Et chacun de ces accords complexes et vivants devient autonome afin de se développer, de s'enrichir, de s'accomplir au sein de la symphonie cosmique et d'y imprimer son thème, sa mélodie, son leitmotiv en harmonie avec tout le reste.

La métaphore peut être, elle aussi, développée sans fin.

Mais elle permet aussi de montrer les limites et l'impasse du rationalisme occidental. La raison discerne assez bien les lois des vibrations et la physique des interférences et résonances sonores, elle identifie raisonnablement des règles d'harmonies et de compositions, elle peut aussi codifier des formes et structures classiques.

Mais là s'arrête son apport et là commence le génie musical, notamment par la subversion ou le dépassement de toutes ces lois, de toutes ces règles et de tous ces codes.

La musique ne peut se réduire aux seules équations de l'acoustique.

Le Réel ne peut se réduire aux seuls schèmes de la raison.

L'Occident a fait de l'homme le centre et le maître du monde ; et de la raison, le centre et le maître de l'homme.

Sans nier ni l'homme, ni la raison, il est grand temps de les marginaliser !

Le centre et le maître du monde est l'Un.

Et le centre et le maître de l'Un est

Son désir-de-S'accomplir-en-créant-tout-ce-qu'il-est-possible-de-créer-en-Soi-par-Soi.

Cette marginalisation de l'homme et de sa raison est vitale.

Mais elle clôt presque toute la philosophie occidentale et ses débats stériles sur la raison et la rationalité, sur la possibilité et les modalités du savoir rationnel et logique, sur tous ces points artificiels qui font le cœur de la pensée philosophique de ces deux derniers siècles (mais à la suite de Platon, Aristote et consorts), à quelques exceptions près (Nietzsche, essentiellement).

Elle clôt aussi tous les rêves de domination de l'homme sur lui-même (psychologie scientifique), sur les autres (idéologies et sciences politiques) et sur la nature (économisme, industrialisme et écologisme).

Elle atténue aussi le parti-pris darwinien pour la compétition et la prédation, et met l'accent sur les relations d'harmonie, de complémentarité, d'accord, de résonance et de convivialité naturelles.

A toute cette philosophie classique de la dualité et de l'opposition, devra se substituer une métaphysique (une spiritualité) de l'Unité et de la Rencontre.

Spiritualité de l'Un.  
Spiritualité de la Rencontre.

Rencontre en tant que lieu du Réel (du phénomène en tant que rencontre du noumène extérieur et de la conscience intérieure), en tant que lieu du Processus (de l'accomplissement en tant que rencontre des opportunités extérieures et des potentialités intérieures).

Et la métaphore musicale d'éclairer encore en proposant la rencontre des notes dans l'accord qui les enrichit chacune sans se réduire à leur simple somme.  
harmoniques induits obligent.

Le 30 décembre 2001

C'est ton pas qui trace ton chemin.  
Le chemin n'aboutit nulle part, c'est toi qui t'arrêtes.

Les obstacles là-bas sont imaginaires.  
L'obstacle ici naît de tes obstinations.

Là où l'arbre pousse, l'homme passe.

Le rocher qui résiste, sera bientôt sable : dépasse-le.  
L'eau du torrent coule sans penser ni à la source ni à la mer : écoute-la.  
Que le torrent qui coule en toi érode le rocher qui résiste en toi.

Là où tu as peur, le sanglier court, le chamois saute, le pin sourit.  
Mais qui a peur quand tu as peur ?

Le vent n'effraie pas le nuage.  
L'orage n'épouvante par l'éclair.  
La pluie ne mouille pas l'eau.

Pendant que tu marches serein, le voleur qui te guette sue de peur.  
Il ne sait pas encore qu'il n'y a rien à voler.

Le chemin ne te conduit nulle part.  
Il n'y a ni chemin tracé, ni lieu à atteindre.  
Seul ton cheminement te conduit à toi-même afin que tu deviennes ce que tu es.

\*

A l'approche par le Raisonnement, il faut préférer l'approche par le Mystère.

A la Logique, l'Analogique et le Symbolique.  
A la Théologie, la Théophanie.  
Au Dogme, l'Anagogie.

Lire le monde et les phénomènes comme des Signes d'une activité mystérieuse de création, et non comme des Effets nécessaires de causes contingentes.  
Prier Dieu non pour Le soudoyer, mais pour Le créer.

Le 31 décembre 2001

La Liberté ne se reçoit, ni ne s'achète, ni ne se gagne.  
Elle se prend.

\*

Toute existence humaine se déroule sur trois plans : le plan naturel (la Terre), le plan humain (l'Homme) et le plan spirituel (le Ciel).  
Ces plans indiquent trois grands types de relations : celles d'avec le monde, celles d'avec soi-même et celles d'avec Dieu (l'Un, l'Ultime, l'Absolu, etc.).

Il n'y a aucune valeur ou loi morale transcendante, absolue : ni principes, ni codes éthiques *a priori*.

Mais il y a une dynamique d'harmonie au sein du devenir qui implique la convergence des accomplissements sur les trois plans concomitamment.

Un comportement est adéquat s'il contribue, en même temps, à l'épanouissement entéléchique de Tout, de Soi et de l'Un.

Plus cette complémentarité entre le particulier et le général, entre le spécifique et le collectif, entre le local et le global est forte, plus l'acte est adéquat.

Tout acte doit être concomitamment en harmonie avec le développement entéléchique de qui le pose, avec celui de la nature et avec celui de l'Un qui intègre, en une convergence cosmique, tous les actes posés par toutes les créatures en tous lieux à tout instant.

Il ne s'agit ni de morale, ni de moralité, ni de moralisme.

Il ne s'agit pas d'éthique au sens transcendant et absolu.

Il ne s'agit que d'une éthologie d'harmonie qui anime le processus du devenir : une sorte d'écologie comportementale.

Cette harmonie ne repose pas sur des principes ou des règles *a priori* ; elle se construit dans l'instant.

Il s'agit d'une adéquation ici-et-maintenant.

Tout l'art de vivre consiste à cultiver ce sens et cette pratique de l'adéquation.

C'est cela le *wu-wei* taoïste.

C'est cela être Sage.

Cette pratique constante de l'adéquation débouche, *in fine*, sur une spontanéité adéquate.

Il ne faut surtout pas s'interroger et réfléchir sur le « Bien » ou le « Mal » lié à une action donnée. Il n'y a ni Bien ni Mal : ce ne sont que discours verbeux et oiseux. Ce qu'il faut, c'est connaître spontanément et ressentir immédiatement (au-delà de tout concept, au-delà de tout raisonnement, au-delà de tout discours) l'adéquation de l'acte face aux attentes réelles des trois plans d'existence dans l'ici-et-maintenant.

Ces trois plans d'existence ne forment qu'une seule et même unité, et leur totale intégration dissout *de facto* toutes les catégories et distinctions morales et éthiques qu'invente le rationalisme occidental.

Ce qui n'est pas bon pour tout, n'est bon pour rien.

Un acte doit être bon pour et sur les trois plans, sinon il est mauvais, il est raté, c'est un échec (*ce qui est bien le sens du mot biblique hébreu 'HThAH – du verbe 'HThA « échouer » – que l'on s'obstine à traduire par péché*).

De plus, les notions de jugement et de punition par une autorité quelconque, humaine ou divine, dans ce monde ou ailleurs, n'ont aucun sens, comme n'ont aucun sens les lois et codes éthiques ou juridiques.

Un acte n'a pas de punition, il n'a que la sanction de ses conséquences.

Le seul juge est la dynamique du devenir qui filtre les comportements adéquats et antidote les comportements néfastes.

Il n'y a là ni Justice, ni état d'âme.

Le Réel est pragmatique.

De toutes les créatures, seul l'homme a perdu le contact avec le Réel à force de se croire le centre du monde. Aussi, croit-il échapper à la sanction du Réel et s'invente-t-il, pour pallier cette carence, des « valeurs », des « codes », des « lois », tous plus orgueilleux et vains les uns que les autres.

L'adéquation comportementale n'existe que dans l'ici-et-maintenant : il est absurde de vouloir la figer en la codifiant.

« Jamais tu ne te baignes deux fois dans le même fleuve » : disait Héraclite.

Lorsque la Torah dit : « Tu n'assassineras pas » (*Ex.:20;13*), il ne s'agit pas d'une injonction, mais d'une prédiction (*le verbe hébreu « assassiner » est conjugué sur le mode inaccompli*) : lorsque l'homme aura enfin réintégré le Réel, il comprendra et intégrera que le meurtre est un comportement totalement inadéquat.

\*

Toute l'histoire de l'Occident se ramène à l'étiologie d'une schizophrénie, d'un divorce progressif d'avec la Réalité matérielle et immatérielle, visible et invisible, au profit d'un Délire onirique.

L'occidental s'est pris pour le centre et le maître du monde.

Il l'a ramené à lui et à lui seul.

Il est ce fou qui se prend pour Napoléon.

Il a construit un monde imaginaire et artificiel « au-dessus » du monde réel qu'il pille pour nourrir ses délires.

Tout cela n'a aucun sens !

Et la schizophrénie est une maladie grave et dangereuse – surtout pour les autres.

Et elle est contagieuse : d'occidentale, elle est devenue mondiale.

L'Occident est autiste. Ceux qui le singent aussi.

\*

L'homme a perdu le contact avec le Réel. Partout l'essentiel est sacrifié au futile, au superflu, à l'artificiel, à l'éblouissement, à l'étourdissement.

Depuis longtemps, en l'homme, le mondain a pris la place du divin. Le Paraître importe infiniment plus que le Devenir.

L'idolâtrie artificielle de l'homme par l'homme a étouffé la foi et la volonté envers le dépassement de l'homme.

Idoles de pacotille et de strass que l'on fabrique dans les arrière-boutiques des officines du rêve à bon marché.

Reprendre contact avec le Réel.

En soi.

Autour de soi.

Le réintégrer. S'y réintégrer. Se réintégrer.

Et pour cela, neutraliser la cause de cette schizophrénie insidieuse, de cette inversion ontologique funeste qui a promu artificiellement l'homme au rang de centre et de maître du monde.

Où est le « diable » ?

Où est la cause ?

Je n'en vois qu'une : la Raison, le réductionnisme rationnel, l'illusion rationaliste. Orgueil infini de cette Raison qui croit, dur comme fer, que l'intelligence logique suffit à dominer tout ce qui est.

Et qui à force de le croire, se met à oublier ses propres prémisses, ses propres indémonstrables, ses propres chimères originelles, ses propres *a priori*, ses propres finitudes, ses propres limites.

La Raison : ce Diable humain qui ronge l'homme jusqu'à la folie, jusqu'à la démence.

Quelques succès somme toute faciles, dans quelques cas somme toute simples, lui ont laissé grandes ouvertes les portes du délire mégalomane.

Parce qu'il a fait gambader Neil Armstrong sur la Lune, il croit pouvoir remiser Dieu et le Mystère de la Vie dans un petit sac-poubelle.

Parce qu'il croit malin d'aller se faire bronzer les fesses au soleil, il croit pouvoir piller la surface et les entrailles de la Terre en d'immenses gaspillages absurdes.

La Raison, voilà l'ennemie. L'orgueil rationaliste. L'orgueil raisonneur. L'orgueil vaniteux de l'artifice, de l'illusion.

Tuer l'orgueil pour que réapparaisse le Réel.

Le Réel est ce qui agit et se cache derrière les Apparences.

Tous les êtres finis, toutes les créatures, tous les phénomènes ne sont que des apparences, des vagues à la surface de l'océan.

Monde du Réel pour l'homme spirituel (ou initiatique, ou symbolique, ou ésotérique) ; monde des Apparences pour l'homme rationnel (l'homme traditionnel contre l'homme moderne, aurait dit Julius Evola dans *Révolution contre le monde moderne*).

Un seul monde pourtant, totalement Un, mais deux regards.

Puisque la Raison pousse l'homme à l'orgueil, lui, simple apparence périphérique et éphémère, il lui fallut bien tout subvertir et, de l'apparence, faire un réel, quitte à reléguer le Réel au rang de fantasme métaphysique ou de superstition primitive.

L'homme ne peut devenir centre et maître *du* monde s'il reste une apparence *dans* le monde ; il fallut donc que ce fût lui le réel.

Cette subversion achevée (de la Renaissance aux « Lumières »), il ne restait plus qu'à laisser la logique du délire se développer : tout le reste est commentaires, dirait le Talmud.

Le 1<sup>er</sup> janvier 2002

Toute l'histoire des hommes semble s'articuler autour de trois modes de vie : les Campagnes, les Cités et les Empires.

Quoique tous trois soient présents concomitamment, l'un d'eux prédomine toujours et façonne le paysage culturel. Cette prédominance est cyclique.

Le cycle est de 500 ans environ.

Protohistoire : Campagnes (-1050 à -550 : naissance d'Héraclite d'Éphèse).

Haute Antiquité : Cités (-550 à -50 : César premier empereur).

Basse Antiquité : Empires (-50 à 450 : chute de l'empire romain).

Haut Moyen-Âge roman : Campagnes (450 à 950 : mort du dernier carolingien).

Bas Moyen-Âge gothique : Cités (950 à 1450 : prise de Constantinople).

Modernité : Empires (1450 à 1950 : indépendance de l'Inde).

La prochaine ère verra donc un retour fort des Campagnes après l'effondrement des Empires durant tout le XX<sup>e</sup> siècle.

La nouvelle culture : rusticité, authenticité, frugalité, simplicité.

Les nouvelles valeurs : autonomie, anarchie, aristocratie, autarcie.

Les nouveaux outils : silence, solitude, méditation, sérénité, tranquillité.

Les Empires se sont effondrés : l'empire américano-capitaliste et l'empire islamico-terroriste sont en train de livrer le dernier combat qu'ils perdront tous deux. Les villes deviennent des cloaques humains et moraux, des lieux sans foi ni loi. Les institutions de pouvoir, notamment politiques, se concentreront de plus en plus sur ces villes pourries et s'y corrompent à qui mieux mieux ; ailleurs, elles deviendront de plus en plus marginales, périphériques, insignifiantes. La campagne et le pouvoir se méprisent réciproquement. Fin du politique.

Après la schizophrénie des fantasmagories techno-politiciennes, l'homme reprendra contact avec le Réel : ce Réel qui se cache et dont émergent toutes ces apparences que la Raison prend pour des êtres. La pensée se fera symbolique, ésotérique, analogique, métaphorique, anagogique. Fin des rationalismes.

La redécouverte de la Nature entraînera une résurgence de tous les paganismes ; les philosophies dominantes seront le panthéisme et l'animisme. Fin des monothéismes et des dieux personnels et transcendants. Fin des fanatismes et des dogmatismes. Le monde offrira une saveur bouddhiste et taoïste.

Révolution copernicienne dans l'ordre de la pensée : l'homme prendra conscience qu'il n'est ni le centre, ni le maître du monde. L'homme n'est qu'un être périphérique sans autre importance que l'amplitude de ses pillages de la Terre ! Fin des humanismes. L'homme n'est qu'une infime et insignifiante partie d'un Tout qui le dépasse infiniment : une poussière de vie qui, depuis quelques dizaines de milliers d'années, pour quelques dizaines de génies, a produit des milliards de parasites terrestres.

Il n'y a pas d'autres mondes que le monde naturel. Il n'y a pas d'au-delà : ni paradis, ni enfers. Il n'y a ni valeurs, ni principes, ni lois absolues ! Fin des idéalismes. La vie est infiniment plus riche et plus complexe qu'aucun code, qu'aucun modèle, qu'aucune théorie ne pourrait la représenter. L'orgueilleuse prétention de la raison humaine de tout réduire à quelques mécanismes simples, n'a produit, au nom de « beaux » idéaux, que les plus infâmes horreurs de l'histoire du monde : dogmatisme, fanatisme, esclavagisme, colonialisme, industrialisme, nazisme, fascisme, communisme, juridisme, totalitarisme.

L'homme devra réapprendre l'humilité : il n'est qu'une vague infime sur un océan infini. Une écume.

Point d'autre réalité que l'ici-et-maintenant. Fin des utopies et des nostalgies ; fin des idéologies. Ancrage fort dans le présent, non par insouciance ou par

hédonisme, mais parce que l'instant présent est seul réel et que la vie ne s'épanouit totalement que dans ce réel, que dans la rencontre intense avec la réalité ici-et-maintenant. L'homme reconnaîtra la vanité de ses conquêtes et appropriations horizontales dans l'espace et dans le temps ; il se concentrera sur la dimension verticale de son intériorité, sur ce qu'il fait, dit et pense ici-et-maintenant, sur qu'il y a à faire immédiatement et sur le faire bien.

Dans la Nature, tout se transforme tout le temps. Tout évolue. Tout change. « Tout coule ». Rien n'est permanent, rien n'est définitif, rien n'est immortel. Fin des certitudes. Fin des illusions. Impermanence et incertitude, donc : la vie est une aventure à vivre, un voyage à faire, un jardin à cultiver soi-même, un chemin à tracer que personne ne peut tracer à votre place. Oser vivre enfin et sortir des infernales frilosités sécuritaires.

On le pressent, le changement de paradigme sera profond, radical, irréversible. Il sera surtout inéluctable.

La modernité est une impasse ; elle a épuisé toutes ses ressources, toutes ses chimères. La Terre aussi est épuisée. Le temps de l'éveil a sonné pour l'homme. Il devra prendre conscience de sa place et de son rôle. De sa justification dans le paysage de la nature. De sa signification, aussi.

A l'ère de la matérialité succèdera une ère de la spiritualité. Mais une spiritualité individuelle et libre, libérée des églises et des clergés, des dogmes et des catéchismes, des rites et des sacrements. Une spiritualité intériorisée et personnalisée.

L'homme devra réapprendre, contre Darwin, que les interrelations entre tout ce qui existe sont infiniment plus diverses et plus riches que la simple relation hiérarchique de prédation ou de domination ou d'appropriation.

Peut-être est-il opportun de rappeler ici un verset capital du livre de la Genèse :

*« Et YHWH Élohim prendra l'homme  
et le conduira dans le jardin d'Eden pour le servir et le garder. »*

(Gen.:2;15)

Pour le servir et le garder, pas pour le piller et le souiller !

Le 2 janvier 2002

*« Dieu se réalise partout, en nous et autour de nous. »*

TEILHARD DE CHARDIN  
*Lettre du 7 novembre 1918*

« *Ce monde est plein de Dieu (il y a) une étoffe profonde des choses, une harmonie fondamentale de l'Univers.* »

TEILHARD DE CHARDIN  
*Lettre du 14 février 1927*

« *Pour moi, recherche scientifique et effort mystique ne font qu'une seule puissance.* »

TEILHARD DE CHARDIN  
*Lettre du 27 février 1927*

« *La Vie doit être découverte et construite pas à pas.* »

TEILHARD DE CHARDIN  
*Lettre du 16 janvier 1939*

« *Une nouvelle conception de l'Esprit, non plus en opposition, mais en transformation et en sublimation de la Matière.* »

TEILHARD DE CHARDIN  
*Lettre du 28 juillet 1939*

« *Toute ma mystique consiste à reconnaître et à prêcher la force ascensionnelle de l'Univers total.* »

TEILHARD DE CHARDIN  
*Lettre du 6 mai 1948*

Saveurs taoïstes de la pensée de Teilhard de Chardin : il passa plusieurs dizaines d'années en Chine.

\*

Les huit sens de l'homme.

Cinq sont charnels et extérieurs, trois sont spirituels et intérieurs.

Perception de vibrations électromagnétiques par la Vue.

Perception de vibrations acoustiques par l'Ouïe.

Perception de compositions chimiques par l'Odorat et le Goût.

Perception de variations matérielles et énergétiques par le Toucher.

Perception de structures et de logiques par l'Intellect.

Perception de sympathies et d'harmonies par le Cœur.

Perception de l'Unité ultime et invisible par l'Âme.

Lesquels de ces huit sens sont les plus fiables ?

La science classique — qui représente partiellement le monde, mais ne l'explique pas — a tout misé sur la Vue et sur l'Intellect.

Tous ont leur fenêtre.  
Laquelle est la plus large ?  
L'Âme, sans aucun doute.

Les sens que l'on utilise trop peu finissent par s'atrophier.  
Ainsi du nez et de la peau, ainsi du Cœur et de l'Âme.

L'âge venant, les sens charnels s'usent et les sens spirituels s'aiguisent.

\*

Le monde était là avant les dieux.  
Les dieux sont venus au monde dans le monde.

\*

« *Le soleil est nouveau chaque jour.* »

HERACLITE

Bien plus : le soleil est nouveau à chaque instant.  
L'œil voit une boule stable et lumineuse là où il n'y a que fournaies et tourbillons  
et transmutations.

Comme l'œil voit un corps solide là où il n'y a que grouillements d'atomes, de  
molécules d'électrons et d'énergies.

Partout l'œil voit les formes de l'Apparence et ne voit pas le grouillement invisible  
et sous-jacent du Réel.

Le 3 janvier 2002

Le comment du soleil est dans le grouillement des particules et des forces  
nucléaires, « en-dessous ».  
Mais le pourquoi du soleil est dans l'accomplissement de la galaxie « au-dessus ».

La table tient son comment des fibres de bois qui la compose, mais son pourquoi  
vient de sa fonction dans l'organisation et le fonctionnement de la maisonnée  
humaine. Et ainsi pour tout.

La science classique est une science « descendante », analytique, qui ne recherche  
que le comment des choses en les décomposant en leurs éléments.

La science systémique — encore largement à venir, malgré quelques tentatives, par exemple en écologie — sera une science montante qui recherchera le pourquoi des choses en les intégrant dans le sur-système qui les contient et qui leur donne sens et finalité.

L'échelle cosmique des niveaux d'intégration/composition offre à l'univers une structure en poupées russes et rejoint l'intuition hermétiste du « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », les structures du « bas » étant induites, en fait, par les besoins du « haut ». Mais cette induction est dialectique et non hiérarchique : le haut induit le « bas » qui, en retour, remodèle le « haut ».

C'est précisément cette dialectique qu'ont loupée les sciences classiques qui se sont cantonnées au pur hiérarchique, le « bas » expliquant *totalemment* le « haut ».

La raison de l'échec partiel de la théorie darwinienne de l'évolution tient aussi à ce fait : le « bas » ne suffit pas à expliquer l'extraordinaire capacité inventive de la nature. Mais, dès lors que l'on considère le « haut » comme attracteur ou stimulateur du processus créatif, on comprend mieux l'efficacité de cette inventivité qui est « canalisée » par un besoin d'ordre supérieur : le rôle du hasard devient alors marginal.

Ainsi en est-il de tout ce qui se développe dans l'Un : chaque créature se place sur un échelon de l'échelle cosmique.

Son comment vient de l'échelon inférieur, son pourquoi vient de l'échelon supérieur.

Même de l'homme ? Oui, même l'homme. Le comment de l'homme – base de la médecine cartésienne – est dans le grouillement des tissus, cellules, organes et fluides biochimiques. Soit !

Mais le pourquoi de l'homme, où gît-il ? Quel est l'échelon supérieur ?

L'homme est une réponse, certes, mais à quoi ? On connaît ses composants, mais quel est son « intégrant » qui lui donne sens, finalité et justification ?

Les idéologues de tout poil ont longtemps cru que c'était la « société ». C'est confondre cause et conséquence : la « société » est une des conséquences de l'émergence humaine, non sa cause. L'homme n'est pas au service de la société humaine, c'est la société qui est au service de l'homme pour qu'il puisse mieux remplir sa mission. Mais quelle mission ?

Ma conviction profonde est que l'homme est l'instrument de l'accomplissement de la biosphère dans la noosphère. L'instrument de la spiritualisation de la Vie.

L'instrument de l'émergence de la pensée (du cognitif, du culturel, de l'informationnel, du spirituel, etc.) au-delà de la vie.

L'intégrant de l'homme est la biosphère, mais pour un aspect bien spécial, celui du potentiel mental jusque-là latent dans le règne animal.

On peut donc dire que l'intégrant général de l'homme est la biosphère (ce qui implique fortement un fonctionnement écologique de l'humanité), mais que son

intégrant spécifique est la noosphère (comme émergence particulière de la biosphère).

Ainsi, la justification foncière de l'homme est d'être au service de la noosphère.

Tout doit être subordonné à cette mission : construire le monde des idées.

Donner vie aux idées : les concevoir, les formaliser, les exprimer, les porter, les mémoriser, les confronter, les mettre en relation, les tester, les valider, les mettre à jour, les nettoyer, les revisiter, les apurer, les généraliser, etc.

Être au service de la noosphère !

Et la noosphère a pour intégrant l'Un Lui-même. Par elle, Il advient à la pensée et à la conscience : par l'homme, Dieu se met à penser, à parler, à méditer.

Être au service de la noosphère !

Mais au-delà de l'homme, aux deux extrêmes de l'Un, il y a l'Énergie pure tout en « bas » (le yin) et le Désir pur tout en « haut » (le yang).

Un matériau fondamental unique : le tout-en-bas de l'échelle.

Une entéléchie fondamentale unique : le tout-en-haut de l'échelle.

Le fond de l'immanence et le sommet de la transcendance.

Ils se touchent : ourobouros.

Le Désir sans l'Énergie est impuissant.

L'Énergie sans le Désir est inutile.

Tai-chi.

\*

Être au service de la noosphère !

La noosphère, il faut bien le comprendre, a une existence indépendante de l'homme.

Les idées qui la constituent sont générées par l'homme, certes, mais prennent aussitôt leur envol dans les réseaux de communication où elles vivent leur vie indépendamment de celui ou ceux qui les ont engendrées. Elles circulent, enflent, entrent en relation avec d'autres idées pour les détruire ou les concaténer ou les absorber, se scindent, ensemencent, enclenchent, meurent, etc.

*« Les idées sont comme des êtres vivants dotés d'une autonomie propre. Elles naissent, elles croissent, elles prolifèrent, elles sont confrontées à d'autres idées et elles finissent par mourir. Et si les idées, comme les animaux, avaient leur propre évolution ? Et si les idées se sélectionnaient entre elles pour éliminer les plus faibles et reproduire les plus fortes ? Le professeur Dawkins<sup>3</sup> avait*

---

<sup>3</sup> Le professeur Dawkins dont question ci-dessus est l'évolutionniste Richard Dawkins auteur de :

*Le gène égoïste* (1976)

*Le Phénotype étendu : le Gène comme unité de sélection* (1983)

*L'Horloger Aveugle* (1986)

*utilisé le concept d'«Idéosphère». Jolie notion. Cette idéosphère serait au monde des idées ce que la biosphère est au monde des animaux. Par exemple, Dieu. Le concept de Dieu est une idée qui est née un beau jour et n'a plus cessé ensuite d'évoluer et de se propager, relayée et amplifiée par la parole, l'écriture, puis la musique, puis l'art, les prêtres de chaque religion la reproduisant et l'interprétant de façon à l'adapter à l'espace et au temps dans lesquels ils vivent. Mais les idées, plus que les êtres vivants, mutent vite. Par exemple, l'idée de communisme, issue de l'esprit de Karl Marx, s'est répandue en un temps très court dans l'espace jusqu'à toucher la moitié de la planète. Elle a évolué, muté, puis s'est finalement réduite pour ne concerner que de moins en moins de personnes à la manière d'une espèce animale en voie de disparition. Mais, simultanément, elle a contraint l'idée de "capitalisme à l'ancienne" à muter elle aussi. Du combat des idées dans l'idéosphère surgissent nos paroles, puis nos actes. Donc toute notre civilisation. »*

BERNARD WEBER  
*L'Ultime Secret*

Le mot « idée » est ici pris au sens le plus général que lui permet son étymologie.

Le mot grec *èidos* signifie « forme ».

La noosphère est l'univers des systèmes formels ; il se construit à partir de l'univers des systèmes matériels. L'homme est le pont entre eux.

Comme les êtres minéraux sont les véhicules de motifs cristallins qui se développent et se transmettent dans la lithosphère et comme les êtres vivants sont les véhicules des motifs génétiques qui s'enrichissent et se perpétuent dans la biosphère, de même, les êtres pensants sont les véhicules de motifs morphiques qui se déploient, se communiquent et se renforcent dans la noosphère.

Le processus évolutif-créatif est toujours et partout le même, à tous les niveaux.

\*

Être au service de la noosphère !

L'homme de maître devient serviteur.

L'homme de centre devient instrument.

Nouvelle philosophie.

Nouvelle éthique.

La mission de l'homme : engendrer, perpétuer, développer et communiquer des idées.

Explorer, donc, les univers inconnus de l'immatériel.

Et avoir, pour but ultime, l'intention d'épuiser toutes les potentialités de la pensée et de l'esprit dans ses trois dimensions du Cœur, de l'Intellect et de l'Âme.

Aller au bout de la pensée. De toute la pensée. De tout penser.

L'homme devient serviteur de son propre potentiel créatif et cognitif.

Chaque homme. Chacun selon ses talents et ses matériaux culturels.

La pensée est la justification de l'homme. Mais combien d'hommes pensent ?

Nouvelle éthique, aussi. Éthique de la contribution à la noosphère : est « bien » ce qui l'enrichit, est « mal » ce qui l'appauvrit. Il faudra développer ces notions d'enrichissement et d'appauvrissement.

\*

Chaque échelon possède un comment et un pourquoi.

Prenant l'échelon de l'homme comme point de départ, la science analytique, en descendant les échelons un à un, est allée de comment en comment plus fin, jusqu'à atteindre la « couche » ultime, celle de l'énergie vibratoire pure telle que modélisée aujourd'hui par la théorie des super-cordes.

Cette même science analytique a aussi voulu remonter les échelons, mais toujours en s'attachant au comment : monter, en ce sens, c'est descendre à reculons et à tâtons, ce qu'elle a fait jusqu'à atteindre les limites de la relativité générale et des modèles cosmologiques qui en ont émergé.

Mais toujours, elle a été contrainte d'esquiver le pourquoi qui, à côté du comment, est également éminemment explicatif de chaque échelon.

Mais comme le pourquoi est toujours à l'échelon supérieur et que la science monte à reculons, elle ne l'a jamais vu et ne pourra jamais le voir puisque le cœur de sa méthode est la descente (même lorsqu'elle monte à reculons, elle ne peut regarder que « en bas », vers l'échelon inférieur).

Pour aborder le pourquoi, il faut donc renoncer à utiliser une méthode analytique (typiquement celle du comment), et il faut construire une méthodologie montante qui regarde « en haut ».

Les mystiques de tous temps et de tous lieux ont toujours pratiqué la « montée » de l'échelle cosmique jusqu'à prétendre atteindre l'ultime secret de l'Un pur (Brahman, Tao, Allah ; extase, nirvana, satori).

Tous, sans exceptions, ont rejeté les sens charnels et les concepts intellectuels inaptés à « monter » puisque discriminants et analytiques.

Il ne reste donc que deux des huit sens : le Cœur et l'Âme, pour fonder une méthode nouvelle de montée dans l'échelle des pourquoi.

*A la recherche des composants et de leurs relations, il faut substituer la recherche des intégrants et de leurs vocations.*

*Je ne peux m'empêcher de voir l'échelle rêvée par Jacob à Béthel, en pensant à ces montées et descentes de l'échelle cosmique qui joint le Ciel (le Désir pur de l'Un) à la Terre (l'Énergie pure de l'Un).*

La Connaissance authentique requiert que les deux sens de l'échelle soient parcourus avec autant de soin : la montée des pourquoi et la descente des

comment. Tel est le point de départ indispensable et incontournable de la nouvelle épistémologie.

Ces comment et ces pourquoi, rappelons-le, se répondent à tous les niveaux dans un rapport dialectique d'influences mutuelles fortes. La partie (le comment, le « bas ») et le tout (le pourquoi, le « haut ») se structurent réciproquement.

Il est dès lors impossible de comprendre le comment sans connaître le pourquoi, comme il est autant impossible de comprendre le pourquoi sans savoir le comment. Fusion de la science et de la mystique : Héraclite, Goethe, Pascal, Spinoza, Einstein, Teilhard de Chardin, Heisenberg, Charon, Böhm, Trinh Xuan Thuan, et quelques autres.

Pour monter « en avant » plutôt qu'à reculons, force est de *se retourner*.

Se retourner.

Changer de position et de regard.

Regarder le Ciel et non la Terre.

Regarder le pourquoi et non le comment.

Regarder le Désir et non l'Énergie.

Le 4 janvier 2002

Jusque vers 1960, l'univers était perçu comme éternel et immuable.

La métaphysique du Devenir est donc toute naissante.

Que s'est éteint avec Héraclite qui renaquit avec Teilhard de Chardin et la théorie du Big-bang ?

Seuls les Juifs n'ont jamais cessé de porter le flambeau qu'ils avaient été les premiers à allumer : celui du messianisme qui est l'autre manière de dire que le monde est en devenir ou que le temps est une flèche et non un marais ou un cercle.

\*

Hubert Reeves (*L'homme dans ses univers*) résume à deux propositions tout l'ensemble de l'acquis de la science depuis Pythagore :

- La nature est structurée comme un langage.
- La pyramide de la complexité s'édifie au cours du temps.

La première proposition est analyciste (*analogie avec un alphabet fixe et fini dont les lettres définitives et éternelles, s'associent et engendrent tous les mots possibles, etc.*) et postule l'existence originelle d'un ensemble fini, éternel et absolu de « lettres » élémentaires à partir duquel tout s'est progressivement construit : dans cette optique, c'est le « bas » qui est originel et le « haut » qui est produit.

En ce sens analyciste, cette proposition matérialiste est fausse.

Mais elle est poétiquement et mystiquement correcte si, précisément, on parle d'un langage qui ne soit pas alphabétique, mais vibratoire, pulsatif, pulsionnel.

La seconde proposition est correcte.

Elle inclut d'ailleurs la première qui devient inutile.

Le 5 janvier 2002

L'Un est Un.

Il est et rien n'est ni n'advient hors de Lui.

Pour l'Un, l'Un est Un.

Pour l'Homme qui est en l'Un, l'Un n'apparaît pas comme tel.

L'Homme perçoit du visible, du tangible, de l'apparent : le Monde.

L'Homme devine de l'invisible, de l'intangible, du caché : Dieu.

Dieu existe en ceci qu'il est la face cachée à l'Homme de l'Un.

Dieu et Monde sont des concepts relatifs à l'Homme et à lui seul.

Comme tous les concepts, d'ailleurs.

L'Un est au-delà de tout concept.

Il est.

Il advient.

Il devient.

Il est Devenir pur.

L'Un est seul Réel.

Apparent et Caché sont des illusions.

Pour atteindre l'Un, il faut sortir de l'Homme, le quitter, partir au-delà de lui.

*Tzé*

Dépasser Dieu et le Monde.

Dépasser l'Apparent et le Caché.

Plonger dans le Réel.

Le 6 janvier 2002

Notes sur l'éthique de Spinoza :

- « Tout ce qui est, est en Dieu, et rien, sans Dieu, ne peut ni être ni être conçu. »
- « Dieu agit d'après les seules lois de Sa nature, et sans être contraint par personne. »
- « Dieu seul est cause libre. »

- « En dehors de Dieu, il ne peut y avoir aucune substance, c'est-à-dire aucune chose qui, en dehors de Dieu, existe en soi. »
- « L'existence de Dieu et son essence sont une seule et même chose. »
- « La puissance de Dieu est son essence même. »
- « Nous voyons donc que toutes les notions que le vulgaire a l'habitude d'utiliser pour expliquer la Nature ne sont que des façons d'imaginer, et ne révèlent la nature d'aucune chose, mais seulement la constitution de l'imagination. »
- « La connaissance est en Dieu. »
- « La pensée est un attribut de Dieu, autrement dit Dieu est chose pensante. »
- « Par réalité et perfection, j'entends la même chose. »
- « L'essence de l'homme est constituée par des modifications définies des attributs de Dieu. »
- « L'esprit humain est une partie de l'entendement infini de Dieu. »
- « Les idées que nous avons des corps extérieurs indiquent plutôt la constitution de notre corps que la nature des corps extérieurs. »
- « Il est de la nature de la raison de percevoir les choses sous une certaine espèce d'éternité. Il est de la nature de la raison, en effet, de considérer les choses comme nécessaires, et non comme contingentes. » (*la rationalité ne perçoit que les structures apparemment permanentes*).
- « La volonté et l'entendement sont une seule et même chose. »

Le 7 janvier 2002

Le temps.

Trois perceptions du temps.

Le temps fixe du Prêtre/Rentier et des Cités, celui du conservatisme théocratique. Immobilisme. Repos. Temps médiéval.

Le temps linéaire du Soldat/Marchand et des Empires, celui du progressisme techno-politique. Impérialisme. Mouvements dans l'horizontalité. Temps moderne.

Le temps cyclique du Laboureur/Mystique et des Campagnes, celui du libertarisme noocratique. Naturalisme. Mouvements dans la verticalité. Temps post-moderne.

Le 9 janvier 2002

Inconditionnalité de l'assentiment à la Vie et à Dieu.

Dire oui. Irréversiblement. Incontournablement.

Non pas acquiescement soumis, mais assentiment joyeux, adhésion active.

Affirmation fervente de la Vie. Nietzsche.

Toutes les souffrances, aussi injustes paraissent-elles, sont tellement en deçà de cet assentiment qu'elles en deviennent insignifiantes.  
Ces souffrances ne sont qu'humaines, trop humaines.

Ce oui est la seule « citadelle intérieure ». Sans lui, il n'est que désistement, lâcheté, asservissement, forfanterie, peur, angoisse, mollesse, tristesse, fuite, illusion, ivrognerie sans ivresse.

La souffrance ne t'atteint que si tu l'acceptes.

Le soleil n'est pas la vocation de l'homme.  
Qui s'en approche s'y brûle.  
La brûlure est douloureuse. Parfois mortelle.

Prendre le risque de vivre. Goûter les joies. Admettre les peines.  
Aimer la vie et en jouir.  
*Carpe diem.* « Profite ».  
Superstition de l'abstinence. Spinoza.

Dieu est un petit enfant fragile et turbulent, inventif et enflammé.  
Il n'a ni ne cherche la moindre autorité.  
Il ne désire que le jeu du monde pour y peindre de nouvelles couleurs ou y sonner de nouvelles harmonies.

Ni hasard, ni nécessité. Désir.  
Jeu cosmique de Dionysos.

A chaque instant, l'homme n'est que l'étape du chemin qui se chemine en lui.  
L'être n'est que l'apparence du processus. L'apparence du devenir en marche.

L'immensité n'est pas silencieuse.  
Elle est musique lumineuse et harmonie des sphères. Pulsations et vibrations infinies. Frémissements éternels.  
Le non-silence de ces espaces infinis ne m'effraie pas.

Le 11 janvier 2002

Le matérialisme est une barbarie. Comme toutes les barbaries, il avilit l'homme qu'il ravale au rang d'une brute, d'une machine, d'une chimie. Le matérialisme ronge l'Occident depuis Démocrite et Lucrèce, mais il ne s'y est propagé jusqu'à l'hégémonie que depuis la Renaissance.

Le matérialisme est d'abord affirmation de la seule matière au détriment de tout autre dimension dans la nature. Mais, sous les microscopes quantiques, cette matière s'étirole jusqu'à la disparition. Il ne reste plus que quelques vibrations du « vide ». Le matérialisme philosophique est condamné à se passer de matière, désormais.

Aujourd'hui, les sciences commencent à redécouvrir qu'elles aussi se fondent sur des croyances, sur des actes de foi, foi en des prémisses implicites, en des évidences de convention, en des langages artificiels, en des axiomes et postulats par essence indémonstrables. La science aussi est religion et mystique et culte. Comme les communismes — eux aussi matérialistes — de naguère.

Le matérialisme, lorsqu'il n'est plus culte fasciné de la matière, devient idolâtrie obsessionnelle du matériel, de l'argent pour l'argent, de l'accumulation d'objets faute d'accomplissement de l'âme ou de l'esprit. Ce matérialisme-là a contaminé le monde à qui il impose la dictature de la médiocrité. Ce matérialisme-là s'appelle poliment capitalisme lorsqu'il se mue en art ou en magie de la spéculation, alchimie faiseuse d'or facile à l'athanor boursier. Chimère ! Mais chimère dramatique qui laisse croire aux gogos que l'argent se fait tout seul et qu'il convient d'ignorer superbement la réalité du travail et de la création et de la gestion dans ces entreprises qui n'occupent plus que 15% de la population occidentale. Que peuvent encore ces 15% contre les 85% qui phagocytent leurs efforts ?

L'objet triomphe au point d'avoir réifié — chosifié — le sujet humain en l'état de rouage. Car l'homme ici n'est plus que cela : rouage d'une immense machinerie — machination ? — qu'il ne choisit pas, où il naît et où il meurt — mais a-t-il jamais vécu ?

Rouage-citoyen de l'État, rouage-employé d'une bureaucratie, rouage-acheteur du marketing de masse, rouage-audimat des médias populaires. Rouage, rouages.

L'objet a envahi le sujet.

La pensée, l'émotion, l'intelligence sont devenus objet psychologique que des apprentis sorciers truffent de leurs complexes à eux et de leurs fantasmes à eux et de leurs ignorances surtout.

L'objet a envahi le sujet. Au point que la possession d'objets absorbe, jusqu'au délire, le peu d'énergie qui reste au sujet.

Posséder, voilà le leitmotiv : posséder sans même se rendre compte que c'est lui, le sujet, qui est possédé, par le système ou par le diable — *étymologiquement* : « *ce qui divise, ce qui sépare* ».

Posséder non l'indispensable, ni même le nécessaire, mais surtout le superflu, l'inutile, le dérisoire, le futile dans l'immense kermesse du gaspillage et de la gabegie de l'étourdissement social. Comme si la soif de possession était le seul ressort de l'accomplissement humain. Comme si ce besoin de posséder l'inutile en masse était natif alors qu'il n'est qu'une réponse désespérée et dérisoire à une soif plus profonde, enfouie, refoulée. N'est-il pas paradoxal que nos sociétés de la profusion soient aussi les plus violentes, les plus agressives, les plus inhumaines ? Cette violence, sous toutes ses formes, n'est que l'expression de ceci, toute simple : la vie,

ce n'est qu'un sujet accomplissant un projet au moyen d'objets. Dès lors que l'objet a réifié le sujet et est devenu lui-même le seul projet, dès lors qu'il ne reste que du matérialisme forcément barbare, le sujet profond se révolte et rêve de casser l'objet afin de se réinventer un projet.

Nous voilà au cœur de la problématique de nos sociétés déliquescents : là où il n'y a plus que de l'objet, il n'y a ni sujet, ni projet. « Donnez-moi une âme » pleurent les camés. « No future » gueulent les punks. Le triangle vital – sujet, projet, objet – s'est réduit à une seule de ses sommets. L'objet – le matérialisme – a triomphé après un demi-millénaire de lutte acharnée.

Tout le monde sait qu'un tabouret n'est stable qu'avec ses trois pieds. Qu'il n'en ait qu'un seul et la chute est inévitable, tôt ou tard, quel que soit le talent de l'équilibriste.

Tous les systèmes bâtis sur le modèle matérialiste et mécaniste vacillent, les uns après les autres. La chute est pour demain matin. Il y a urgence : l'équilibre et l'harmonie triangulaires doivent être rétablis. Aujourd'hui.

Pour ce faire, deux voies concomitantes : ressusciter le sujet et stimuler le projet. L'affaiblissement de l'objet s'ensuivra naturellement. Ressusciter le sujet et stimuler le projet, certes, mais de l'intérieur ! Personne ne pourra être quelqu'un – et non quelque chose – à la place d'un autre. Et tout projet venant de l'extérieur ne peut qu'utiliser le sujet et, donc, le chosifier et l'instrumentaliser à nouveau. La révolution doit venir de soi. Et une telle révolution s'appelle alors révolte. Révolte du sujet contre l'hégémonie et l'impérialisme de l'objet. Révolte du sujet contre sa propre carence de projet. Révolte de l'idolâtre contre toutes ses idoles. Révolte de l'esclave contre tous ses esclavages – surtout intérieurs et intimes.

Idolâtries et esclavages de l'argent, du luxe, du bronzage, de la « jeunesse », de la frime, du paraître, de la bouffe, de l'alcool, du tabac, de la notoriété, du pouvoir, des signes extérieurs de tout et de n'importe quoi.

Mais où puiser cette énergie de révolte ? Pourquoi se révolter contre ce qui fait tant plaisir ? Je ne crois, pour ma part, à aucune raison morale. Je ne crois qu'à ceci : si la révolte ne vient pas de l'intérieur, elle surgira de l'extérieur.

Si la barbarie matérialiste ne cesse pas de l'intérieur, je prédis qu'elle sera détruite par d'autres barbaries venues d'ailleurs, des banlieues, des intégrismes, des terrorismes. Et ces barbaries-là sont violentes, cruelles, haineuses, primaires, primitives.

Je le clame encore : les valeurs de demain devront être liberté, frugalité, simplicité, autonomie ou demain ne sera pas.

Chaque individu doit urgemment apprendre à se réapproprier sa propre vie et à l'assumer pour lui-même, par lui-même.

Bianca Kermovant : « En rêvant d'inventer l'homme libre, les démocraties ont trouvé l'homme irresponsable », à quoi j'ajouterais : et l'homme assisté, et l'homme parasite.

Reprendre sa vie en mains, c'est cela être « sujet ». Et en faire une œuvre d'art, c'est cela avoir un « projet ». Révolte donc, non pas contre l'objet (la technologie, par

exemple), mais au-delà de l'objet. Retrouver l'essentiel. Se recentrer. Connaître son propre « pourquoi ? ».

Nietzsche, le seul et le grand prophète du devenir, aura, comme d'habitude, le dernier mot :

« Si l'on possède son “pourquoi ?” de la vie, on s'accommode de presque tous les “comment ?” »

FRIEDRICH NIETZSCHE  
*Le Crépuscule des Idoles*

Le 14 janvier 2002

Quand la foi s'éteint, c'est Dieu qui meurt.

Le 15 janvier 2002

La notion de « contingence », en ce qu'elle réhabilite le particulier, le non soumis à une loi générale, le non prédictible, le non déterminé, la non nécessité, est le fondement même de toute liberté. Plus la complexité est haute, plus la contingence est forte.

Il ne peut y avoir de liberté sans contingence !

Par étymologie, le verbe latin *contingere* développe trois niveaux de sens :

- « toucher, être voisin »,
- « atteindre, rencontrer »,
- « arriver par bonheur, par chance, par hasard ».

Par étymologie toujours, ce verbe devient *cum tangere* qui signifie « toucher ensemble ».

Il y a là une idée forte de rencontre peut-être fortuite, de concomitance, de coïncidence.

\*

L'interdit génère le délit.

La loi engendre le hors-la-loi.

Le 17 janvier 2002

Remplacer le : « *Connais-toi toi-même et tu connaîtras les dieux* » par : « *Accomplis-toi toi-même et tu accompliras les dieux* ».

Le 19 janvier 2002

L'homme ne pourra advenir au cœur de l'humain que par l'œuvre qu'il doit servir et qui le justifie : assumer sa vocation.

La dignité d'homme s'atteint dans l'accomplissement de la mission humaine.

Hors d'elle, l'homme n'est qu'un animal inutile, nuisible.

\*

Cet appétit à vouloir engendrer la Joie.

Cette force à vouloir écarter la Souffrance.

Envers soi. Envers les autres. Envers le monde et la nature. Envers Dieu.

Sans nuisance. Sans détriment.

Là gît toute la volition humaine.

\*

La grande loi – la seule, peut-être – est celle de l'hospitalité.

\*

YHWH est face à l'homme.

Ce face à face fonde le dualisme monothéiste et la croyance en un dieu personnel.

Car YHWH parle à l'homme. Avec les mots des hommes.

Il est un Tu divin face au Je humain.

Il parle.

Mais la mystique dépasse toute religion.

Elle récuse ce monothéisme dualiste par essence, et le dépasse dans un monisme radical.

Elle rejette ce personalisme d'apparence et vide tout Tu et tout Je de toute substance.

Tu et Je disparaissent et se fondent dans Il, dans le Cela hindouiste, dans le Eyn-Sof kabbaliste.

Il n'y a plus ni dieu, ni homme ; ni YHWH, ni Israël.

Il n'y a plus que l'Un qui est l'Ultime Réalité unitaire et unique, au-delà de tous les mots. Le sans-nom. L'ineffable. La pleine Vacuité vivante. Le Tao. Brahman.

Et cet Un absolu et radical Se parle à Lui et à Lui seul ; Il Se parle et Se crée en Se parlant. Une voix silencieuse et sans mots. Une musique. Un chant. Une chanson sans parole. Cantique des cantiques. Cantilation. Psalmodie. Aria.

Même YHWH et tous Ses Élohim se dissolvent dans l'Un qui est pure unité absolue et radicale. Pur devenir.

Ce Dieu face à l'homme est perception partielle et partielle de l'Un par les yeux de l'âme, par le regard intérieur, comme la Nature autour de l'homme est aussi perception partielle et partielle de l'Un par les yeux de la chair, par le regard extérieur.

Mais l'Un est infiniment au-delà de Dieu et de la Nature qui n'en sont que des reflets, l'un matériel, l'autre spirituel.

Cette distinction entre Matière et Esprit relève autant de l'apparence que le dualisme religieux inscrit dans le fondement de tout monothéisme.

Ce sont un seul et même dualisme lié aux yeux de la chair et aux yeux de l'âme, et à leurs regards différents.

Tous ces dualismes, tous les dualismes naissent de l'homme et de ses imperfections. Ils ne sont qu'illusions d'optique et apparences fallacieuses.

Ce sont les yeux des hommes qui inventent les dieux.

Par les yeux de la chair et de l'âme des clairvoyants, l'Un se regarde et se découvre Lui-même. Il Se révèle à Lui-même : révélation.

Mais tant d'hommes sont aveugles.

Par la pensée des spirituels, l'Un Se pense Lui-même et accède à Sa propre pensée qu'Il engendre par l'homme et en l'homme.

Mais tant d'hommes sont abrutis.

Par la Connaissance des mystiques, l'Un Se connaît Lui-même et développe Sa propre Connaissance qu'Il construit par l'homme.

Mais tant d'hommes sont ignares.

L'ultime et authentique Réalité est à chercher au-delà des religions et de leurs dieux. Nietzsche, encore, avait raison.

Alors s'atteint le Divin au-delà des dieux, au-delà de Dieu.

Alors se découvre l'Un qui contient tous les dieux.

Dieu exprime le Divin dans l'âme des hommes avec les mots des hommes.

Mais le Divin est infiniment au-delà de Dieu.

Le Divin est le visage ou le sourire de l'Un, de l'Ultime Réalité.

Ineffable. Insondable. Inouï.

\*

L'Un se déploie et se développe comme un arbre au départ d'une graine minuscule. Et le monde n'est que son écorce. Et les êtres ne sont que ses bourgeons, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits.

Et ses branches sont multiples, en forme, en force, en âge, mais l'arbre est Un dans son bois et dans sa sève. Dans son élan. Dans son désir. Dans sa vocation.

Le 20 janvier 2002

Dieu est un nom sur l'Invisible.  
Au fond de l'Invisible : l'Un.  
Au cœur de l'Un : la pleine Vacuité.

\*

« Sache ce qu'il y a au-dessus de toi. »  
(*Litt.*: « *Connais quoi [est] pour-le-dessus à-partir-de-toi* » – *Pirqé Abot – Mishnah 2;1*)

\*

« *Meurs et Deviens.* »

JOHANN WOLFGANG VON GOETHE  
*Faust*

Meurs à l'Être et deviens Devenir.  
Mourir à la mort et devenir la Vie.  
Il faut mourir sans tarder pour atteindre à l'éternel.  
Mourir à soi et tuer le moi.

Se pourrir en Terre.  
Se consumer au Feu.  
Se dissoudre dans l'Eau.  
S'évaporer dans l'Air.

Et ressusciter. Non par miracle – il n'y a pas de miracle, jamais –, mais par volonté,  
par désir.  
Revivre infiniment loin de tout Moi, en l'Un.  
Devenir Lui. Devenir Cela.  
Tu es cela.

\*

La « réalité objective » est un mythe, une illusion, un fantasme.  
Il n'y pas plus de « réalité objective » que de réalité subjective.  
Il y a la Réalité. Point.  
Et tant qu'il y a un moi, il ne peut la vivre que subjectivement et croire pouvoir la  
connaître objectivement. Dualisme. Erreurs. Mensonges.  
L'extinction du Moi éteint aussi toute subjectivité et toute objectivité.

Il ne reste alors qu'à devenir la réalité de la Réalité et à la vivre comme telle.

\*

A chacun de trouver sa joie.  
A chacun de trouver sa voie.  
Sa voie, son Tao.  
La voie de son épanouissement.  
La voie de son accomplissement.  
La voie de son dépassement.  
La voie de son Devenir, de son Advenir.

Voie et joie.  
Qui connaît sa voie naît à la joie.  
Qui éprouve la joie prouve sa voie.

Quelle est MA voie ?  
Dieu et les arbres.  
La nature. Le silence.  
La pensée : celle de ma tête ou de ma plume, celle des livres.

*« Vivre intensément veut dire aussi vivre d'une manière qui corresponde à sa forme propre. Dans nos vies à tous, il n'y a pas seulement le désir de vivre, mais de pouvoir vivre en tant qu'homme particulier, selon une forme particulière, une vie qui a un sens dans la mesure où elle correspond à notre disposition individuelle. »*

KARLFRIED GRAF DÜRCKHEIM  
*La Voie initiatique*

S'accomplir.  
Devenir complet.  
Atteindre la complétude de soi.  
« Deviens ce que tu es. »

\*

*« Chacun ne meurt que sa propre mort. »*

KARLFRIED GRAF DÜRCKHEIM  
*La Voie initiatique*

Mourir : lâcher prise, librement, et accepter le passage.  
Mourir donc à chaque instant.  
Lâcher prise : wu-wei, détachement.

Passer de l'autre côté, partir, sortir de soi, quitter le moi pour l'Un.  
Ne meurt que celui qui croit à la mort, à sa propre mort.  
La mort est une illusion.  
Elle naît d'une autre illusion : le moi.

*« Sans répit, il nous faut apprendre que le devenir a pour condition le dépérissement du devenu afin que ce qui n'est pas encore devenu puisse s'épanouir. Nous devons apprendre à ne pas seulement penser à ce à quoi il nous faut renoncer, mais à ce que nous pouvons laisser advenir. Par-delà ce quelque chose de devenu, apercevoir ce qui cherche à devenir – ce qui suppose que le devenu dépérisse. »*

KARLFRIED GRAF DÜRCKHEIM  
*La Voie initiatique*

Se vivre soi-même complètement.  
Se vivre complètement en l'Un.  
Vivre l'Un en soi, en Soi.

*« Il y a véritablement en nous quelque chose que nous sommes, qui nous attend, nous pousse à sortir de nous-mêmes ; quelque chose qui nous est promis et qui est aussi notre mission. »*

KARLFRIED GRAF DÜRCKHEIM  
*La Voie initiatique*

Abolir le temps et ne garder que l'instant présent.

*« Nous sommes alors en mesure de nous vivre nous-mêmes comme la couronne d'écume des vagues de la mer, comme la feuille sur l'arbre, et la mer et l'arbre vivent soudain en nous.. »*

KARLFRIED GRAF DÜRCKHEIM  
*La Voie initiatique*

La douleur et la souffrance naissent toujours d'une pétrification, d'un arrêt, d'une cessation, d'une fixation, d'une crispation, d'un accrochage, d'un attachement, d'un accrochement. Elles témoignent d'un blocage de l'écoulement, du devenir, de la constante métamorphose de tout en Tout.

Tout *doit* couler.

*(Impératif héraclitéen au-delà d'Héraclite)*

\*

Pour que l'instrument que nous sommes puisse résonner aux harmoniques de la musique cosmique, il faut qu'il soit *accordé*.

\*

Le Vide est absence du Multiple.  
L'Un est vide. Vacuité.  
Vider le Multiple pour atteindre la Plénitude.  
Devenir Un ici-et-maintenant.

Le 21 janvier 2002

Sujet. Objet. Projet.  
Être. Avoir. Devenir.

Ces trois concepts fondent toute démarche philosophique ou métaphysique.  
Chacun d'eux peut être mis en avant et devenir le concept fondamental.  
Trois grandes écoles philosophiques, donc.

Pour le Subjectivisme, le Sujet est le fondement.  
Pour l'Objectivisme, l'Objet est le fondement.  
Pour le Projectivisme, le Projet est le fondement.

Le Sujet est le siège d'une conscience qui perçoit tout un monde qui lui est extérieur. Il peut être humain (individuel ou collectif) ou divin (un dieu personnel). En tant que fondement originel, il implique que l'Objet et le Projet procèdent de lui : il est alors créateur et moteur des mondes qui émanent de lui.  
Tous les idéalismes procèdent de cette tendance comme, au plan spirituel, le Christianisme, l'Islam, le Bouddhisme, etc. Mais aussi : Platon, le nominalisme, le romantisme, la phénoménologie, Jung, Husserl, Heidegger,

L'Objet est la source de toutes perceptions et sensations qu'une conscience puisse recevoir et concevoir. En tant que fondement originel, il implique que le Sujet et le Projet procèdent de lui : il est alors générateur des consciences et moteur des mondes qui émanent de lui.  
Tous les matérialismes procèdent de cette tendance comme, au plan spirituel, le Panthéisme, l'Animisme, l'Hindouisme, le Pythagorisme, etc. Mais aussi : Aristote, Descartes, Leibniz, Freud,

Le Projet est la racine de tout processus dont objets et sujets ne sont que des avatars ou des épiphénomènes. En tant que fondement originel, il implique que l'Objet et le Sujet procèdent de lui : il est alors générateur et moteur de toute conscience et de tout monde.  
Tous les existentialismes procèdent de cette tendance comme, au plan spirituel, le Taoïsme, le Judaïsme, etc. Mais aussi : Héraclite, Nietzsche, Bergson, Saint-Exupéry, Teilhard de Chardin.

Le monisme radical de l'Un permet, c'est une évidence, la synthèse de ces trois courants mais à la double condition, primo, de Lui concevoir, au moins, trois attributs concomitants et originels : la Conscience (la part Sujet), la Matérialité (la part Objet) et la Volonté (la part Projet), et, secundo, de renoncer à tout Absolu puisque tout en Lui doit être évolutif, donc relatif à un lieu et à un temps.

Par parenthèses, cet abandon de tout absolu évite aussi le piège du finalisme qui poserait une finalité immuable et *a priori* (donc absolue) à la source de tout processus, de tout projet.

La seule finalité universelle est : « deviens ce que tu es ici-et-maintenant ».

Deviens : projet.

Ce que : objet.

Tu es : sujet.

\*

« D'abord, avoir un fils, planter un arbre et écrire un livre ; ensuite, se détacher. »

*(Tradition hindoue)*

\*

Dessiller les yeux de l'âme.

Laisser pénétrer la Lumière.

Et commencer à apprendre à voir.

S'accorder avec les vibrations profondes.

Percevoir enfin toutes les couleurs de l'Un.

Même lorsqu'ils se referment, par fatigue, par usure, par éblouissement, les yeux n'oublient plus la Lumière.

Elle est toujours là. Ineffable.

Présente ici-et-maintenant en tout ici, en tout maintenant.

Chaleur et Lumière : Feu.

Tout l'Un est de Feu.

Héraclite.

Chaleur du Cœur au Cœur.

Lumière de l'Esprit à l'Esprit.

Feu de l'Âme à l'Âme.

Résonances.

Devenir poreux.

Perméable.

Translucide, ensuite.  
Transparent, enfin.

La Réalité ultime est toujours cachée sous les voiles de Maya, de l'illusion, de l'apparence.

Et pourtant, elle est toujours là, dans son absolue évidence.

Ici-et-maintenant.

Dessiller les yeux de l'âme, et voir !

Ne plus penser : voir.

Ne plus raisonner : voir.

Ne plus représenter : voir.

Rien n'existe hors ce qui est vécu.

Ce n'est pas moi qui vis.

C'est la Vie qui passe par ce « moi » apparent.

Vague apparente sur l'océan de Vie.

Ne pas résister.

Devenir poreux.

Devenir fluide au sein du Fluide.

Devenir vie dans la Vie.

La Vie est la seule Voie.

Tao.

Vivre c'est sentir, ressentir.

Devenir poreux, c'est devenir sensible.

Sensibilité.

Sensualité.

Beauté, volupté.

Par les huit fenêtres du corps et du mental.

Ouvrir les yeux – ceux de chair et ceux d'âme – sur cet invisible dans le visible.

Ne pas chercher le Réel, il s'enfuirait.

Être présent à sa Présence.

Devenir poreux à sa Présence.

S'en imprégner.

Faire tout un peu plus lentement.

Écouter.

Écouter plus que regarder.

Déceler la musique derrière le bruit.

Toucher plus que regarder.

Déceler la vibration derrière l'aspérité.

Devenir poreux pour nourrir le cheminement.

Une autre manière d'être là.

Le 22 janvier 2002

« Ne pas avoir de but est aussi un but. »

GAO XINGJIAN

Le 25 janvier 2002

Nous sommes déjà ce que nous cherchons.

Le monde est un monde de manifestations ; le Réel est par-dessous.  
Vagues et Océan.

\*

L'Intellect regarde des Objets.

*Il réifie tout, même le Sujet, même le Projet : objets d'études et de ratiocinations.*

Le Cœur ressent des Sujets.

L'Âme capte des Projets.

\*

« L'horreur est humaine. »

ZAZIE

Le 27 janvier 2002

L'accomplissement de sa vocation cosmique est l'accomplissement même de  
l'Homme en l'homme.

Il n'y a là ni impératif moral ou devoir éthique, sujet à récompense ou punition.  
Ce serait puérité.

Il y a là au contraire fondation ontologique le l'humain.

L'homme n'existe et ne devient que dans et par sa vocation.

S'il la révoque ou l'esquive, il n'est simplement pas.

Sa vocation est sa vie.

Elle ne devient mission qu'à ses propres yeux, libre qu'il est, s'il en a conscience, de la refuser : il ne serait alors plus qu'un parasite de la vie dans le monde, coupé de toute joie authentique (*puisque la joie ne vient que de l'accomplissement de sa vocation*), ballotté entre plaisirs amers et futiles et douleurs lancinantes de l'âme et du cœur.

Pour reprendre le distinguo de Yeshayahou Leibowitz, cette conception « désintéressée » de la spiritualité (*à laquelle il rattache le Judaïsme pour qui la Torah est la vocation d'Israël*) s'oppose radicalement et irréductiblement à toutes les religions « intéressées » fondées sur l'économie du Salut (*tel le Christianisme*).

Le relevé du défi de son propre accomplissement devient en soi et par soi sa propre « récompense ».

Toute autre conception ou espérance seraient spirituellement mercantiles et ravalerait Dieu au rang d'un misérable marchand d'indulgence(s).

Il ne peut y avoir de Rédemption, de Salut, de Jugement (premier ou dernier), de Paradis ou d'Enfer (*encore moins de Purgatoire ou de Limbes*), de Péchés (*originel, mortel ou véniel*).

Ces conceptions relèvent de l'infantilisme et s'inscrivent dans une relation pré-adulte de parents à enfants (*obéissance filiale, toute-puissance paternelle, récompense et punition, justice et indulgence, etc.*).

Ce cordon ombilical atavique et funeste est le nœud gordien de la libération spirituelle : il faut donc le trancher vivement !

Le 28 janvier 2002

*« Tiens le nom pour inessentiel, ne garde en réserve ni plans ni desseins, ne te charge d'aucune affaire, ne fais pas du savoir ton maître.*

*Consacre-toi pleinement à l'infini, voyage dans l'inapparence. Mets en œuvre tout ce que tu reçois du ciel, et n'y vois aucun avantage. Sois le vide, et seulement le vide.*

*L'homme ayant atteint la perfection use du cœur comme d'un miroir. Il n'attire pas, ni ne se précipite à la rencontre de rien ; il consent et ne cache pas. Aussi a-t-il la force de surpasser êtres et choses sans être blessé. »*

TCHOUANG-TSEU

\*

Comment apprendre à voir à une âme aveuglée ?

Comme la lumière et les couleurs pour le voyant, le divin est une telle évidence pour le croyant.

Mais une évidence intransmissible !

Ne pas croire : voir !  
Il n'y a rien à croire.  
Ni foi, ni croyance.  
Mais bien vision claire, clairvoyance.

Évidence.  
La seule évidence peut-être.  
Tout credo n'est que chapelet de mots, et tous les mots sont vains.  
Voir l'Un.  
Vivre l'Un.  
Au-delà de tous les mots de tous les credo.

Clairvoyance.  
Troisième œil : œil de l'âme.  
Œil intérieur.  
Œil de la verticalité : profondeur et élévation.  
Profondeur dans la chaleur obscure.  
Élévation dans la lumière étincelante.  
Atman et Brahman se rejoignent.  
Un.

Ne croire aucune croyance.  
Ne fier aucune foi.  
Vivre et voir.  
« S'asseoir et tout oublier. » Tso-wang.  
Vivre dans la présence.  
Présence du Réel-Un ici-et-maintenant.

Présence mystique et totale au travers de la porosité de l'âme.  
Vivre cette présence.  
Ne vivre que cette présence.  
Devenir poreux au flux de la présence.

Nulle espérance.  
Qu'espérer ?  
Pourquoi espérer ?  
Tout advient et l'Un est illimité !  
Tout peut germer.

Ne pas croire : vouloir !  
Vouloir accomplir l'Un ici-et-maintenant.  
C'est la seule mission. La seule vocation.  
Volonté de puissance.  
Volonté de réaliser ce qui est présent en puissance.

Volonté de faire éclore tout ce qui peut germer ici-et-maintenant.  
Éternelle germination.  
Cycle végétal infini.  
L'Un est un arbre.  
Chaque être, un de Ses bourgeons, un de Ses boutons.  
Boire à même la sève.  
S'y nourrir dans le flux commun.  
Et éclore et s'épanouir jusqu'à la floraison, jusqu'à la fructification, jusqu'au  
mûrissement.  
La feuille tombe, mais l'œil demeure.

Le 29 janvier 2002

Trois plans d'existence – et de conscience : egocentré, anthropocentré et  
cosmocentré.

Le Moi, l'Homme et le Tout.

Ces cercles sont concentriques. Le processus d'élargissement de la conscience et de  
l'existence permet de passer de l'un à l'autre.

Quoique, partout, en tout temps, la grande majorité des humains soit egocentrée, il  
est toujours une minorité à chercher l'élargissement : le Moi est trop infime pour  
offrir du sens.

Depuis Socrate, l'Occident a choisi l'anthropocentrisme (l'humanisme) et s'est  
efforcé de placer l'Homme au centre et au sommet du monde.

Dieu même s'y est fait homme, dit-on.

Mais l'humanisme se révèle être une impasse depuis que l'homme s'est doté d'outils  
de destruction « cosmique », brutaux comme l'arsenal nucléaire capable de rayer la  
Terre entière de l'univers, ou insidieux comme la surpopulation ou la pollution qui  
font crever la Terre à petit feu.

L'Homme est devenu trop petit – et trop veule – pour offrir du sens.

Sauf à régresser – comme beaucoup – dans le repli sur soi et dans le retour à  
l'égoïsme individualiste et hédoniste, l'Homme doit donc être dépassé.

C'est la cause profonde des regains immenses de recherches spirituelles – parfois  
maladroites et infantiles – que l'Occident porte dans ses entrailles contemporaines.

Et chemin faisant, se découvre l'incapacité de la Raison à passer le cercle de  
l'Homme. La Raison est humaine, trop humaine : elle sied à l'Homme, point au  
Cosmos.

La Raison est analytique, elle découpe au scalpel le tissu des apparences afin d'y trouver ses propres concepts. Elle est donc inapte au Tout qui, par essence, est indécoupable. Elle est tout aussi inapte au Réel qui est, par essence, au-delà des perceptions et des concepts.

L'Occident en quête du Tout doit donc aussi abandonner son cher rationalisme en chemin. Difficile sacrifice pour lui qui a érigé la rationalité et l'objectivité en dogmes épistémologiques.

L'Orient, lui, n'a jamais cru ni en l'Homme, ni en la Raison. Ses traditions ont toujours été cosmocentrées et amoureuses de la Nature et de la Vie.

Amoureuses du Tout bien plus que de l'humain qu'il a toujours perçu comme un élément parmi beaucoup d'autres au sein du Tout et comme devant apprendre à vivre en harmonie profonde avec lui.

A présent, l'Occident sait que l'Homme n'est plus au centre de rien : ni du système solaire, ni de la galaxie, ni de l'univers, ni du règne animal, ni de la Nature, ni de la Vie, ni des Valeurs, ni de l'éthique, ni du Droit, ni de la Foi.

La modestie et l'humilité sont dures à apprendre et à assumer.

Devant l'échec et l'impasse humanistes de l'anthropocentrisme, l'Occident est à présent sommé par l'Histoire d'abandonner ses prétentions orgueilleuses à la domination universelle et à la rationalité chimérique, et de choisir entre égocentrisme et cosmocentrisme.

Médiocrité de l'égocentrisme qui ne laisse d'autre issue que l'étourdissement et l'escalade des plaisirs, et la désespérance de l'absurde généralisé.

Gouffre insondable du cosmocentrisme qui appelle à un dépassement tel que toutes les certitudes cèdent sous le pied, mais avec quelle promesse de plénitude, de sérénité et d'accomplissement.

Pour être brutal, l'Occident n'a d'autre choix que de s'orientaliser ou de disparaître. Il semble avoir majoritairement choisi de disparaître : l'hédonisme ambiant en témoigne.

Il faudra donc entrer en résistance dans un exil intérieur loin des villes et des pouvoirs.

\*

Apprendre à n'avoir jamais besoin d'avoir Raison.

Vivre ce que l'on devient sans raison, sans Raison.

Qu'importe l'acquiescement ?

Nul besoin d'assentiment : le germe est là qui pousse en bonne terre.

A-t-il raison de pousser ?

Il pousse et c'est toute son œuvre.

La vocation est là qui appelle l'accomplissement : nul besoin d'approbation.

Être libre puisqu'il le faut pour devenir ce que l'on est.  
Être libre sans raison. Sans avoir ni raison ni tort.  
Avoir quoi que ce soit c'est être attaché, entravé, lié.  
L'opinion d'autrui n'est qu'une chaîne qui casse l'essor.  
Se détacher d'elle à l'infini.  
Ne plus avoir raison. Ne plus demander raison.  
Devenir sa propre raison.

Le 31 janvier 2002

La Vie.

La Vie est une et elle s'invente tous les êtres pour s'y épanouir, pour s'y accomplir, pour y développer toutes ses potentialités.

La Vie est un tout indivisible : elle est Un dans l'Un.

Et l'homme n'est qu'un de ses pseudopodes, un de ses multiples instruments où, à ses plus extrêmes confins, elle s'invente la pensée consciente pour dépasser les frontières de l'univers matériel de la nature et pour se propager vers les infinis univers immatériels de la culture.

Hors la Vie, l'homme n'est rien.

L'humanisme s'effondre.

L'anthropocentrisme est mort.

L'ignorant orgueil et la prétentieuse dominance des hommes s'effritent enfin devant les incroyables dégâts de ce petit apprenti sorcier qui s'est cru tout permis depuis deux millénaires.

Holisme contre humanisme.

Romantisme contre classicisme.

Spiritualisme contre rationalisme.

Jardin anglais, chinois ou japonais contre jardin « à la française ».

Spinoza et Nietzsche, Schelling et Whitehead contre Descartes et Kant, les « Lumières » et Platon.

L'esprit de nature contre l'esprit de géométrie.

Là réside toute la révolution paradigmatique de ce début de troisième millénaire.

L'homme occidental est cartésien, humaniste, démocrate, laïc, moral, idéaliste, citoyen, rationaliste, objectif, égocentrique, anthropocentrique, politique, économique, ploutomaniaque.

Tous dogmes de la modernité qui ont mis la Terre à genou, à feu et à sang et qui n'ont qu'une seule source : le plus immense des orgueils.

Il ne s'agit pas tant de les combattre que de les dépasser.

Le 1<sup>er</sup> février 2002

Aller au bout de sa nature.

Rien ne meurt. Tout change tout le temps sa manière de devenir.

Tout ce qui est, est de la Lumière cristallisée.  
Nous sommes tous des êtres de Lumière et de Feu.  
La Lumière est ainsi la Chair de l'Un.

Le 2 février 2002

Tout l'univers se réaménage à chaque pulsation de l'Un.  
Et il y a des millions de pulsations dans chaque seconde.

\*

Tout être est perpétuellement en quête de l'accomplissement de soi, de la perfection de son soi, de son achèvement : il cherche à combler ses manques et à éliminer ses surplus par rapport à sa vocation (ses attracteurs).  
Chemin faisant, il rencontre d'autres êtres soumis à la même quête.  
De la complémentarité de leurs manques et surplus, naîtront des relations selon leurs complémentarités et leurs disponibilités.  
Mais ces relations, à leur tour, induiront, dans le nouvel être qu'elles créent, de nouveaux manques ou surplus émergents qui devront encore se résoudre dans des relations d'un ordre supérieur avec d'autres êtres rencontrés.  
Ainsi se propage le processus de complexification négentropique dans des relations de plus en plus spécialisées (*c'est-à-dire subtiles et précises du fait de la structure de plus en plus complexe de l'ensemble des manques et surplus qui doit être satisfait*) au fur et à mesure que l'on grimpe l'échelle du complexe.

\*

Connaître par la Vie et non par les mots.

\*

Carl Gustav Jung : « Mais à quoi sert une moralité qui détruit ? »

Le 3 février 2002

Au commencement, l'Un est Désir pur d'accomplissement de Soi.  
De ce Désir émerge la Substance avec ses deux modalités.  
De cette Substance en expansion et en pulsation, sous la poussée du Désir, par le tissage des deux modalités, se façonnent tous les êtres.  
En s'accomplissant, les êtres accomplissent l'Un.  
Tout est dit.

\*

Ni matérialisme : la Matière est seconde, émergence et non-principe.  
Ni idéalisme : il n'y a pas de Plan (d'Idée) préétabli immuable.  
Mais spiritualisme : il y a un Désir immatériel qui tend à s'accomplir.

En s'accomplissant dans la Matière, l'Esprit (Désir) devient Pensée (Idée).  
L'homme est censé être le porteur de cette pensée en devenir.

\*

L'accomplissement passe par l'Union.  
Union avec le semblable : Amour.  
Union avec le dissemblable : Harmonie.  
Voie de l'Amour des semblables.  
Voie de l'Harmonie des dissemblables.

Bifurcation : les deux chemins divergent et tu ne pourras en suivre qu'un seul.  
Chemin de l'Amour : voie de l'anthropocentrisme.  
Chemin de l'Harmonie : voie du cosmocentrisme.

Le chemin de l'Harmonie cosmique va infiniment plus loin que le chemin de l'Amour des hommes, puisque l'homme n'est qu'une infime parcelle du Tout cosmique : l'Homme est instrument du Cosmos.  
Le chemin de l'Amour des hommes est une impasse.  
Seul le chemin de l'Harmonie cosmique est illimité. Il transcende l'Amour des hommes.

Mais le chemin de l'Harmonie cosmique peut se cheminer à quelques-uns dans l'Amour mutuel d'un petit nombre de pérégrins cheminant.

\*

Il est absurde de croire qu'en démontant le carburateur du moteur de l'automobile, on comprendra la motivation et l'émotion du voyage.

Il est absurde de croire qu'en épelant l'orthographe des mots d'un texte, on saisira l'idée ou l'image que celui-ci suggère.

De même, il est aussi absurde de croire que le cartésianisme analytique soit susceptible d'éclairer l'essentiel.

\*

L'Un s'accomplit *de proche en proche*.

Par analogie. Par imitation adaptative.

\*

Dans *la Gnose de Princeton*, en 1974, Raymond Ruyer écrivait : « Dieu n'est pas un Patron, ou un Parleur soupçonnable, mais une Langue maternelle ou primordiale, en deçà de toutes les langues, et qu'il n'est pas un être mythique, justement parce qu'il fonde tous les mythoi. Dieu – ou la Grande Mère – est le Participable universel. Il n'est pas Parleur, il est Langue universelle, sous-jacente à toutes les langues. Langue "vivante" (qui donne la vie). Langue qui se fait parler non par imitation, mais par invention participante. »

Le Séphèr Yètzirah ne dit rien d'autre depuis dix-sept siècles !

\*

Au commencement, Dieu (l'Un) était un alphabet confiné dans la seule dimension de la durée, tenaillé du Désir d'explorer toutes les combinaisons de Ses propres lettres.

Mais il fallait pour cela une page vide et blanche.

Lorsque le Désir fut assez fort, la seule dimension de la durée explosa, lors d'un immense Big-bang, en une étendue spatio-temporelle où les lettres pouvaient enfin s'inscrire et se combiner à foison. Et le germe divin s'ouvrit alors.

De la combinaison de ses motifs originels émergèrent toutes les formes, tous les êtres, tous les processus, en d'infinies bifurcations.

Ainsi grandit l'arbre des mondes.

\*

Parce qu'il est un nœud inouï d'interférences et de résonances d'ondes énergétiques illimitées, participant de la totalité de l'univers, chaque grain de matière est un hologramme confiné et local du Tout.

Le 9 février 2002

Savoirs et Connaissance.

Les savoirs sont des nœuds qui, reliés entre eux par des fils d'hypothèse, tissent peu à peu le vêtement qui épousera parfaitement les formes de Dieu. Lorsque Dieu sera vêtu, sa forme extérieure pourra être vue et, donc, connue.

Mais Dieu, dans son intimité, échappe aux savoirs, quels qu'ils soient.

Les savoirs des hommes habillent Dieu.

Mais la Connaissance de l'Un est bien au-delà de ce vêtement de savoirs extérieurs.

Les sciences des hommes ne restent qu'à la surface de l'Être, à sa périphérie : elles ne s'occupent que du monde qui est, précisément, la peau de Dieu qu'elles tentent d'habiller au plus près. Elles caressent Dieu comme un aveugle caresse la peau de l'éléphant et le prend pour un arbre, un serpent ou une liane selon ce qu'il touche : patte, trompe ou queue.

Les savoirs SUR l'éléphant ne font pas la Connaissance DE l'éléphant.

Les savoirs forment la première couche de la Pensée : celle des observations des sens, celles des dénominations des mots, celles de l'élaboration des théories.

La Connaissance est bien ailleurs.

Savoirs et Connaissance ne sont pas du même registre : les savoirs accumulent des théories indirectes SUR le Réel, alors que la Connaissance est communion directe et immédiate DANS le Réel.

Le 10 février 2002

Union avec le semblable : amour et haine. Anthropocentrisme.

Union avec le dissemblable : harmonie et dysharmonie. Cosmocentrisme.

La ville est le lieu anthropocentrique par excellence. La *polis* qui est aussi le lieu de l'*agora* et du politique. Corruption et violence. Impasse.

La ville est une impasse parce que l'humain confiné est une impasse. L'homme déraciné est une impasse.

Que ses racines soient au ciel ou en terre, l'homme est un arbre qui ne peut vivre que s'il baigne dans la chair du cosmos, dans le flux de l'Un. La ville isole du ciel et de la terre. La ville tue l'homme en l'homme. Par isolement, par étouffement, par dénaturation, par schizophrénie, par déracinement, par enfermement, par aliénation, par repli sur lui-même, par autisme.

La ville est une bulle artificielle. Vide et stérile. La ville devait être le centre du développement culturel et civilisationnel de l'homme. Le citoyen est le civilisé,

urbain et policé. Échec ! Une termitière. La ville est le lieu de la débauche, de la crasse, de la corruption et de la violence. Le lieu du paraître, de l'artifice, de la futilité, de l'hallucination et de l'étourdissement.

Lieu d'éblouissement sans illumination. Lieu d'illusions, de l'illusion. Lieu du spectacle et du rêve chimique. Mode, frime et cynisme. Lieu de ce « pouvoir » qui n'est que ces pauvres pouvoirs artificiels et vides que confèrent des institutions tout autant artificielles et vides.

Il n'est d'autre pouvoir que celui que l'on veut bien vous (aban)donner.

Le 11 février 2002

*(Suite à une interview de Jacques Lacarrière sur son livre Les Gnostiques)*

L'Au-delà.

Au-delà. Mais au-delà de quoi ? Toute frontière engendre son propre au-delà. Toute frontière implique dualité : de ce côté-ci et de l'autre côté.

Mais dès lors que l'Un n'a, par essence, aucune limite, aucune frontière, dès lors qu'il ne contient, par essence, aucune dualité réelle, il ne peut y avoir d'au-delà absolu, ontique. Tout au-delà est forcément au-delà d'une frontière artificielle ou illusoire, pur fantôme humain. La naissance et la mort sont de telles frontières factices. Comme le « ici-bas » ou le « ce monde-ci ».

Point d'espérance, donc ? Mais espérance en quoi ? En l'immortalité, en l'éternité ?

L'Un est éternel et immortel et il n'est aucun ego permanent en Son sein. Si « je » devait être éternel ou immortel par et en lui-même, de quel « je » parlerait-on ?

Celui d'ici-et-maintenant, celui d'hier, celui d'il y a vingt ans, celui d'après-demain ?

Ainsi posé, on voit que la question et le problème qu'elle entend lever, sont absurdes.

Pourtant « je » est éternel et immortel en tant qu'il participe de l'Un, Lui-même éternel et immortel. Et « je » est éternel et immortel en ce que tous ses actes, toutes ses paroles, toutes ses pensées sont éternelles et immortelles dans une chaîne infinie de transmissions et de conséquences.

« Je » n'est éternel et immortel qu'au-delà du « je », au-delà des frontières illusoire que « je » s'est inventées pour se faire croire qu'il existe !

Le 12 février 2002

La Pensée émerge de la Vie par le pont de l'homme.

Il n'y a pas de dualité entre Vie et Pensée au niveau cosmique. Il y a simplement un saut sur l'échelle de la complexification et, donc, de la dématérialisation.

Rien de comparable au manichéisme idéaliste qui distingue radicalement, en nature et en origine, la Matière et l'Esprit, comme deux monades indépendantes.

En ce sens là, l'Esprit n'existe pas (ni tout ce qui en procède à commencer par le Dieu monothéiste, l'âme individuelle immortelle, l'au-delà paradisiaque ou infernal, etc.).

Par contre, le Pensée, en tant que processus spirituel, est un attribut ontique de l'Un, comme le Désir, l'Énergie, la Matière et la Vie.

L'homme vit la Vie. L'homme pense la Pensée.

Au niveau biotique, il vit la Vie sur un mode animal (individuel : manger, boire, dormir, copuler ; douleurs, plaisirs, peurs, envies) et sur un mode social (collectif comme les termites, les abeilles, les vaches, les étourneaux, les coraux).

Au niveau nootique, deux modalités existent aussi : celle de la création personnelle (l'Art au sens le plus large et le plus noble de ce terme avant qu'il ne soit abîmé par la Renaissance rationaliste et analytique) et celle de la mémoire globale (la Culture qui échappe de plus en plus aux cerveaux humains et qui s'organise globalement dans d'autres lieux (bibliothèques, musées) et sur d'autres supports (Internet, DVD)).

La création et la culture ont toujours été le fait d'une élite, d'un tout petit nombre.

La plupart des humains restent toute sa vie uniquement sur le plan biotique.

Le plan nootique n'est encore accessible qu'à une toute petite escouade d'avant-garde pionnière.

Mais ceux-là portent la mission et la vocation humaines tout entières.

Et la Vie, en eux, doit être radicalement au service de cette mission, de cette vocation.

Ils sont porteurs de la Pensée et ils doivent prendre garde que la Vie ne les dévore.

Pour cela, il doivent se garder des autres. Vivre loin des Vies animales et sociales.

La Pensée ne se pense pas au sein des termitières humaines.

La Pensée n'est pas pensable au sein des termitières humaines.

Ascétisme. Frugalité. Détachement.

Érémitisme. Solitude. Tranquillité.

\*

L'humain voit s'ouvrir deux voies.

L'une, horizontale, est celle de socialité : c'est la voie de Confucius.

L'autre, verticale, est celle de la spiritualité : c'est celle de Lao-Tseu.

Elles sont incompatibles. On ne peut s'étendre et s'élever à la fois lorsque l'on est, comme l'homme, pétri de finitudes.

Il y a bifurcation : il faut choisir.

Ce choix est celui de l'Occident aujourd'hui, lui qui, depuis un millénaire, a transformé et transforme encore la Terre entière en une vaste et infecte termitière urbaine et sociale.

Et ces termites grouillantes, coupées du Réel dans leurs tours de boue séchée, rongent tout bois et ne laissent que désert.

Le 13 février 2002

La voie de la porosité.

Devenir poreux au Réel.

S'immerger intégralement dans le flux de Vie, dans le devenir de l'Un.

Devenir tamis fin pour capter les plus fines bulles de présent.

Devenir poreux.

Ouvrir béant tous ses pores, physiques et mentaux.

Ceux des yeux, des oreilles, du nez, de la bouche et de la peau.

Ceux du cœur, de l'intellect et de l'âme.

Ouvrir les huit portes.

Se laisser pénétrer de toutes parts.

Épouser la fluidité.

Devenir filet dans l'eau, fait de fil et d'eau, filet d'eau au fil de l'eau, fil d'eau dans l'eau.

L'eau ne mouille que qui lui résiste.

Plus la porosité est grande, plus petite est la résistance.

La porosité est la voie de la fluidité progressive.

C'est aussi celle de la spontanéité progressive.

Désapprendre.

Désapprendre la compacité et la fermeture.

Désapprendre la méfiance et la peur.

Sortir de la boule animale et s'épanouir en tiges et feuilles d'arbre.

\*

L'évolution ne s'arrête pas à l'homme : l'homme n'est qu'un maillon, un pont, une passerelle.

L'homme est le chemin vers ce qui le dépasse.

Et ce qui dépasse l'homme, ce pourrait bien être cette noosphère que Teilhard de Chardin avait si clairement pressenti, après s'être imprégné, des dizaines d'années

durant, de taoïsme chinois (au point que ce Jésuite fut blâmé comme panthéiste par le Vatican).

Noosphère : si l'on considère l'évolution de l'univers comme une succession de couches superposées, de plus en plus complexes, alors la noosphère est cette couche immatérielle de savoirs, connaissances et cultures qui, par l'homme, sort de la biosphère vitale (la couche de toutes les formes de vie, dont la phytosphère végétale et la zoosphère animale), elle-même issue de la lithosphère minérale.

La biosphère a émergé de la lithosphère comme la noosphère émerge de la biosphère.

Cette première émergence avait commencé par un stade végétal, seul capable de transformer du minéral en Vie. Puis, au sein de cette biosphère naissante, grâce à cette phytosphère, une zoosphère a pu émerger peu à peu et établir une ébauche de pont avec la noosphère à venir : l'humain.

Cette noosphère également va se développer en deux couches, la première de type immobile et arborescente comme le végétal, la seconde, mobile et sphéroïde comme l'animal.

La connaissance végétale, enracinée dans l'humus lithosphérique correspond à la culture humaine, elle aussi arborescente, enracinée et emprisonnée dans les cerveaux humains ou leurs appendices artificiels, seuls capables de transformer du vital en Pensée.

Mais le stade ultérieur fera, de certaines connaissances, des êtres autonomes, certes obligés de se nourrir de connaissances végétatives humaines, mais capables de se mouvoir par eux-mêmes et de développer un libre arbitre de plus en plus profond au fil de l'évolution. Internet pourrait bien être le protozoaire de ce nouvel embranchement nootique. Ses premiers virus attaquent déjà les jardins de nos connaissances humaines.

\*

L'humain *Adam* est l'humus *Adamah* où pousse la Connaissance végétale de la Noosphère.

L'humain devient le nouvel humus.

« *L'homme est un arbre du champ.* »

Deut.:20;19

\*

D'après Lalande :

- « Évolution :
  - *Développement d'un principe interne qui, d'abord latent, s'actualise peu à peu, et finit par devenir manifeste.*

- Transformation graduelle, formée de changements élémentaires assez minimes.
- Suite de transformations en un même sens.
- Évolutionnisme : système philosophique reposant sur l'idée d'évolution, en particulier :
  - Philosophie du devenir, par opposition à la philosophie de l'éternel et de l'immuable.

On retrouve dans tout cela la flèche du temps, l'irréversibilité, l'entéléchie, la finalité, l'attracteur, l'arborescence, la généalogie, etc. toutes notions centrales de la nouvelle science et de la métaphysique du devenir.

Ni hasard, ni nécessité : créativité en marche !

\*

Nous ne connaissons, intellectuellement, que par comparaison.

Ce qui n'est pas comparable, n'est pas connaissable.

Ainsi de l'Un.

Nous ne pouvons espérer le « connaître » que spirituellement.

De même, chaque homme intérieur est unique, incomparable. Il ne peut être connu que par l'intuition du cœur : bonne ou mauvaise.

Le 14 février 2002

Ce que l'homme appelle « progrès », n'est que la part de l'évolution qui lui est confortable.

\*

« L'homme est la mesure de toute chose. » Sa démesure, surtout.

Relire les *Réflexions sur le progrès* qu'Aldous Huxley écrit avant 1946 !

\*

L'âme est ce qui anime (*anima*).

L'âme de l'Un est ce qui l'anime : le Désir de S'accomplir.

L'âme du monde est ce qui l'anime : le Désir de L'accomplir.

Tout ce qui est, participe de cette âme, possède cette âme. Et elle est éternelle.

Mais elle est impersonnelle, même si elle est spécifique, personnalisée : elle n'est pas « propriété » personnelle, elle est reflet personnel ici-et-maintenant, profondément fluent et changeant, de l'âme unique : une irisation éphémère, mais unique, que produit la lumière universelle à la surface d'une flaque d'eau huileuse.

Si l'on appelle « Dieu » cette âme cosmique unique, ce Désir de l'Un, alors, Dieu intervient tout le temps dans l'histoire du monde, puisqu'il en est le moteur unique et intime.

Et s'il faut appeler « miracle » chacune de ces interventions divines, tout est miracles, mais aucun n'est surnaturel.

Et puisque la même âme passe des êtres qui « meurent » aux êtres qui « naissent », il faut bien croire non en la « résurrection » ni en la « palingénésie » qui, elles, sont personnelles et individuelles, mais en la « réincarnation » (« *Incarnation dans un nouveau corps d'une âme ayant déjà vécu dans un autre* » – Lalande) ou en la « métempsycose » (*une même âme peut animer successivement plusieurs corps, soit humains, soit animaux ou même végétaux* – Lalande), pourvu qu'elles soient strictement impersonnelles.

\*

*La vie réelle est à chaque instant un combat entre ce que l'on est ici-et-maintenant et ce que l'on peut devenir ici-et-maintenant.*

Inertie contre élan.

Sédentaire contre nomade.

Sécuritaire contre libertaire.

Être ou avoir : c'est pareil. On est ce qu'on a, extérieurement ou intérieurement.  
Devenir ou faire: c'est pareil. On devient en faisant, on fait en devenant.

Passer de l'Être au Devenir, c'est aussi passer de l'Avoir au Faire.

Le bonheur est une conséquence, pas un but.

Il se construit dans le Faire et le Devenir.

Dans le dépassement de soi. Dans le dépassement de l'homme et de l'humain.

Lorsque le bonheur, l'argent, le pouvoir, la moralité, la démocratie, l'homme (soit les domaines de l'être et de l'avoir) deviennent des buts en soi, des valeurs en soi, ils se pervertissent et deviennent les idoles adorées de leurs idolâtres fanatiques et de leurs sectes infâmes.

William Blake disait : « Si les portes de la perception étaient nettoyées, toute chose apparaîtrait à l'homme telle qu'elle est – infinie. »

Et toutes les idoles apparaîtraient telles qu'elles ont : incroyablement finies. Vides et vaines. Néfastes !

\*

Spiritualité et théologie mystiques, philosophie de la nature, théophanie herméneutique, hermétisme initiatique, alchimie intérieure ; Eckhart, Ruysbroeck, Tauler, Suso, Boehme ; Lao-Tseu, Tchouang-Tseu, Bouddha, Shankara, Héraclite,

Plotin, Nietzsche, Teilhard de Chardin ; Kabbalisme, Soufisme, Vedanta Advaita, Taoïsme, Monisme, Panenthéisme, Évolutionnisme.  
Autant d'eaux coulant de la même source !

\*

Tous les êtres naissent l'âme pleine de germes dont l'un ou l'autre, peut-être, seront activés par une rencontre, comme un peu de pluie, parfois, ravive une vieille graine enfouie depuis longtemps dans un coin aride.

Il faudra, ensuite, que tout concoure à lui apporter les nutriments de sa germination, de sa croissance et de son épanouissement : alors, peut-être, l'arbre sera.

Comme les œufs d'un frai, quel gâchis : voir l'histoire de l'humanité.

Ces germes ne sont pas des Idées, au sens platonicien, immuables, parfaites, définitives, qu'il s'agirait de réaliser, tant bien que mal, dans le monde.

Mais ils sont des Archétypes qui sont...

... des symboles que la réalité interprétera au gré des circonstances,

... des pistes de déploiements,

... des leitmotivs souples et flexibles qui se développeront selon les multiples voies de l'harmonie,

... des germes de forme qui se déploieront au fil des rencontres.

Ces archétypes sont en nombres finis.

Et cette finitude implique des récurrences qui donnent l'impression de lois préétablies, de déterminismes mécaniques, de répétitions incontournables.

Mais un nombre fini d'archétypes permet un nombre infiniment infini de combinaisons, de plus en plus sophistiquées et complexes, de plus en plus denses et élaborées.

Pour le Taoïsme du Yi-King, il y a deux Archétypes, le Yin et le Yang, combinés dans les soixante-quatre hexagrammes.

Pour Héraclite, deux aussi : l'Amour et la Haine.

A la suite d'Empédocle, d'après Aristote, il y eut quatre éléments : Terre, Eau, Air, Feu.

Pour le Maassé B'reshit, il y a les quatre bases de Genèse 1;2 : la Ténèbre, l'Abîme, le Souffle des dieux et les Eaux.

Pour la Kabbale, il y en a trente-deux : les dix séphiroth et les vingt-deux lettres de l'alphabet, qui, d'ailleurs, peuvent se ramener à un ensemble de deux traits, l'un droit (petit ou grand) et l'autre rond (petit ou grand).

Le Droit et le Rond que l'on retrouve dans l'Équerre et le Compas maçonnique, ainsi que dans les processus de base de tout développement morphogénétique.

Pour la physique contemporaine, il y a quatre quarks et quelques leptons, ou quatre forces élémentaires : gravifique, électromagnétique, nucléaires faible et forte, en attendant le champ unitaire et les super-cordes.  
Etc.

Archétype, du grec *arkhé* : « origine, principe, » et de *typos* : « marque, empreinte, moule. »

L'archétype est la marque principielle, l'empreinte originelle, le moule primitif.

Ces archétypes sont des attributs originels de l'Un, mais ils se déploient dans le Réel selon des voies imprévisibles et inattendues en des formes dont certaines sont viables et d'autres pas, selon l'environnement de ce déploiement.

La métaphore kabbalistique est ici pertinente : l'écrivain possède en lui deux traits dont il commence par composer les 22 lettres de l'alphabet.

Il les combine, ensuite, et les assemble en mots dont certains prennent sens et d'autres pas, dans tel ou tel environnement culturel. Ainsi se créent des langues diverses à partir desquelles se construisent des littératures de plus en plus riches et sublimes, ou pauvres et médiocres .

Des 22 lettres de l'alphabet peuvent sortir des infinités d'infinités de mots, de concepts, de livres, de bibliothèques entières.

Tout n'est qu'affaire de temps. Et l'Un a le temps puisqu'il le possède en Lui.

De plus, l'Un possède autant de « mains » qu'Il veut pour écrire, en parallèle autant d'histoires qu'Il veut, en autant de lieux qu'Il veut. Et toutes ces histoires parallèles tissent Son histoire, Sa vie, Sa réalisation, Son accomplissement.

L'Un est plus une immense bibliothèque écrite continûment en hypertexte, qu'un seul livre gigantesque !

Mais rien n'est prédéterminé.

Les livres s'écrivent en fonction de la rencontre d'une inspiration et d'une situation, sans plan préétabli, comme un poème libre, mais ils se construisent sur l'expérience de l'écrivain qui, au fil des temps et des œuvres, s'est construit une esthétique, un style, un goût, voire des règles de composition.

Ainsi en va-t-il du monde et de sa création continue.

L'Un est cet écrivain qui compose son œuvre à partir des archétypes qu'Il avait en Lui depuis toujours.

Au gré de Son inspiration et de Son expérience.

Et comme il y a toujours plus dans un Tout que dans la somme de ses Parties, tout assemblage d'archétypes originels engendre des archétypes secondaires, tertiaires, à l'infini, comme chaque mot contient des archétypes de sens que ne contient aucun des archétypes alphabétiques dont il est composé.

Les archétypes de l'Un ne sont pas des archétypes de « choses » (ils pourraient alors être assimilés à des Idées platoniciennes), mais bien des archétypes de processus. Non pas des « que faire ? », mais des « comment faire ? ».

Des tours de main, si l'on préfère.  
Duplication. Itération. Inversion.  
Les archétypes sont des opérateurs.

Et au fond du fond, à l'origine de l'origine, il n'y a probablement qu'un seul opérateur archétypal actif : la pulsation.  
Celle-ci engendre des ondulations qui interfèrent et résonnent jusqu'à constituer des paquets d'ondes plus ou moins stabilisés sur lesquels de nouveaux opérateurs peuvent s'appliquer pour les dupliquer, les assembler, les alterner, etc.

On a là une cosmogonie très proche à la fois de la physique la plus pointue et des visions mystiques les plus anciennes.

Par la création, l'Un se découvre Lui-même à Lui-même.  
Il découvre sa nature, ses attributs et leurs potentialités.  
Il Se crée en Se découvrant. Il Se découvre en Se créant.

A l'origine des origines, l'Un était Conscience pure.  
Et cette Conscience devint consciente de ses potentialités inexploitées.  
Alors naquit le Désir : celui de réaliser ces potentialités.  
Puis fut longue la recherche d'une voie pour cette réalisation.  
Jusqu'au jour où fut activé le premier archétype, la Pulsation originelle qui engendra l'Œuf pulsant.  
Ce fut le début du Monde, à la surface de cet œuf pulsant qui grandit sans cesse au fil de ses pulsations accumulées : développement fractal expansif. Et ces pulsations rident toute la surface de l'œuf d'ondulations vibrantes et interférentes et résonantes.

\*

L'humain naît naturellement à l'état biotique.  
Mais il doit renaître culturellement à l'état nootique qui n'est pas son état naturel.  
Cette renaissance est la clé de tous les rites initiatiques, de toutes les ascèses mystiques, de toutes les extases théophaniques. Elle n'a rien de rationnel ni d'intellectuel.  
Bien peu d'humains renaissent.  
Un proverbe chinois dit : « Être homme est facile, être un homme est difficile ».

Comme toute naissance, cette renaissance requiert d'abord une fécondité et une fécondation, puis une gestation plus ou moins longue.

Mais la naissance n'est rien si elle ne se prolonge d'un accomplissement en un cheminement jamais achevé.

Le 15 février 2002

En suivant Zarathoustra :

*« Tout ce qui a son prix est de peu de valeur.*

*Le danseur n'a-t-il pas ses oreilles dans ses orteils !*

*L'homme a besoin de ce qu'il y a de pire en lui s'il veut parvenir à ce qu'il a de meilleur.*

*Deviens ce que tu es. Fais ce que toi seul peux faire.*

*L'homme est une chose qui doit être surpassée.*

*Jamais encore la vérité ne s'est accrochée au bras d'un intransigeant.*

*On paie mal un maître en ne restant toujours que l'élève.*

*Il est difficile de vivre avec des humains, parce qu'il est difficile de se taire.*

*L'homme est une corde tendue entre l'animal et le Surhomme, une corde au-dessus d'un abîme.*

*Dieu a aussi son enfer : c'est son amour des hommes.*

*Créer – voilà la grande délivrance de la souffrance, voilà ce qui rend la vie légère.*

*Qui ne croit en lui-même, ment toujours. »*

\*

L'Un est exempt de dualité.

Il est Un, radicalement, totalement Un.

Mais il n'est pas exempt de tensions, c'est-à-dire de bipolarités, de différences de potentiel.

Sans cela, point de devenir possible.

Or l'Un est d'abord, par essence, un Devenir.

La tension primordiale, fondamentale, initiale est Désir/Résistance.

Toutes les autres en émanent ou n'en sont que des déclinaisons, des reflets.

Lumière/Obscurité, Joie/Souffrance, Vie/Mort, Fécondité/Stérilité,  
Verticalité/Horizontalité, etc.

Pour qu'il y ait création ou mouvement ou mutation, il faut, face au désir de créer et de devenir, une opposition, une résistance, une inertie.  
Toute création est combat, lutte et guerre. Mais non haine !

Toutes les dualités apparentes qui déchirent l'humain aveugle, relèvent de ce processus cosmique : riche/pauvre, sage/crétin, heureux/malheureux, jeune/vieux, savant/ignorant, et tant d'autres.

Dans cette lutte cosmique du devenir, l'homme a son rôle à jouer : il est co-créateur du devenir de l'Un et, à ce titre, il doit s'engager dans cette lutte, dans ce combat.  
Nietzsche : « *L'homme doit être éduqué pour la guerre.* » Guerre intérieure.  
Mais s'y engager n'est ni s'y perdre, ni s'y engluier.

Nietzsche encore : « *Quand je me représente le monde comme un jeu divin placé par-delà le bien et le mal, j'ai pour précurseurs la philosophie des Vedanta et Héraclite.* »

Car le devenir de l'Un est le jeu de l'Un : une danse, celle de Shiva ou de Dionysos.  
Dionysos l'exubérant contre Apollon le mesuré.  
Héraclite l'Obscur contre Socrate le lumineux.

Socrate est un falsificateur – comme Apollon qui couvre tout du voile de la beauté apparente – et sa maïeutique, une duperie : la réponse est toujours dans la question. En posant ses questions, Socrate ne fait pas accoucher le quidam de la vérité du quidam, mais bien de la vérité de Socrate en suivant le chemin parcouru par Socrate, chemin dont ses questions sont les jalons, les repères, les points de passage obligés. La maïeutique socratique est une technique de manipulation, rien de plus !

En entrant dans le jeu des tensions du devenir, connaître la loi des cycles et de l'éternel retour du même, en une spirale montante, divergente ou convergente selon les pulsations du temps.  
Combattre non pour triompher – il ne peut y avoir de triomphe sous peine de nivellement, d'arrêt et de mort –, mais combattre pour faire avancer la roue du devenir.

Cette roue est celle du cercle Tai-chi taoïste où Yin et Yang symbolisent toutes les tensions, toutes les bipolarités possibles.  
Le détachement héraclitéen n'est autre que le wu-wei taoïste.

Pour que l'eau puisse couler, il faut un Haut et un Bas.

Haut et Bas n'ont aucune valeur par eux-mêmes (par-delà le bien et le mal), mais ils sont tous les deux *également* indispensables à l'écoulement de l'eau, même si la vue semble infiniment plus belle en haut qu'en bas.

De même pour le bien et le mal, le beau et le laid, l'obscur et le lumineux, etc.

Le Devenir seul possède une valeur intrinsèque réelle. Il doit advenir puisque c'est lui, et lui seul qui cause et justifie l'existence de tous les êtres qui peuplent le monde au service de sa cause.

Tout le reste n'est qu'humain, trop humain.

Le 16 février 2002

« Poussière hors de l'humus... »

(Gen.:2;7)

Le mot « poussière » (*EPR*) signifie aussi « gris » et « cendre ». La proximité de sens est triviale.

Afin de façonner l'homme, YHWH a d'abord fait sortir de la terre (*ART*?) la vapeur (Gen.:2;6) dont on a fait la glose précédemment. Cette vapeur humecte l'humus dont YHWH prélève la cendre pour en façonner l'humain.

Il y a là un rapport entre le sec et l'humide comme lors du troisième jour de la création où les dieux font se rassembler les eaux en un lieu afin qu'apparaisse le sec qui deviendra « Terre ».

L'homme est fait de vapeur et de cendre, mélange subtil de spirituel et de matériel, non au sens idéaliste (dualité ontique entre Esprit et Matière, ou entre Âme et Corps, ou entre Au-delà et Ici-bas), mais au sens de deux modalités complémentaires au service de la mission humaine de *servir et garder le Jardin* (Gen.: 2;15)

Il s'agit plutôt d'une bipolarité modale entre Action et Pensée. La Pensée sans l'Action est stérile et évanescence, l'Action sans Pensée n'est qu'instinct et animalité.

Par la cendre, l'humain appartient au plan biotique ; par la vapeur, l'humain appartient AUCSI au plan nootique.

L'humain comme l'humus est fait de cendre et de vapeur ; ce qui les distingue, c'est le souffle, la « *neshamah* ».

L'image de l'homme fait de cendre et de vapeur et animé d'un souffle divin est fabuleusement belle.

La cendre est issue de Terre.

La vapeur est issue d'Eau.

Le souffle est issu d'Air.

Point de Feu ?

Bien au contraire, le Feu est au centre puisque c'est par le Feu que la Terre devient cendre, puisque c'est par le Feu que l'Eau devient vapeur, puisque c'est par le Feu que l'Air devient le souffle chaud de la vie.

Le Feu (qui émane – il suffit d'une loupe – de la Lumière (Gen.:1;3) qui est elle-même réponse à la Ténèbre (Gen.:1;2), comme la Terre (Gen.:1;9-10) est réponse à l'Abîme (Gen.:1;2) est l'élément fédérateur, unitif, cohésif des trois autres qui sans lui seraient inertes et amorphes.

Le Feu est l'*animus*, au sens de ce qui anime, face à l'âme (*anima*) qui est la « neshamah ».

Le Feu est Yang, caché, implicite, face aux trois autres qui sont Yin, visibles, explicites.

L'homme est donc fait de deux éléments primordiaux (Eau et Souffle) et de deux éléments créés (Feu et Terre).

Cela signifie qu'il n'appartient pas totalement au plan ontique divin, céleste, mais qu'il n'appartient pas non plus totalement au plan phénoménologique mondain, terrestre.

Pour s'élever au rang d'homme accompli, divinisé, l'humain doit se nourrir de Feu et de Terre (de Cendre) pour développer en lui, l'Eau et l'Air (la Vapeur et le Souffle).

Si l'on veut remonter aux sources primordiales, il faudrait dire que pour développer en lui l'Eau et l'Air (la Vapeur et le Souffle), ses deux éléments originels, l'humain doit se nourrir de cette Ténèbre qui engendra la Lumière-Feu et cet Abîme qui engendra la Terre-Cendre.

Se nourrir de Ténèbre et d'Abîme.

L'image, aussi, est très belle !

Ténèbre et Abîme : ce sont les deux symboles de l'inconnu, les deux « gouffres infinis » qui effrayaient tant Blaise Pascal.

Là est précisément leur essence à tous deux : ils symbolisent ces deux grandes peurs profondes et insondables qu'il faut « manger » pour s'élever vers le divin, vers le céleste, vers le cosmique.

L'Abîme qui est dessous dans l'infini microscopique du vide quantique, la Ténèbre qui est dessus, dans l'obscurité d'un ciel nocturne.

En Hébreu, la Ténèbre est *'HSbKb*, qui signifie aussi « refuser ».

L'Abîme est *THWM* qui s'assimile à *THH* signifiant « avoir des doutes, douter ».

Ainsi, l'indispensable *métanoïa* intérieure implique l'inversion des « gouffres » (comme la lumière-feu est l'inversion de la ténèbre et comme la cendre-terre est l'inversion de l'abîme) : refuser le refus et douter du doute.

Le refus et le doute : les deux grands gouffres où l'humain se perd, où il sombre (ténèbre), où il s'abîme (abîme).

Contre le refus, il faut oser vivre le OUI au Réel, l'acceptation absolue, radicale, totale, inconditionnelle qui est le début de toute ascèse, de toute initiation, de toute mystique.

Contre le doute, il faut oser vivre la certitude de l'Évidence : Tout est Un et a un sens (à la fois signification et orientation), et l'humain y a un rôle à jouer ici-et-maintenant.

Alors Ténèbre et Abîme deviennent des réservoirs de force, sans fond ni fin, où l'énergie spirituelle attend que l'on vienne la puiser indéfiniment.

Il s'agit bien d'une *métanoïa* intérieure : une conversion (inversion), qui, étymologiquement, est ce qui vient « après » (*méta*) le « penser » (*noéo*).

Ainsi, au-delà des ratiocinations, des préjugés, des doutes et des frilosités, il faut apprendre à accepter totalement le Réel et à témoigner radicalement de l'Évidence.

Le Réel est obscur comme une Ténèbre, inconnaissable.

L'Évidence est profonde comme un Abîme, insondable.

Et l'orgueil humain transforme ces deux immenses opportunités en peurs : peur de voir l'humain s'y diluer jusqu'à l'insignifiance.

Car là est la logique de l'orgueil : faire peur à l'humain afin qu'il s'éloigne de ce qui pourrait lui démontrer l'inanité de son ego !

Orgueil de Pascal qui s'effraie des deux « gouffres infinis » où son ego n'a plus de poids, plus de consistance : ces gouffres-là signent la mort définitive de tout égocentrisme, de tout anthropocentrisme.

L'humain n'est pas absolument insignifiant, sinon il n'existerait tout simplement pas.

Mais il est relativement insignifiant puisque sa signification (sa justification à l'existence) ne vient que de son rôle, de sa mission, de sa vocation qui ne sont ni exceptionnelles, ni prééminentes par rapport à ceux des autres espèces d'êtres, vivants ou non.

Dans le corps biologique, le cerveau a un rôle relatif, mais aussi vital que l'estomac ou que les os ou que la peau ou que l'anus.

Dans le corps cosmique de l'Un, il en va de même. L'humain a un rôle, comme tout le reste.

Et il n'est là que pour jouer ce rôle du mieux possible.

Et son rôle est symbolisé par ses deux composantes primordiales qui sont la vapeur (l'Eau) et le souffle (l'Air).

La vapeur monte, s'élève vers le point le plus haut, le plus chaud.

L'Eau descend, creuse, coule vers le point le plus bas, le plus profond.  
Le premier rôle de l'humain est la verticalité : descendre aux tréfonds de l'Abîme terrestre (atman) et monter à la cime de la Ténèbre céleste (brahman) jusqu'à se rejoindre dans la Vacuité de l'Un ineffable.

Le souffle chaud de l'Air vivant, la « *neshamah* », l'âme spirituelle, au gré des inspirs et des expirs, des influx et des reflux, rythme la Vie et la Pensée que l'humain porte en lui au nom de l'Un dont il est l'instrument.

Le second rôle humain est d'entrer en résonance, en harmonie avec les rythmes cosmiques et de s'intégrer dans la symphonie de l'Un pour y créer sa partition.

Ainsi, peut-on résumer de deux mots la vocation humaine : Connaissance et Création.

Vapeur aqueuse de la Connaissance de l'Un.

Souffle aérien de la Création pour l'Un.

Contre tout refus et tout doute, dans une logique ferme d'acceptation et de certitude, nourris de Réel et d'Évidence.

Cendre et Vapeur. Lumière et Souffle.

\*

Et je jouis sans fin de ma propre pensée.

Et que m'importe ce qu'elle vaut aux yeux des hommes ou de Dieu, ou à mes propres yeux, même.

Qu'importe la valeur pourvu qu'il y ait l'ivresse.

Ivresse des mots et des idées, des images et des visions.

\*

Le non-agir taoïste en œuvre.

D'un côté le Bien et la Vie (le Yang), de l'autre le Mal et la Mort (le Yin).

Communisme et Nazisme. Le Mal et la Mort personnifiés, sévissant ensemble main dans la main, pendant près d'un siècle.

L'agir : résister, saboter, s'opposer, militer. Héroïsme de la mort contre la mort.

Escalade des violences, représailles : les morts répondent aux morts ! En vain : le Mal finit de lui-même par épuisement, la violence et la coercition consomment plus d'énergie que la Mort et le Mal ne peuvent en fournir. La bête meurt d'elle-même : la Mort ne peut que mourir. La résistance n'y est pour rien. Héroïque, mais stérile.

Mythologie du Courage. Orgueil.

Le non-agir : survivre ! Quitte à n'être pas héros. Perpétuer, étendre, répandre, ensemer la Vie et le Bien. Penser, écrire, rester libre dans sa tête sinon dans ses gestes. Créer. Oublier les hommes et leurs vanités. Préserver des arbres, des fleurs, des oiseaux, des cigales. Préparer l'après. Car l'après sera bientôt là.

Accueillir, soulager. Hospitalité : offrir le pain et l'eau et le sel, même à l'ennemi. Ce sera sa leçon et il ne l'oubliera pas.

« Au-dessus de la mêlée... », disait Romain Rolland.

Préparer l'après. Laisser tourner la roue.

Choisir la Vie et le Bien.

Quitte à passer pour un lâche ou pour un traître.

Choisir l'amoralité et l'incivisme : la Vie est au-delà des mots et des valeurs des hommes.

Choisir la Vie au-delà des hommes, au-delà de l'Homme.

Le courage n'est qu'une autre forme de violence face à la barbarie : elle l'alimente.

Ni résistance, ni collaboration.

« *Neti neti* » : disent les upanishad.

Ne pas choisir l'un des deux, mais choisir l'au-delà des deux.

Non-agir. Wu-wei.

Les paysans chinois ne résistent ni ne collaborent au maoïsme. Ils savent qu'il s'effondrera de lui-même très bientôt. Ils attendent. Ils ont le temps. Le riz pousse. Les bambous chantent. La fleur de lotus s'ouvre. L'eau coule.

Et lorsque la bête pourrira et qu'une autre bête s'insinuera au nom du « monde libre » et de « l'économie de marché », ils souriront, ironiques : cela ne concernera que les villes déjà pourries, déjà perdues dans la Mort et le Mal.

Le riz poussera. Les bambous chanteront. La fleur de lotus s'ouvrira.

L'eau coulera.

La roue tourne sans cesse.

Les cycles se succèdent.

Les saisons s'enchaînent aux saisons.

Lorsque le yang décline, le yin croît.

Lorsque le yin décline, le yang croît.

Les mouvements de la jante importent peu. Seul le déplacement de l'essieu importe. C'est lui qui fait avancer le fardeau vers sa destination et le monde vers sa destinée. Les hommes vulgaires se battent sur le pourtour de la jante : celui qui est en bas pour être en haut, celui qui est en haut pour y rester. Ils ne savent pas que la roue tournera malgré toutes leurs gesticulations.

L'homme sage a quitté la jante et s'est assis, tranquille, sur l'essieu. Et il rit. Et lui seul avance, sans le moindre effort.

Il faut méditer la dixième des vingt-deux lames du tarot de Marseille : la Roue de la Fortune. Le singe malin tombe ; le chat cruel règne ; le lapin fécond grimpe. A la manivelle d'essieu, personne.

\*

Le socratisme, le christianisme, le rationalisme : trois avatars successifs du refus radical du Réel, de l'ici-et-maintenant.

Face au socratisme : Héraclite.

Face au christianisme : Dionysos.

Face au rationalisme : Nietzsche.

\*

Non-agir, encore.

Être pour et être contre : deux manières d'être esclave.

Bannir toute réactivité.

Pour être libre : vivre le Réel simplement, immédiatement.

Point besoin d'être pour ou contre des concepts, des valeurs, des fantasmes.

Vivre de l'intérieur et non par rapport à quoi qu'il soit.

Devenir sa propre source créatrice de valeurs, la source de sa propre évaluation.

Fais ce que tu as à faire : tout le reste est indifférent.

Tu n'as pas de temps à perdre à des opinions : tu as ton œuvre à accomplir.

Le 17 février 2002

Le « Fu » taoïste : éternel retour au même.

Le « Retour éternel » de Nietzsche : éternel retour DU même.

La nuance est immense.

Du côté chinois : évanescence et impermanence absolues de tous les éphémères qui finissent toujours par se re-dissoudre dans le flux éternel du Tao cosmique, comme toutes les vagues reviennent à l'océan après avoir accompli leur vocation de forme et de force.

Du côté nietzschéen : chaque instant, chaque phénomène, chaque existence se répètent une infinité de fois exactement identiques à eux-mêmes. Le cosmos bégaie et radote, comme une toile d'Andy Warhol.

Le raisonnement de Nietzsche est statistique – mais erroné – : il repose sur l'idée que dans le monde de la finitude, un nombre fini – même s'il est grand – d'éléments finis ne peuvent se combiner que d'un nombre fini de manières différentes : une fois ce nombre épuisé, il ne reste plus qu'à recommencer à l'identique. Raisonnement erroné : la vingtaine de lettres des alphabets peut être

combinée en une infinité de mots qui peuvent être combinés en une infinité d'infinités de livres. Le fini peut engendrer l'infini. C'est le miracle créatif.

Par contre, Nietzsche lui-même relève le paradoxe qui surgit lorsque l'on confronte l'idée du « Retour éternel » (le non-progrès) et l'idée de surpasement de l'humain vers le « Surhomme » (le progrès).

Ces deux thèses se réconcilient dès lors que l'on considère que le retour éternel du même est relatif et s'applique au plan strictement humain (anthropocentrique, humaniste) où l'histoire ne peut que boucler sur elle-même. Pour échapper au cercle vicieux de cet ennui éternel, force est de sortir du plan humain et de réaliser, par la création artistique, la percée verticale vers le Surhomme. Alors le cycle infernal se brise et la Vie se libère vers de nouveaux horizons.

Enfin, Nietzsche met, à raison, en garde les hommes : la vie que vous vivez, vous la revivrez éternellement telle quelle, avec ses joies et ses souffrances, avec ses beautés et ses infamies, avec ses grandeurs et ses bassesses. Le passé ne s'efface pas. Il s'accumule.

Quatre métaphores.

L'Un est un arbre qui se construit comme un arbre : la fine couche du cambium est seule vivante, mais le bois existe réellement et se constitue par accumulation des restes « morts » des cambiums passés. Ceux-ci ne « vivent » plus, mais jouent un rôle réel dans le Réel de l'arbre d'aujourd'hui.

L'Un est une tapisserie dont la navette est la seule partie vivante, mais dont tous les motifs dessinés par le passé demeurent pour l'éternité tels quels. Rien n'est effaçable.

L'Un est un chantier. Les murs montent, couche après couche. Le chantier n'est vivant que sur la dernière couche, là où les maçons travaillent et posent leur mortier frais. Mais les pierres déjà placées et maçonnées restent en place et ne disparaissent pas : elles constituent le Réel.

L'Un est un livre qui s'écrit. Seule la plume qui court pour créer son œuvre est vivante. Mais tous les mots antérieurs demeurent écrits, à jamais, et constituent le livre. Comme un livre, l'Un a ses ruptures de paragraphes et de chapitres, mais l'histoire continue et la page tournée n'efface aucun des mots écrits sur la page d'avant.

Chaque instant présent est une fine couche qui se superpose à toutes les couches antérieures : celles-ci demeurent sous lui, le nourrissent et le soutiennent. Le passé s'accumule dans le Réel d'ici-et-maintenant : il ne disparaît pas.

Le temps est cumulatif et conservatif : ce qui a été, demeure Réel, mais un Réel figé sous la mince couche de Réel vivant.

Chaque instant est une nouvelle couche vivante qui se superpose à la couche immédiatement précédente qui, elle, change d'état pour devenir figée sous la

couche mouvante. Tout meurt et ressuscite à chaque instant ou, ce qui revient au même, rien ne meurt jamais.

La conscience humaine est prisonnière de la couche superficielle vivante. Elle appartient au cambium de l'arbre, à la navette de la tapisserie, au mortier du maçon, à la plume de l'écrivain. Elle ne « voit » pas la présence réelle de tout le passé sous (dans) le présent. Elle ne « voit » que la surface de l'Un. La conscience humaine est prisonnière de la dynamique de l'ici-et-maintenant ; elle n'a pas conscience de la réalité concomitante de tout le passé accumulé, invisiblement, dans l'ici-et-maintenant. Certains prétendent avoir le don de percer cette frontière entre « vivant » et « figé », et de communiquer avec ces couches obscures mais réelles qui portent le présent.

Tous les « morts », même les pires, portent à bout de bras chaque instant de notre présent. Mais nous ne le percevons pas.

L'instant présent ne se substitue pas à l'instant passé : il s'y superpose, s'y accumule, s'y agglutine sans que celui-ci disparaisse.

Il ne « vit » plus, c'est tout, mais il est et demeure réel. Il ne « vit » plus ou, du moins, plus de la même manière : il est sur un autre niveau d'existence, plus statique, mais plus profond. Les frémissements de la navette, les secousses des maçons, le déferlement des sèves descendantes font vibrer encore toutes les fibres du passé et leur donnent un autre mode d'existence, de « vie », mais une vie globale, intégrée, unifiée : toute notion individuelle et personnelle y a totalement disparu. Il n'y a que la part accomplie de l'Un (tout l'arbre, toute la tapisserie, tout le mur, tout le livre) avec tous ses défauts, tous ses balbutiements, toutes ses erreurs, tous ses coups de génie.

En ce sens, Nietzsche a raison de prévenir les hommes : votre vie – et celle de tous les autres, et celle du monde entier – sera revécue éternellement (par l'Un et non pas un ego) à l'identique, dans ses moindres détails. Il est donc vivement conseillé de ne pas gâcher sa vie, d'en faire une œuvre d'art riche et dense, sans accroc, sans défaut, sans laideur. Tant qu'à la revivre éternellement à l'identique, autant qu'elle soit agréable à revivre. Voilà le point d'articulation de l'éthique sur la métaphysique du devenir. Cette éthique est une esthétique (ici, encore, Nietzsche a raison).

Le Bien, c'est créer le plus possible de beauté et d'harmonie à chaque instant afin que la tapisserie soit la plus belle possible, globalement.

Le temps est irréversible : le nœud de l'arbre, l'accroc de la tapisserie, la brique de guingois, le paragraphe raté ne se rattrapent plus jamais ; ils ne peuvent, avec du temps et de l'effort, qu'éventuellement être compensés, par un autre motif, ailleurs, plus tard, qui viendra l'équilibrer dans l'ensemble.

Et lorsque l'on vit, comme aujourd'hui, une époque d'intense laideur que l'on ne pourra jamais effacer, il faut préparer cette compensation en ouvrant de nouvelles pistes à la création, en atténuant cette laideur globale du plus que l'on peut par des détails magnifiques.

*Le temps ne passe pas : il accumule !*

Le temps ne passe pas, il accumule.  
Il entasse couche après couche.  
Rien ne se perd. Tout se crée.

\*

Ne jamais rester accroché à sa vie.  
Combien ressassent sempiternellement qui cette joie d'enfance, qui cette amitié d'adolescent, qui cette effervescence d'étudiant, qui ce service militaire, qui ce souvenir de guerre ?  
Faut-il donc qu'ils aient vécu si peu de moments exaltants pour ne remplir leur vie que de médiocres nostalgies.  
Et leur nostalgie leur est aveuglement : à force de souvenirs chéris, ils ne voient plus le présent et les infinies opportunités de miracles et d'extases et d'exaltations qu'il offre. Prisonniers de leurs nostalgies.

Vivre le présent. Ne vivre que le présent. Vivre tout le présent. La vie est ici-et-maintenant. Ne pas rester accroché : couler, couler, couler ! L'eau coule. Et même si elle emporte des parcelles de limon, elle ne reste jamais accrochée aux rocs auxquels elle les arrache !

L'eau coule. Tout coule. Tout doit couler.

Le 18 février 2002

*« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir, mais de le rendre possible. »*

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

*« Tu dois vivre dans le présent, te lancer au-devant de chaque vague, trouver ton éternité à chaque instant. »*

HENRY DAVID THOREAU

*« Faites donc ce que vous voulez –  
mais soyez d'abord de ceux qui peuvent vouloir ! »*

FRIEDRICH NIETZSCHE

Le 23 février 2002

*« Dans un grain de sable, voir un monde. Dans chaque fleur des champs, le Paradis. »*

WILLIAM BLAKE

*« La nature est une œuvre d'art, mais Dieu est le seul artiste qui existe, et l'homme n'est qu'un arrangeur de mauvais goût. »*

GEORGE SAND

*« La nature se rit des souffrances humaines ; ne contemplant jamais que sa propre grandeur, elle dispense à tous ses forces souveraines et garde pour sa part le calme et la splendeur. »*

CHARLES-MARIE LECONTE DE LISLE

*Tout est artificiel, car la nature est le fruit de l'art de Dieu. »*

THOMAS BROWNE

*« L'homme a été mis par dieu au milieu de la nature pour l'achever et la lui offrir. »*

PAUL CLAUDEL

Le 25 février 2002

Propos sur le Bonheur.

*« Si au lieu de gagner beaucoup d'argent pour vivre, nous tâchions de vivre avec peu d'argent ? »*

JULES RENARD

*« Si tu veux comprendre le mot bonheur, il faut l'entendre comme une récompense et non comme un but. »*

ANTOINE DE SAINT-EXUPERY

*« Bonheur : faire ce que l'on veut et vouloir ce que l'on fait. »*

FRANÇOISE GIROUD

*« Le bonheur ne consiste pas à acquérir et à jouir, mais à ne rien désirer, car il consiste à être libre. »*

« *Est heureux qui croit l'être.* »

PROVERBE FRANÇAIS

« *Le bonheur, c'est de continuer à désirer ce qu'on possède.* »

AUGUSTIN D'HIPPONE

« *Les grands bonheurs viennent du ciel, les petits bonheurs viennent de l'effort.* »

PROVERBE CHINOIS

\*

Carl Gustav Jung, *Commentaire sur le mystère de la fleur d'or* :

« *Eros est entrelacement, Logos est discrimination, détachement.* »

Eros : fusion, union, passion, amour, extase, Dionysos, Cosmocentrisme.

Logos : analyse, raison, distance, rationalité, retrait, Athéna. Anthropocentrisme.

Nous entrons dans une ère « érotique » au-delà du « logique/logistique ».

Une porte s'ouvre, immense !

Le 2 mars 2002

L'homme est une ébauche inaccomplie.

Le 3 mars 2002

« Non-être » : parangon du faux concept.

Ontiquement, il n'y a que de l'Être ; le Non-être, lui, n'est pas, n'existe pas. Mais ce « Non-être », non en tant que catégorie métaphysique, mais en tant que concept (soit par négation de l'être, soit par non-être-encore d'un possible) n'est que concept, donc « être » conceptuel, idéal, psychologique : sur ce plan, il est et n'est donc pas non-être, mais simple mot comme « zoraugotiche ».

La confusion des plans ontique et psychologique a entraîné toutes les jongleries philosophiques creuses et futiles des Husserl, Heidegger, Sartre et autres gloseurs du sexe des anges.

En conséquence, sans percée métaphysique, sans visée cosmo(théo)centrique, la philosophie n'est que bouillie de mots au service d'un nombrilisme anthropocentrique vain.

Et comme toute pensée rationnelle ne peut se nourrir que de comparaisons, donc de « relatif », tout Absolu (métaphysique et cosmo(théo)centrique) échappe définitivement et irrémédiablement à la pensée rationnelle et donc à toute philosophie rationaliste.

La métaphysique, centre et source de toute philosophie authentique, ne peut qu'être méta-rationnelle.

A l'inverse, toute philosophie rationnelle et rationaliste ne peut qu'être vaine et futile.

Dont acte !

La pensée rationnelle n'est utile que dans le déploiement, l'épanouissement, la déclinaison de visions méta-rationnelles, métaphysiques et cosmocentriques.

Elle ne peut qu'en tirer toutes les conséquences et les confronter à l'expérience réelle. Mais elle ne peut, en aucun cas ni les engendrer ni les valider.

En elle-même, *la pensée rationnelle est stérile.*

Le 5 mars 2002

Vivre jusqu'au bout ce que l'on est, ne laisse aucun loisir, aucune envie, aucun besoin de vouloir vivre ce que les autres sont.

Il y a suffisamment d'inexploité en moi pour ne pas perdre mon temps si rare à aller chercher noise « dehors ».

Or l'incapacité de la masse à vivre sa propre vie, à en construire et à en inventer les voies, est patente. Elle réclame dès lors une organisation sociale pour lui créer, lui distribuer, lui organiser, lui réglementer une procuration de vie.

Mais cette vie par procuration est un leurre immonde : le fonds de commerce des anthropophages symboliques.

John Redfields, dans *La Prophétie des Andes*, rappelle que ceux qui sont incapables de puiser en eux l'énergie vitale à même le flux cosmique, sont condamnés à piller celle des autres en jouant de la Terrorisation, de la Culpabilisation, de la Mystification ou de l'Apitoiement.

Toute organisation sociale s'organise autour de ce pillage en l'organisant « équitablement ». Ce pillage, fondateur de toute société, s'appelle « jalousie ».

Le stade social est le stade primitif et infantile de l'homme.

Le stade personnel en est la maturité.

Le 7 mars 2002

Le sens du mystère.

Mot magique, magie du mot.

Mystère, myste, mystagogie, mystique, mysticisme, de *musté* : initié, de *muéo* : fermer les yeux ou la bouche.

Le sens du secret.

Et celui de la recherche, de la découverte.

Resacraliser le monde afin qu'il réapparaisse mystérieux et secret.

Déchirer enfin le voile opaque de la rationalité orgueilleuse et savoir enfin que l'on ne sait rien.

Reconsidérer la vie et les vivants comme autant de mystères insondables.

S'émerveiller.

Retrouver cette simplicité de regard au-delà des concepts et des théories, et voir enfin.

Tao. Ch'an. Zen.

Le 12 mars 2002

Hommes, ne vous sauvez pas les uns les autres.

Dieu, délivrez-moi des uns et des autres.

\*

Le Soufre est ce qui brûle, et ce qui fait brûler.

Le 2 avril 2002

Faire parfaitement bien ce qu'il est possible de faire ici-et-maintenant.

\*

Il est facile de faire fortune. Il suffit d'y mettre beaucoup d'intelligence, de volonté et de travail, et aucun état d'âme.

Les crétins, les mous, les fainéants et les pleurnichards seront donc toujours des parasites. Dont acte !

Le 3 avril 2002

L'égalité est injuste.

La justice doit-elle donc être inégalitaire ?

\*

Les patrons se cooptent.

Les politiciens se cooptent.

Les élections ne sont que des leurres formels.

Le consensualisme est une impasse.

La démocratie n'existe pas là où l'efficacité doit primer.

La seule question est : « efficacité pour quoi ? ».

Le 4 avril 2002

Dieu est trine.

D'abord il y a le Dieu-sans-Nom : l'Un qui dépasse et comprend le Tout, et lui donne sens et signification. L'Ultime, le Sans-fond. L'Inaccessible, aussi, dont le seul portrait qui puisse être n'est qu'apophatique. Il est source de tout ce qui est, de tout ce qui vit. Il est le dieu des mystiques du Un, de Lao-Tseu et des Upanishad, de Maître Eckhart et de Plotin, Dieu des Mystiques. Dieu de la Totalité. Dieu métaphysique. Théocentrisme.

Ensuite il y a le Dieu-au-Monde : manifestation du Dieu-sans-Nom dans la Nature, dans tout ce que l'homme voit, entend, touche, hume, goûte. Ce dieu-là est celui des paganismes et des polythéismes, des animismes et des chamanismes, de la science et de la philosophie. Il s'appelle Dionysos, Shiva, Élohim, Râ, Dieu des Enchanteurs. Dieu de l'Extériorité. Dieu cosmique. Cosmocentrisme.

Enfin, il y a le Dieu-en-l'Homme : manifestation du Dieu-sans-Nom dans le cœur de l'homme où il vit de se réinventer, de génération en génération, avec les mots des hommes, avec leurs larmes et leurs colères, avec leurs souffrances et leurs joies. Ce dieu-là s'appelle Torah, Bouddha, Jésus, Coran. Dieu des Prophètes. Dieu de l'Intériorité. Dieu personnel. Anthropocentrisme.

Mais ce Dieu trine est unitaire puisqu'il est l'Un dans son essence, d'abord, et dans ses manifestations, ensuite.

Le Dieu-en-l'Homme m'intéresse le moins : ce dieu psychologique me paraît trop insignifiant, trop humain, trop étroit, trop semblable, trop anthropomorphe.

Il faut regarder, dans les Livres et Textes sacrés des diverses traditions, quelle est leur part non anthropocentrée.

Dans le corpus hébraïque : le début de la Genèse, la vision d'Ézéchiel, le Cantique des Cantiques, plus quelques fragments ici ou là, bref les Textes qui fondent la Kabbale.

Dans le corpus taoïste : Lao-Tseu et Tchouang-Tseu, surtout.  
Dans le corpus hindou : l'Aranyaka, les Upanishads et le Vedanta.  
Dans le corpus bouddhique : peu.  
Dans le corpus chrétien : rien.  
Dans le corpus musulman : rien.

Au total, très peu de choses, somme toute, l'homme est-il amoureux de l'homme à ce point ? est-il tellement incapable de prendre recul et distance par rapport à lui-même et à ses petites misères ? est-il apte à si peu d'élévation ?

L'homme a donc les religions et les dieux qu'il mérite !

Les religions sont le reflet des hommes, pas de Dieu.

Dieu n'a que faire des religions.

Dieu secrète des hommes qui secrètent des religions qui secrètent des dieux qui tentent d'exprimer Dieu dans le langage des hommes.

Les dieux sont *en* Dieu. Mais sans être Lui.

\*

Pourquoi je suis ce que je suis.

Pourquoi la Bible ? Parce qu'elle est le seul texte sacré auquel j'ai accès dans sa langue originelle.

Pourquoi le Judaïsme ? Parce que la Bible est le reflet de l'âme juive et que son accès réel est impossible hors du Judaïsme.

Pourquoi la Kabbale ? Parce que cette part du Judaïsme est la seule qui échappe à l'anthropocentrisme.

\*

Tout ce qui vit, vit pour s'accomplir en plénitude.

Toute vie participe et contribue à une vie qui la dépasse et l'englobe.

L'Un est la Vie de toute vie, le dépassement de tout dépassement.

L'Un advient en s'accomplissant en plénitude.

Savoir que notre propre finalité, que notre propre sens ne sont qu'instrumentaux au bénéfice de ce qui nous dépasse et nous englobe.

Servir, donc.

Non pas servir quelque chose comme un serviteur servile, mais servir *à* quelque chose de plus grand, comme un artiste au service de son œuvre.

Le 5 avril 2002

On parle toujours trop.

Quand on parle, on en dit toujours trop.

Quand on dit, on ne pense jamais assez.

Le 12 avril 2002

La suie des maux s'écrit  
Sur ténèbres d'angoisse.  
Inverser la noirceur.  
Obscurcir l'obscur  
Afin qu'apparaissent  
Lumière et feu.

Le 13 avril 2002

Amphibiens et reptiles sont plats, ventres à terre, pattes latérales.  
L'oiseau se redresse un peu sur deux pattes arrière, mais aplatit encore, ô combien,  
ses pattes avant en ailes.  
Le mammifère se redresse sur quatre pattes tendues, découvrant la course et le cou  
tendu.  
L'homme se redresse encore, sur deux pattes arrières, libérant mains, tête et visage.  
Conquête de la verticalité.

L'évolution va de l'horizontal au vertical !  
De l'horizontalité à la verticalité.  
De la matérialité à la spiritualité.  
De la conquête de l'espace à celle du temps.  
De la conquête des autres à la conquête de soi.

De même, l'évolution tend à l'individuation.  
De la masse horizontale, couchée, vers la personne verticale, debout.

Passage, enfin, de l'objet-sujet au projet.  
L'espace n'est que passif, réceptif, cadre, étalement.  
Le temps, lui, est actif, porteur et moteur du projet, sève montante dans  
l'arborescence de l'accomplissement cosmique.

Le 14 avril 2002

La Nature n'est pas une machine.

La Nature est une machination.  
Une machination de l'Un pour s'y accomplir lui-même.

Le 23 avril 2002

*« C'est un malheur du temps que les fous guident les aveugles. »*

WILLIAM SHAKESPEARE

Le 25 avril 2002

Tout est en ordre.  
Travail accompli.  
Satisfaction. Joie.  
Le désordre va se réinstaller peu à peu.  
Au fil des événements.  
Cycle.  
Ordre, désordre, ordre.  
Ordre est yang.  
Désordre est yin.  
Tout événement est porteur de désordre qui polluera l'ordre précédent.

L'élan de vie est un désir d'ordre.  
Qu'est-ce que l'ordre ?  
Structure. Architecture. Organisation. Organique.  
Complexité structurée.  
Complexité dynamique. Création.  
Entéléchie. Téléologie.

L'ordre est toujours un optimum.  
Instable s'il est organique.  
Stable s'il est mécanique.  
Mais rien n'est tout-à-fait mécanique, même la mécanique céleste.  
Le désordre aussi est un optimum  
Optimum dans l'espace-temps où l'espace et le temps se compensent par leurs contributions mutuelles à l'ordre ou au désordre.

Forme dans l'espace : répartition structurée et stable d'énergie dans l'espace.  
Forme dans le temps : évolution de cette répartition dans le temps.

Forme ou vie spatio-temporelle : combinaison de ces deux formes dans l'espace-temps à quatre dimensions.

Optimisation de la forme spatio-temporelle, de la trace spatio-temporelle.  
Optimisation de la complexité.  
Quel critère de complexité ?

Le 26 avril 2002

L'Un est au-delà des sens et de la raison.  
L'Un est au-delà de toutes les apparences sensorielles et conceptuelles.  
L'Un est la source absolue et unique de toute existence : ceci n'est pas un acte de foi niable, c'est une définition incontestable.  
L'Un n'est ni immobile, ni immuable comme dans la conception hindoue ; il est Devenir pur, Créativité pure.  
Cette essence créative est inaltérable.

Le 27 avril 2002

Devise nouvelle pour humanité nouvelle : « Spiritualité. Paix. Créativité. »

Spiritualité pour sortir de l'anthropocentrisme humaniste et entrer dans le cosmocentrisme moniste.  
Paix pour régler tous les problèmes de relation entre les hommes et avec la Nature.  
Créativité pour progresser sans cesse sur la voie de l'accomplissement de soi et du monde.

\*

*« L'Univers est Un et son origine ne peut être que l'éternelle unité. C'est un vaste organisme dans lequel les choses naturelles s'harmonisent et sympathisent réciproquement. »*

PARACELSE

Le 1<sup>er</sup> mai 2002

Basculement.  
Basculer.

Passer de l'autre côté du miroir.

L'autre regard.

Ne plus seulement regarder les dieux et le monde avec les yeux d'un homme, mais regarder aussi les hommes et les mondes avec les yeux de Dieu.

Basculement. Inversion. Conversion.

Inverser. Convertir. Passer d'un regard à l'autre comme l'on passe d'une monnaie à l'autre. Monnaie forte et monnaie faible.

Convertir. Converser.

Entrer en conversation. Établir un dialogue entre ces deux regards.

Entre vécu microcosmique et vision macrocosmique.

*Glocal.*

*Think global. Act local.*

Vrai en économie. Vrai en philosophie.

Métaphysique globale, divine. Verticalité spirituelle.

Éthique locale, humaine. Horizontalité opérationnelle.

Dialogue créateur des deux regards. Dialectique.

Progresser par la synthèse des regards.

L'homme sans Dieu n'est pas et ne peut rien.

Dieu sans l'homme n'est pas et ne peut rien.

Coopération. Synthèse. Fusion sans confusion.

Dépassement de l'homme en Dieu.

Dépassement de Dieu en l'homme.

Le dieu plus parfait de demain se construit à partir du dieu plus imparfait d'aujourd'hui par le travail créateur des hommes et de tous les êtres vivants.

Le Devenir de Dieu passe aussi par les hommes.

Le Devenir des hommes passe aussi par Dieu.

Dépassement l'anthropocentrisme *et* le théocentrisme.

Faire de ces deux centres les foyers d'une ellipse unique, cosmocentrique ou, mieux, ontocentrique ou, mieux encore, onocentrique (du grec *omos* : « Un »).

Remplacer les religions de l'obéissance et de la soumission, par une spiritualité du dialogue et de la coopération.

Dieu n'est ni au-dessus ni ailleurs.

Dieu est à la fois en moi et face à moi.

« Il » est le « Tu » que « Je » deviens.

« Je » suis le « Tu » qu'« Il » devient.

Et ces deux « Tu » ne font qu'un.

Dieu et Moi ne sommes qu'un en l'Un.

Nous ne sommes que deux regards de l'Un.

Le second ici-et-maintenant.

Le premier partout-et-toujours.  
Deux niveaux de conscience qui se parlent dans l'action créatrice.

Le Devenir naît du dialogue du Tout et de ses parties.  
Le même élan, le même désir les travaille ; la même entéléchie, la même vocation.  
Mais cette vocation à s'accomplir en plénitude s'exprime selon des voies différentes dans le Tout et dans chacune de ses parties.  
Mais le Tout sans ses parties n'est pas et ne peut rien.  
Et les parties sans le Tout ne sont pas et ne peuvent rien.

Local et global s'interpellent et se répondent.  
Et se construisent mutuellement, par ces interpellations et ces réponses.  
Construction par enrichissement mutuel.  
Dialectique systémique.  
Il n'y a pas de hiérarchie.  
Le matérialisme (cartésianisme, analytisme, mécanisme) se trompe lorsqu'il dit expliquer le Tout par ses parties.  
L'idéalisme (théisme, finalismes) se trompe lorsqu'il dit expliquer les parties par l'Idée du Tout.  
Le Tout et ses parties ne s'expliquent pas mutuellement, mais ils s'impliquent réciproquement.  
Ces deux déterminismes se trompent : l'œuvre naît de la création libre dialectique.  
Le Tout se crée par ses parties.  
Les parties se créent par le Tout.

Le Tout se crée en suscitant ses parties.  
Les parties se créent en communiant dans leur Tout.  
La partie s'accomplit dans son Tout.  
Le Tout s'accomplit par ses parties.  
Aucune partie ne peut s'accomplir sans Tout : déni de tout anthropocentrisme.  
Aucun Tout ne peut s'accomplir sans parties : déni de tout théocentrisme.

Le 2 mai 2002

La Vie est le fond du Réel.  
Elle a produit la Nature. Elle a produit l'homme dans la Nature.  
L'homme s'est extrait de la Nature en la maîtrisant, en la domestiquant.  
Mais en s'extrayant de la Nature, l'homme s'est aussi éloigné de la Vie et de sa férocité créatrice. L'homme s'est dénaturé.  
En se polissant, surtout en Occident chrétien, l'homme a identifié Vie et Nature à violence, cruauté et injustice, donc au Mal : l'occidental s'est inventé un au-delà

pour fuir le monde et la Vie. Il est devenu morbide : culte de la Mort, cette délivrance, cette expiation, plus que culte des morts.

Mais ce processus, aujourd'hui, aboutit à une impasse : les forces de Vie n'irriguent plus l'Occident qui sombre de plus en plus, entraînant avec lui le reste du monde qui le suit comme un chien qu'il tient en laisse.

Dieu est mort, l'au-delà n'est plus et le monde humain est invivable : il n'y reste que les paradis et les fuites artificiels.

Il ne s'agit pas de prôner un rousseauiste retour à la Nature.

Quelle Nature ? Les campagnes sont aussi artificielles que les villes.

Il s'agit d'exiger un retour à la Vie.

A la Vie féconde. A la Vie vivante. A la Vie de chair et de sang. A la Vie dans sa sauvagerie créatrice. A la Vie dans sa vitalité débordante et foisonnante.

Il faut que Dionysos règne et que le grand Pan ressuscite pour remplacer le crucifié.

Il faut tuer les valeurs chrétiennes, cette morale des esclaves et de la morbidité.

Il faut casser tous les règlements et toutes les normes qui emprisonnent ou canalisent la Vie.

Il faut libérer la Vie et ses ténébreuses et mystérieuses puissances créatrices.

Sa « volonté de puissance ». Son entéléchie foncière : s'accomplir en plénitude.

La Vie – et l'homme avec elle, en elle – doit aller au bout d'elle-même.

L'humanité ne peut plus être un frein, un boulet, une prison pour la Vie, sinon elle disparaîtra. Elle doit, tout au contraire, en être le plus ardent promoteur, le plus fidèle serviteur.

Mais qu'est-ce que la Vie ?

La Vie, c'est ce qui crée.

La Vie, c'est ce qui bouge.

La Vie, c'est ce qui vit, tout ce qui vit.

La Vie est aux aguets, à l'affût : elle est cette capacité à capter toutes les opportunités d'accomplissement et à s'y adapter.

La Vie, c'est le Mystère et le sens du mystère.

Mais surtout, la Vie, c'est l'exact contraire de la mort.

C'est l'exact contraire de tout ce qui est morbide, moribond, mortifère, mortificateur, mortuaire, de tout ce qui est cadavérique, momifié, crucifié, martyr, de tout ce qui est immobile, figé, rigide, immuable, permanent, statique.

Elle est l'anti-thanatos. Elle est Éros.

Elle est obscure, insaisissable.

Elle est chthonienne et dionysiaque.

La Vie ne doit pas se penser : elle doit se vivre.

Dans les tripes. En intensité. Avec passion.

A force d'intellectualiser la Vie, elle se rabougrit en biologie.

La Vie, c'est ce Souffle, cette Âme, cet Élan vital qui animent tout ce qui est.

C'est cet incroyable miracle qui fait que un plus un fasse plus que deux.  
Que un plus un fasse un autre un.  
Que le noyau soit plus que ses neutrons et protons.  
Que la molécule soit plus que ses atomes.  
Que l'animal soit plus que ses organes.  
Que la pensée soit plus que ses concepts et mots.  
C'est dans ce « plus que » qu'est tout le secret et le mystère et le miracle de la Vie.  
La Vie est le seul miracle.  
Bien plus miraculeuse que tous les fantasmes des légendes humaines.  
Bien plus mystérieuse que tous les « mystères » de théologiens de la mort.

Faut-il encore et toujours répéter que l'homme n'est pas une fin, mais un moyen au service de ce qui le dépasse ?  
Un ustensile inventé par la Vie pour aller plus loin et s'ouvrir de nouveaux territoires où s'épandre : ceux de la pensée, de l'imaginaire et de l'immatériel.  
L'homme n'est que le cœlacanthe de la pensée.  
Faut-il redire que lorsqu'un ustensile est usé ou inutilisable, on le jette ?  
Ainsi des dinosaures hier, ainsi de l'homme dénaturé demain.

La Vie n'a que faire des sentiments humains, des droits de l'Homme ou des souffrances à venir. S'est-elle souciée des états d'âmes des dinosaures condamnés ?  
Le premier souci, le premier ressort de tout vivant est de survivre.  
L'homme n'y échappe nullement.  
Mais l'on ne survit jamais *contre* la Vie.  
La Vie coule, comme l'eau, vers son océan. Rien ne l'arrête, rien ne la retient.  
Rien ne survit à contre-courant. Tout *doit* s'inscrire dans son fil.  
On ne survit qu'*avec* la Vie et non contre elle.

Le 3 mai 2002

Novalis : « *Comment un homme peut-il comprendre une chose s'il n'en porte pas le germe en lui ?* »

Le 5 mai 2002

Si Dieu est l'idée ultime d'une Perfection infinie et immuable, si la métaphysique est la « science » des principes et valeurs absolus, eux aussi éternels et immuables, alors, avec Nietzsche, il faut proclamer haut la mort de Dieu et de la métaphysique. Mort du Dieu chrétien et de la métaphysique idéaliste.

Mais si Dieu devient Devenir pur – c'est-à-dire la volonté de puissance et le processus de création lui-même –, et si la métaphysique est la recherche et la découverte des multiples voies de ce Devenir cosmique, alors Dieu et la métaphysique ressuscitent.

Métaphysique du Devenir. Dieu en Devenir.

Résurrection de Dionysos et du Grand Pan. De YHWH et de ses Élohim. De Shiva.

Résurgence de la métaphysique héraclitienne.

L'homme alors reprend sens au sein du Devenir, en tant qu'instrument et co-créateur de ce qui le dépasse, en tant que pont vers le surhumain.

Et ce sens nouveau devient le cœur d'une métaphysique nouvelle : celle du Devenir, celle de l'accomplissement en plénitude.

Accomplissement éternel, infini, à jamais inachevé.

Les quelques lettres d'un alphabet, malgré leur nombre fini, sont potentiellement riches d'une infinité d'infinités de mots et de livres et d'histoires et d'idées et de concepts.

Accomplir cet alphabet en plénitude, ce serait écrire tous les livres et toutes les histoires, ce serait créer toutes les idées, ce serait inventer et définir tous les concepts et tous les nouveaux mots possibles. Là gît la réalité immédiate de l'inachèvement métaphysique : le monde ne sera jamais achevé, Dieu ne sera jamais parfait ! Ils seront tous deux à jamais in-finis.

\*

Tout ce qui est, porte en lui un trésor de semences.

Tout ce qui est, n'est initialement que cela : un petit sac de semences.

Ainsi des hommes, et de ses entreprises, et de ses sociétés, et de ses cultures.

Et chaque semence est comme une graine d'arbre qui ne demande qu'une rencontre avec l'humus adéquat pour germer et croître et s'accomplir au mieux, en fonction du milieu et des circonstances. Dialectique.

Pour que chaque semence puisse saisir sa chance de germer, il faut qu'elle soit exposée au risque de la rencontre.

Il faut donc apprendre à s'exposer, à devenir poreux au Devenir et à l'ici-et-maintenant.

Le risque n'est pas d'exposer ses semences : l'exposition les vivifie, au contraire.

Le seul risque est de voir les semences se dessécher et disparaître, faute d'être exposées.

Et toutes nos écoles ne sont que des serres artificielles où seules les semences conformes reçoivent permission de germer, toujours les mêmes, et où ces germes nouveaux nés sont tutorisés et guidés et forcés dans leur croissance jusqu'à donner l'arbrisseau conforme aux attentes du troupeau.

Tailles et greffes confortent cette conformité.

Les autres germes qui auraient l'audace de pointer leur tigelle, sont arrachés : mauvaises herbes.

Et lorsque l'heure est venue, l'arbrisseau est repoté d'école en écoles et enfin transplanté dans le potager social de la quotidienneté, de la banalité, de la médiocrité.

Et toutes les autres semences se dessèchent et meurent, faute d'avoir été exposées.

Il faut s'exposer à tout.

S'intéresser à tout.

Se passionner pour tout.

Tout voir. Tout vivre.

La culture ne s'apprend ni dans les livres, ni dans les musées. Elle naît dans l'expérimentation passionnée et vécue d'un germe de talent que l'on frotte à la résistance et à la rugosité de sa matière, comme l'arbre naît du travail fou d'une plantule gracieuse avec pluies et vents et terre et soleil et saisons et gels et sécheresse. De ce travail, naîtra un arbre unique : cet arbre-là, à nul autre pareil.

Faute d'être exposé largement aux mille vents de la Vie, faute de sortir des cagettes normalisées des villes où l'on ne rencontre que le semblable, le potentiel culturel humain ira se sclérosant jusqu'à se confondre avec une culture de la médiocrité qui est déjà celle du troupeau : culture de masse, « culture » indigente et indéfiniment ressassée.

C'est peut-être cela la vraie « pensée » unique. Uniformité populacière. Fermeture. Sclérose. Atonie. Inappétence.

Depuis quelques générations, plutôt que de s'épanouir et de se déployer, l'homme moderne se restreint et s'uniformise. Le mouvement n'est peut-être pas irréversible, mais il est dramatique. L'homme s'enlise de plus en plus dans la médiocrité normale. Est-ce cela la « décadence » annoncée par Nietzsche ?

Uniformité des « jeunes ». Uniformité des autres. Rap ici. Rock là. Hamburger ici. Surgelés industriels là. Haschich ici. Gnole là. Canette de Coca ici. Canette de bière là. Rave partie ici. Match de foot là. Hit parade ici. Peep show là. MTV ici. Patrick Sébastien là. Mangas ici. BD's là. *Friends* ou *Loft story* ici. *Feux de l'amour* ou *Star academy* là. Et lorsque les « jeunes » seront moins jeunes, ils auront face à eux de nouveaux « jeunes » encore plus indigents qu'eux. Escalade de la médiocrité. Impasse ? Désespérance ? On comprend que Nietzsche, qui avait vu tout cela il y a plus d'un siècle, soit devenu fou. Nietzsche n'avait pas eu la chance... de lire Nietzsche !

Mais peut-être, aussi, que tout cela n'est qu'une erreur de perspective.

Peut-être que la médiocrité globale a toujours été aussi profonde.

Peut-être que la masse, parce que plus massive aujourd'hui qu'antan, paraît plus effrayante de médiocrité.

Peut-être qu'une élite, toujours réelle à toutes les époques, qui n'a, aujourd'hui, aucun pouvoir, démocratie et démagogie aidant, est aussi, sinon plus, active et

efficace en matières culturelles. Mais alors, quels sont ses circuits de communication ?

Peut-être n'en parle-t-on tout simplement pas parce que les médias, en quête d'audimat ou de tirage, ne parlent que d'autre chose à cette masse qui n'a rien à faire de culture et de dépassement humain.

Humanité à deux vitesses. Depuis toujours ! Mais toujours plus ?

Le 8 mai 2002

Le processus de résorption dialectique des contradictions et oppositions monte et aboutit à l'Un (Tao) : ultime synthèse de la dernière dualité (yin et yang).

En ce sens, le monde serait le fruit d'une cascade dichotomique (« polytomique »), une arborescence descendante.

Le 9 mai 2002

*« Nemo contra Deum nisi Deus ipse – Personne contre Dieu sauf Dieu Lui-même »*

Cette sentence anonyme, reprise par Goethe, résorbe définitivement le faux problème de « Mal » : le « Mal » est une expression de Dieu en Dieu.

Dieu est aussi Satan puisqu'il est son propre obstacle (Satan, en hébreu *ShTN*, signifie « obstacle, adversaire »).

Dieu est sa propre résistance à sa propre force créatrice.

Il n'y a création possible que « contre » une résistance, une inertie.

Pas de sculpture sans pierre ni ciseau.

Pas de peinture sans toile ni huile pigmentée.

Pas de danse sans pondéralité ni espace.

Pas de musique sans sons ni instruments.

Pas de poésie sans mots.

C'est la résistance à l'effort qui réalise l'effort !

C'est le cheminement qui réalise le chemin, mais c'est la distance qui appelle le cheminement.

Dieu est à Lui-même Son propre matériau inerte, Sa propre résistance, Sa propre distance.

Et, de la lutte entre Sa propre volonté de puissance et Sa propre capacité de résistance, naissent les joies de la victoire et les souffrances de l'effort.

Ce sont ces souffrances que l'homme appelle « Mal ».

Le dualisme ontique propre au platonisme et au christianisme ne tient plus.  
Si trinité il doit y avoir, la seule qui tienne serait : Un-Dieu-Satan.  
Un comme Ultime.  
Dieu comme Volonté créatrice de l'Un.  
Satan comme Résistance réceptrice de l'Un.  
Tao-Yang-Yin.  
Le problème du « Mal » est un faux problème.

Le « Mal » ne fait problème que d'un point de vue anthropocentrique.  
Du point de vue cosmocentrique, il n'existe pas, comme, d'ailleurs, de ce point de vue, n'existe aucun absolu.  
Le monisme est forcément nihiliste.

L'homme appelle « Mal » l'ensemble de ses propres souffrances qu'il n'accepte pas, qu'il trouve scandaleuses. Dans son orgueil anthropocentrique, il se prend pour le centre et le sommet et le but de l'univers, alors qu'il n'est qu'un des multiples instruments de la création divine. Il ne comprend pas que la souffrance, comme la joie, que la douleur, comme le plaisir, sont inhérents au processus créateur même dont il participe et auquel il devrait participer pleinement.  
Curieusement, mais très logiquement, c'est cet orgueil humain qui fait résistance au processus créateur auquel il devrait participer sans résistance, et c'est de cette résistance même que naissent la plupart des souffrances humaines. Cet orgueil est la source de tout égocentrisme, de tout anthropocentrisme. C'est l'humanisme qui torture l'homme. Par son orgueil, l'homme est son propre bourreau.  
Mais si Dieu est sa propre capacité de résistance, et s'Il lutte ainsi contre Lui-même, il faut alors abandonner l'idée absurde d'un dieu parfait et omniscient. Dieu n'est pas parfait puisqu'Il construit continûment Sa propre perfection, Son propre accomplissement, Sa propre plénitude, Sa propre réalisation.  
Dieu n'est pas omniscient puisqu'Il est Sa propre ignorance de Lui-même dans Son processus de création et de réalisation de Lui-même.  
Dieu Se résiste parce qu'Il ne sait pas ce qu'Il peut devenir encore.  
Dieu Se cherche et Se réalise en Se découvrant.  
Il Se cherche à tâtons.  
Il Se cherche à reculons, par essais et erreurs.  
Il S'improvise.

Mais qu'est-ce que la perfection sinon un mot humain, un concept humain, une projection humaine ? La plénitude à un sens en tant qu'accomplissement total. Mais la perfection n'en a point ! Perfection par rapport à quoi ? à qui ? La plénitude est plénitude par rapport à soi, par rapport à l'épuisement de toutes les potentialités originelles et à toutes leurs combinaisons, et à toutes leurs émergences.  
Mais la perfection ? Être parfait par rapport à soi, n'a aucun sens. Or, rien n'est extérieur à Dieu et Dieu, donc, ne pourrait être parfait que par rapport à Lui-même.

De même, l'omniscience est la possession de la totalité du connaissable. Mais qui dit « création » dit, forcément, inconnaissabilité inconnaissable puisque ce qui n'est pas encore créé est ignoré absolument.

L'Un est processus d'accomplissement en plénitude de Lui-même. « Dieu » est Sa propre volonté de puissance comme moteur de cet accomplissement. « Satan » est Sa propre capacité de résistance comme condition de cet accomplissement.

L'homme ne supporte pas qu'on lui résiste. Il ne comprend pas que cette résistance est la condition intrinsèque de son action et, partant, de sa propre réalisation, de son propre perfectionnement, de son propre accomplissement.

Apprendre à honorer l'obstacle comme on honore un maître qui enseigne.

L'obstacle enseigne silencieusement à celui qui veut entendre et comprendre, à celui qui veut aller plus loin.

La richesse de la vie se cache dans la rencontre intime avec l'obstacle : c'est là que l'homme se surpasse vers ce qui le dépasse.

Le chemin se construit grâce à l'obstacle. L'eau construit la rivière en cognant les berges, en érodant les roches, en éclaboussant le limon, en abreuvant les rives, en tapant contre les obstacles à son écoulement. Ainsi de la Vie ! Ainsi de l'homme.

La vitalité ne réalise en cheminement, en chemin réels, que par la rencontre avec l'obstacle. Cette réalisation ici-et-maintenant face à et grâce à l'obstacle, est le seul but et non l'hypothétique destination que l'on se fixe *au bout du chemin*.

La vie n'est pas un voyage vers un but. La vie est une errance constructive, réalisante.

Pour commencer à marcher, il faut se fixer un but, mais atteindre ce but est sans importance pourvu que l'on marche et que l'on marche bien et que cette marche, pas après pas, obstacle après obstacle, vous réalise pleinement. Tout cheminement réel ne mène qu'à soi et, au-delà de soi, à l'Un.

Le cheminement devient perfectionnement, c'est-à-dire accomplissement, dès lors que chaque obstacle est franchi avec toujours plus de maîtrise (*au sens de maestria, au sens d'efficiencia optimale, au sens du wu-wei taoïste*). Et cette maîtrise est précisément la mesure directe de l'entrée dans l'Un, de la fusion avec son processus, avec son cheminement à Lui. En effet, cette maîtrise parfaite implique la parfaite intégration intuitive de toutes les « lois » de l'univers, comme le cavalier maîtrise l'obstacle en ne faisant qu'un avec son cheval.

Maîtrise matérielle par le corps (c'est la voie de tous les arts plastiques et martiaux, et de leurs dérivés) : le geste parfait.

Maîtrise spirituelle par le mental (c'est la voie de tous les arts du cœur, de l'intellect et de l'âme) : la pensée parfaite.

Perfection humaine par rapport à l'Un, au Tao, au processus cosmique d'accomplissement en plénitude.

A ce point, la mystique devient praxis, devient esthétique-éthique (*la perfection humaine est un concept autant esthétique qu'éthique*), devient ascèse. A ce point, il n'y a plus rien à dire, mais tout reste à faire.

\*

Connaissance herméneutique vs. connaissance analytique.  
Interpréter l'univers, la nature et l'homme comme un ensemble de signes et non comme un ensemble d'objets. Signes de l'Un caché sous-jacent : les risées et les vagues racontent l'océan.

\*

Cosmologie – cosmogonie : l'Un advient et se réalise en explosant (big-bang) sa perfection ponctuelle et en exprimant sa volonté de puissance par le temps et sa capacité de résistance par l'étendue.

Le 10 mai 2002

Être un artisan.  
Aller au bout de son art.  
Ciseler sa pièce jusqu'à l'ultime adéquation.  
Jusqu'à l'ultime plénitude du geste, du mot, de l'accord.

Je suis un artisan de l'écriture.  
C'est là mon art.  
C'est là mon ascèse.  
C'est là ma voie.

Écrire.  
Et ciseler des idées,  
En ciselant des textes.  
Penser par la plume.  
Écrire pour penser.  
Pensée et écriture ne font qu'un, chez moi.

Le 18 mai 2002

« *Hors de Lui, rien ne se fait.* »

Voilà qui règle le faux problème de l'intervention « surnaturelle » du divin au plan humain.

Le 19 mai 2002

Au-delà de tous les êtres, le Vide.  
Au-delà de tous les mots, le Silence.  
Au-delà de toutes les valeurs, la Liberté.  
Au-delà de toutes les idées, l'Un.  
Vide, Silence, Liberté et Un sont un seul et même Devenir en marche.

\*

Et s'il faut choisir entre Dieu et les hommes, je choisis Dieu !

\*

Je suis un semeur d'idées.  
Mes graines tombent là où elles tombent et deviennent ce qu'elles peuvent.  
Leur avenir ne me concerne pas.  
Discuter est stérile ; avoir raison est infantile.

*(Suite à un cambriolage, les textes de la période entre 20 mai et 21 juin sont définitivement perdus.)*

Le 21 juin 2002

L'Être est ce qui est, mais rien n'est puisque tout coule, tout change, tout se transforme perpétuellement.  
L'Être n'a sens que dans la permanence, dans l'absoluité de sa permanence : alors seulement il peut être parlé d'Être.  
Mais le Réel est Devenir pur, excluant toute notion d'Être.  
Rien n'est puisque tout devient.

L'Être existe mais n'est pas.  
Il meurt à chaque instant pour renaître aussitôt, tout autre.

Il y a Existence.

Il y a Devenir.

Mais il n'est point d'Être.

La métaphysique du Devenir est une métaphysique sans ontologie.

La logique du Devenir est la Complexité ou, plutôt, la complexification, la recherche permanente de combinaisons toujours plus subtiles, raffinées et sophistiquées entre les processus de création et de destruction de formes. Cette logique du Devenir est quantique : elle se développe par sauts et paliers successifs, stratifiant ainsi l'univers au long d'une échelle de complexité.

Au niveau non plus métaphysique, mais philosophique ou anthropologique, l'intéressant est de constater que chaque saut de complexité a son vecteur (comme l'algue bleue le fut pour le saut du minéral au végétal), et que l'homme, précisément, est le vecteur du saut de la vie à la pensée, du naturel au culturel, du matériel à l'immatériel, du charnel au spirituel.

C'est alors d'en déduire que ce saut est la seule justification et donc la seule vocation de l'humain sur cette Terre : dépasser la Nature non en la transformant matériellement, mais en la transcendant spirituellement.

Outrepasser les apparences de la matérialité et en transgresser les limites pour créer et explorer tous les univers immatériels de l'esprit.

L'Art. L'Art est la voie de l'homme. L'Art au sens le plus large où la science devient l'art de l'observation et des modèles logico-mathématiques, où la religion devient l'art de la foi et des rites communs envers ce qui dépasse l'humain, où la mystique devient l'art suprême de la fusion dans l'Un ultime, où les arts plastiques deviennent les méta-langages pour montrer l'invisible, où la poésie devient l'art d'outrepasser les mots pour dire l'indicible, où la musique devient langage de l'inaudible et de l'inouï, etc. L'Art, alors, devient le centre et le moteur de toute existence humaine. Et cet Art-là n'est que, ne peut être que *sacré*.

Spiritualiser la Nature !

Vocation ultime de l'humain.

Réaliser Dieu dans le Réel !

Non pas contre le Réel, mais en lui, avec lui, par lui.

Dépasser sans saccager.

Transcender sans brimer.

Outrepasser sans piller.

Respecter et faire accoucher.

Accomplir !

Shalom : Plénitude, Accomplissement.

Shalom : Paix, Pacification.

Accomplir, c'est pacifier.  
Pacifier, c'est accomplir.

Et pacification et accomplissement ne sont qu'en dehors du Moi car tout Moi est illusion d'Être : l'Être n'est pas, donc le Moi n'est pas non plus.  
Le Moi est une illusion de permanence qui s'oppose au devenir, donc à l'accomplissement et à la pacification.

Ce n'est pas un Moi qui pense, mais c'est la pensée, c'est le processus « penser » qui s'accomplissent ici-et-maintenant dans cet îlot de complexité supérieure qui a la fatuité de se dire Moi.

Le Moi, en tant qu'être, n'existe pas, mais il est loisible d'appeler « conscience » ce lieu, cet ici-et-maintenant où s'expriment et s'accomplissent cette vie et cette pensée.

La distinction classique entre sujet et objet n'a aucun sens.

Il y a l'Un qui Se pense en tant qu'Un, son propre sujet et son propre objet tout à la fois.

Et toutes les vies et toutes les pensées ne sont que des fragments, des reflets de Sa Vie et de Sa Pensée.

Et ces fragments ne semblent séparés et disjoints qu'au travers du prisme déformant des infirmités humaines.

Je ne vis pas. Je suis vécu. Je deviens en Vie.

Je ne pense pas. Je suis pensé. Je deviens en Pensée.

Je ne crée pas. Je suis créé. Je deviens en Création.

*L'hébreu pourrait rendre ces verbes dans leur mode inaccompli.*

A chacun de trouver sa Voie.

A chacun de trouver son Art.

Le 22 juin 2002

Anaximandre : son *apeiron*, substance unique et indéterminée, fondement de l'unité de l'Être, est en tous points, jusque dans sa quasi immatérialité, semblable à l'énergie pure de la physique moderne.

\*

Somme toute, les réponses importent peu.

L'initiation est dans la question, dans le questionnement.

C'est la question qui acte le décillement, pas la réponse, car la question n'est que l'expression d'un étonnement.

Capacité à s'étonner.

Ne plus se contenter de l'évidence, de l'apparence, du donné.

Sortir de l'inconscience, de l'aveuglement de la banalité, de l'habitude et de la routine.

Voir enfin le monde et s'en étonner.

Cet étonnement est le point de départ, le point initial, le point d'initiation.

S'étonner de ce que l'on perçoit.

S'étonner du monde, de tout.

D'étonner d'abord, toujours, partout.

Et ensuite, ensuite seulement, questionner.

Se questionner.

Tenter de fournir une réponse à l'étonnement, réponse qui, le plus souvent, loin d'apaiser l'étonnement et le questionnement, les attise et, à force d'y fouiller, tire de l'étonnement initial des chapelets de questionnement successifs, de plus en plus vastes, de plus en plus profonds.

Inassouvissement foncier de l'étonnement et du questionnement.

Il n'y a jamais de réponse : il n'y a que des questions !

Et c'est précisément dans ce questionnement infini, perpétuel, illimité, inassouvissement que résident la quête et la vocation humaines.

S'étonner de tout. Surtout du plus banal, de plus trivial, du plus commun.

S'étonner du plus admis.

L'étonnement est étrangement subversif !

Dès que la graine du questionnement est plantée dans le cœur, elle germe déjà.

L'innocence et l'inconscience sont perdues. L'humain peut devenir homme. Le questionnement peut s'accomplir.

Car le processus créateur naît très précisément dans la question.

Sans question, point de besoin d'inventer ou de chercher une réponse.

La question engendre et nourrit l'acte créateur.

Le point de départ de tout processus créateur est un état des lieux, un constat de situation.

C'est ainsi !

Mais est-ce « bien » ainsi ? dans les deux sens de « ceci est réel » et de « ceci est bien ».

La question est donc double : « est-ce ainsi ? » signifie « est-ce réellement ainsi ? » et « est-ce bien ainsi ? »

Est-ce réel ? Est-ce parfait (achevé) ?

Questions de la réalité du monde et de son accomplissement.

Questions qui se ramènent, somme toute, à celle, unique, de la plénitude du monde. Car plénitude n'est plénitude que dans le pleinement réel et dans le pleinement accompli.

Dès que l'un, au moins, de ces deux critères essentiels n'est pas pleinement satisfait, il y a faille, donc étonnement, donc questionnement, donc création afin de combler cette faille en y apportant plus de réalité et/ou plus d'accomplissement.

Ainsi se dessinent, à la fois, la vocation ultime (la plénitude) et les deux voies de l'acte créateur (plus de réalité, plus d'accomplissement).

Face à la réalité : l'illusion (l'idolâtrie).

Face à l'accomplissement : la friche (la suffisance).

Ainsi apparaissent les deux ennemis mortels de l'homme, les deux face du satan (l'obstacle) : l'idolâtrie et la suffisance, l'idole et le Moi, l'esclavage et l'orgueil.

Donc.

Apporter plus de réalité au monde.

Apporter plus d'accomplissement au monde.

Combattre l'illusion et la friche.

Toute illusion, toute friche sont d'immenses gâchis.

S'ancrer toujours plus profondément dans le Réel.

Œuvrer toujours plus adéquatement à l'Accomplissement.

Le 23 juin 2002

Apporter plus de réalité au monde.

Faire jaillir toujours plus de Réel de derrière les apparences.

Révéler Dieu, en somme.

Dévoiler l'Un.

Dévoiler et accomplir, comme une érotique mystique.

La Connaissance est acte d'Amour.

Elle est fusion intime : expansion de la conscience jusqu'au Un au-delà du Tout.

Car le Tout n'est que la périphérie de l'Un. Son écorce. Sa peau. Son manteau.

La Connaissance se place derrière ce dévoilement alors que les Savoirs se contentent d'ordonner les observations de l'apparence du Tout.

La Connaissance exige d'outrepasser les Savoirs.

Libérer la science du rationalisme qui l'a cantonnée aux seules sphères des Savoirs.

Libérer la science et passer outre les Savoirs : fonder une science de la

Connaissance au-delà des rationalités, dans la perception globale, directe et mystique de l'Un.

C'est toute la nuance, chère à Héraclite entre *istoriphé* (*savoir empirique, histoire des choses*) et *sophié* (« *sagesse* », *connaissance directe et mystique qui jaillit de l'intérieur*).  
Une science mystique du Réel !  
Une Connaissance tout au-delà de la fragmentation des apparences.

\*

De Friedrich Nietzsche sur Héraclite dans *Les philosophes pré-platoniciens* :

« *Les formes n'existent que pour un certain degré de perception. La nature est aussi infinie à l'intérieur qu'à l'extérieur.*  
*Voilà l'intuition d'Héraclite : il n'existe rien dont on puisse dire « il est ». Héraclite nie l'être. Ce qui devient est en éternelle transformation et la loi de cette éternelle transformation – le logos dans les choses – est précisément cet « Un », to pyr [le Feu]. Donc l'Un qui est en devenir est à lui-même sa propre loi. Son devenir et le comment de son devenir constituent son œuvre. Héraclite ne voit donc que l'Un (...). Toutes les qualités des choses, toutes les lois, toute naissance et toute mort, sont la continuelle manifestation de l'existence de l'Un. La multiplicité est la robe d'apparat, la forme de manifestation de l'Un.*  
*Héraclite rapporte le monde de la différence dans son entier à l'Un, au sens où l'Un s'y manifeste partout. Le devenir et le déclin sont les propriétés fondamentales du principe.*  
*Si tout est en devenir, alors une chose ne peut être affectée d'aucun prédicat, mais doit être emportée dans le torrent du devenir.*  
*Héraclite ignore toute éthique comportant des impératifs. »*

Toute forme émergeant de l'Un a pour vocation de s'accomplir en plénitude.  
Elle doit donc combler ses manques en accaparant ce qui lui fait défaut, et éliminer ses surplus en rejetant ce qui l'encombre.  
Du jeu des complémentarités totales ou partielles naissent toutes les relations de sympathie ou d'antipathie entre les formes.  
C'est là le fondement du concept héraclitéen de guerre ou de conflit perpétuel (*polémos*).

Les arguties éristiques d'un Parménide ou d'un Zénon sur l'être et le non-être n'ont aucun sens. Mais il faudrait une syntaxe sémite pour le rendre dans les langues indo-européennes. Seul l'Espagnol a reçu cette empreinte et permet de rendre la chose tout simplement :

*El Un esta pero no es.*

Le 24 juin 2002

L'uniformité parfaite, l'homogénéité parfaite, le mélange parfait, l'égalité parfaite sont autant d'expressions particulières du néant, du vide, du non-être.  
La forme et le mouvement, la vie et le devenir viennent de la différence, de l'inhomogénéité, de la séparation, de l'inégalité.  
L'existence naît de la variation.

Le 14 juillet 2002

La Liberté est au-delà de toute Vérité.  
La notion même de Vérité est une chaîne dont il faut se libérer.  
Au-delà de toute Vérité est l'Ultime Réalité du Réel.  
Ni vérité ni fausseté.

Le 15 juillet 2002

Se libérer.  
Se libérer pour s'accomplir.  
Se libérer pour accomplir la vocation en nous.

Se libérer de tout attachement, de toute addiction, de toute dépendance.  
Libérer le Corps, le Cœur, l'Esprit et l'Âme.  
Éradiquer tous les esclavages du Corps.  
Éradiquer toutes les passions du Cœur.  
Éradiquer toutes les ignorances de l'Esprit.  
Éradiquer toutes les idolâtries de l'Âme.  
Libérer est apurer, solder, sortir, partir, quitter.  
Libérer est purifier.

Épurer la tranquillité du Corps.  
Épurer la sensibilité du Cœur.  
Épurer la connaissance de l'Esprit.  
Épurer la montée de l'Âme.

Déployer tout l'inné par et dans tout l'acquis.  
Faire de chaque moment une création totale.  
Faire de l'existence une œuvre d'art.  
Créer tout en tout.  
User chaque talent jusqu'à la corde.

Libérer la vocation dont on est porteur.

Se libérer est se rendre indépendant.  
Libérer est rendre indépendant.  
Totalemment indépendant.

User de tout.  
Jouir de tout.  
Ne dépendre de rien.

Augmenter le Réel au lieu de le remplacer.  
Au lieu de l'escamoter.  
Au lieu de le nier.  
Éradiquer les illusions.  
Briser l'illusion.

Libérer est créer tout en tout, tout le temps.  
Tout faire, tout ressentir, tout repenser, tout transcender.  
Éternel retour à la source, à la racine, à l'Un.  
Éternel départ vers la création, vers l'accomplissement, vers le déploiement.

Le Corps fait.  
Le Cœur ressent.  
L'Esprit pense.  
L'Âme transcende.  
Cycle.

Cercle infini liant les quatre sommets et les six traits du carré.  
Spirale autour d'un carré qui enfle.  
Passer du carré au cercle.  
Du multiple fini à l'Un infini.  
De la ténèbre à la Lumière.  
Éradiquer les angles, les coins, les ruptures, les discontinuités, les limites.  
Éradiquer les points singuliers, ils ne sont qu'illusions.

Décliner chaque motif jusqu'en ses plus extrêmes possibilités.

Le 17 juillet 2002

Il faut être singulièrement ignorant pour croire encore en la rationalité du monde en général et de l'homme en particulier.  
Ignorant. Ou naïf (*croire que l'Un est assez simple pour que nos cerveaux débiles puissent l'enfermer dans quelques raisonnements « logiques »*). Ou orgueilleux (*pour croire l'homme*

*assez puissant pour pouvoir ramener l'Un à lui). Ou sécuritaire (pour se rassurer en balayant l'inconnu et l'inconnaissable d'un revers de quelques recettes logico-déductives).*

La part rationnelle – c'est-à-dire rationalisable – est infime.  
Elle ne couvre que les quelques mécanismes de redondance et de récurrence que l'on observe çà et là. Bien peu de chose en somme.

La raison est un mode de fonctionnement psychique humain, rien de plus.  
Ce fonctionnement est adéquat dans la toute petite gamme des phénomènes suffisamment simples, suffisamment récurrents, suffisamment lents.  
Ailleurs, il est stérile !

La raison n'est opérante que pour des phénomènes donnant suffisamment d'apparence de permanence : la raison est l'outil de combinaison de l'immuable. Elle se nourrit d'éléments, de caractéristiques, de propriétés, de processus et de « lois » (*logiques, logos*) permanents, immuables, « absolus ». Elle est impuissante face au relatif, à l'impermanent, à l'éphémère, au fortuit, au créatif, etc.

Le principe de rationalité repose sur la croyance en l'existence d'une Vérité absolue, immuable, définitive, éternelle que l'esprit humain pourrait atteindre et formuler. Or, cette notion de Vérité est plus que faible.  
Toute vérité n'est qu'apparence de plausibilité, quel que soit le critère de plausibilité utilisé : vérifiabilité expérimentale, « évidence » logique, bon sens, assentiment plus ou moins général, etc.  
Toute « vérité » est subjective, liée au psychisme du sujet qui l'édicte ou la « démontre » à partir de postulats explicites ou implicites totalement indémonstrables et purement arbitraires. Aucune vérité n'est objective.  
De plus et complémentaiement, toute vérité est relative : à un sujet, à un lieu, à une époque, à un contexte.  
Il ne peut donc y avoir de « Vérité absolue, immuable, définitive, éternelle ». En conséquence, le principe de rationalité est simplement illusoire.

Le rationalisme – avec tous ses sous-produits scientistes, matérialistes, mécanicistes, etc. – est une illusion, un aveuglement, un fantasme, une impasse : il ne peut qu'aboutir à la haine, au refus, au rejet du Réel au profit d'un Idéal.  
Car c'est bien d'Idéal que l'on parle lorsque l'on parle de Rationalité, de Vérité, de Logique, d'Objectivité, etc.  
Le rationalisme et le principe de rationalité sont des fuites – idéalistes – contre le Réel et ses complexités, et ses impermanences, et ses créativités.

La rationalité est un mode de fonctionnement du psychisme humain que l'homme peut imposer à ses œuvres matérielles, intellectuelles ou spirituelles.

Le rationalisme philosophique peut aller jusqu'à dénier toute valeur à quelque production humaine que ce soit qui ne satisfasse pas à ce critère de rationalité. L'homme peut aussi imposer cette rationalité humaine dans ses transformations de la Nature et se donner ainsi l'illusion que la Nature lui ressemble.

Mais il n'en est rien.

On a vu et l'on voit encore où cela mène : un appauvrissement général de la Nature qui se dessèche et s'étiole comme un oiseau en cage ou un arbre en pot.

La rationalisation est toujours un appauvrissement. Par standardisation, par uniformisation, par tri et sélection, par unidimensionalité, par réductionnisme, par stérilisation, par castration, par emprisonnement, par régularisation.

Et pourtant, l'Occident, surtout, s'obstine à tout vouloir rationaliser par souci de « vérité », de « rigueur », d'« efficacité », etc.

Leurres et illusions que tout cela !

La rationalité *semble* vraie, rigoureuse, efficace, mais elle ne l'est qu'en apparence.

La vie est un voyage. La rationalité ne trace que des autoroutes artificielles, toutes droites, à travers tout, à côté de tout, comme s'il y avait une destination à rejoindre de toute urgence.

Mais il n'y a aucune destination prédestinée.

La vie authentique est tout ailleurs.

Elle suit les méandres du monde.

Elle se nourrit de toutes les rencontres avec le Réel.

Elle bifurque sans cesse et se réoriente perpétuellement au gré des opportunités et des menaces.

Elle n'est joie que sur les chemins de chevrier.

La rationalité, avec le rationalisme qui l'institutionnalise, est une forme de schizophrénie, une sorte d'autisme : elle construit un monde imaginaire et fantasmatique, pleinement déconnecté du Réel qu'elle renie, qu'elle refuse, qu'elle rejette.

Il faudrait faire ici un effort épistémologique immense et considérer que l'homme qui se regarde penser, observe une rationalité à l'œuvre face à un monde réel étrange – voire étranger – qui se comporte selon d'autres linéaments que les siens. Cet homme-là n'a que deux possibilités : ou bien il s'enferme dans la schizophrénie rationaliste et *croit*, dur comme fer, que le monde lui ressemble et entrera, de gré ou de force, dans ses vues, ou bien il comprend que ses modalités neurobiologiques propres ne sont que des petits outils faibles et débiles – *subjectifs, humains trop humains* – qu'il faut dépasser afin d'aller à la rencontre directe du Réel tel qu'en lui-même.

Ce choix s'est posé à l'Occident au sortir du Moyen-Âge. Le choix de la rationalité rationaliste a été fait avec les dégâts immenses que l'on sait tant sur la Nature pillée, saccagée, appauvrie, que sur la santé mentale et spirituelle de l'homme « moderne » complètement déraciné, dénaturé, déshumanisé, désarticulé, désunifié.

Il ne s'agit pas tant de combattre la rationalité – *ce serait se combattre soi-même, ce serait combattre sa propre nature* – que de la dépasser.

Prendre conscience de ses limites, de ses faiblesses, de ses prémisses, de ses prérequis, de la faiblesse et de la pauvreté de ses postulats.

Voir enfin qu'il existe en l'homme d'autres chemins de Connaissance, mieux adaptés à l'approche du Réel dans toute sa richesse, dans toute sa complexité, sans réductionnisme ni simplisme.

Explorer ensuite ces chemins alternatifs sans en rejeter aucun et compléter peu à peu le bouquet commencé naguère avec la seule rationalité.

Quels chemins ?

Intuition. Création. Imagination. Inspiration.

Illumination. Initiation. Méditation. Contemplation.

Prière. Poésie. Mystique. Art. Amour.

Et tant d'autres.

Tous ces chemins sont aussi des chemins de Connaissance.

Mais ils ne réinventent pas le Réel au gré des fantasmes humains.

Ils l'acceptent tel qu'il est : c'est le grand Oui de Nietzsche !

Ils le respectent et vont à sa rencontre (*Martin Buber fut le théoricien de la notion philosophique de la Rencontre*) avec humilité et émerveillement.

Ils conduisent au Réel – *qu'il soit intérieur, en l'homme, ou extérieur, dans le monde* – avec révérence, avec douceur, avec les yeux, le cœur et l'âme grands ouverts.

Plutôt que de regarder le Réel de l'extérieur – *ce qui est la pire des illusions puisque l'homme et ses tares sont partie intégrante de ce Réel* –, ils entrent dans le Réel et s'y fondent peu à peu, reconstituant ainsi l'unité de l'Un dans le cœur des hommes, unité que leur aveuglement avait opacifiée et cachée au nom d'une raison orgueilleuse qui se voulait « autre », d'une autre nature, au nom de cette absurde Idéalité totalement et absolument étrangère au Réel qui seul est.

Aujourd'hui, l'Occident a épuisé la veine rationnelle entamée jadis, il y a un demi-millénaire. Aujourd'hui, cette veine est tarie. L'Occident est dans l'impasse. Un nouveau choix s'impose entre s'obstiner à tourner en rond et se détruire en bon schizophrène patenté, ou se détacher à la rationalité et commencer à explorer les voies alternatives qui s'offraient à lui depuis toujours et qu'il n'a pas voulu voir, tout aveuglé qu'il était par sa propre raison raisonnante. Ce choix est crucial. Ce choix est vital.

\*

Ce que j'aime dans la pensée, ce n'est ni l'idée, ni la solution ; c'est la recherche, c'est la quête solitaire et silencieuse. Aussi, j'abhorre la discussion : elle n'est que bruit, elle n'est qu'échange ou affrontement d'idées et de solutions, court-circuit de recherche. Dans mon rapport à autrui, en matière de pensée, j'assène mes résultats

ou mes questions et je m'en vais ; qu'ils en fassent ce qu'ils veulent, ce n'est guère mon souci. Je n'ai que faire de leurs avis, de leurs opinions qui non seulement m'indiffèrent, mais risquent de me gâcher mon plaisir de cheminement ! Ma pensée est asociale !

Mais j'aime à lire, surtout les livres qui me font écrire plus de pages qu'ils n'en contiennent. Des livres prétextes, des livres tremplins, des livres nourritures dont il ne reste rien après digestion, des livres où se cueillent mille pistes aussi étrangères qu'il se peut aux propos réels de l'auteur, des livres qui font penser à autre chose, à du neuf, à de l'inédit. Des livres comme la Bible ou ceux de Nietzsche dont chaque phrase suscite un livre entier, pas forcément biblique ou nietzschéen.

\*

Le Réel est toujours au-delà des apparences.

Les apparences ne sont jamais le Réel.

Ce que l'homme appelle la « réalité » n'est jamais que sa perception des apparences sensibles.

Le Réel est tout ailleurs.

Tout au-delà.

Tout en-deçà.

Paradoxe : la réalité n'est jamais le Réel.

Là où l'homme perçoit des faits, des événements, des processus, des logiques à l'œuvre, il n'y a rien de tel.

Il n'y a, de fait, que l'Un en voie d'accomplissement selon tous les chemins possibles.

L'homme dit : les vagues visibles sont la réalité de la mer.

Et d'étudier et de modéliser leurs formes et leurs mouvements et leurs successions et leurs interactions.

Mais les vagues ne sont rien.

L'océan sous-jacent est tout.

Il n'y a que l'océan : les vagues ne sont qu'apparences, manifestations, signes.

L'océan seul est.

Il *est* le Réel.

Dans son épaisseur.

Dans sa profondeur.

Dans ses abîmes.

Dans ses courants profonds et ses lames invisibles.

L'homme dit : j'ai fait ceci. Mais, au vrai, il devrait dire : ceci a été fait au travers de moi, au moyen de moi, au moyen des talents qui sont en moi, au moyen des potentiels créatifs et actifs dont je suis porteur et qui forment ma nature. L'homme

croit faire, mais c'est Dieu qui fait à travers lui. Il est Dieu à l'œuvre ici-et-maintenant.

Le pouvoir divin ne s'exerce pas sur les êtres et les choses, mais en eux, par eux. Il ne s'agit pas de déterminisme entre un déterminant et un déterminé. Ce dualisme, comme tous les autres est une grossière erreur. Déterminant, déterminé et détermination ne font qu'un : l'Un où n'existent ni êtres ni choses en soi. L'homme n'est ni pantin ni instrument passif dans les mains de Dieu. L'homme *est* une part de Dieu à l'œuvre, une vague de l'océan (et non *sur* l'océan).

Le 18 juillet 2002

Il faut se libérer de tout.  
Même de la Vérité.  
De tous les mots.  
Se libérer pour s'accomplir.  
S'accomplir pour se libérer.  
Se libérer, s'accomplir : synonymes.

Le 19 juillet 2002

La raison humaine ne peut ni comprendre ni accepter la déraison divine. Pourtant, l'homme est la bonne mesure de la démesure créatrice, de l'*hubris* cosmique. Sa conséquence provisoirement ultime, même.

Dieu est dionysiaque.  
Dieu n'est pas raisonnable. Dans les deux sens de ce mot : ni sage, ni rationalisable. Dieu est audace, exagération, excès, exubérance, délire, débauche, comme la Vie, puisqu'Il est la Vie.

Des millions de spermatozoïdes pour un seul œuf fécondé.  
Des milliers de graines pour un seul arbre.  
Des millions d'espèces pour une seule biosphère.  
Est-ce bien raisonnable ? est-ce bien rationnel ? est-ce bonne mesure ? est-ce bien sage ?

Dieu est sans limite, sans limitation.  
La raison lui serait prison puisque la raison restreint tout au raisonnable.  
Pourquoi Dieu devrait-il être raisonnable ?

Parce que l'homme est incapable de dépasser sa propre raison ?  
Ce serait une bien mauvaise... raison !

Dieu est libre : sa seule contrainte est ce qu'Il ignore encore de Lui-même puisqu'Il se découvre en Se créant.

Ce point est capital : Dieu n'est ni omniscient, ni omnipotent.

Il sait tout de ce qu'Il est mais ne sait rien de ce qu'Il peut devenir.

Il peut tout ce qu'il a déjà fait mais il ne sait rien de ce qu'il pourrait faire.

Il s'accomplit peu à peu, par essais et erreurs.

Il se découvre Lui-même avec émerveillement au fur et à mesure de son propre accomplissement.

Dieu est un empiriste. Il n'est donc pas rationaliste.

Lalande : « *Rationalisme : Au sens métaphysique, doctrine d'après laquelle rien n'existe qui n'ait sa raison d'être... par opposition à empirisme* ».

Dieu n'a pas de Plan.

Rien n'est prédéterminé.

*Le devenir n'a aucun autre but que d'accomplir tous les possibles.*

C'est toute sa raison.

C'est tout son projet.

Accomplir tous les possibles sans savoir ce qui est possible.

Téléologie strictement entéléchique.

Entéléchie : de *en* : « dans, dedans », *téleo* : « limite », et *khéo* : « fondre, répandre ». Fusion avec sa propre limite intérieure.

Tout n'existe que par ce qu'il peut devenir.

Tout n'existe que par ce qu'il n'est pas encore.

Tout n'existe que par ce qu'il porte en lui de neuf, de non-encore-advenu.

Tout n'existe que par ses potentiels de devenir autre.

Tout n'existe que par et pour le changement.

Tout n'existe que par ce qu'il crée.

La seule justification de ce qui est, est ce qui n'est pas encore.

Tout est pont.

Tout est passage.

Tout est chemin.

Entre ce qu'il n'est plus et ce qu'il n'est pas encore.

L'homme est pont entre animal et surhumain.

Je suis chemin (cheminement) entre mon hérédité et mon œuvre.

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Pour que puisse advenir ce qui n'est pas encore !

Parce qu'il y a, en amont de tout, un impérieux besoin de créer.

De créer tout ce qu'il est possible de créer.

Ce besoin est la seule vocation, le seul attribut de l'Un : il est l'Un.

De lui émane tout ce qui existe : énergie, matière, vie, pensée, espace, temps, êtres et choses, bref : toutes formes (*dans l'espace – systèmes – et dans le temps – processus – ; récurrentes – « motifs » ou « lois » – ou volatiles – « monstres » ou « hasards »*).

\*

Lalande : *« Quiétisme : cette doctrine consiste à soutenir qu'on peut atteindre aisément un état continu d'amour et d'union avec Dieu, état qui communique à l'âme une paix absolue et qui la dispense de toute autre pratique morale ou religieuse. »*

Au terme « aisément » près, je me sens radicalement quiétiste.

\*

Dieu est libre.

Sa liberté est absolue.

Sa liberté n'est limitée que par ce qui n'est pas encore créé : elle ne joue que dans le créé.

En s'accomplissant, l'Un étend sa Liberté.

Il se libère de l'inconnu, de l'incrété, des possibles-non-encore-réalisés.

L'homme fait partie intégrante de l'Un.

La liberté humaine participe ainsi de la liberté divine.

Cette liberté humaine est relative puisque partie et reflet seulement de la liberté divine, puisque limitée au Moi face au monde et aux autres qui sont d'autres parties et reflets de la liberté divine.

Élargir sa conscience jusqu'à la plénitude de l'Un.

Pour cela, se libérer jusqu'à s'accomplir pleinement dans l'Un, jusqu'à devenir l'Un sans plus de Moi, de monde et d'autres.

Jouer alors d'une liberté absolue qui est la liberté divine.

Le 20 juillet 2002

Lalande : *« Panthéisme : proprement, doctrine d'après laquelle tout est Dieu, Dieu et le monde ne font qu'un ; ce qui peut s'entendre en deux sens fondamentaux :*

*1° Dieu est seul réel, le monde n'est qu'un ensemble de manifestations ou d'émanations n'ayant ni réalité permanente, ni substance distincte. Tel est, par exemple, le panthéisme de Spinoza.*

*2° Le monde est seul réel, Dieu n'est que la somme de tout ce qui existe, panthéisme matérialiste ».*

Le panthéisme spiritualiste est « *condamné, s'il veut un Dieu réel et vivant, à absorber les créatures et à tomber dans le mysticisme* » (E. Saisset).

Et le même d'affirmer imbécilement : « *Telle est l'inévitable loi imposée au panthéisme par la logique et par la nature des choses. Il trouve en face de lui deux réalités que nul esprit raisonnable ne saurait nier, et il entreprend de les réduire à l'unité absolue d'une seule existence* ». Comme si le dualisme était évident, logique, naturel, raisonnable. Quelles « deux réalités » ?

Lalande, toujours : « *Mysticisme : proprement, croyance à la possibilité d'une union intime et directe de l'esprit humain au principe fondamental de l'être, union constituant à la fois un mode d'existence et un mode de connaissance étrangers et supérieurs à l'existence et à la connaissance normales* ».

Le 21 juillet 2002

Puisque tout est en Dieu (transcendance) et que Dieu est en tout (immanence), puisque Dieu est Un, alors toute souffrance humaine est souffrance divine (et réciproquement) et toute joie humaine est joie divine (et réciproquement). Et la plus grande des joies humaines naît dans l'accomplissement de la vocation humaine, dans le dépassement de soi.

Il n'y a pas de péché ; il n'y a que des échecs dans le vaste processus de dépassement de soi en vue de l'accomplissement de la vocation humaine. Il n'y a pas de péché. Il n'y a ni jugement ni punition. Il n'y a ni Paradis, ni Enfer(s). L'échec est sa propre punition. Elle lui suffit.

Lorsqu'un homme souffre, c'est Dieu qui souffre.  
Lorsqu'un homme se réjouit, c'est Dieu qui se réjouit.  
Lorsqu'un homme échoue, c'est Dieu qui échoue.

On est là à l'opposé des « morales » de la mortification.  
La vocation de l'homme est dans la Vie et dans ce Monde où l'œuvre de Dieu reste à construire.  
Les morales mortifères, toutes issues du dualisme ontique platonicien, qui haïssent la Vie et ce Monde matériel et imparfait (puisque perfectible), et qui se déclinent dans la Mort et dans l'Autre-Monde, écartent l'homme de sa vocation, de sa justification, de sa seule légitimité. C'est là, dans cette séparation entre l'homme et son œuvre (son accomplissement, son dépassement de soi), qu'est le seul grand péché.

En ce sens, deux millénaires de Christianisme – dernier héritier du dualisme platonicien – doivent impérativement et urgemment être abolis, éradiqués, extirpés. Deux mille ans de blasphème.  
Deux mille ans de haine de la Vie, du monde, de la chair, de la nature.  
Deux mille ans de macérations vaines, de culpabilisations sadiques, d’abstinences imbéciles, d’obsession du péché.  
Deux mille ans de mensonges et d’erreur.  
Deux mille ans d’une violence inouïe contre l’Homme, contre Dieu, contre la Nature.  
Deux mille ans de totalitarisme spirituel.  
Deux mille ans d’une morale d’esclaves, de ratés, de médiocres, de « pauvres en esprit ».

Dieu est ici-et-maintenant, et nulle part ailleurs.  
Il n’y a pas d’Autre-Monde.  
Il n’y a rien post-mortem.  
Les marchands de sacrifice sont tous des escrocs.

Le seul sacrifice utile – à la Joie, à la Vie et à Dieu – est celui de l’ego, non en le mortifiant, mais en le dépassant.  
Toute la morale tient en ceci : toute Joie est bonne pourvu qu’elle n’engendre aucune Souffrance.

\*

La première question sérieuse est celle-ci : les dieux et les mondes évoluent-ils dans des entités différentes (dualisme) ou dans une même entité unique (monisme).  
Le rasoir d’Occam tranche : Un !  
La deuxième question sérieuse est celle-ci : l’Un, qui contient les dieux et les mondes, est-il animé d’un principe de cohérence ?  
Le pari de Pascal risque : Oui !  
La troisième question sérieuse est celle-ci : quel est ce principe de cohérence ?  
Le mot d’Aristote répond : Entéléchie !  
Il n’y a pas d’autres questions sérieuses.  
Tout le reste n’est que conséquence ou commentaire.

\*

Depuis Bergson et Poincaré, on le sait : il n’y a pas de Création possible sans Mémoire.  
L’Un crée, donc il possède une Mémoire (*l’expression la plus flagrante de cette Mémoire est ce que l’homme appelle les « lois de la nature », les « briques élémentaires », bref : les récurrences de forme dans l’espace des structures et dans le temps des processus*).

Plus cette Mémoire s'enrichit de « combinaisons stables » (cf. Poincaré) qui la nourrissent, plus la créativité s'amplifie.

L'essentiel du processus créatif est inconscient, par essais et erreurs, mais avec un filtre : un principe de cohérence globale qui fait « accepter » ou « refuser » telle ou telle combinaison parce qu'harmonique ou dysharmonique avec l'ensemble de l'œuvre.

Le 10 août 2002

Tout savoir est vain s'il n'est pas dépassé.

Revenir au Réel.

Se mettre en prise directe avec le Réel.

Par le corps, le cœur et l'âme, au-delà de l'intellect.

Œuvre créatrice des mains.

Sensualité créatrice du cœur.

Intuitivité créatrice de l'âme.

Dépasser les Idées et les modèles.

Ne plus penser pour enfin vivre l'instant réel dans le Réel.

Se vivre au Réel.

Là est la Connaissance : co-naissance.

Naître avec le Réel à chaque instant.

Vivre en résonance avec lui.

Devenir Réel.

Au-delà des illusions et des fantasmes.

Au-delà des idées et des concepts.

Au-delà de tout ce qui est parcellaire.

Au-delà de toute discrimination.

Devenir Réel dans l'Un.

Passer outre l'humain.

Communier, ici et maintenant, avec tout ce qui advient.

Outrepasser : passer outre sans nier ni renier.

Détachement vers le haut.

Transcender : dépasser vers le haut.

Mais en plongeant dans les abysses des racines du Réel au cœur de l'Un vivant.

\*

L'univers des savoirs est un monde artificiel, déconnecté du Réel, un monde fantasmagorique bâti sur des illusions.

Les savoirs, issus de la pensée conceptuelle et rationnelle, sont des tautologies fantasmagoriques.

La Connaissance globale, immédiate et directe, extatique, concrétise, au contraire, un effet de résonance hologrammique entre le cerveau humain et le Réel global de l'Un vivant, entre partie et Tout.

Le 17 août 2002

Jean-Claude Dumont, dans *Les écoles présocratiques* :

« Une unité de méthode : l'explication du devenir par la permanence et la compréhension du changement par ce qui ne change pas. »

Voilà tout le péché de l'Occident : le refus de la fluctuance, de la fluence, de l'impermanence comme fondements ultimes du Réel, l'incapacité à considérer le récurrent ou le stable comme des accidents superficiels, comme des épiphénomènes, comme des configurations d'exception.

C'est pourtant cette récurrence, cette pseudo-stabilité qui est l'illusion comme les nœuds et ventres fixes d'une corde vibrante ne sont qu'apparence trompeuse, née de l'interférence et de la résonance de deux vibrations de même fréquence.

Toute la science et toute la philosophie rationalistes (mécanicistes et cartésiennes) occidentales sont issues de cette inversion méthodologique : la recherche effrénée de « briques élémentaires » stables dont tout serait issu par combinaisons plus ou moins complexes.

Héraclite d'Éphèse fut la seule exception. Il n'a malheureusement pas fait école jusqu'à ce que Nietzsche le ressuscite.

Il n'y a pas de briques. Il n'y a qu'une mer d'énergie parcourue de myriades de vibrations qui interfèrent entre elles et qui, parfois, entrent en résonance pour donner des figures apparemment régulières et fixes. Cet océan d'énergie vibrante et pulsante est la chair de l'Un.

Le 26 août 2002

Edouard Boné, s.j., dans *Dieu. Hypothèse inutile ?* :

« (...) l'homme ne naît pas libre, mais (...) il peut seulement le devenir, laborieusement. Et cette capacité de libération elle-même ne laisse pas d'être fonction de dispositions innées et de chances éducatives. »

Tout est dit !

Il y a donc – et il y aura toujours – une majorité d'esclaves des déterminismes physiques, psychiques et sociaux, et une minorité d'hommes devenant libres.

Il y a donc deux humanités qui ne se concernent pas mutuellement et n'ont entre elles que des rapports alimentaires.

\*

Chaque paradigme a été un réductionnisme.

Ere antique : tout pour et par la Cité.

Ere romaine : tout pour et par l'Empire.

Ere gothique : tout pour et par la Terre.

Ere médiévale : tout pour et par l'Église.

Ere moderne : tout pour et par la Raison.

Pour l'avenir, en finir avec toutes les réductions et plonger dans l'irréductible ultime.

Ere postmoderne : tout pour et en l'Un !

Le 27 août 2002

Avec l'homme, point de départ d'un nouveau phylum émergent, la Vie est entrée en Pensée.

L'évolution naturelle est devenue évolution culturelle, donc plus légère donc plus rapide.

Accélération.

L'algue bleue, ancêtre de toute vie sur Terre il y a quatre milliards d'années, mis des centaines de millions d'années à « accoucher » les végétaux et animaux primitifs d'où toutes les espèces purent dériver.

Symétriquement, l'*homo* advient il y a trois millions d'années et le cerveau *sapiens* tout équipé est né il y a 40.000 ans, mais n'a inventé l'écriture qu'il y a six mille ans environ, permettant ainsi à l'histoire d'exploser.

Facteur d'accélération : 1.000 au moins.

Les civilisations, les systèmes de pensée, les paradigmes culturels sont devenus les nouveaux êtres vivants, susceptibles d'évolution, d'adaptation et de disparition.

En ce sens, la branche « occident » pourrait bien être l'équivalent des grands sauriens du jurassique et du crétacé. Ils sont morts de gigantisme dans un cataclysme météorique et cédèrent l'hégémonie terrestre aux minuscules mammifères jusque-là presque insignifiants.

Le principe que Nietzsche a appliqué à la généalogie de la morale moderne occidentale, peut et doit être étendu à tous les systèmes immatériels.

Il faut dresser l'arbre généalogique des cultures comme Linné le fit pour les végétaux et animaux.

Comme il y a des espèces en voie de disparition, il y a des cultures en voie de disparition, parce qu'inadaptées à leur environnement. Les trente millions d'espèces vivant actuellement ne représentent que 1% du nombre total d'espèces créées par la

Nature. Sur ces 30 millions, beaucoup sont appelées à disparaître, certaines remplacées par d'autres encore inconnues.

Mais pour dresser cette généalogie et cette arborescence phylétiques des paradigmes, il est deux préalables méthodologiques, voire épistémologiques, impérieux : définir la notion d'environnement paradigmatique (c'est-à-dire la nature des facteurs et des processus de sélection), éclaircir l'essence du moteur de l'évolution paradigmatique (c'est-à-dire la nature de la vocation et des modalités d'épanouissement).

Sélection : seuls survivent les paradigmes qui favorisent et enrichissent globalement la Vie et la Pensée sous toutes leurs formes.

Le paradigme occidental est appauvrissant parce qu'égalitaire, uniformisant, standardisant, nivelant.

Moteur : aller au bout de tous les possibles.

Le paradigme occidental est stérile parce que sécuritaire, conservateur, sclérosant, intoxicant.

Le niveau énergétique : modelés par les interférences ondulatoires.

Le niveau minéral : régi par les mécanismes physiques.

Le niveau organique : animé par les processus biologiques.

Le niveau mental : porté par les moteurs psychiques.

Tout au long de cette montée, il y a, à la fois, une complexification intérieure et une libération extérieure.

Complexité (comme fruit de la créativité et de la vocation entéléchique) et autonomie (individuation et distanciation de l'environnement et de ses processus de sélection) sont les deux moteurs de l'évolution.

Que l'homme se libère de la Nature est dans sa logique, mais on ne se libère jamais contre l'autre, mais au-delà de lui : *le tyran n'est guère plus libre que ses esclaves, il n'existe que par eux.*

Il ne s'agit donc plus, comme le fit l'Occident, de détruire la Nature au « profit » de l'homme, mais bien de « servir et garder » la Nature et de s'en distancier dans un processus d'autonomisation croissante.

L'homme doit faire son chemin aux côtés de la Nature, pas à ses dépens : doctrine du prélèvement et de l'empiètement minimaux. Frugalité.

La Culture n'est affaire ni urbaine (la Nature reste l'inspiratrice et la muse nourricière), ni collective (la création est toujours strictement individuelle).

\*

La désacralisation du monde, la perte du sens du miracle, l'incapacité d'émerveillement sont des maléfices d'aigris aveugles (aigris parce qu'aveugles).

Mystificateurs de la démystification.

Comme si la Nature n'était pas une Merveille.  
Comme si la Vie n'était pas un Miracle.  
Comme si la Pensée n'était pas un Mystère.

Le 29 août 2002

Le Réel est Devenir.  
Le Réel est Un.  
Totalement, absolument, éternellement Un.

La part perceptible du Réel est appelée Nature ou Monde ou Univers.  
La part imperceptible du Réel est appelée Dieu ou Mystère ou Inconnaissance.  
Le perception fluctue et avec elle la frontière entre Dieu et Nature.  
Mais il est un noyau incompressible d'Inconnaissable et un noyau incompressible de Perçu.

Le Devenir est création permanente.  
Sans autre vocation et finalité que d'accomplir en plénitude l'Un en toutes ses potentialités.  
Sans autre loi que l'apprentissage par essais et erreurs, et que la réplique des tours de main maîtrisés.

\*

Flaubert (in : *Bouvard et Pécuchet*) :

*« Puisque l'existence du monde n'est qu'un passage continu de la vie à la mort, et de la mort à la vie, loin que tout soit, rien n'est, mais tout devient. »*

A reformuler hors de ce dualisme, inutile et erroné, de la vie et de la mort :

*Puisque l'existence du monde n'est que transformation, loin que tout soit, rien n'est, mais tout devient.*

Ni Être, ni Néant : Devenir pur !

Le 30 août 2002

Texte inspiré par  
*Dostoïevski à Manhattan*  
d'ANDRE GLUCKSMANN

Toute « valeur », tout « absolu » ne sont qu'humains, donc relatifs à un ici-et-maintenant, donc mortels.

Nous vivons la mort de toutes les valeurs, aujourd'hui.

Le terrorisme étatique ou islamique n'en est qu'une des nombreuses illustrations.

L'hédonisme et le parasitisme social ambiants aussi.

Il n'y a plus de valeurs, Nietzsche l'avait annoncé il y a un siècle.

Et le retour aux « valeurs » ou à d'autres « valeurs » est impossible.

Il est impossible de re-mythifier, de re-absolutiser quelque chose qui a été désacralisé ou relativisé.

Nous entrons dans l'ère du nihilisme.

Cinq siècles de raison critique, peut-être, et de catastrophes politiques et sociales, plus sûrement, ont eu raison des idoles, de toutes les idoles humaines, qu'elles soient religieuses ou laïques.

L'idole « patrie » est morte dans les tranchées de l'Yser.

L'idole « race » est morte à Auschwitz.

L'idole « égalité » est morte au goulag.

La liste est immense. Inépuisable.

Triomphe absolu du scepticisme philosophique : l'homme a démontré son incommensurable capacité à tout saccager, à tout piller, à tout salir au nom de ses Idéaux les plus élevés.

La conclusion pragmatique s'impose : tous les Idéaux sont néfastes dans la pratique, dans le vécu, dans le Réel de l'histoire et de la chair des victimes.

Nihilisme, donc. Le mot fait peur parce qu'incompris, parce que dévoyé. L'histoire et la littérature russes du début du XX<sup>e</sup> siècle lui ont donné des airs de terreur. Et le terrorisme mondial actuel s'en nourrit abondamment. Car il est deux versants du nihilisme destructeur de tissu social et culturel. Nihilisme mou, ici, confondu avec l'égoïsme jouisseur et consommateur dans la recherche effrénée des plaisirs immédiats et de l'argent facile, ou avec le cynisme démagogue et le clientélisme banalisé des Institutions de pouvoir. Nihilisme dur, là, exprimé en tortures, attentats, meurtres gratuits et destructions aveugles, islamistes à Manhattan et en Algérie, Russes en Tchétchénie, Palestiniens en Israël, mafieux en Colombie, Hutus au Ruanda et tant d'autres ailleurs.

Puisqu'il n'est plus de valeurs possibles, puisque toute idole engendre nécessairement de l'intolérance, dure ou molle, mais toujours réelle, puisque l'idolâtrie, sous toutes ses formes, est indigne de l'humain dans son développement vers l'Homme accompli en plénitude, alors nous sommes condamnés au nihilisme. Car, au cœur de ce mot méconnu, il n'est dit rien d'autre que ceci : il n'y a rien (*nihil* en latin) qui puisse être absolu, immuable, définitif, éternel. Tout est relatif parce que tout est mouvements, transformations, changements, métamorphoses, fluences et fluctuations incessantes. Il faut citer Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet* (c'est moi qui souligne le « rien n'est » : *nihil est*) :

*« Puisque l'existence du monde n'est qu'un passage continuuel de la vie à la mort, et de la mort à la vie, loin que tout soit, rien n'est, mais tout devient. »*

Faudra-t-il donc choisir entre peste idolâtre et choléra nihiliste ? Pas forcément. Lorsque tous les référentiels humains deviennent illusoires ou trompeurs ou vides ou vains, il reste deux repères ultimes : l'Ego et le Tout. L'ultimité intérieure de l'Ego et l'ultimité extérieure du Tout. Voyons-les.

Puisque toutes les valeurs censées juguler mon ego – et ses envies, et ses fantasmes, et ses peurs, et ses pulsions – sont des illusions, des artifices, des produits d'autres ego qui ont fait florès, alors que mon ego soit mon seul repère.

« Je suis la vérité parce que je suis moi, et quiconque s'oppose à moi doit être soumis ou détruit. » Telle est la philosophie simple, mais terriblement efficace, de tous les terroristes de quelque idéologie ou théologie qu'ils se réclament : ces références factices ne sont que de façade, ils en changent d'ailleurs avec aisance et sans crainte de contradiction, à la première occasion.

« Ce que je suis est beau parce que je le suis, ce que je dis est vrai parce que je le dis, ce que je fais est bien parce que je le fais ». Imparable ! Et les autres ? « Ils ne sont pas moi, donc ils ne comptent pas sauf s'ils m'adulent et se soumettent ! » Simple et efficace. Ce nihilisme égocentrique est forcément violent puisque ces autres qui n'ont pas l'intention de se soumettre, ne laissent à l'ego délirant qu'une seule issue : leur destruction ! C'est la logique incontournable, agressive, infâme et sanglante d'Al Qaïda, du Hamas, du Hezbollah, de Poutine, de Castro comme naguère de Carlos, du Che Guevara, de Hitler, de Lénine, Staline, Mao et de tous les autres psychopathes qui sévirent ou sévissent encore, certains avec l'assentiment et les tapis rouges de nos démocraties angéliques. C'est aussi la logique – atténuée et douceuse, mais réelle – de nos États qui s'octroient le monopole de la violence et de la morale, de l'appartenance et de la nationalité.

Puisque les idolâtries humaines sont définitivement révolues, puisque les « valeurs » n'ont aucun sens absolu, puisque, donc, le nihilisme est incontournable, n'y a-t-il pas d'échappatoire à ce nihilisme égocentrique, violent et destructeur d'humanité ? Si ! Il reste l'autre nihilisme, celui qui prend l'autre repère ultime en point de mire, celui qui conçoit et comprend que l'ego, l'humanité, la Terre, l'univers ne forment qu'un Tout insécable, une unité organique où tout est dans tout, où tout dépend de tout, où tout évolue avec tout vers toujours plus de plénitude.

Et ce Tout balaie dans son infini toutes les candeurs, toutes les naïvetés, toutes les « valeurs » humaines.

Nihilisme de la transcendance contre nihilisme de la violence.

Nihilisme cosmocentrique contre nihilisme égocentrique.

L'ère des idéologies est révolue : il n'y aura plus jamais de crédibilité en quelque « valeur » en quelque « idéal » que ce soit. Chacun aura les siens : chacun se créera ses propres dieux « dans sa propre image, comme sa propre ressemblance », chacun construira sa vie avec les briques ou la paille qu'il trouvera au fond de ses tripes, chacun aura ses repères relatifs comme chacun a ses hobbies, mais de repères

communs, mais de valeurs universelles il n'y en aura point. Nous entrons dans une ère asociale : la société ne fut qu'une étape dans le processus d'autonomisation, d'épanouissement et d'individuation de la personne humaine, cette étape est passée ! Au-delà des repères individuels et relatifs – donc variables dans l'espace et le temps –, il n'y aura donc que deux regards possibles, on l'a dit : l'Ego ou le Tout, la violence (dure ou molle) ou la transcendance.

L'Ego et la violence qui l'accompagne, forment le regard le plus facile, le plus immédiat, le plus accessible aux faibles et aux ignares : le nihilisme terroriste est une fleur vénéneuse qui pousse comme chiendent en terres analphabètes !

Le Tout et la transcendance qu'il appelle, ouvrent un regard ardu, inaccessible pour beaucoup, requérant effort et volonté, persévérance et ténacité : mais il est le seul qui reste face à la barbarie, douce ou molle, dans laquelle le monde est en train de sombrer sous nos yeux assoupis !

Nihilisme d'en bas et nihilisme d'en haut.

Nihilisme qui tombe dans la fermeture et la diabolisation des différences et nihilisme qui monte vers l'ouverture et le dépassement des différences.

\*

Dieu, c'est le Il de « il y a ».

\*

L'égalité est un concept idéaliste et irréaliste qui permet aux aigris de se dire de même valeur et mérite que ceux qui font ce qu'ils ne font pas, de ceux qui osent ce qu'ils n'osent pas, de ceux qui ont ce qu'ils n'ont pas, de ceux qui savent ce qu'ils ne savent pas, de ceux qui vivent ce qu'ils ne vivent pas, etc.

Le 7 septembre 2002

Dieu a créé l'humain sur Terre pour qu'il y crée des dieux à venir (cf. Gen.:1;27).

La vocation de l'homme est de créer des dieux !

Dans cette vocation tient toute l'Alliance.

Et que sont ces dieux si ce ne sont des idées, des concepts, des abstractions, des formes immatérielles, des œuvres vivantes de l'Esprit : des symboles, des mythes, des rites ?

L'homme doit devenir un créateur de mythes symboliques.

Toutes les sciences sont des mythes symboliques qui tentent d'exprimer une cosmogonie.

Tous les arts sont des mythifications symbolisantes qui tentent d'inventer des symboles nouveaux, de dire l'indicible et de percer le mystère ineffable de l'Un.

Le 16 septembre 2002

Le monisme radical permet de transcender – sans en dénaturer la teneur – toutes les religions dualistes (christianismes et islams), en indiquant que l'Un ineffable et absolument transcendant prend, dans le regard de l'homme, deux aspects complémentaires :

- Dieu-le-Père ou Allah (spirituel) qui en est la face cachée et imperceptible (mystérieuse, inconnue et partiellement inconnaissable)

*Dieu est alors la synthèse de tous les Élohim qui sont à l'œuvre dans le Monde et dont procède toute "âme de vie" donc, par suite, le concept d'âme spirituelle et immortelle propre à ces religions dualistes. Même le concept de Diable est facilement intégrable dès lors que l'on regarde la face cachée et spirituelle de l'Un avec des yeux d'homme qui voient des forces fastes pour lui, les forces du Bien (Dieu, Allah, etc.) et des forces néfastes pour lui, les forces du Mal (le Diable, Satan, Lucifer, etc.). Même l'idée christique de l'incarnation de Dieu en l'homme en général (idée orthodoxe grecque de la divinisation de l'homme) ou dans un homme particulier (le Jésus des théologies catholique et protestante) prend sa place comme véhicule de l'union mystique de l'homme en Dieu au-delà du Monde et de la raison. Métaphysiquement, le monisme transcende et intègre sans grande difficulté toutes les théologies dualistes. Par contre, comme il est essentiellement nihiliste (il n'existe aucun absolu autre que l'Un), le monisme radical reste étranger aux mythologies éthiques sur l'origine du "Mal", sur les notions de "chuté" et de "rédemption", sur les idées de Jugement, de Damnation et de Récompense, de Paradis et d'Enfer, etc. Ce qui oppose les religions, ce n'est pas la métaphysique, ce sont les éthiques : la place, le rôle et la mission de l'homme au sein de l'Univers et parmi ses semblables. Le problème religieux de base n'est pas mystique, mais éthique ; ce n'est pas le Divin qui divise, mais l'humain !*

- et le Monde (matériel) qui en est la face tangible et perceptible (objet des sciences, par exemple).

Aux « yeux » de l'Un, Dieu et le Monde sont un seul et unique Devenir comme l'océan est un malgré les vagues et le gouffre abyssal.

Mais aux yeux (imparfaits et infirmes) de l'homme, ils prennent des natures différentes.

L'Un transcende tout Deux qui transcende tout Multiple.

Il faut reprendre encore une fois cette métaphore de l'Océan.

L'Océan est Un.

Les yeux de l'homme n'en voient que la surface, que la houle des vagues qui ondulent leurs formes évanescentes : cette houle, c'est le Monde des êtres mortels. Mais tout au fond de l'océan, en ces lieux inaccessibles à l'homme, gît l'abysse, vase sans fond (*a-byssos* : « sans fond ») qui engendre tout, source absolue à jamais insondable et mystérieuse.

Et entre surface et fond, entre houle et abysse, travaillent les courants et marées qui engendrent toutes les vagues de la surface et qui sculptent les grands fonds.

L'Un est un Océan vivant en voie d'accomplissement.

Rien en Lui n'est immuable : tout travaille, engendre, sculpte.

Eau vivante et turbulente et bouillonnante.

Ni le fond ni la surface ne sont fixes : Dieu et le Monde évoluent et se transforment sans cesse.

L'Un, comme l'Océan, est Devenir pur.

Tout homme naît en surface de l'océan, vague parmi les vagues, fruit des courants et marées de l'histoire cosmique.

S'il n'est pas atteint par la soif du questionnement ou par la brûlure de l'étonnement, alors il vivra sa vie de vague flottant à la surface du Réel.

Mais dès lors que cette soif brûlante lui pince le cœur, alors commence le cheminement.

Quitter la surface.

Plonger vers les abysses, non pour les atteindre (ils ne sont que l'*autre* surface, au centre de la « sphère cosmique »), mais pour vivre la vie intime de l'océan, de ses courants et marées, pour devenir eau dans l'eau, pour élargir sa conscience vivante jusqu'à l'identifier à la conscience que l'Un a de Lui-même.

Devenir eau dans l'eau.

Devenir l'Un.

Advenir à l'Un.

Mais pour cela, il faut plonger.

Il faut oser une apnée spirituelle totale et définitive (presque toutes les traditions mystiques attachent une importance considérable à la maîtrise de la respiration physique comme symbole et prémisse de l'apnée spirituelle), et renoncer, par là, à tout ancrage, à tout repère.

Mais nager dans l'eau ne suffit pas : il faut devenir eau et renoncer à tout ego, à toute distinction, à tout concept, à toute rationalité (par essence analytique), à tout langage (forcément discriminant puisque usant de mots).

Atteindre à la fluidité totale.

\*

Presque tout le monde a appris et sait rouler à vélo.

Mais il est notoirement impossible d'apprendre à rouler à vélo dans les livres, comme il est notoirement impossible de donner avec des mots la procédure

décrivant les mouvements à faire et l'exercice de leur parfaite coordination équilibrée.

Le seul apprentissage possible est celui de la mise en situation et de l'aperception « in vivo » des conditions globales de succès.

Rouler à vélo est un exercice global qui échappe à toute description analytique.

La grande majorité des situations et processus réels sont du même tonneau !

Les langages humains ne peuvent exprimer et transmettre que de la connaissance analytique, c'est-à-dire de la représentation de phénomènes qui, sans les détruire ou les dénaturer, peuvent être découpés et réduits à leurs composants.

De tels phénomènes sont rares dans le Réel.

Les connaissances synthétiques (comme rouler à vélo), elles, sont indicibles : ce sont les « tours de main », les heuristiques, les « maîtrises » (d'un art, d'une pratique, etc.) : seule l'expérimentation personnelle, souvent longue et pénible, permet de les acquérir.

Ces connaissances synthétiques, pour être indicibles, ne sont pas pour autant inconnaissables : elles sont seulement incommunicables par les langages de l'homme qu'ils soient discursifs ou mathématiques.

L'on sait, à présent, que le monde réel est un tout organique, intégré, où tout est cause et conséquence de tout, où tout interagit avec tout en une unité globale insécable.

Aussi, la compréhension du monde réel requiert-elle impérativement un cheminement de connaissance synthétique : il faut apprendre à vivre au monde comme l'on apprend à rouler à vélo !

Les connaissances analytiques que nous avons du monde (ces savoirs que l'on accumule au fil des écoles et des livres), sont donc au mieux très approximatives, mais plus généralement très inadéquates parce que terriblement réduites et réductrices : le cerveau humain fonctionne comme un tamis qui ne laisserait passer que les phénomènes de forme très fermée (aspect granulaire), très stéréotypée (réurrence et régularité) et très simple (géométrie rationnelle).

Il y a donc un écart abyssal entre la réalité (le monde réel, organique, hypercomplexe) et notre représentation (les savoirs analytiques que l'on en a extrait au moyen de nos sens, de nos concepts, de nos mots).

Or, les hommes ne pensent et ne communiquent qu'à partir de leur représentation du monde : tout dialogue, toute socialité en découlent.

L'humanité ne décèle dans le Réel que la mince part où la connaissance analytique et son expression langagière sont opérantes.

Tout le reste, donc la quasi totalité du Réel, elle le rejette et le refuse parce qu'incompatible avec ses modes de pensée et de communication.

Pour pouvoir communiquer entre eux et se transmettre verbalement leurs savoirs, les hommes refusent de prendre en considération l'immense majorité des phénomènes et expériences du Réel : ils rejettent les connaissances synthétiques

telles que celles de la méditation, de l'ascèse, de l'intuition, de l'illumination, de la vision mystique, etc.

En ce sens, presque toute la philosophie occidentale de ces dernières générations (depuis Husserl à la suite de Hegel), s'est embourbée dans la phénoménologie qui se borne à la description discursive – et laborieuse – des phénomènes, c'est-à-dire des seuls éléments verbaux et conceptuels du *perçu* analytique, et qui rejette l'appréhension directe – et immédiate – des processus c'est-à-dire toute la connaissance synthétique du *vécu* global. La phénoménologie est une théorie de l'apparence en totale disjonction avec une pratique du Réel.

\*

De T'chouang-Tseu :

*« Veille à ce que l'intentionnel ne détruise pas le spontané. »*

*« Si tu épouses les métamorphoses de la vie,  
tu n'es plus soumis à aucune contrainte. »*

Le 20 septembre 2002

Le Nom apparaît pour la première fois au verset Gen.:2;4 :

*« Voilà les générations du Ciel et de la Terre en leur création au jour des œuvres de YHWH des dieux : Terre et Ciel. »*

C'est la signature de tout ce qui précède.

Le Nom peut donc être cité.

Lorsque tout est créé, « au jour des œuvres de YHWH », au septième jour, jour de la grande révélation finale.

L'Un ne prendra son Nom qu'une fois accomplie l'œuvre de création.

Et ce Nom est « le Devenant ».

Ainsi, ce septième jour n'est pas un achèvement, sorte de repos final ou d'inertie absolue dans une nouvelle perfection statique et absolue.

Les œuvres de YHWH sont achevées le jour où tous les Élohim sont créés et en place.

Toutes les semences sont semées.

Tous les germes sont lancés.

Il ne s'agit alors plus tant de créer que d'accomplir.

Faut-il penser qu'alors le Créateur se retire de Sa création et qu'Il se contente de « laisser faire » la logique d'accomplissement des Élohim (que celle-ci soit déterministe ou non importe peu à ce stade) ?

Voilà le piège dualiste qui se referme !

Il n'y a ni Créateur, ni création.

Il y a l'Un-en-Devenir à la fois créateur, création et créature. Trine en quelque sorte. L'Un se crée Lui-même comme un arbre qui se déploie au départ d'une petite graine originelle.

Puisque les œuvres de création de YHWH s'achèvent, on peut supposer que les Élohim créés sont en nombre fini.

Sans être logiquement démontrable, l'idée est plaisante.

Quels sont ces quelques Élohim qui portent en eux tous les germes des mondes ?

La Kabbale en présente dix qui sont les Séphiroth :

- Couronne (Keter), Raison (Binah), Sagesse ('Hokhmah),
- Beauté (Tiphérèth), Fécondité (Guébourah), Bonté (Hod),
- Fondement (Yéssod), Mystère (Sod), Éternité (Nétza'h)
- et Royaume (Malkhout).

La Torah en nomme quatre :

- El Alyon (Gen.:14;18-20) : le dieu d'en haut ou le dieu suprême (Zeus, identifiable à Keter, la couronne, synthèse de Raison et de Sagesse),
- El 'Olam (Gen.:21;33) : le dieu de l'univers éternel (Apollon, identifiable à Tiphérèth, la beauté, synthèse de Fécondité et de Bonté),
- El Shaday (Ex.:6;3) : le dieu du champ ou le dieu démon (Dionysos identifiable à Yéssod, le fondement, synthèse d'Éternité et de Mystère),
- Adam : le dieu en l'homme (identifiable à Malkhout).

On remarquera combien la structure séphirothique de la Kabbale reflète bien, en les développant, les quatre étages des Élohim de la Torah.

On remarquera aussi que les trois étages au-dessus de l'humain (les trois étages des Élohim portant nom d'El) offrent une vision trinitaire commune à bien des théologies :

- El Alyon : Zeus, Brahmâ, Père : le Créateur.
- El 'Olam : Apollon, Vishnou, Fils : la Créature.
- El Shaday : Dionysos, Shiva, Esprit-Saint : la Création (comme processus).

Ces triades sont transcendées dans et par l'Un qui les dépasse infiniment.

Entre ce Un et le Trois qui devient Dix, y a-t-il un Deux dont le Trois procède ?

Lao Tseu n'hésite pas : il affirme un Deux (le Yin et le Yang) entre le Un (le Tao) et le Trois qui engendre la Multitude des êtres. La Torah est moins nette. Cependant, on peut voir dans l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal comme un symbole de cette dualité intermédiaire, de cette tension bipolaire dont procède tout

mouvement (le Trois est fondement de toute dynamique à qui il faut un processeur, un processus et un procédé : l'Amant, l'Amour, l'Aimé ou le Créateur, la Création, la Créature, etc.). Bien et Mal prennent alors d'autres couleurs que celles des valeurs morales, simplistes et réductrices, que les christianismes s'obstinent à y voir.

Ailleurs, la Torah identifie Bien à Vie et Mal à Mort, ce qui retourne au taoïsme (Yin est mort, yang est vie) et à la physique (entropie et négentropie). La boucle, alors est bouclée.

El Shaday est un nom révélé à Moshé (ex.:6;2-3) après la première des dix plaies d'Égypte.

Il est écrit :

*« Et Il parlera des dieux à Moshé et Il dira : Moi [Je suis] YHWH.  
Et Je [Me] montrai à Abraham à Ytz'haq et à Ya'aqob  
en El Shaday et mon Nom [est] YHWH »*

Cela tend à signifier que tout au long du livre de la Genèse et des Patriarches, YHWH s'est exprimé sous sa forme dionysiaque alors qu'à partir de Moshé, Il se présente comme YHWH au-delà des Zeus, Apollons et Dionysos.

Le Créateur est devenu l'Accomplissant (qui est la meilleure traduction du tétragramme : le « Devenant », l'Un-en-Devenir).

El Alyon, le dieu suprême (Allah, Dieu-le-Père, Brahmâ, Zeus), est le dieu connu et reconnu de Malkhy-Tzèdèq (Mon Roi est Juste) mais il ne joue aucun rôle dans la Torah (Gen.:14;18) :

*« Et Malkhy-Tzèdèq roi de Shalem (plénitude) fit sortir du pain et du vin  
et lui il fut desservant pour El Alyon. »*

Lui, Malkhy-Tzèdèq, pas Abraham !

De même, El 'Olam, le dieu de l'univers (le Fils, Vishnou, Apollon) n'est cité qu'une seule fois comme étant de dieu de Béer-Shaba (Puits de Satiété) (Gen.:21;33).

*« Il plantera un tamaris au Puits de Satiété  
et il nommera là au nom de YHWH : El 'Olam ».*

Là et pas ailleurs !

De là il ressort qu'il y a trois voies pour mener à la connaissance de l'Un.

La première est celle de Malkhy-Tzèdèq : la voie jupitérienne de El Alyon, celle de l'Islam.

La deuxième est celle de Béer-Shaba : la voie apollinienne de El 'Olam, celle du Christianisme.

La troisième est celle d'Abraham, de Ytz'haq et de Ya'aqob : la voie dionysiaque, celle du Judaïsme.

Toutes les trois, si elles sont menées à leur terme ultime, aboutissent au monisme radical de l'Un absolu en Devenir, mais elles diffèrent quant au centre de leur dévotion : Allah (le créateur suprême) pour l'Islam, Jésus (la créature divinisée) pour le Christianisme, Torah (le processus de création) pour le Judaïsme.

Le Judaïsme est donc un monisme dionysiaque, un dionysisme moniste.

Il est nietzschéen, pour tout dire. Alchimique ou chamanique aussi.

Tout cela transparait infiniment tout au long de l'histoire de la Kabbale qui est l'expression la plus clairement dionysiaque et moniste du Judaïsme, bien éloignée des tentations apolliniennes du rabbinisme pharisien et talmudique, ou de l'essénisme antique.

En ce sens, le Judaïsme abrahamique est aussi, du point de vue éthique, un spiritualisme naturaliste, totalement panenthéiste.

Il est intéressant de noter que ce El Shaday, expression abrahamique de YHWH, l'Un absolu, est un dieu-démon puisque la racine *SbD* signifie « démon » parfaitement dans le sens du Grec Pan (le dieu Pan mais aussi le Tout qui exprime l'Un).

Et Pan est bien membre à part entière de la suite dionysiaque avec Ariane l'épouse, Silène le précepteur, Priape, Aristée, les Centaures, les Nymphes, les Satyres, les Ménades (les Bacchantes) et tant d'autres Élohim.

El Shaday, littéralement, est le « dieu de mon démon », ce qui s'applique idéalement à Dionysos qui est bien le dieu tutélaire du turbulent Pan.

Remarquons encore que Dionysos, selon la mythologie grecque, fut un enfant cornu, couronné de Serpents, serpents dont participe, sans nul doute, celui de l'initiation édénique.

Dionysos, comme Noa'h, est inventeur du vin et de toutes les ivresses du corps de l'esprit, du cœur et de l'âme : inventeur de toutes les extases.

Dionysos est aussi le dieu des Mystères (la séphirah Sod de l'arbre de vie kabbalistique), père de toute mystique. Par exemple, il est le centre et l'axe des mystères orphiques, en tant que symbole de la Vie universelle.

Dionysos aussi porte bien des noms : Sabazios fils de Cybèle en Phrygie, Zagréus en Crète, Bassaréus en Lydie (devenu Bacchus à Rome), voire Osiris en Égypte.

Aucun doute le El Shaday biblique est bien identique (et combien antérieur) au Dionysos grec.

\*

Extrait de *Orphée* de Jacquemard et Brosse :

*« Ainsi les célébrants en délire réintègrent-ils un état où l'interdit n'a plus aucune sorte d'existence (...). Ainsi quand les Ménades allaitent des louveteaux et des faons, elles retournent à un état de*

*confusion, de fusion originelle dont les privaient la retenue et la pudeur imposées par les convenances. Gestes contre nature, attitudes éminemment choquantes. Dionysos est un dieu qui attire dans la ronde et les tourbillons de ses noires ivresses tous ceux dont il veut la perte, dont il veut la délivrance inversée. Dionysos apparaît comme un dieu en perpétuelle métamorphose, en perpétuel travail de mues et de renaissances. A l'image du monde qui l'entoure. A l'image du monde porteur d'énergies, de splendeurs enivrantes et cruelles. Dionysos suit à la trace une piste laissée par ce qui donne la vie, ce qui donne la mort ; il flaire le pire, il exulte dans la démesure. »*

Le 22 septembre 2002

L'impermanence et la fluidité, la claire conscience de l'évanescence universelle et de l'écoulement cosmique sont typiquement orientales.

L'Occident, lui, s'obstine à vouloir croire qu'il y a du permanent derrière l'impermanence, du définitif sous l'éphémère, de l'absolu par-delà le relatif. Pour l'Orient, les trouvailles occidentales en ce sens, ne sont qu'exceptions confirmant la règle, ou qu'illusions nées des infirmités de l'esprit et de ses filtres (*« l'œil du marteau ne voit que des clous » : en sassant et éliminant tout l'évanescent, on finira bien par trouver quelque caillou provisoirement plus dur que mou...*).

Déjà les présocratiques orientaux, d'Éphèse ou de Milet, en Turquie actuelle, s'opposaient à ceux de Crotona ou d'Agrigente en Italie.

D'un côté, Héraclite ; de l'autre, Pythagore.

Fluidité de l'Un ici, rigidité des nombres là : tout est dit.

Tout l'Occident d'aujourd'hui est encore pétri d'immuable : valeurs chrétiennes pour l'homme (*celles qui façonnent la déclaration « universelle » des droits de l'homme*), lois scientifiques pour le monde, credo matérialiste pour le reste.

Face à cela, se distingue l'émergence progressive, dans la conscience occidentale, des regards taoïste, hindouïste et bouddhiste, tous empreints du sens et du goût du fluide et de l'écoulement, tous nourris de cette absence totale d'absolu qui, là-bas, s'appelle « vacuité » ou « vide » ou « néant » qu'il faut absolument rejoindre et atteindre pour libérer l'esprit de ses chimères, de ses idoles, de ses esclavages artificiels.

Face à l'Idéal occidental surgit le Réel oriental. Face aux quêtes d'Éternel vient la présence au Présent. Face au partout-et-toujours : l'ici-et-maintenant.

A force de vouloir croire obsessionnellement qu'il appartient, par son âme subtile, à un autre monde, un monde au-delà, pur, désincarné, céleste, divin, séparé, l'homme d'Occident passe de plus en plus à côté de ce monde-ci, seul réel, seul présent.

Plutôt que de chercher – et de trouver – Dieu dans l'ici-et-maintenant, il s'invente des dieux absents, étrangers, si distants de lui qu'ils s'anéantissent dans un athéisme de fait.

Déchirement schizophrène d'un esprit écartelé entre la réalité d'un présent méconnu et l'idéalité de ses chimères.

La fugacité du Réel et de ses devenirs sied mal aux esprits obsédés de saisissement, de possession, d'appropriation : il faut être singulièrement libéré et détaché pour assumer la dépossession de tout. Là est le nœud : l'Occident se veut possesseur de tout. Le tout ne peut donc pas être insaisissable !

A l'esprit oriental de frugalité et de détachement, d'intériorité et de raffinement, s'oppose l'esprit occidental de conquête et de domination, d'appropriation et de possession.

Toute l'histoire récente de l'humanité – celle qui commence avec les croisades – en est forgée : tout n'y est que guerres successives ou concomitantes de conquêtes, de colonisations, d'évangélisations, d'idéologisations, de mercantilisations.

Et pourtant, le Kohélèt, depuis si longtemps, ne cesse de crier que tout est fumée, de psalmodier que tout est vanité.

L'Occident ne veut – ne peut – l'entendre.

Est-ce parce qu'il est si peu sûr de lui qu'il doit se rassurer par les choses qu'il croit posséder ? Peur de manquer. Peur de la misère. Peur de la mort.

Là est la clé : la peur de la mort qui obsède l'Occident depuis toujours et face à laquelle il n'a pu encore construire une sérénité que l'Orient vit au plus profond.

A bien y penser, beaucoup s'explique : la peur de la mort est le moteur fondamental de l'Occident.

Depuis l'Orphée de Thrace (*Bulgarie*) et via le Jésus des Évangiles, l'Occident refuse la Mort – c'est-à-dire le Réel – et lui invente des substituts imaginaires qu'il nomme immortalité de l'âme personnelle ou résurrection des morts ou possession éternelle de parcelles d'éternité.

Sa maladie foncière naît d'une vision duale du monde – depuis Platon – que ne reconnaît en rien le monisme oriental.

Ici : dualisme tragique de la vie et de la mort individuelles.

Là : unité du devenir dont vie et mort ne sont que deux modalités apparentes.

Ici : terreur de l'individu face à sa propre finitude.

Là : insignifiance de l'individu face à la transcendance de l'Un qui s'exprime infiniment dans tout ce qui vit par lui et pour lui.

Ici : anthropocentrisme mué souvent en égocentrisme.

Là : cosmocentrisme mué parfois en théocentrisme.

L'homme occidental, pour se rassurer et se faire croire qu'il peut s'arrêter de glisser vers l'inexorable, s'accroche à tout ce qui dépasse, de toutes ses forces, de toutes ses hargnes : il empoigne et agrippe le moindre bout de solide, il parle sans cesse de « valeurs », de « durable », de « terroir », de « racine », il conspu les « précarités », les « nomades », les « crises », les « éphémères », il abhorre le « changement », les « imprévisibles », les « accidents ».

Les millions de cadavres des famines ou des guerres locales pèsent bien moins que les trois mille victimes de Manhattan parce que celles-ci sont symboliques – *d'une*

*peur intensément vécue et d'une rupture d'avec un paradigme de confort douillet* – et que ceux-là ne sont que banalement in-signifiants.

Pourtant, partout, il s'agit de victimes innocentes de la monstruosité humaine.

Ici, la mort individuelle paraît un scandale. Elle choque l'orgueil intime d'un ego qui se prend pour le centre de tout et qui, par suite, ne peut imaginer sa propre fin sans blêmir d'angoisse.

Et la mort des autres n'est un drame que dès lors qu'elle nous renvoie à notre propre trépas, à nos propres angoisses. Les larmes que l'on pleure sont toujours, en dernière analyse, des larmes sur nous-mêmes.

Il y a, derrière tout cela, comme un refus obstiné de regarder en face et d'accepter ce Réel qui coule perpétuellement, sans état d'âme et sans considération pour les individus que nous sommes.

Un refus têtu de regarder le monde avec l'œil des dieux et de s'abstraire de soi-même.

Un refus pathologique de sortir d'une logique vaniteuse et égocentrique, et de voir enfin non plus l'homme, mais ce qui le dépasse, ce qui le porte, ce qui le nourrit, ce qui le justifie.

Un refus crispé de regarder l'homme non plus comme un sommet ou une fin en soi, mais comme un simple rouage, une simple modalité de la Vie universelle.

Domage ! Car du point de vue de cette Vie universelle, la mort n'existe pas et l'immortalité est un fait banal : plus besoin de se rassurer en accumulant les colifichets et en s'appropriant tout ce qui paraît détenir une valeur que l'on croit durable.

La crise civilisationnelle que nous vivons est une crise profonde qui traduit l'impasse dans laquelle nous nous sommes fourvoyés depuis des siècles.

Toute cette logique de la peur orgueilleuse de la mort individuelle et de la rassurance pathologique dans l'appropriation matérielle, n'est plus ni viable, ni vivable : elle est destructrice de la Terre et de l'Homme, elle est suicidaire par les effets nocifs à long terme qu'elle engendre, elle est responsable de presque toutes les dégradations terrestres et de presque toutes les misères humaines, tant physiques que morales et spirituelles.

L'Occident est malade.

D'une maladie mentale terriblement grave et dramatiquement contagieuse.

Le 28 septembre 2002

Il semble que la triade Zeus (Brahmâ – le Père), Apollon (Vishnu – le Fils), Dionysos (Shiva – l'Esprit) puisse bien symboliser la succession des âges de l'histoire occidentale :

- âge primitif des forêts : Dionysos (fin avec le premier tyran grec en – 670)

- âge antique des cités : Zeus (fin avec la prise de la Grèce par Rome en – 147)
- âge romain des empires : Apollon (fin avec la prise de Rome par Alaric en + 401)
- âge gotique des campagnes : Dionysos (fin avec la mort du dernier carolingien en + 911)
- âge médiéval des communes : Zeus (fin avec la prise de Constantinople en + 1453)
- âge moderne des états : Apollon (fin avec la chute du mur de Berlin en + 1989)
- âge post-moderne des communautés : Dionysos (fin vers + 2528)

Chacun de ces âges, d'une durée approximative de 550 ans ( $7 \times 77 = 539$  avec  $77 = 7 \times 11$ ), implique un type de civilisation, de culture, d'organisation sociale, de valeurs morales, de principes esthétiques et éthiques, etc.

Nous entrons donc dans un nouvel âge dionysiaque !

Nietzsche en fut le grand prophète.

Retour, pour un demi millénaire, vers la nature (les forêts, les campagnes, les arbres, les jardins, les rivières, les océans), la création, la créativité, l'imagination, l'imaginaire, l'entrepreneurship, le transrationnel, l'intuitionnel, les spiritualités, la mystique, l'initiatique, les mystères, le débridé (l'hybris grec qui engendre des hybrides), le nihilisme moral, l'apolitisme, l'apatridie, etc.

Fin du christianisme et du matérialisme (et donc du capitalisme) !

Fin de tous les idéalismes et de toutes les idéologies qui en découlent !

Fin de tous les États et de toutes les politiques !

Fin du « social », de toute socialité et de toute citoyenneté !

Nous entrons, enfin, dans un âge dionysiaque !

La seule valeur qui émerge, est la création.

La triade Zeus, Apollon, Dionysos se développe assez aisément sur toutes les dimensions.

DIMENSION	ZEUS	APOLLON	DIONYSOS
<i>Judaïsme</i>	Torah	Talmud	Kabbale
<i>Hindouisme</i>	Brahmâ	Vishnu	Shiva
<i>Christianisme</i>	Père	Fils	Esprit
<i>Symbole</i>	Firmament	Soleil	Lune
<i>Structure 1</i>	Processeur	Procédé	Processus
<i>Structure 2</i>	Créateur	Créature	Création
<i>Structure 3</i>	Producteur	Produit	Production
<i>Épistémologie</i>	Dogmatisme	Rationalisme	Créativisme

<i>Philosophie</i>	Idéalisme	Matérialisme	Mysticisme
<i>Métaphysique</i>	Théocentrisme	Anthropocentrisme	Cosmocentrisme
<i>Politique</i>	Cléricalisme	Étatisme	Écologisme
<i>Économie</i>	Socialisme	Capitalisme	Libertarisme
<i>Religion</i>	Monothéisme	Humanisme	Panenthéisme
<i>Centre</i>	Patrie	Cité	Individu
<i>Idéologie</i>	Totalitarisme	Démocratisme	Anarchisme
<i>Archétype</i>	Héros	Notable	Artiste
<i>Finalité</i>	Salut	Plaisir	Plénitude
<i>Méthode</i>	Obéissance	Justice	Quête
<i>Prototype</i>	Islam	Bouddhisme	Taoïsme
<i>Dynamique</i>	Immuabilité	Équilibre	Impermanence
<i>Cycle 1</i>	Cités grecques	Empire romain	Campagne gotique
<i>Cycle 2</i>	Moyen-Âge	Modernité	Post-modernité
<i>Présocratique</i>	Parménide	Zénon	Héraclite
<i>Mystique</i>	Eckart	Jean de la Croix	Teilhard de Chardin
<i>Philosophe</i>	Platon	Descartes	Nietzsche

Le 29 septembre 2002

L'observation, parfois contestée, de l'accélération de tout – obsolescence des savoirs, des objets, des technologies, des modes, des marchés et des habitudes – semble paradoxalement en contradiction avec les rythmes assez stables de la macro-histoire – les cycles paradigmatiques de 539 ans, les cycles idéologiques de 77 ans, les cycles économiques de 11 ans.

Ce paradoxe n'est qu'apparent.

Les accélérations dûment constatées, surtout depuis une cinquantaine d'années, ne sont que l'expression des turbulences indissociables des mutations de cycles que nous vivons.

Ces rythmes rapides traduisent seulement l'effervescence et les turbulences dues à l'effondrement de l'ancien et de l'émergence du nouveau.

Plus la mutation touche un cycle profond, plus cette accélération est forte.

\*

La mort : ni la subir, ni l'accepter. S'en délivrer.

Comme on se délivre d'un mensonge. Ou d'une idolâtrie.

D'une erreur. D'une illusion.

Le 2 octobre 2002

De Yvan Amar :

« – *A quoi ressemble Dieu ?*

– *Tant que tu ne L'as pas vu, Il ne ressemble à rien. Et quand tu L'as vu, tout lui ressemble. »*

\*

Chaque fond païen européen a forgé son christianisme : il ne faut pas chercher plus loin l'origine des schismes.

Romanité impériale et catholicisme.

Germanité barbare et protestantisme.

Hellénité mystique et orthodoxie grecque.

Slavité romantique et orthodoxie russe.

Saxonité pragmatique et anglicanisme.

Et l'on pourrait raffiner.

Ce n'est pas le Christianisme qui a récupéré les paganismes antérieurs, ce sont ceux-ci qui ont récupéré celui-là. Chacun à sa sauce.

\*

Paganisme. Religion des forces du Ciel et de la Terre, des forces de la nature et du cosmos. Bref des paroles de l'Un, paroles divines s'il en est.

Le 3 octobre 2002

L'homme au service de l'homme : de soi-même ou des autres ? Non !

L'homme au service de ce qui le dépasse : du Monde en voie d'accomplissement, du Devenir cosmique, du Dieu vivant, de l'Ineffable, de l'Un !

L'humanisme n'est qu'un égoïsme collectif.

L'anthropocentrisme est une impasse, lieu de toutes les idolâtries, de tous les esclavages, de tous les aveuglements.

Le seul au-delà est « l'au-delà de l'homme », dans l'espace comme dans le temps, dans l'Être comme dans le Devenir.

Dépasser l'homme. En tout.

\*

De Marc de Smedt :

*« Nous n'emmènerons ni nos réalisations, ni nos richesses, ni notre famille, ni tout ce que nous avons aimé, dans notre tombe.*

*Pourquoi sommes-nous là ? Pour essayer de faire évoluer cette énergie qui nous a été donnée pour quelques années. »*

Le 4 octobre 2002

Heidegger :

*Rien n'est en vain.*

*Tout est unique. »*

« Rien n'est en vain » : cela ne signifie pas que tout a un sens, mais que tout peut en prendre un.

Le sens ne se reçoit pas, il se prend : on prend sens.

Acte de volonté.

« Rien n'est en vain » : cela ne signifie pas que tout est déterminé, mais que tout peut se déterminer.

Se déterminer à.

Devenir déterminé.

Devenir déterminé à.

Tout est, naît potentiel de Devenir.

Chacun selon sa nature, selon son germe.

A activer.

A piloter.

A accomplir.

\*

La Nature est ce que perçoit la conscience.

\*

Toute connaissance présuppose un connaissant.

Elle est produite par un processus lié à un processeur préexistant.

Toute connaissance est donc relative à ce connaissant (individuel ou collectif), à ses limites, à ses infirmités, à ses partialités, à ses fenêtres perceptives.

Pour passer des connaissances relatives (de tous ordres, rationnel ou non) à la Connaissance absolue (si tant est que celle-ci existe et soit accessible), il faut, au connaissant, sortir de ses propres limites étroites et s'étendre (par intuition, méditation, contemplation, illumination, révélation ou tout mot que l'on voudra, tous imparfaits) au niveau de conscience de l'Un au-delà du Tout.

Cette Connaissance n'est pas absolue au sens d'être totale et définitive, mais bien au sens d'être la vivante et réelle Connaissance dernière, ultime, la plus large, la plus profonde (Connaissance de l'Un par Lui-même) ; au-delà d'elle il n'y a qu'Inconnaissance et qu'Inconnaissable.

L'Un est bien plus que la Connaissance qu'Il a de Lui-même.

\*

Dieu est un mot qui exprime la totalité des êtres et processus inobservables. Non pas inobservables par accident, aujourd'hui, mais par essence, définitivement.

Par définition, donc, Dieu échappe à tout empirisme, donc à toute science.

Dieu se ressent, mais ne se mesure pas.

Dieu est une hypothèse rationnelle – indispensable – au-delà de toute raison raisonnante.

\*

La Nature est bien plus que les schèmes explicatifs que la Science en donne.

Un coucher de soleil est bien plus que l'interférence d'ondes électromagnétique solaire avec des molécules terrestres.

Réduire la Nature à ses explications (relatives et évolutives) scientifiques dénature la Nature : appauvrissement, dessèchement, désacralisation, désenchantement, profanisation, profanation.

Le Réel est bien plus que la théorie que l'on en conçoit !

Quelque belle et vraie cette théorie puisse être.

Le 6 octobre 2002

De Blaise Pascal :

- *Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force.*
- *La vraie morale se moque de la morale.*
- *Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences.*
- *Dieu est une sphère infinie, dont le centre est partout et la circonférence nulle part.*

- *Douter de Dieu, c'est y croire.*
- *Dieu. Les uns craignent de le perdre, les autres craignent de le trouver.*

Pourquoi, donc, contre Pascal, est-ce Descartes à qui l'histoire a donné raison pendant quatre siècles ?

Que de temps perdu.

Que d'énergie gâchée.

\*

Du Pseudo Denys l'Aréopagite :

*« Le principe divin (...) est (...) tout ce qui est et rien de ce qui est. »*

L'Inconnaissance est la seule voie vers l'Inconnaissable. Apophasisme. « Docte Ignorance ».

L'Un est Vacuité ou Vide ou Néant puisqu'il n'est rien, qu'on puisse en dire. Mais Il est un Néant plein.

\*

Denys l'Aréopagite (fin IV<sup>e</sup> s. - début V<sup>e</sup> s.).

Saint Benoît (480-547).

Maxime le Confesseur (580-662).

Isidore de Séville (???-638).

Jean Scot Érigène (810-870).

L'ère gotique (410-911) fut mystique, moniste, kabbaliste, essentiellement.

Le 7 octobre 2002

Quelle est la « distance » entre le cœur de l'homme et l'Un ? Cette distance est-elle structurée ? Existe-t-il des niveaux intermédiaires ? Incontournables ? artificiels (*comme les degrés des « cursi honorum » des initiations formelles*) ? Ce seraient les « intermédiaires » gnostiques.

Distance. Non un chemin tracé à parcourir entre un point et un autre point, mais une trajectoire à construire entre un état (*celui, microcosmique, de la partie dans l'ici-et-maintenant*) et un autre état (*celui, macrocosmique, du Un au-delà du Tout, au-delà du partout et du toujours, au-delà de l'espace et du temps*) ?

Puisque aucun processus n'est continu et que tous fonctionnent par sauts et paliers, il en sera probablement de même pour les processus d'accomplissement.

\*

Au cœur de chaque être, il y a le germe de son Devenir (qu'il accomplira ou non).  
Savoir lire ce germe au-delà de l'être qui le porte.

\*

A propos du *Shin Jin Mei*, le premier écrit ch'an chinois (VII<sup>e</sup> s. PCN) :

- Chaque instant ouvre mille portes, mais la voie de l'accomplissement est unique. Mille chemins s'ouvrent, un seul t'accomplit. Qu'importe tous les autres ? Qu'importe ceux qui s'y fourvoient ? Qu'importe leurs combats ?
- Couler avec la rivière et jouer avec les galets.
- Ne pas chercher la Vérité ; se fondre dans le Réel.
- C'est l'impermanence qui est la règle et le Réel et la persistance, l'exception et l'apparence.
- La réalisation est dans le processus, pas dans le produit.
- La Voie du Milieu n'est pas celle du compromis, mais celle de la synthèse dialectique : le Un au-delà de tout Deux.

Le 8 octobre 2002

De Friedrich Nietzsche :

« *Fais ce que toi seul peux faire.* »

ce qui fait suite au « *Deviens ce que tu es.* »  
Tout est dit.

Le 12 octobre 2002

De Paul Valéry :

« *Quoi d'imprévu pour qui n'a rien prévu ?* »

\*

Du maître ch'an Sosan (in : *Shin Jin Mei*) :

*« Même si nos paroles sont justes,  
Même si nos pensées sont exactes,  
Cela n'est pas conforme au Réel. »*

Notre conscience, notre intellect, notre pensée forment un univers de représentations alimenté par les messages partiels et partiels de nos sensations. Mais entre le Réel et sa représentation, quelle que soit celle-ci, il y a un abîme immense.

Toute la philosophie moderne occidentale a décrété le Réel inaccessible et s'est alors enlue dans des dissertations sans fin sur la qualité et les conditions des représentations dans lesquelles nous nageons notre existence humaine.

Le Réel est effectivement inaccessible par les voies de la Raison puisque la Raison ne peut opérer que sur des concepts issus de sensations.

En ce sens, toute philosophie rationnelle – donc toute philosophie, puisque, classiquement et par définition, il n'est de philosophie que rationnelle – ne peut qu'être impasse.

Tout le pari des spiritualités orientales ou mystiques est de rendre le Réel accessible directement, au-delà de tout concept et de toute sensation, en prise directe, par extension de la conscience depuis l'ici-et-maintenant jusqu'au partout-et-toujours. Cette voie commence au-delà de toute rationalité, mais n'est pas irrationnelle pour autant : la Raison ne la concerne tout simplement pas.

Ni rationnelle, ni irrationnelle. Transrationnelle. Méta-rationnelle.

L'objet de toute philosophie est la Vérité. Son outil est la Raison.

L'objet de toute spiritualité est le Réel. Son outil est la Conscience.

Philosophie et spiritualité s'opposent irrémédiablement.

Toute philosophie authentique est anthropocentrique puisque enracinée dans l'Intellect et la Raison humaines.

Toute spiritualité authentique est cosmocentrique puisque dédiée à ce qui est au-delà de l'Homme et de ses facultés humaines.

Toutes les spiritualités, qu'elles soient initiatiques (Franc-Maçonnerie, Alchimie, Soufisme), mystiques (Tao, Kabbale) ou pratiques (Yoga, Zen), visent à élaborer et à transmettre des méthodes d'extension de la conscience directe, soit brutalement (Moksha, Nirvana, Satori), soit progressivement au long d'un parcours intérieur, individuel ou collectif, plus ou moins structuré (grades, niveaux, degrés).

Philosophie et spiritualité sont les deux voies de la quête du sens.

La philosophie croit que le sens de l'Homme est en l'Homme lui-même : c'est précisément là qu'elle se trompe, là que se noue son impasse.

Le sens de l'Homme n'est pas en l'Homme.

Le sens de l'Homme est au-delà de l'Homme.

Le sens de l'Homme est dans ce qui dépasse infiniment l'Homme.

Et la distance entre l'Ego et ce qui le dépasse infiniment, ne se comble jamais par un cheminement rationnel linéaire (un raisonnement philosophique), mais par une expansion progressive du champ de la conscience.

Au-delà de l'Ego, l'Homme.  
Au-delà de l'Homme, la Nature.  
Au-delà de la Nature, la Terre.  
Au-delà de la Terre, le Cosmos.  
Au-delà du Cosmos, le Tout.  
Au-delà du Tout, l'Un.  
Au-delà de l'Un, la pleine Vacuité.

L'échelle qui mesure l'expansion du champ de conscience, comporte sept échelons – ainsi que l'admettent, depuis la nuit des temps, toutes les traditions spirituelles –, et six étapes spirituelles, six sauts de conscience. Et au bout, la *moksa* hindoue est aussi le septième ciel gnostique. Tout converge !

Vrai et faux ne concernent que les mots.  
Le Réel est infiniment au-delà de tous les mots.  
Le Vrai et le Faux ne le concernent pas.

La représentation n'est utile que lorsqu'on s'écarte du Réel.  
Au sein du Réel, nulle représentation du Réel n'est nécessaire puisque le Réel est et que l'on est Un avec lui.

Le 12 octobre 2002

De Taisen Deshimaru (*L'Esprit du Ch'an*) :

« *La Voie est partout sous nos pieds.* »

La Voie ne se voit pas puisqu'elle est regard.

Un regard. Une posture mentale. *Zazen*.  
Non pas face au monde et à la vie, mais au sein de la présence à la Vie cosmique.

La Voie est liberté pure au-delà de tout choix, au-delà de toute dualité.  
Bonheur, malheur.  
Joie, souffrance.  
Victoire, échec.  
Autant de dualités, autant d'illusions.  
La liberté pure est au-delà de tout choix.  
Et cette liberté pure est création pure.  
Comme un Devenir fluide et continu.

Les éclaboussures ne mouillent pas l'eau !

Voie du milieu : Voie du Trois au-delà de tout Deux.

\*

Qui, en moi, demande : « qui suis-je ? » ?

Le 15 octobre 2002

Le terme bouddhiste « Éveil » est probablement le plus adéquat pour décrire cette expansion totale de la conscience de l'homme lorsqu'il fusionne en esprit avec l'Un.

En ce sens, toute quête spirituelle est un cheminement du sommeil à l'éveil.

Du sommeil/aveuglement/ignorance à l'éveil/illumination/connaissance.

Cheminement fulgurant.

Cheminement progressif.

Métamorphose du regard.

Mutation de la posture mentale, face à l'im-posture rationnelle.

Regarder autrement et voir autrement pour vivre et comprendre autrement.

Eveil et libération sont synonymes.

\*

Le Devenir chasse l'Être.

L'Être devient illusion, apparence, leurre.

Rien n'est puisque tout devient.

Impermanence foncière du Réel.

L'Être implique la permanence : il n'existe pas dès lors.

Le Devenir est au-delà de la dualité Être et non-Être.

Il la dépasse, la transcende et l'annule.

La métaphysique du Devenir annule toutes les ontologies de l'Être et du non-Être.

\*

De Matthieu Ricard :

*« Le chemin n'a de valeur que pour celui qui chemine. »*

Toute quête spirituelle est ascension de la montagne : l'éveil est au sommet.

A chacun son chemin.

Tous convergent par le haut.  
A chacun de cheminer.  
L'étude de la carte n'est pas le voyage.

Aucun obstacle ne bloque la volonté de grimper : il existe toujours un passage.  
Même long. Même à rebrousse-pas. Même par tours et détours.  
Il existe toujours un passage pour qui veut réellement passer.  
Le temps n'importe pas sur les chemins de l'éternité.  
Marcher, c'est toujours progresser et apprendre et s'ouvrir.  
Qu'importe de redescendre, si c'est pour mieux monter ?  
Qu'importe l'im-passe : elle sera dé-passée.

Le 16 octobre 2002

Dieu a autre chose de plus sérieux à faire, que des « miracles » pour épater la galerie ou titiller les rationalistes.

\*

Diable, double, deux, dual, dualisme.  
Idéalisme, platonisme, christianisme : œuvre de diabolisation du monde.

\*

Jnana yoga : effusion du moi dans le Ça. La voie de l'Un au-delà du Tout.  
Bhakti yoga : dialogue du moi et du Toi. La voie d'un Dieu face au Monde.

\*

Le temps irréversible.  
Le temps inhomogène.  
Le temps anisotrope.

Chaque saut de complexité induit une structure temporelle radicalement neuve.  
Un éclatement du temps en *des* temps différenciés.  
Le temps devient de plus en plus complexement structuré.

L'émergence de la vie, diffuse et latente dans la soupe primitive, a distingué le vital du minéral en *épuisant* cette soupe désormais disparue à jamais. La vie ne se recréera plus sur Terre !

De même, l'émergence de la pensée au sein du biologique a distingué l'humain de l'animal en épuisant le « mélange » antérieur, irréversiblement. La pensée, jadis diffuse, s'est comme cristallisée dans un phénomène

radicalement neuf, initialisant une nouvelle feuille de temps, induisant une nouvelle couche d'évolution et d'histoire.

En se réalisant, la potentialité antérieure, inhérente au mélange, à l'indifférencié, s'épuise.

Toute création « consomme » et épuise les potentialités de ce qui l'entoure.  
(cf. TEILHARD DE CHARDIN, *L'Énergie humaine*)

Le 19 octobre 2002

Inversion méthodologique.

Passer de...

Méthode (vision, voie) analytique cartésienne classique : les parties expliquent le tout. Comprendre par les composants et leurs mécanismes.

à...

Méthode (vision, voie) globale post-cartésienne systémique : le tout implique les parties. Comprendre par les intégrants et leurs vocations.

L'Un : l'intégrant ultime, la vocation ultime.

Vocation ultime, fondatrice (par émanation) originelle de tout, antérieure à tout ce qui est, antérieure à l'énergie, donc à l'espace et à la matière, source ultime de tout Devenir.

La source ultime n'est ni la Substance (matérialisme), ni la Forme (idéalisme), mais la Vocation (spiritualisme).

L'Un s'identifie à Sa Vocation ultime, à Son entéléchie originelle, à Son Désir foncier : de là émane tout le Devenir dont émanent tous les devenants.

L'Un est un processus pur, un élan créateur ultime qui Se crée en se déployant, en actualisant tous ses potentiels, en accomplissant sa plénitude.

L'Un est un processus pur dont émanent toutes les énergies matérielles (la « matière » dans l'espace physique) et tous les stéréotypes idéels (les « lois » dans l'espace mnésique).

Il y a donc des processus matériels, mais aussi des processus immatériels.

Il y a donc des processus formels, mais aussi des processus informels.

NB : Processus formel : processus dont la forme est stéréotypée, dont la structure est récurrente, dont le déroulement se ramène à l'application d'une formule, d'une « loi ».

Espace physique : Nature, comme Chair de l'Un.

Espace mnésique : Dieu, comme Mémoire de l'Un.

En amont de Dieu et de la Nature : l'Un dont ils émanent totalement.

Les processus informels dans la Nature échappent à Dieu. (*non panthéisme*)  
Les processus immatériels en Dieu échappent à la Nature. (*non matérialisme*)  
Dieu devient la Loi.  
Nature devient le Monde.  
Dieu et Nature forment le Tout, le Réel, le Cosmos comme manifestation de l'Un,  
comme réalisation de Sa Vocation.

Dieu et Nature (la Loi et le Monde, la Forme et la Substance, l'Idée et la Matière, le démiurge et la créature) sont en dialogue créatif permanent.

Ce dialogue est le Devenir à l'œuvre, il est l'expression du processus d'accomplissement de l'Un.

Dialectique.

La Kabbale sait depuis longtemps (ce que les christianismes s'obstinent à ignorer) que le Dieu de la Bible, YHWH, est le démiurge, gardien de la Mémoire et, donc, de la Loi, et que les Elohim (les séphiroth) sont les stéréotypes germinaux qui en émanent et qui sont à l'œuvre dans la Nature en devenir.

Le 20 octobre 2002

#### PROPOS SUR LES BONHEURS

Chaque époque, chaque civilisation se caractérisent et périssent par la définition qu'elle donne du Bonheur.

Depuis la fin de la dernière (?) guerre mondiale, le monde dit développé a forgé et répandu partout une conception totalement hédoniste du Bonheur.

Le Bonheur, c'est le plaisir et le but prédominant de la vie de la majorité de nos contemporains est d'obtenir les moyens matériels de ces plaisirs.

Originellement, avoir du bon-heur c'était avoir de la bonne chance, c'était avoir du « pot », c'était avoir un destin favorable et de bons augures. En ces temps anciens, le bonheur des hommes était dans les mains des dieux.

Mais ce fatalisme antique ou médiéval a cédé devant la poussée rationaliste et humaniste de la Renaissance : le bonheur n'était plus au ciel mais sur terre, il suffisait de le vouloir et de le construire. Ainsi naquirent la religion du « progrès » (positivisme et socialisme) et la philosophie matérialiste (athéisme et anthropocentrisme) et les structures économiques (capitalisme et étatismes).

Cette logique matérialiste et humaniste a abouti, très naturellement à l'hédonisme ambiant où l'on confond plaisir et joie, bonheur et ivresse.

Mais cette logique arrive à son terme et laisse en nos bouches désabusées et blasées un immense goût amer.

A force de s'étourdir dans les paillettes des menus plaisirs, à force de perdre nos vies à vouloir la gagner (Boris Vian), à force de fuir le réel et le temps dans une course effrénée après le vide de l'écume des jours, la vérité finit par nous rattraper durement.

A force de se contempler le nombril, l'homme a fini par se prendre pour le nombril du monde.

Avec Julos Beaucarne, on peut prédire qu'à force de péter trop haut, on a le cul qui prend la place du cerveau.

Nos sociétés sont gouvernées par la recherche obsessionnelle des plaisirs faciles (et donc médiocres), des spectacles artificiels qui étourdissent, des ivresses chimiques qui occultent le réel, de l'oubli factice de l'humaine condition.

La loi du moindre effort y règne en avide maîtresse depuis que les deux seules revendications sociales universelles sont « gagner plus et faire moins » et « plus d'assistance, plus de dépendance ».

Nous sommes au bout (et à bout) de cette logique de réduction de la dignité et de la valeur humaines au rang d'animal consommant, décérébré et lobotomisé sous les scalpels des mirages, chimères et artifices des mensonges politiques, mercantiles ou spéculateurs.

L'avenir de l'homme n'est pas dans le plaisir !

L'avenir de l'homme est dans la joie de se surpasser, de se mettre au service de ce qui le dépasse (quelle que soit la manière dont on envisage ce dépassement).

L'avenir de l'homme est dans l'effort.

Le seul au-delà qui tienne est l'au-delà de soi.

Il faut en finir avec ce nombrilisme assassin qui tue l'homme en l'homme en tuant le monde et la nature.

Mon propos, ici, n'est pas de prôner une quelconque austérité puritaine, une quelconque morale stoïcienne, une quelconque ascèse plus ou moins initiatique. Mon propos, ici, n'est pas de prêcher un retour quelconque à quoi que ce soit : je ne connais ni nostalgie, ni utopie.

Mon seul propos est de tenter de recadrer le phénomène humain dans sa perspective la plus noble, la plus riche, la plus splendide.

Relisons Pascal : « Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. »

Il est passé le temps de l'humanisme béat, héritier du sophiste Protagoras d'Abdère, lui-même disciple du matérialiste Démocrite, qui proclamait : « L'homme est la mesure de toute chose ».

Non ! L'homme n'est mesure de rien du tout. L'homme – et son plaisir – n'est référentiel de rien.

L'homme n'a de valeur que dans son propre dépassement.

L'homme n'a de sens qu'au service de ce qui le dépasse.

L'homme n'a de dignité que dans l'effort pour passer au-delà de lui-même.

Cette terreur de la mort qui hante nos nuits et que l'on cache dans des mouiroirs honteux, cette terreur de la mort est terreur de sentir venir son dernier souffle et de devoir se dire : j'ai gâché ma seule vie à courir derrière des chimères dont il ne reste rien qu'un goût amer.

La médiocrité de nos vies nous rattrapera dans notre mort, et l'instant de notre dernier jugement sur nous-mêmes sera terrible !

Pas besoin de tribunal céleste ni de pesée des âmes pour comprendre d'un coup de conscience qu'une existence de consommation de plaisirs empêche la vie de se ciseler en œuvre d'art.

Cette existence-là n'est que néant, vanité, fumée. Relire le Kohélet, encore et toujours.

Mais cette existence-là est la plus facile. Mieux, elle ne se nourrit QUE de facilité : argent facile, plaisir facile, paresse facile, ignorance facile, néant facile, fuite facile.

Facilité : voilà le mot magique.

Voilà le mot forgé par cinq siècles de nombrilisme hédoniste dont le « american way of life » est, depuis cinquante ans, le symbole universel et le miroir aux alouettes : facilité.

« Take it easy » dit-on là-bas.

« Cool, mec » singe-t-on ici.

Non ! Ni « easy », ni « cool » !

La vie n'est belle que dans l'effort, que dans la lutte contre soi, au-delà de soi, que dans la volonté opiniâtre de se dépasser comme le savant, comme l'artiste, comme le champion.

La vie n'est belle que dans la victoire permanente sur soi, contre soi.

Sans cela, l'existence n'est que lent glissement mou dans l'enlèvement bestial.

Sans cela, il ne reste que l'infect cercle vicieux de la médiocrité à l'œuvre : il n'y a plus là d'homme debout, il n'y a là que des animaux humains plus ou moins repus, plus ou moins cons.

Car, curieusement, l'intelligence n'est nullement l'antidote à cette médiocrité : au contraire, elle est souvent mise au service de l'invention de nouvelles facilités, de nouvelles médiocrités, de nouveaux enlèvements.

Paradoxe ? Pas tant que cela. Quoiqu'en pensent les rationalistes, l'intelligence et la raison ont toujours été aussi les servantes veules et soumises des plus bas instincts de l'homme.

L'organisation et le rendement des usines de mort d'Auschwitz en sont la preuve définitive !

La raison justifie les turpitudes humaines ; elle ne les élude pas !

Et puisqu'il faut conclure ces quelques propos sur les bonheurs, que ce soit en radicalisant le face à face du bonheur factice des plaisirs faciles avec le bonheur réel des joies du dépassement.

D'un côté, un monde pourrissant, finissant, replié sur lui-même, prêt à ensanglanter, une fois encore, la Terre entière pour ne pas devoir renoncer à ses pauvres idoles usées et à ses chers esclavages égoïstes.

De l'autre côté, un monde de sueur et d'efforts, ouvert sur ce cosmos organique dont il n'est qu'une minuscule parcelle, prêt à faire abandon de soi au service de ce qui dépasse ce petit ego risible et tyrannique.

Le monde réel est une œuvre en création dont l'homme, s'il le comprend et l'assume, est un des multiples instruments.

Participer à cette œuvre créatrice est le seul sens et la seule joie authentiques de l'existence humaine.

Notre monde développé refuse de plus en plus ce challenge et ne laisse plus d'autre choix à la Vie cosmique que d'éliminer l'homme qui, puisqu'il n'est plus artisan de l'œuvre, devient obstacle à l'œuvre.

La Vie ne fait pas de sentiment.

La Vie n'a d'autre morale que son accomplissement, par l'homme ou contre l'homme.

A l'homme de choisir.

\*

Passer d'une logique de consommation à une logique de patrimonisation.

Le monde, la nature, nos proches, nos cultures et connaissances ne sont pas des fournisseurs qu'il suffit d'exploiter, mais des patrimoines qu'il faut cultiver.

Passer d'une logique d'immédiateté à une logique de durabilité.

Il ne s'agit pas tant de thésauriser, d'accumuler, d'amasser que de cultiver durablement, comme l'on plante et l'on cultive un jardin au-delà de la jouissance que l'on en aura peut-être éphémèrement.

Ce proverbe provençal résume tout : celui qui plante un arbre ne s'assied jamais sous son ombre.

Contrebalancer les turbulences de l'impermanence par un engagement durable.

L'homme au service de la Vie, et non l'inverse !

Le 26 octobre 2002

L'homme naît à la jante du monde et se libère en atteignant l'essieu.

\*

Réel et illusion : les deux faces d'une même Vacuité pleine.

Le 27 octobre 2002

De Teisen Deshimaru :

*« Un univers où toute notion d'objet et de but est abandonnée. »*

Le Réel se crée de la rencontre de vocations multiples.  
Rencontres – pas seulement humaines ! – seules aptes à nourrir l'accomplissement de ces vocations, avec de l'énergie vitale et mentale sous diverses formes.

Objet dans l'espace et but dans le temps sont des notions fermées.  
Elles sont symétriques.  
Elles fondent l'Occident.  
Elles aveuglent celui qui les porte et le font passer à côté de la Vie, donc de sa vie.

Développer perméabilité et porosité.  
S'inscrire dans l'instant.  
Dans l'ouverture à l'instant.  
Dans la disponibilité – sans effort ni recherche – à la rencontre nourricière.

Neutraliser les prédatons qui pillent et épuisent tout.  
Frugaliser les échanges qui ordonnent sans créer.  
Amplifier les synergies qui, seules, construisent le monde.  
Se re-con-naître : naître à nouveau ensemble.  
Synergie et synthèse des vocations individuées au sein du flux cosmique fusionnel et holistique vers l'Un indifférencié.

Apprendre d'urgence à vivre en synergie avec le monde et la nature.  
Développer le sens et l'art de la rencontre synergique.  
Amour est peut-être un mot adéquat pour signifier « rencontre synergique ».

\*

Toutes les questions et toutes les réponses sont enfermées dans des mots.  
Les vraies questions et les vraies réponses sont tout au-delà de tous les mots !

\*

Un voleur pénétrant dans une maison vide, ne peut rien voler.

\*

De Teilhard de Chardin (*in : Esquisse d'un Univers personnel*) :

« (...) l'agonie de se perdre dans la masse monstrueuse de l'Humanité (...) »

Et encore :

« (...) l'unification est un travail (...). La Durée monte. »

Le 28 octobre 2002

Revenir à la théorie des trois univers.

L'univers réel, seul Réel, manifestation de l'Un, à jamais inaccessible quoique connaissable, source unique de toute perception et lieu unique de tout devenir.

L'univers image, ensemble de toutes les perceptions ressenties ou mémorisées dans chaque conscience relative à un ici-et-maintenant, source de tout savoir humain.

L'univers modèle, ensemble de tous les concepts et de toutes les structures inférées à partir de l'univers image par recherche systématique des similitudes entre perceptions.

Ces trois univers ne sont pas indépendants.

Les univers image et modèle, parce qu'ils naissent et vivent dans une conscience réelle, font partie de l'univers réel dont ils constituent respectivement une représentation et une théorie.

L'idée, le concept et l'essence « pomme » ne font qu'exprimer qu'il existe des similitudes entre un grand nombre de perceptions particulières dont la comparaison, peu à peu, a dégagé des similarités de formes, de couleurs, de textures, d'arômes, etc.

Ce sont ces similitudes qui forgent le concept « pomme » qui, de ce fait, ne peut être considéré comme réel, mais seulement comme artificiel et *a posteriori*.

D'autres opérateurs de synthèse que la seule similitude, donneraient de tout autres univers modèles, de tout autres concepts, de tout autres « idées » au sens platonicien.

L'univers image est donc totalement tributaire des mécanismes humains de perception dont il n'est que le reflet.

L'univers modèle est donc totalement tributaire des opérateurs humains de comparaison dont il est le pur produit.

Les univers image et modèle ne forment, ensemble, qu'une – parmi une infinité – cartographie partielle et partielle de l'univers réel.

C'est donc le regard qui crée l'objet !

Et c'est la synthèse qui crée l'idée !

Mais, en sens inverse, c'est l'idée qui influence le regard !

Et c'est la regard qui recherche l'image !  
L'œil du marteau ne voit que les clous.  
Le cerveau du marteau ne pense qu'aux clous.

Autrement dit, l'on ne regarde que ce que l'on veut voir et l'on ne cherche que ce que l'on connaît. L'ensemble du processus cherche perpétuellement à s'auto-confirmer.

Lorsqu'il n'y parvient pas, lorsqu'il y a rupture entre univers réel et univers image ou entre univers image et univers modèle, le désarroi ainsi provoqué induit, au plus bénin, la peur ou le rire, et au pire, la névrose ou la psychose pouvant aller jusqu'au refus global de l'univers réel (schizophrénie et autisme) et à l'enfermement dans les univers intérieurs, artificiels, image et/ou modèle (notamment dans la paranoïa).

Le concept philosophique ou scientifique de « vérité » indique seulement la parfaite adéquation de l'univers modèle et de l'univers image ; il ne dit rien de l'univers réel qui, lui, lui est totalement étranger.

Or, au-delà de ces savoirs plus ou moins vrais, mais tous partiels et partiels, on ne pourra parler de Connaissance que dans une concordance adéquate et durable entre la Conscience (ici-et-maintenant) et le Réel (partout-et-toujours).

En conséquence, comme le formulent tous les mystiques depuis la nuit des temps, la Connaissance n'est atteignable que par-delà les univers image et modèle, que par-delà toutes les perceptions et tous les concepts.

La théorie des trois univers, fondement des pensées classique, académique, rationnelle – surtout en Occident –, induit une chaîne épistémologique complexe : Un/Réel – Univers réel – Univers image – Univers modèle –

Connaissance/Conscience.

Chaîne en réalité bien plus longue encore : Un/Réel – manifestations du devenir entéléchique – Univers réel – phénomènes – signaux – perceptions – transcodages – Univers image – comparaisons – similitudes – synthèses – conceptualisations – Univers modèle – intégrations – validations – formulations – Connaissance/Conscience.

Cette chaîne est trop longue et très imparfaite, partout minée de partialité et de partiellité. Elle doit être court-circuitée et remplacée par une relation directe Réel – Conscience.

Ce court-circuit porte de nombreux noms : Nirvana, Satori, Illumination, Extase, Révélation, Dévécout, Ming, comme résultat respectivement d'un Yoga, du Zazen, du Rite, de la Contemplation, de la Prière, de la Kawanah, du Wu-Wei.

\*

Face à ses meurtrissures, l'homme n'a qu'un seul choix : subir ou transcender.

Quel peut encore être le poids d'une enfance malheureuse ou d'un échec social face à la joie du cheminement vers l'Un ?

Et Pierre Teilhard de Chardin d'écrire :

« (...) *une souffrance disparaîtra, pourvu que vous trouviez corrélativement un succès proportionné dont elle soit le prix.* »

Transcender l'ego, c'est aussi transcender les meurtrissures de l'ego.

\*

Après Nagarjuna (philosophe indien du II<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. PCN), il est clair que la logique aristotélécienne est une logique de l'Être et de la permanence : A est A (principe d'identité) et A ou non-A (principe du tiers exclus).

Dans le monde réel, monde du Devenir pur et de l'impermanence radicale, ces principes ne tiennent plus.

La métaphysique du Devenir doit engendrer une logique non-aristotélécienne de non-identité et de tiers non-exclus.

A n'est pas A, puisque A devient autre à chaque instant.

De même, A et non A, puisque A n'est pas A tout en étant A.

La logique humaine – aristotélécienne – ne s'applique pas au Réel.

Que dire de ce qui est radicalement impermanent hors, précisément, cette radicale impermanence qui noie tous les vrais et tous les faux ?

Vrai et faux n'ont aucun sens.

Il faudrait leur substituer d'autres valeurs comme accompli ou non-accomplis, non plus sur des propositions conceptuelles, mais sur des processus conjecturaux.

Puisque la pensée logique et le langage conceptuel sont des impasses infranchissables, il ne reste que la pensée symbolique et le langage poétique.

Au-delà du raisonnable, la fulgurance.

Le 29 octobre 2002

Il n'existe aucun « objet ».

Il n'existe que des processus.

Les « objets » n'en sont que les reflets les moins impermanents.

A nouveau l'image de la vague à la surface de l'océan est pertinente : la vague n'est pas un objet (elle n'a ni frontières, ni limites, ni aucun attribut permanent de forme, de couleur, de vitesse, de composition chimique, etc.), elle n'est que la manifestation apparente d'un processus homéostatique à l'œuvre au sein de l'océan sous l'influence des marées, des courants et des vents.

Comment caractériser un pur processus ?

Lorsque la physique classique décrit un mouvement, elle le fait à partir de l'objet en mouvement. La vitesse, l'accélération, la force exercée n'ont de sens que par rapport à un corps, objet du mouvement et de la force. L'approche quantique par les fonctions d'onde est peut-être une issue : les « objets » macroscopiques ne sont que les figures d'interférence de milliards de milliards d'ondes énergétiques microscopiques sous-jacentes?

Tout ce qui est perceptible relève de processus inaccomplis.

Dès qu'un processus est accompli, ses « objets » – c'est-à-dire ses manifestations apparentes – disparaissent. Ainsi, l'homme meurt et se décompose et disparaît dès lors que son processus de vie est accompli (« accomplir » ne signifie pas forcément « réussir »).

L'inaccomplissement est la condition ultime de l'existence.

Tout système émerge avec un potentiel d'accomplissement qu'il tend à réaliser dans ses rencontres avec son milieu. Le chemin de cette réalisation est une recherche permanente d'optimalité relative entre potentiels intérieurs et ressources extérieures. Le potentiel d'accomplissement d'un système est variable (deux systèmes ne sont jamais égaux) et évolutif (le processus de réalisation consomme et engendre du potentiel d'accomplissement). Le mot « système », ici, est à prendre non comme un « objet », mais comme un tissu complexe d'interférences vibratoires.

Tout objet, tout sujet n'existent et ne se justifient qu'en tant que porteurs du projet qui les dépasse.

Aux sciences objectives et aux théories subjectives doivent se substituer des connaissances projectives. La science occidentale s'arrête aux objets qu'elle inventorie, classe, codifie, mesure, comptabilise et modélise comme des états, comme des êtres-en-soi. Elle s'arrête donc à l'apparence, à l'épiphénomène, aux reflets les moins instables de l'activité réelle de l'univers. Ce sont cette activité, ces processus, ce tissu vibratoire sous-jacent qu'il faut percer à jour dans une perspective résolument projective. L'univers tout entier n'est que la manifestation d'un Projet d'accomplissement qui le transcende et le justifie. Que ce Projet soit appelé Dieu n'est pas gênant.

Le 30 octobre 2002

L'accomplissement de la vocation se nourrit dans la rencontre.  
Avec un livre, Avec un arbre. Avec une chienne.  
Avec un humain. Avec une idée. Avec une vision.  
A chacun selon sa porosité, volatile ou durable.  
A chacun selon son affinité, éphémère ou récurrente.  
Les chemins et les cheminements sont multiples jusqu'au sommet unique et pointu  
de la réalisation du Soi en soi.  
A chacun son yoga.  
A chacun sa discipline, dans les deux sens de ce mot.

\*

Mystère de la rencontre.

Rencontre pour piller.  
Rencontre pour échanger.  
Rencontrer pour transcender.

Lutte des vocations.  
Équilibrage des vocations.  
Synergie des vocations.

Entre parties au sein de leur tout.  
Entre ce tout et chacune de ses parties.

Le 31 octobre 2002

L'objet rêve d'immortalité.  
Le projet se fonde dans l'impermanence.

Mais il n'y a pas d'objet. Tout objet n'est qu'épiphénomène.  
Rien n'existe par soi.  
Tout n'est qu'émanation du processus cosmique sous-jacent.

La métaphysique du Devenir pur est une anti-ontologie.  
Le Devenir transcende l'Être et le non-Être en les vidant de toute signification.  
Tout ce qui existe est totalement dénué d'être propre.  
C'est toute la tradition aristotélicienne (ontologique et logique) qui s'effondre : ne  
se dresse plus que Nietzsche hissé sur les épaules d'Héraclite.

\*

Sujet. Projet. Objet.  
Sujet. Verbe. Complément d'objet.  
Créateur. Création. Créature.  
Triade. Trimurti. Trinité.

Brahmâ. Shiva. Vishnou.  
Zeus. Dionysos. Apollon.  
YHWH. Ayn Sof. Élohim.  
Roua'h. Nephesh. Neshamah.  
Le Père. L'Esprit. Le Fils.

Concomitance des trois dans l'Un.  
Le Projet engendre l'Objet qui induit le Sujet qui forge son Projet pour produire un  
Objet, etc. ad libitum.

Où est la source originelle ?  
Trois métaphysiques possibles.  
Si la source est dans l'Objet, il s'agira d'une ontologie matérialiste.  
Si la source est dans le Sujet, il s'agira d'une ontologie idéaliste.  
Si la source est dans le Projet, il s'agira de la métaphysique du Devenir pur.

De Guy Bugault (*in* : *L'Inde pense-t-elle ?*) : « *Tout ce qui existe devient, et ce qui devient n'est ni soi ni autre.* »

De Jean-Marc Vivenza (*in* : *Nagarjuna et la doctrine de la Vacuité*) : « *Tout, absolument tout est soumis au principe général de contingence et d'impermanence.* »

Rappel : cf. Lalande : « contingence » est « non-détermination » par  
opposition à « nécessité ».

L'impermanence est la réalité du Tout.  
La contingence est la modalité du Tout.

Au sein de l'inextricable, au sein de l'indiscernable, rien ne naît, rien ne meurt : tout  
vit et devient et dépend de tout pour toujours depuis toujours.  
L'Un est Un.

L'espagnol seul peut rendre cela : « *Todo no es porque nada es. Pero todo esta.* »  
Tout ce qui est, est conditionné et relatif, impliqué et impliquant, épiphénomène.  
Il n'y a pas d'essence.

Rappel : cf. Lalande : « essence : ce qui est considéré comme formant le fond de l'être, par opposition aux modifications qui ne l'atteignent que superficiellement ou temporairement. »